NOS SŒURS LES PETITES REVUES

—

Ce qui peut, au sortir de cette année houleuse, nous donner quelque confiance en la vitalité des lettres, c'est que le génie des petites revues n'est pas mort. Les petites revues résistent au milieu de la tempête. Celles qui sombrent sont parfois remplacées. Celles qui souffrent et se battent font, pour surmonter leur détresse, des efforts admirables. La petite flotte opiniâtre erre, tous ses drapeaux au vent, sous un ciel sans miséricorde.

Dans son discours de réception à l'Académie, ouvrage qu'un lettré ne saurait relire sans contentement et sans gratitude, Paul Valéry dit, parlant des cénacles où naissent d'ordinaire les petites revues : « Ces petites églises où les esprits s'échauffent, ces enceintes où le ton monte, où les valeurs s'exagèrent, ce sont de véritables laboratoires pour les lettres. Il n'y a point de doute, Messieurs, que le public, dans son ensemble, n'ait droit aux produits réguliers et éprouvés de l'industrie littéraire, mais l'avancement de l'industrie exige de nombreuses tentatives, d'audacieuses hypothèses, des imprudences même; et les seuls laboratoires permettent de réaliser les températures très élevées, les réactions rarissimes, le degré d'enthousiasme sans quoi les sciences ni les arts n'auraient qu'un avenir trop prévu. »

Comme tous les écrivains mêlés à la vie littéraire d'une grande ville, j'ai vu naître plusieurs de ces revues que l'on qualifie petites non pour les humilier, mais pour

saluer leur jeunesse et leur courageuse fragilité. Le cénacle, il va sans dire, préexiste à son instrument. Des jeunes gens auxquels se mêlent souvent des artistes murs, demeurés jeunes par la ferveur, ont accoutumé de se réunir pour parler de leurs projets, de l'art, des idées, des événements et des hommes. La plupart de ces fidèles sont des écrivains, des poètes, d'autres des peintres, des musiciens, des amateur passionnés. Presque tous ont un emploi dont ils tirent subsistance. Ils se réunissent donc le soir, soit chez l'un d'entre eux, soit dans quelque brasserie. Il arrive qu'un des camarades possède un corps de doctrine, ou même un ensemble d'idées autour duquel il tâche à rallier les volontés moins fermes. On parle, on boit et l'on fume. Pour que monte suffisamment cette température morale dont parle notre Valéry, je pense qu'il faut de grandes amours et sinon des haines, du moins de brûlantes animadversions. Il faut que les membres du cénacle éprouvent avec force le sentiment d'une vérité, de leur vérité, ou mieux même d'un message qui ne trouve point issue dans les conditions du monde et de la littérature. Il faut que les catéchumènes du nouveau culte aient rencontré des obstacles et souffert la persécution, tout au moins l'indifférence. Ils ont besoin de s'exprimer librement, sans composer avec l'adversaire, sans passer par les fourches caudines des vieux groupements consacrés et retranchés dans leur succès. Ils veulent recommencer l'art et même recommencer le monde. Et je dis qu'ils ont raison. Et je pense toujours que, sans une ambition telle, la vie de l'esprit perdrait la flamme et l'efficace.

Un jour donc, ce grand désir finit, comme tous les désirs puissants, par s'accomplir dans l'acte et dans l'œuvre. Il faut un peu d'argent : on en trouve, on en emprunte, on en invente. Il faut un imprimeur : on le séduit. Un marchand de papier : on l'ensorcelle. Et la revue paraît ou, plutôt éclate, fait explosion. Il y a presque toujours un manifeste, qu'a rédigé l'un des prêtres du nouveau temple et que tout le monde a discuté mot à mot, retouché, corrigé même de manière à y

introduire les fautes de la dernière heure. La revue paraît en général au mois de décembre, afin que, dès le second numéro, son fronton porte orgueilleusement la mention : « seconde année ». Que d'espérance! Que d'élans! Tous les amis sont requis pour recruter des abonnés. On parle de dépôts, on escompte la vente au fascicule. Les terribles questions d'argent s'introduisent dans le cénacle et commencent d'y corrompre la pure atmosphère de l'art. Parfois un mécène se manifeste. On l'accueille avec rancune plutôt qu'avec soulagement. Il est rare qu'il ne montre pas quelque exigence suspecte et qu'il n'escompte pas le loyer de ses redoutables bienfaits. Il arrive aussi qu'il se lasse; alors la chère petite revue maigrit. Elle s'efforce de lancer à son improbable clientèle des appels désespérés. Et puis l'agonie commence, qui ne dure pas sans querelles, sans déchirements, sans désespoirs.

C'est ainsi qu'allaient les choses, dans mon jeune temps. Elles sont, aujourd'hui, beaucoup moins faciles encore. Les petites revues qui n'ont pas l'appui d'une maison d'édition, l'assistance d'un parti politique ou religieux, ni l'assurance d'une renommée ancienne, les petites revues, dis-je, luttent sans espoirs contre la bourrasque économique. Le prix du papier augmente tous les jours. L'imprimerie et le brochage représentent désormais des industries de luxe. Quant aux tarifs postaux, ils sont mortels pour les petites revues qui mériteraient bien pourtant de jouir de quelques privilèges. Elever le prix de l'abonnement, c'est éloigner des amis dont la confiance est parfois incertaine. Faire payer cher une publicité qui est plus généreuse que commerciale, quand du moins elle existe, ce serait une grande maladresse. Tout semble condamner ces revues qui sont pourtant, comme me l'écrivait le directeur de l'une d'elle, « la parure littéraire et morale de notre pays ».

Elles ne consentent pas à mourir. Le génie qui les anime ne se résigne point à disparaître sans laisser de témoignage dans le désordre universel.

Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
Les méprise en sachant qu'il en est écrasé,

Soumet son âme au poids de la matière impure
Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.

Je cite à dessein ces vers de Vigny, que l'on trouve dans *La Bouteille à la mer.* Il existe une petite revue qui, héroïquement, a pris ce titre et, quand elle tarde à me parvenir, je suis inquiet, j'ai le cœur serré.

Il ne faut pas que les petites revues succombent dans la détresse des lettres. Des symptômes de relèvement nous sont dès maintenant sensibles. Le public se ressaisit et comprend mieux ses intérêts véritables. Il semble bien que le goût de la lecture et que la curiosité intellectuelle soient à la veille d'une renaissance. Du haut de la vieille caravelle qui lutte, elle aussi, à son rang et de toutes ses forces, je crie de bon cœur à nos sœurs les petites revues qu'elles doivent reprendre courage. On ne les abandonne pas. Elles ont trop bien mérité des lettres pour ne pas avoir quelque droit à notre affection et à notre reconnaissance. Leur cause est notre cause.

GEORGES DUHAMEL.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

—

Francis Vielé-Griffin a cessé de vivre sa vie terrestre. Soit. Encore un des répondants, un des grands du symbolisme, écarté à jamais de nos agitations, et qui se recueille dans le silence.

L'an dernier, le symbolisme connut l'apothéose grâce à la célébration de son cinquantenaire, mais plusieurs des initiateurs, des participants, manquaient au triomphe. Henri de Régnier, Louis Le Cardonnel, dont les noms maintenus s'inscrivaient au tableau d'honneur, moururent avant que la commémoration commençât. Notre doyen, Gustave Kahn, succombait en septembre 1936; notre conseil, notre guide, notre régulateur, Alfred Vallette s'était éteint en 1934. Les années, même de victoire collective, sont toutes marquées de deuils. Sans songer — Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Rimbaud, — aux chers aînés qui nous frayèrent le chemin, la liste, qui n'est pas complète, du manifeste des organisateurs, énumère au moins quarante poètes ou écrivains dont seul le souvenir pouvait être évoqué, depuis Laforgue, le plus ancien disparu, et Ephraïm Mikhaël, parti le plus jeune... D'entre ceux qui, à dater de 1886, s'étaient réunis autour de Mallarmé ou « avaient été en sympathie » avec eux, le nombre des vivants était, de beaucoup, surpassé par le leur...

J'associe leur mémoire à la mémoire de Francis Vielé-Griffin, parce qu'il a été un des plus décisifs artisans de la victoire symboliste, parce que dans son œuvre se caractérise une forte partie des desseins et conquêtes que le

groupe se proposait, et parce qu'il me paraît à la fois juste et nécessaire, en louant celui qui vient d'être enlevé par la mort, de rappeler, à son côté, la figure des camarades, des compagnons de lutte, des amis d'autrefois : on ne saurait rendre hommage à quelqu'un, fût-il des plus hauts et des plus notoires, du symbolisme sans allusion au lien serré de notre union littéraire. Elle s'élevait, dans la plus pure pensée d'un désintéressement absolu, à rénover, à étendre, à exalter les droits, en ce temps-là méconnus, de l'idéalisme, de la sensibilité, de la beauté intellectuelle et intimement la plus humaine.

Nous vivons à une époque de producteurs pressés de plaire aux foules, qui, inaptes à mieux faire ou affectant le dédain, déprécient à nouveau ces droits inaltérables de l'esprit. N'est-ce à juste titre, avec l'espoir de « marquer sa borne au noir vol du Blasphème », que, récemment, appuyée au bloc résistant des anciens symbolistes vivants, et offerte au concours des plus jeunes cerveaux s'enivrant aux mêmes brises de clarté suprême, l'Académie Mallarmé a été constituée? N'est-ce un choix délibérément significatif que le premier élu pour présider à ses destinées ait été Francis Vielé-Griffin?

Je m'en voudrais d'insister longuement sur sa participation aux luttes initiales du groupement symboliste. Comment ne pas signaler, pourtant, ou rappeler plutôt, ses collaborations aux revues jeunes de notre jeune temps? Sa signature devint tôt familière aux lecteurs des revues d'avant-garde : *Lutèce* où, sans doute, il débuta, *les Ecrits pour l'Art,* qui devint l'organe de l'instrumentisme inventé par René Ghil, *la Cravache,* reprise et soutenue par Georges Lecomte avec la plus courageuse ténacité, *la Vogue* dirigée par Gustave Kahn, *l'Ermitage, la Revue Blanche,* et en Belgique l'ardente *Wallonie* d'Albert Mockel. En 1890, avec Henri de Régnier, Paul Adam, Georges Vanor et Bernard Lazare, il créait les si vaillants *Entretiens Politiques et Littéraires* où s'affirma et se définit ce qu'il convenait d'entendre, en littérature, par le terme de *symbolisme,* où des œuvres, vers et proses sym-

bolistes voisinaient avec des articles de tendance différente, mais libre et même anarchique, et où l'on ne ménageait guère les renommées usurpées et les valeurs surfaites. Vielé-Griffin innovait sa formule exquise de vers libre ailé et aérien, qui est demeuré son secret ou son apanage particulier. Nul, après lui, à son exemple, cherchant à s'y hausser, n'est parvenu à en reproduire les effets d'insaisissable et exacte harmonie, la fluide et limpide cadence. C'est que le vers libre ne peut exister que personnel au poète qui l'emploie; les meilleurs du symbolisme l'ont éprouvé sans délai, et ni le vers libre de Laforgue ne ressemble à celui de Gustave Kahn, ni celui de Mockel à celui de Vielé-Griffin, ni même, conçu en guise de variations mélodiques autour de l'alexandrin et de l'octosyllabe traditionnels, celui d'Henri de Régnier à celui d'Emile Verhaeren. L'épanouissement total du symbolisme se fit alors, mûrit sans plus être discuté, dans le *Mercure de France*. Francis Vielé-Griffin y fit paraître de nombreux poèmes nouveaux. Plusieurs de ses recueils, la collection en quatre tomes de ses *Œuvres* y furent édités.

C'est là l'essentiel. Qu'importe, passé la période de combat où se définissent les tendances et où l'on ne songe qu'à dissiper les erreurs, momentanées ou durables, attribuées à des aînés parce qu'on diffère d'eux par l'idéal et une ferveur de pureté, qu'importe les instruments de polémique? Cela, dans la vie d'un poète ou d'un artiste, c'est le transitoire, le pittoresque aux lueurs curieuses, les débuts. Les critiques futurs, les courriéristes à l'affût d'anecdotes y trouveront, s'ils veulent, de quoi repaître leur indulgente ou maligne curiosité, les historiens littéraires y puiseront des éclaircissements, c'est possible. Mais rien ne vaut que l'œuvre, qui est indépendante des modalités déterminées par les circonstances, par une passion, par le hasard. Non certes que Vielé-Griffin n'eût réfléchi aux destinées de l'art, ou de son art, et n'exprimât avec fermeté les principes qui le devaient régir; toutefois les déclarations les plus fondamentales n'ac-

quièrent une valeur qui plus tard persévère, que quand les réalisations s'y accordent. Elles se ravalent au rang de boutades dénuées de sens s'il n'y a pas accord des unes aux autres; tandis que, l'accord établi, le manifeste s'oublie, l'œuvre témoigne. Le mérite poétique ne dépend pas de facilités ou de facultés dialectiques. Au surplus, Vielé-Griffin procédait, par affirmations décisives, par sentences ironiques, plus volontiers que par déductions. Il ne semble pas que ses articles ou ses préfaces critiques conservent quelque puissance démonstrative. Il se présentait, blasonné des couleurs de sa conviction intime, le chef dressé, provocant, tenant haut devant lui sa lance en arrêt, avec une allure de défi, et souvent dédaigneux. Il servait ainsi, il préparait son avenir et celui de ses pairs, de ses maîtres; il proclamait leur grandeur, sans s'ajuster à des explications, tant il tenait pour évidente la clarté dont il se faisait le héraut. Laissons donc ces faits secondaires de l'action du poète. Chacun ne survit en la pensée de ceux qui l'ont approché et qui l'aiment, ne se soutient dans la pensée de ceux qui suivent qu'à la condition que ses poèmes forment la garantie, le trésor de sa survie. Sinon, un souvenir s'éteint dès la seconde génération, mais l'écrivain, l'artiste, le savant pur, héros, ne disparaît pas à l'heure où sa destinée est tranchée par le couperet fatal. Les visages aimés, dont le souffle anime et nourrit nos esprits, respirent en nous, autour de nous, sourient, nous guident, se taisent parfois ou nous conseillent, proches de notre cœur. Et les poètes ailés, sensibles, précis, illuminent du fond des ombres les secrets sursauts d'où affleurent nos chants. Un homme ne meurt pas s'il a transmis et légué au monde quelque flamme subtile et vivace de beauté :

...J'ai foi : la beauté triomphale est reine.
La vie, en nous, autour de nous, est surhumaine;
Perpétuelle, plaintive ou forte, haute ou frêle,
Chante à la lèvre élue la voix qui sait
lire les mots de Dieu dans l'ombre illuminée...

Francis Vielé-Griffin a été, sitôt ses débuts, et est

demeuré au long de sa carrière littéraire, l'inspiré dont la voix lit « les mots de Dieu dans l'ombre illuminée ». Lui-même ne prit conscience de sa tâche et de son rôle qu'au terme de longues hésitations et de recherches impatientes. *Cueille d'Avril,* son recueil initial (1886) le démontre aux lecteurs qui connaissent la bonne fortune de le posséder : « Pierre et Paul », dans *les Hommes d'Aujourd'hui* (c'est-à-dire Verlaine) signalait dans les poèmes juvéniles présentés sous ce titre « les éclats rauques, les remous des harmonies sourdes, les écumes ». L'auteur ne les a jamais réimprimés. Plus tard il attribua le titre *Cueille d'Avril* à l'ensemble qu'il appela d'abord *Les Cygnes,* en 1887, réservant ce dernier titre au recueil de 1892, qui, alors, se nommait les *Cygnes, nouveaux poèmes.* Vielé-Griffin se débattait aux entraves de la prosodie traditionnelle; confusément il sentait que ces formes imposées ne lui pouvaient convenir; il les voulait rompre, il s'évertuait avec une audace maladroite et parfois timide, il ne s'était point encore avisé de s'en évader. Il pouvait apparaître brusque et rocailleux par endroits, et lui-même ne se souciait pas encore de dégager, d'entre les redites et les routines médiocres dont il se satisfaisait, sa future personnalité. Une seule pièce du livret primitif a été maintenue dans *Cueille d'Avril* remaniée, *Dea :*

La Poésie impérieuse est mon amante
Très grave et docte aussi parfois, comme les dames
Du temps jadis, et douce et tendre, dans ses blâmes...

Cette coupe, cette image ne devaient point déplaire au poète des *Poèmes Saturniens;* elles sont bien, l'une et l'autre, de sa manière première, mais ne découvrirait-on pas comme un pressentiment obscur du plus de liberté qu'il se cherchait dans ces vers de la troisième strophe :

Le rythme de sa voix est ma seule métrique...
. . . .
Mon idée est ce que j'ai lu dans sa pensée...

Dès lors c'est, comme l'a écrit Vielé-Griffin, « le vers

libéré des césures pédantes et inutiles, c'est le triomphe du Rythme... la rime libre enfin du joug parnassien, redevenue simple, rare, naïve, éblouissante d'éclat, au seul gré du tact poétique de celui qui la manie »... Ainsi Vielé-Griffin mettait fin aux « torts de la rime », proclamés par Verlaine qui, d'aileurs, n'en avait pas fait moins, en lui restituant sa valeur d'euphonie délicate et sensible, au lieu de la lourdeur invariablement et prétendument riche que lui infligeait, en d'autres matières prosodiques si clairvoyant et si fin, Théodore de Banville.

Désormais, Francis Vielé-Griffin aperçoit sa voie nettement tracée. De Baudelaire, Laforgue avec raison a établi que « *le premier,* il se raconta sur un mode modéré de confessionnal et ne prit pas l'air inspiré ». Ce même naturel, cette simplicité par Verlaine s'idéalise encore; leur leçon amène Francis Vielé-Griffin à se rapprocher des productions spontanées de la poésie populaire. L'atmosphère des vieux noëls, des rondes gracieuses ou rustiques, le grise d'une douce émotion; il les écoute chanter et se reprendre et s'étendre aux échos de son cerveau et de son cœur. Leur rythme ingénu sans complications féconde et soutient son imagination; il s'en répète les refrains et s'invente le moyen d'en faire surgir un monde de cadences nouvelles, aussi impondérables et pénétrantes que le souffle des brises printanières, que le bruissement des herbes au passage aventureux des ruisseaux, que le frémissement des feuilles au lever du soleil ou à l'approche du crépuscule.

L'écueil, dont un sens exquis de pureté détourna la pensée de Vielé-Griffin, c'est de confondre la séduction de la naïveté populaire avec l'affectation d'une candeur feinte et simulée, ou bien encore de n'attacher son attention qu'aux choses visibles, réelles et proches, à des *réalités* plutôt qu'à des réserves du sentiment humain ou de l'intelligence.

Francis Vielé-Griffin n'a garde de céder à de tels leurres. Il demeure ce que, par son éducation, sa culture, ses goûts d'idéaliste, il ne saurait s'empêcher d'être. Il ne

se donne jamais, si désireux qu'il soit de simplicité, pour un simple, ne l'étant pas. Il est touché des mêmes spectacles, des mêmes peines ou des mêmes plaisirs que les simples, il renonce à ceux qui sont moins essentiels, plus artificiels ou d'apparat ou de convention, mais il en tire des effets, des conséquences, des chants, raffinés à coup sûr parce que son âme est raffinée, et parce que précisément il démentirait la simplicité de sa nature originelle, si en cela, comme en toute autre chose, il s'avisait de se contraindre ou de se farder. Contre l'erreur de certains réalistes parmi les poètes, il ne s'applique pas à s'amoindrir parce qu'il a compris la secrète ingénuité des humbles; mais il la comprend, elle détermine l'essor de ses méditations et de ses chants; il ne déguise rien de ce qui vraiment agit sur lui ni de ce qui, naturellement et spontanément, en résulte. Coppée ou Richepin, dont le rêve avait été de se convertir à la simplicité essentielle ou primitive, ont échoué parce qu'ils se voulaient prendre eux-mêmes, et qu'on les prît, pour des simples grâce au subterfuge de n'accorder leur attention qu'à des réalités immédiates, objets matériels ou convention sentimentale; ils se déguisaient avec application; leurs moyens manquaient de franchise, de vraie vérité; leurs réalisations, leur œuvre, estimable pour des motifs de second plan, sonnent faux. Nul ne songera à donner Francis Vielé-Griffin pour un poète simple, quoique la simplicité le conduise et lui emplisse l'âme.

Le souci de ne donner forme qu'à des effusions de pensée pures, claires, ingénues dans leurs inflexions mélodiques, aériennes dans leurs nuances délicates, n'empêchait point chez lui l'ambition de construire, de mener à leur fin, parfois avec toute la complication d'une composition dramatique, des poèmes plus soutenus en laisses successives engendrées les unes des autres ou s'opposant comme les facettes contrastées d'après les élans brusques ou la réflexion plus ou moins intéressée de ses personnages. L'action, en ces poèmes, n'était, en général, qu'une ébauche insuffisante à la réalisation scénique. *Phocas le*

Jardinier ne rencontra, monté par le théâtre du Vieux-Colombier, qu'un assentiment de sympathie mitigé par bien des réserves. C'est cependant, après *Ancœus, Swanhilde,* légende nordique d'une brutalité volontairement en conflit avec la suavité pathétique d'une native tendresse féminine, c'est cependant de ces compositions dramatiques celle où les personnages prennent le mieux le relief d'une action théâtrale, d'une réalité autre qu'un prétexte à faire valoir des images, des visions d'âme et de pensée. En vain, me semble-t-il, on chercherait, dans *la Légende Ailée de Wieland le Forgeron,* une structure sinon de prétextes ingénieux à lier ensemble des épisodes lyriques, malgré la diversité d'âme ou d'esprit que l'auteur prête à ses héros. Lyrique, chanteur, jusqu'en ses périodes de curiosité psychologique, Vielé-Griffin l'a été en tous temps. Aussi s'est-il assagi en proportionnant ses désirs de construction à ses possibilités profondes, soit qu'il développât, en exaltant quelque haute figure de sainte, ou, plus peut-être, en s'inspirant du souvenir des grands poètes hellènes, les nuances infinies des sentiments dans le désir merveilleux de l'abnégation chrétienne, du martyre, ou dans les gradations si finement notées de la sagesse et de la raison antiques au cœur et au cerveau de Sapho, de Corinne ou de Pindare.

Francis Vielé-Griffin, au-dessus de tout, nous est cher, est admirable en tant que poète lyrique. Il fut constamment l'inspiré ingénu de la vie. On se souvient des joies, non point enfantines, mais révélatrices, prophétiques, qu'il allumait en soi-même comme en l'esprit de ceux qui l'écoutaient, lorsque, dans ses poèmes où fleuraient l'air limpide et la fraîcheur des eaux, des herbes et des bois, il s'écriait, d'un accent d'extase : « La Vie est belle! » — puis répétait, redisait sans cesse : « La Vie est belle, est belle de bel espoir! » Et n'est-ce pas la plus sage, la plus intelligente joie que se puisse donner un homme, un poète surtout, qui voit, qui entend, qui respire et qui aspire, en présence des mille mirages, des mille illusions, des mille variables et enchanteresses apparences des choses célestes et terrestres, en présence

des grandeurs inconscientes d'héroïsmes quotidiens et des exaltations lumineuses de l'amour?

Car la Vie est belle et sainte,
La Vie est joie et douleur et mystère,
Et pour mourir, ainsi que toi, sans crainte
Il faut aimer le rêve de la terre.
Ils ont menti, ceux qui faisaient d'elle
Un peu de pain, un peu de vin mortels...

En l'éblouissement d'amour, qu'est-ce que la honte, qu'est-ce que la gloire, la vie, la mort, la nuit, le jour? Et

...Tu sauras des rêves vastes
Si tu sais l'unique loi :
Il n'est pas de nuit sous les astres
Et toute l'ombre est en toi.

Aime : Honte ou Gloire, qu'importe
A toi, dont voici le tour?
Chante de ta voix qui porte
Le message de tout amour.
Car tu diras le chant des fastes
Si tu dis ton intime émoi :
Il n'est pas de fatals désastres,
Toute la défaite est en toi.

La vie est belle. En dépit des tristesses subies et des déceptions environnantes et haineuses, il a persisté sans défaillir dans cette intime persuasion. Après les saisons d'amour et de ferveur envers la nature, l'intacte splendeur des joies humaines se dénuda à ses regards; elle se fondait en douceur au passage effarant de la mort universelle. Néanmoins un trouble, une heure, s'était saisi de lui, il hésita, déjà presque il chancelait. Sa ferme volonté le redressa soudain. La beauté extérieure, la lumière seule de la terrestre beauté n'est pas le trésor unique; pénétré du double bienfait de leur faveur, il est indispensable de monter, de comprendre, au delà. La mort fauche les apparences, dépouille l'essence de la pesante enveloppe qui la revêt. Nous sommes, disait Verlaine, « de passage ». Il ne sied pas qu'une âme haute se dérobe à sa tâche qui est de se déprendre de soi, de projeter le rayonnement de ses joies dans un domaine où

s'efface l'égoïsme de l'être humain, où tout se propage dans l'universel, où plus rien ne végète de stérile, de personnel. Quiconque s'illumine de cette conviction lucide de bonheur s'ouvre des ciels insoupçonnés, grandioses. Ils sont d'héroïsme, ils sont de sacrifice, de don de soi, de fusion de soi dans la jouissance suprême, dans un *Amour sacré*. La voix des poètes, en ces régions éthérées d'où tout s'éclaire, s'amplifie de significations idéales : « la Mort ne s'oppose plus à la Vie » ; l'une, en la transformant, complète et prolonge l'autre; la Mort ne triomphe plus de l'Amour. L'Amour, au contraire, analogue à « l'amour sacré » des martyrs et des saintes, l'Amour triomphe de la Mort. L'Amour est la force mystérieuse, le fluide votif qui d'un être à l'ensemble des êtres imaginaires ou réels communique la continuité de la Vie.

Une transfiguration s'opère de l'Amour sacré à la lumière de la Grèce et s'essore parmi les voix d'Ionie, mêle aux paysages printaniers de Touraine, dont Francis Vielé-Griffin resta longtemps « l'hôte ébloui et reconnaissant », les rythmes du « fin parler de France » ; il en fut toujours « le très humble et passionné servant ».

Nous disions à mi-voix des chansons si légères
Que le vent les portait comme un parfum de lys;
Nos paroles miraient l'ombre en l'eau des fougères
Et la feuille qui tombe en la source qu'elle plisse;

Nous redisions l'amour qui chante aux roseraies,
Pensifs selon l'heure claire et l'ombre et la saison,
Et la plaine riante au défaut de la haie,
Fière et chaste sous la robe diaprée des moissons;

Nous songions à l'effort harmonieux qui lie
La route empoussiérée au limpide horizon
Et la raison sereine à la tendre folie
Et le bruit des travaux de l'homme à sa chanson...

Jamais le poète ne s'est éloigné des travaux de l'homme; c'est pour les sentir, les comprendre mieux, y participer en les exaltant par la méditation et le rythme de ses poèmes que, très jeune, il avait délaissé la ville aux rumeurs étourdissantes, écrasantes et mensongères;

il aimait, dans la nature, outre la paix laborieuse des sèves, des croissances, des éclosions, les saines tâches, dont s'enchantait son imagination, des agriculteurs, des pâtres, des bûcherons, et se fût rêvé, je pense une destinée d'aède rustique, entraînant à des rondes, dont il eût improvisé les cadences au gré des heures, le chœur las ou enfiévré des chevriers et des porteuses de javelles. Loin, *plus loin,* très loin se rêvait-il des fastes de l'existence urbaine et des spéculations où se basent les stériles besognes des manieurs de capitaux entassés et des constructeurs acharnés de machines qui épuisent les ressources de la terre. Se rappellera-t-on, plaintive, quand apparaîtra en sa mémoire l'image de ses jours de prétendue splendeur, la mélancolie désabusée du *Porcher* qui eût aimé redire, pauvre et délaissé dans sa forêt de chênes, aux prétendus heureux dont jadis il hanta la compagnie frivole :

Pourtant, j'aurais voulu leur dire
Que rien n'est triste en l'ombre de mes chênes,
Que tout, hors la forêt, est pire,
Que je ne suis pas seul, voyant des yeux,
Parmi les feuilles où bruissent ses traînes,
Flavie, ou qui je veux
Sans un reproche;
Et pour avoir posé ma tête emmi les mousses
Et regardé l'azur qui semble proche
Entre les branches roses de jeunes pousses,
— Deux pierres froides à mes poignets de fièvres —
Je puis leur dire, sachant les en griser,
Que toute la douceur de leur baiser
Fleurit et chante ici mieux qu'à leurs lèvres.

Je leur dirai
Que rien ne pleure, ici,
Et que le vent d'automne, aussi,
Lui qu'on croit triste, est un hymne d'espoir...

. . . .

J'aurais voulu leur dire
Que toute tristesse est au regard triste
De leurs yeux qui ne savent pas lire
Ce livre-ci.....

Par cette confiance, ou ardente ou sereine, en la vie et en les conseils magnanimes de la nature, Francis Vielé-Griffin rejoint la sagesse des grands et purs chanteurs du lyrisme hellénique. Un feu mystique les étreint; quelque éparse chaleur, de siècle en siècle, embrase des reflets de ce foyer les âmes éprises de poètes modernes, et, parmi les récents, chez nous, celles de Verlaine, de Mallarmé, de Laforgue, du fougueux Verhaeren, comme, au delà des océans, celle de Walt Whitman que Griffin contribua à révéler à la France.

Francis Vielé-Griffin s'est, dans son œuvre, totalement réalisé, sans dispersion ni diminution, sans aucune hésitation, dans une atmosphère assurée de bonheur. Pitoyable à ceux qu'enchaînent les misères des ambitions stériles et des joies factices, il a tenté de leur désigner du doigt les zones de libération et de franchise par la joie intérieure et l'universel amour. La sourde indifférence, l'obstination malheureuse des destinées vouées à ne pas voir, à ne pas entendre, le déconcertent cependant; elles menacent de détourner ceux, de plus en plus rares, qui peuvent comprendre et aimer les simples, et à obscurcir leur horizon; un doute, presque pessimiste, s'insinue, à de certaines heures, parmi ses visions familières. Quoi, serait-il possible que fussent vaines et périssables les seules choses réconfortantes et douces que laisse subsister sur terre l'aveugle passion des hommes pour les richesses et les décevantes vanités?

N'est-il une chose au monde,
Chère, à la face du ciel
— Un rire, un rêve, une ronde,
Un rayon d'aurore ou de miel —

N'est-il une chose sacrée
— Un livre, une larme, une lèvre,
Une grève, une gorge nacrée,
Un cri de fierté ou de flèvre —

N'est-il une chose haute,
Subtile et pudique et suprême
— Une gloire, qu'importe! une faute,
Auréole ou diadème

Qui soit comme une âme en notre âme,
Comme un geste guetté que l'on suive,
Et qui réclame, et qui proclame,
Et qui vaille qu'on vive?

Mais Griffin n'est pas homme à s'arrêter en chemin, ni qui consente à une désespérance. Certes, il avait vu d'abord « Yeldis parmi ses fleurs », et avec les jeunes gens épris d'elle il s'en venait « en pèlerin allant dévotement sans soif ni faim » vers elle. Entre Philarque, et Luc, et Claude avec sa petite viole qui (disait-il) console,

C'étaient des soirs d'heures douloureuses et douces;
Parfois Yeldis chantant, nous pleurions tous
Et nous riions, après, de son clair rire;
Et d'autres soirs c'étaient d'autres paroles,
Meilleures, pires...

L'heure arrive où elle ne se satisfait plus de ces douceurs faciles. Elle se décide au départ, nul ne sait quel sera son but, mais tous, l'aimant d'un cœur sincère, décident, « Philarque et moi, Claude, Luc et Martial », de l'accompagner, de suivre jusqu'à l'extrême bout *la chevauchée d'Yeldis.* Elle part, hautaine, fière, heureuse, résolue, et ils se mettent, eux aussi, résolument en route :

Le soleil montait clair quand nous partîmes,
Les gais harnais sonnaient comme des rimes...

Quand Philarque et Luc s'arrêtent, abandonnent, s'en retournent « comme en déroute »,

Yeldis sourit et fouetta son cheval;
Martial et Claude se détournèrent, pâles;
Et nous la suivions, trois, sans dire mot.

Le temps s'assombrit. La nuit se fait orageuse. L'ombre lourde les étreint. Yeldis parlait, et seule sa voix semblait vivre, et d'autant plus claire et d'autant plus belle :

Elle nous dit de telles paroles, telles
Que chaque mot s'élargissait de songe et d'ailes,
Et qu'on n'osait tout croire, et qu'on croyait.

La chevauchée se poursuit par des pays où le vent s'assoupit et s'étrangle, où l'on rencontre, vautrés dans la poussière, les décombres d'une gloire maintenant déchue; et Yeldis chevauche toujours, sans pitié, sans regard à ce qui l'environne de désastreux, de dérisoire. Elle ne subit ni la fatigue, ni le froid. Un soir de courte halte, Claude se dit las, fixe les yeux sur Yeldis, s'efforce de chanter et ne peut pas. Il incline vers elle sa tête, et la pose, s'endormant, sur sa robe : il ne s'éveillera plus; ses compagnons attristés pieusement l'ensevelissent. On repart; une plaine infinie s'ouvre devant eux, on ne sait jusqu'à quelles limites. Martial, un soir, au bord d'un ruisseau, assurant Yeldis de son amour d'une voix ferme de sûre audace, et que jamais son amour ne cédera, la supplie à genoux de lui indiquer, dût-il en mourir, le but. Il la suivra. Elle sourit, boit à la coupe pleine d'eau qu'il lui a tendue, et d'un geste moqueur elle lui montre la route...

Il marcha vers elle et lui prit la main,
Viril et franc;
Elle fléchit le front comme une enfant...

Il la saisit alors, bondit dans ses étriers, et, l'emportant, « cabre son cheval dans un galop »...

Il était beau de toute sa jeunesse
Elle était rose de toutes ses promesses;
Sans doute, leurs destins étaient liés.

Philarque, Luc, Claude avaient donc renoncé, par lassitude, par orgueil, par le trépas. Mais Martial, qui savait aimer et qui « sut vouloir », seul avec elle s'en est allé vers demain. Moi — dit le poète — moi j'ai tenté « la chevauchée aussi loin que je l'ai pu; mais ils ont tous deux accompli leur destin, et ils m'ont abandonné ». Je n'ai pas honte, conclut-il; grâce à eux et à ma constance maintenue autant qu'elle dépendait de moi, je *vois la vie;* la clarté m'est apparue au fond des ombres; ce n'est pas en vain qu'elle, Yeldis, elle, la Poésie, m'a entraîné au delà de la vie banale et conventionnelle, et j'ai par elle franchi le seuil de l'amour suprême et sacré, de la vie que

n'atteint pas la mort. *La Chevauchée d'Yeldis* symbolise, ardue par places, en dépit de la douceur des images si souples et mobiles, la montée héroïque de l'âme du poète aux vrais séjours de sacrifice et de lumière. Supposait-il même, Vielé-Griffin, en 1893, lorsque parut pour la première fois cet ardent, ce sublime poème, qu'il lui serait accordé de hanter, lui aussi, de si pures cimes? Yeldis à coup sûr, plus tard, à côté de Martial, ou seule, il n'importe, l'a accueilli, sereine et souriante, où son adolescence, un instant déçue, semblait ne plus oser prétendre.

Maintenant, son activité a pris fin. Nous n'entendrons plus de chants nouveaux modulés par sa voix grave et claire. Sa moisson est superbe; consolons-nous. Francis Vielé-Griffin compte parmi les plus hauts poètes de la génération symboliste; il en restera, inégalé dans son domaine, un des maîtres. Sa pensée a rencontré une forme expressive, incantatoire, qui n'appartient qu'à lui, et comme elle s'y adapte de toute nécessité, elle participe, de son merveilleux élan lyrique, à la beauté puissante de son œuvre. Il ne l'a pas créée par caprice, par abandon, au hasard. Il a entendu respecter le charme essentiel du rythme, qu'il s'est efforcé d'assouplir, sans le démentir jamais, ni le brusquer. Aussi, en épigraphe au quatrième tome de ses *Œuvres* a-t-il pu inscrire, se rendant à soi-même un juste témoignage, ces vers empruntés aux *Néméennes :* « Ayant examiné, tel pourra dire si j'ai transgressé les lois de la mesure. »

Et souvenons-nous aussi, Griffin nous y conviait en tête d'un des premiers volumes qu'il ait publiés, de cette pensée de Victor Hugo : « Admirons les grands maîtres, ne les imitons pas. Faisons autrement. Si nous réussissons, tant mieux; si nous échouons, qu'importe? » Peut-être était-il sûr, dès lors, qu'il n'échouerait pas. Il s'est élevé au rang de ceux qu'on admire et qu'on ne doit pas imiter, mais aimer. Vielé-Griffin est, en notre art de poésie, un maître, de même que, dans la vie, il a été un homme de cœur noble, un homme de bonté fière et fervente.

ANDRÉ FONTAINAS.

TRISTESSE DE VICTOR HUGO

—

Sonneries de gloire s'effaçant au loin...

Dans le « noir » où se devine le caveau du Panthéon apparaît, comme arraché de sa tombe, le Poëte éclairé par sa propre lumière.

Dans la cave sourde où pépiaient les souvenirs des Feuillantines, sous ma pierre lourde je rêvais de Jeanne, Juliette, doña Sol, Fantine...

Voltaire imaginait un autre rire, Jean-Jacque eût bien voulu descendre à quatre pattes vers le Luxembourg, Zola se lamentait d'un nouveau jour sans ligne et le sonore cœur du grand tribun s'évertuait dans l'urne qu'avait laissée là quelque Electre en cothurne.

Lorsque, autour de mon rêve, survint le peuple de mon œuvre, de Gavroche musant le nez en l'air au solennel burgrave à face d'avalanche, de Cromwell hérissé d'une longue préface au glauque travailleur enlacé d'une pieuvre.

Elargissant le cercle de famille, mille autres enfants bientôt complètent la couronne où fourmillent ballades, chansons, feuilles d'automne, contemplations, héros, monstres, astres d'or, symboles, royautés, quatre-vingt-treize, pauvres gens et tant de choses vues, méditées, vécues, cependant que des siècles vont superbement.

Parce qu'avait sonné pour la première fois dans le

clocher de perle de l'Etoile amie la fête des cinquante années, ces fils et filles de mon front arrivaient de cueillir une fleur pour moi sur la colline, — or, je devais sourire ainsi que souriait en des temps très anciens mon Booz endormi.

A mon Infante jacassant avec la rose, ma Cosette roucoulait tout bas : « Grand-Père vit en songe son apothéose, Altesse; aussi, par les astres du ciel, comme dit son cantique pur de Betphagé, ne le réveillez pas! »

Dans le mur de la mort ces anges avaient l'air d'ouvrir une fenêtre par laquelle entraient les parfums de la vie, j'avais l'impression germinale de naître et sentais une lyre, ivre de ma survie, déjà s'épanouir entre mes doigts d'ancêtre.

Soudain — c'était trop beau vraiment pour un spectacle de tombeau — voici qu'à l'Idéal succède le Réel... Dès que les histrions laissent tomber leur masque de gloire ou d'amour au baisser du rideau, le vautour prend la place de l'aigle du casque, et la vipère sur nos seuils aiguise son couteau.

De bond en bond, par l'escalier, dévale une bande irritable entraînée par un chef à la barbe de mage prise, semble-t-il, à ma dernière image, et ce farouche à la voix rouge tangue et roule par-dessus mes os comme s'il bourlinguait encore sur les flots.

Entre ses dents de loup-de-mer écument de ces mots amers qu'on crache aux misérables, tandis que, soulevant le couvercle de pierre au point de déclencher aussitôt ma paupière, une lame de nombreuses mains déferle sur ma cendre en vue de la répandre aux talons du chemin.

En sursaut de bataille :

Halte-là, beaux messieurs!... A ne voir seulement que

les péchés de l'homme, allez-vous méconnaître les quelques vertus dont il sut anoblir le cœur de l'univers?... Terrasser un géant n'est pas chose facile. Cinquante ans pour trouver cette rime : imbécile!...

Les clouant du regard à même la muraille — comme s'ils étaient là :

Je fus le fils éblouissant d'une ère transitoire de gloire et de sang où l'humanité double s'acharnait dans la révolte et la bataille à recouvrer son harmonie. Entre la victime et le bourreau, que chacun devenait à son tour, sévissait par le monde une étrange folie d'archange ou de démon, de par l'audace des instincts ou la superbe des héros.

Pour émettre un poëme il suffisait à Mirabeau, Danton, de crier vers le peuple une phrase suprême; à Desaix, à Murat, pour célébrer leur flamme, de tremper leur sabre en un cœur ennemi comme dans un encrier; pour vaincre, l'Empereur négligemment jetait ses fautes d'orthographe en le champ du destin : il en germait le blond miracle d'Austerlitz, à moins que n'en jaillît le dernier cri de Waterloo.

En cette époque fauve, où l'art fatalement s'égarait dans le mal, on pensait par le geste, et l'œuvre revenait avec une figure d'animal. Alors, on se battait sur l'horizon de même qu'on peignait à la fresque naguère un mur de la maison; une cadence pure de Chénier se tronçonnait en canaille chanson, cependant que le ventre creux des paysans engloutissait le cerf et le faisan; le contrepoint des canons et fusils tenait lieu de musique; un cadavre exprimait la sculpture; un sac de ville suppléait l'architecture, et l'unique génie prédominant la sarabande énorme des drapeaux logeait tout simplement dans un petit chapeau.

Notre heure sonna donc d'apporter à l'histoire une

autre forme de victoire. A peine au sortir de l'école, à l'âge presque du tapin d'Arcole, je compris qu'aux lauriers de la chair il importait de faire succéder les palmes de l'esprit. La verticale faulx de la Terreur ayant tranché la tête à la Beauté d'antan, seyait-il pas aux fils, les pères disparus, d'instaurer Celle de leur temps et de muer le chef-d'œuvre de haine en chef-d'œuvre d'amour?

Vite réunissant les mots blessés et les rythmes rompus, je convoque les espoirs en fleur de nos printemps épars. De même que Lui dans l'Action, moi je lève une armée dans l'Idée. Par le prodige de nos cœurs, le tigre se transforme en lion généreux qu'une force divine échevèle, et nous voici partis pour le triomphe adorable du Verbe où mes alexandrins aux bataillons serrés se dressent en grognards de la Beauté Nouvelle!...

Allant de l'un à l'autre dont les faces verdissent les pierres sombres :

Ce que l'ancêtre fit pour la joie de sa race, ne l'auriez-vous pas fait bravement à sa place?... Cela posé, de vous qui ne voudrait avoir été le bouzingot changeant, certes, mais toujours prêt à proclamer aux braves gens : « Je serai celui-là! » que fut Victor Hugo?.. Qui ne voudrait enfin, ne fût-ce qu'un instant, porter ce nom d'éternité forgé sur les enclumes de son temps par le fantôme que voilà?..

En paraphrase du vers de Mallarmé, le Poëte se change en un Soleil dont l'éblouissement subit et bref fait éclater les yeux démesurés de la muraille.
Redevenu :

Allons, à votre tour d'aider à la progressive Beauté qu'il faut saisir quand elle passe à nos côtés afin de la fixer par le clou d'or d'une caresse à l'heure écrite dans l'espace. Devant sa grâce nue le poëte ensemence et l'œuvre continue. Avant de récuser l'ancien, comparez donc vos fruits avec les siens : il y a l'éphémère bâtard, il y a le

robuste héritier qui règne tôt ou tard. Tels aînés sont peut-être moins défunts que vous, mes arrière-neveux, car ils vivent encore en le futur des autres, les dieux ne mourant pas qui laissent des apôtres.

N'ai-je pas — çà et là, cherchez bien — n'ai-je pas devancé le magique frisson du profond Baudelaire? Né dans mes bois, Verlaine n'a-t-il pas grapillé les refrains de mes rues, et n'a-t-il pas versé les pleurs que j'ai versés sous le marteau divin de Villequier? L'ivresse illuminée de mon Satan n'a-t-il pas déchaîné Rimbaud qui devait l'incarner dans l'écarlate enfer de ses vingt ans? Puis, tous les vents de mon esprit n'ont-ils pas provoqué l'éclair impérissable au front sacré de Mallarmé?

S'adossant à la tombe qui prend un aspect de trône; d'une voix s'apaisant jusqu'à devenir familière :

Oubliez-vous que la voix de la France longtemps fut la mienne et que, du fond de mon exil, les pages de mon cœur y venaient à travers l'océan comme des goëlands imprimés de lumière?

Oubliez-vous que, si d'abord j'ai chanté la couronne, plus tard j'ai chanté davantage ce roi qu'on nomme tout-le-monde et que la fin de l'ode à la colonne ingénument s'éclaire en chanson populaire?

Oubliez-vous qu'avant l'expérience des savants mon oracle souvent cita le fait du lendemain et que mon diamant sur la vitre inscrivit l'imprévisible chiffre d'un problème humain?

Contemporain de vous, sans doute eussé-je suggéré des forces encore ignorées. Après la surnature, fille du symbole, assurément Olympio dans votre jeune ciel éveillerait une Espérance telle que pour colonnes à son temple il nous faudrait superposer toutes les odes d'un Claudel.

Mais chaque époque a sa raison. Diversement partis pour le sommeil, Chateaubriand, Vigny, Lamartine, Musset, et bien d'autres semeurs d'idées et de chansons, nous n'avons pu laisser que la propre moisson de notre vieux Soleil.

Avec la bonhomie du grand-père autour duquel on imagine des joues roses :

Ambitieux, déjà brigueriez-vous le globe sur la paume, en vue de rayonner un soir dans l'antre obscur qui sert de base à quelque dôme?

Hélas, enfants, cela n'arrive pas souvent — une fois tous les cent, voire tous les mille ans — un Homère, un Eschyle, un Platon, un Virgile, un Shakespeare, un Molière ou tel autre titan!

Ah! que de lustres pour que naisse à Florence ou bien à Besançon le malingre garçon qui dès la fleur sera le Dante ou sera l'Ombre qui vous parle en sa tristesse ardente!

Il ne faut pas nous en vouloir, petits, si, lorsque bien après être partis en oubliant notre Ame au nid de vos frontons, nous revenons pour recevoir à votre place, nous les spectres, le vaste Hommage de la Vie.

Ne nous enviez pas, allez, car mieux vaudrait pour nous peut-être un frais repos sous l'herbe, entre le coq qui jongle avec les heures de l'azur et le grillon qui dans le sol à petits coups d'aiguille coud un linceul déchiré par le soc du sillon.

Se levant :

Loin de les envier, plaignez-les donc plutôt ces Ouvriers de l'Absolu qui, de s'être rendus coupables de génie, deviennent les forçats de la gloire infinie!

Les bras ouverts, soutenu par des harpes très lointaines qui se rapprochent graduellement :

Poëtes, aimez-vous! rien ne vaut en dehors de l'amour, sans quoi ne rampe alors qu'œuvre de mort.

Il n'est qu'un seul poëte et qu'une lyre seule. Or, celui-là naquit sur les genoux du monde alors que celle-ci montait de l'origine blonde.

Méconnaître un poëte valable n'est-ce pas de la Beauté qu'on tue car, dynastique, chaque poëte représente successivement l'indivisible Orphée qui parmi nous se perpétue.

D'époque en époque, puisque chacun de nous figure un peu du dieu sous un nom différent, pour quoi nous mépriser, prophètes grands et prophètes petits, chacun de nous réalisant sa respective part de devenir dans la besogne d'avenir?

S'il n'est qu'un seul poëte et qu'une lyre seule, il n'est aussi qu'un seul poëme ambitieux de s'achever de siècle en siècle et dont l'un après l'autre on enfante une strophe inconnue jusques-là, faisant pour ainsi dire une fille nouvelle à la lyre qui vibre sur nos jeunes cœurs telle une épouse nue, pour l'accomplissement de l'Œuvre Universelle où sera chaque rythme une race mais chaque homme un son.

O Frères, partageons cet unique collier : les grands bras de la Vie aimée et qui nous aime en son élan vers la sainte Perfection. Non, l'homme s'affranchit de la caverne originelle, il doit en appeler aux légendaires ailes repliées de ses épaules jusqu'en son cerveau.

Aux poëtes de les déployer et puis par elles de s'étendre, la lyre extensible ayant, de la forme de l'homme passé dans celle de la Terre avant de prendre l'envergure enfin de l'Univers, ses cordes étant faites par les ondes que sont toutes les passions des êtres et tous les frissons des choses.

C'est pourquoi, d'essor en essor, la Science sans cesse se hausse vers les astres, points finis de l'Infini, soulevée par l'immense devoir, d'atome en onde, d'onde en sève et

de forme en idée, d'atteindre l'énergie première qu'est le Dieu sensible dont la splendeur morale nous descend par tous les doigts fleuris de sa lumière.

Des fleurs jaillies des murs et de la voûte enveloppent de leurs joies vives le Poëte, tandis que les trompettes et les cloches du début reviennent se joindre aux harpes maintenant éclatantes.

22 mai 1935.

SAINT-POL-ROUX.

LES PESTIFÉRÉS
DE SAINT-JEAN D'ACRE ET DE JAFFA

Il faut en convenir : les véritables vérités sont bien difficiles à obtenir pour l'histoire

NAPOLÉON
Mémorial de Sainte-Hélène.

Je me propose de mettre au point une question encore controversée, obscurcie par des récits contradictoires, popularisée par la toile sensationnelle de Gros, et redevenue d'actualité par l'anniversaire de la mort de Desgenettes et par la récente exposition du Petit-Palais. Il s'agit des *pestiférés de Jaffa;* je préfère dire, pour examiner le sujet dans son ampleur exacte : *les pestiférés de Saint-Jean d'Acre et de Jaffa.*

Numériquement, le chiffre des vies humaines qui fut en jeu, dans ces circonstances, n'était qu'un bien faible effectif, par comparaison avec les sacrifices massifs de l'épopée impériale, et avec les immenses pertes humaines de la guerre mondiale.

Mais, *moralement,* l'événement a pris, au cours des temps, une signification exceptionnelle. C'est, dans la vie de Desgenettes, le sommet où se sont élevées la noblesse de son caractère et la dignité de son attitude. C'est dans la vie de Napoléon un des griefs, amplifiés, dont ses ennemis se sont le plus âprement servis, pour créer la légende de sa dureté d'âme. Dans l'ordre *psychologique,* il touche au droit, contesté, de l'*euthanasie,* c'est-à-dire de la mort volontairement adoucie. Au point de vue *militaire,* il est le cas exemplaire qui met, dans tout son relief, la part

prépondérante que peut prendre, dans l'issue d'une guerre, un fait pathologique, l'apparition parmi les troupes d'une grande épidémie, la fonte des effectifs et la dépression psychique des soldats qui en résultent, et, par contre, le rôle de premier plan que peut alors assumer un grand médecin d'armée, ferme, instruit et courageux. Au total, question passionnante, par ses aspects multiples.

★

Cette affaire de l'empoisonnement des pestiférés de Syrie a suscité une littérature surabondante, souvent plus polémique qu'exactement historique. Pour écrire ces quelques pages, j'ai fouillé un volumineux dossier, trois énormes liasses manuscrites qu'avait réunies le médecin Inspecteur-Général Dujardin-Beaumetz, bien placé par sa Direction au Ministère de la guerre pour puiser aux sources. J'ai lu et médité les travaux, mémoires et rapports consacrés à l'expédition d'Egypte. J'ai essayé de reconstituer, avec objectivité, avec impartialité, en médecin instruit des choses militaires, dans son atmosphère de rude guerre coloniale, cette lugubre histoire, d'en dissiper les obscurités et les injustices, d'en assainir la légende.

La rigoureuse histoire est, d'ailleurs, ici, plus dramatique, plus humainement émouvante que les amplifications littéraires et que les versions partisanes. *Avez-vous un texte?* C'était la fameuse question que posait Fustel de Coulanges à ceux qui le consultaient pour une étude d'histoire. Certes, nous en avons un, dont la brièveté est impressionnante, dont la valeur est garantie par la haute qualité morale de son répondant, et qui constitue le *document de base* de cette question. C'est le fait considérable que rapporte, dans son livre sur *l'Histoire Médicale de l'Armée d'Orient*, et dans la note qui accompagne, à la page 245, son rapport au Conseil de Santé des armées le citoyen Desgenettes, médecin chef du corps expéditionnaire de Syrie.

Situons, d'abord, le fait en son *temps* et dans son *lieu*.

Le *temps :* nous sommes dans la troisième semaine du mois de mai 1799 : Bonaparte se résigne à lever le siège de Saint-Jean d'Acre et à reprendre le chemin de l'Egypte. C'est l'échec grave, c'est la ruine d'un rêve grandiose. Que s'est-il passé? C'est que la défense a trouvé de meilleures conditions que le siège. « Nous avons attaqué à la turque une place défendue à l'européenne » : c'était le mot, dur et juste, de Kléber, qui circulait dans l'armée; l'animateur de la résistance était l'anglais Sydney-Smith, d'une énergie combattive opiniâtre; son directeur technique était le français Picard de Philippeaux, un « ci-devant » officier d'artillerie, émigré, ancien condisciple de Bonaparte à l'Ecole Militaire.

Le *lieu :* Saint-Jean-d'Acre est une presqu'île quadrilatère, dont la base seule tient à la terre ferme, tandis que les trois autres s'enfoncent dans les eaux de la Méditerranée. Comme le dit Pierre Benoit, s'improvisant stratège, « il n'est pas besoin d'être professeur à l'Ecole de guerre pour comprendre que l'échec est venu de là : les vaisseaux anglais tenaient la mer et leurs canons appuyaient le feu des assiégés; tout l'effort défensif de ceux-ci peut donc se concentrer sur une face unique de ce carré ». La force défensive de Saint-Jean d'Acre c'était ce front de mer, base des batteries flottantes des Anglais et source de ravitaillement.

Sur la ligne d'attaque, trois fois moindre, du front de terre, s'élèvent des ouvrages continuellement renforcés, la grosse tour, la « tour maudite », comme disaient nos soldats, but central de l'attaque, le double fossé, les remparts aux brèches promptement comblées. Pendant soixante jours, le siège s'est continué, inefficace, morne, meurtrier : le réseau des tranchées d'approche a progressé; les travaux de mines ont cheminé à plus de trente pieds de profondeur sous le fossé et vers le fondement de la grosse tour, qui saute le 5 floréal; onze assauts, chiffre indiqué par Larrey, vraiment héroïques, se succèdent, jusqu'à l'attaque finale du 12 mai, qui commence par une ruée magnifique des troupes et se termine par une dernière hécatombe. Le siège de Saint-Jean d'Acre

est levé le 20 mai 1799 : il a coûté près de trois mille vies humaines, sur un corps expéditionnaire d'environ douze mille hommes.

Mais, à côté et au-dessus de ce désastre militaire, plane un péril plus grand, dont la menace grandit chaque jour : *la peste. La peste!* Endémique en Egypte et le long des côtes de Syrie, elle a accompagné le corps expéditionnaire : elle environne le soldat, le harcèle, le démoralise. Et c'est dans cette prophylaxie morale, dans cette œuvre nécessaire de confiance et de réconfort psychique qu'apparaît la qualité courageuse de ce grand médecin d'armée.

La peste! Fallait-il, dès son invasion, prononcer ce mot redouté? Non, dit Desgenettes :

> Sachant combien le prestige des dénominations influe sur les têtes humaines, je crus devoir traiter l'armée entière comme un malade qu'il est presque toujours inutile et souvent dangereux d'éclairer sur sa maladie.

Combien le médecin en chef de l'armée se montra, ainsi, psychologue mieux avisé que le chirurgien en chef Larrey qui, rudement, déclarait que le mot n'effrayait pas nos soldats, « trop accoutumés à recevoir sans émotion toutes sortes d'impressions » et qui eussent été mieux préservés s'ils avaient été plus informés!

Erreur : c'est aux chefs qu'appartenait ce rôle de prophylaxie et ils n'y manquaient point, par l'évacuation des locaux contaminés, l'incinération des vêtements, des objets souillés. Ne vit-on pas, quand il ne restait plus d'infirmiers à son ambulance, le médecin-chef lui-même, « nettoyer le souterrain fangeux où les malades gisaient sur des joncs, ramasser les haillons, les sacs, les baudriers, les chapeaux et les bonnets à poil des morts pour les jeter au feu »?

Mais, ils avaient aussi un devoir humain d'encouragement, de tranquillisation des esprits, de modération des alertes : l'homme, devant l'épidémie, n'a que trop de tendance à la peur collective, et, dans les sinistres qui dépassent le secours, il n'est que trop enclin à retourner

vers un féroce égoïsme. On a blâmé les atténuations des communiqués : c'est hygiène morale et sauvegarde de la résistance! De là, l'expérience spectaculaire de l'inoculation pesteuse de Desgenettes; de là, la démonstration théâtrale des pestiférés de Jaffa!

Vers la fin du siège, le *cafard,* selon le mot trivial et vrai de la grande guerre, régnait au camp : non pas la crainte du danger, car, jamais, les soldats n'eurent plus d'élan qu'au onzième et dernier assaut; mais la terreur mystérieuse du mal, dont les formes suraiguës tuaient en moins de trois jours.

C'est alors que, pour rassurer les imaginations, Desgenettes fit, au milieu de l'hôpital, sa fameuse expérience :

> Je trempai une lancette dans le pus d'un bubon, appartenant à un convalescent, et je me fis une légère piqûre, dans l'aine et au voisinage de l'aisselle : j'eus pendant plus de trois semaines deux points d'inflammation.

Y eut-il vraiment inoculation intradermique, ou simulacre? Les lignes que Bourienne a écrites sur ce geste de courage sont odieuses. L'affirmation du docteur Herouard sur cette *pseudo-inoculation* est bien invraisemblable; celle de Larrey est partielle; car entre ces deux chefs médicaux, la sympathie ne régnait pas.

En revanche, le témoignage du Chef de l'Etat-Major, de Berthier, est confirmatif. Ainsi que celui du comte Andreossy : « J'ai vu, déclare ce dernier, au camp devant Saint-Jean d'Acre, les stigmates de cette louable et périlleuse tentative ».

Raisonnons, d'ailleurs. En public, sous l'œil du personnel, un homme de la situation de Desgenettes eût-il pu se livrer à cette supercherie? Plus tard, aurait-il consigné dans une pièce officielle, adressée au Conseil de Santé des Armées, cette expérience, avec l'indication des réactions locales aux piqûres, s'il s'était borné à « essuyer sa lancette sur son avant-bras »? Qu'une inoculation reste négative : cela ne permet pas la négation de l'inoculation. Nous l'avons bien vu pour le cancer et pour la syphilis.

Sans doute, Desgenettes savait que la peste est conta-

gieuse. Donc, dit Hérouard, « il n'était pas assez sot pour s'exposer à cette transmission du mal ». Cela ne cadre pas avec le caractère de l'homme. Il était convaincu aussi, par les vues de Berthollet, son grand compagnon d'Egypte, que la salive est un des véhicules du miasme pestilentiel; cela ne l'empêcha pas de courir un plus grand danger, avec un but d'utilité moins grand, lorsque, invité par le quartier-maître de la 75e demi-brigade, une heure avant sa mort, à boire, dans son verre, une portion de son breuvage, il n'hésita pas à lui donner cet encouragement.

Ce fait, dit-il, qui se passa devant un grand nombre de témoins, fit reculer d'horreur le payeur de la Cavalerie, Durand, qui se trouvait dans la tente du malade.



Voici, enfin, dans sa simplicité tragique, la scène, point fondamental de cette histoire, qui se passa le 27 floréal (18 mai), deux jours avant la levée du siège, telle que la raconte Desgenettes, dans la note complémentaire de son rapport au Conseil de Santé des Armées.

Le général Bonaparte m'avait fait appeler, ce jour-là, de grand matin, dans sa tente, où il était seul avec son chef d'état-major. Après un court préambule sur notre situation sanitaire, il me dit : A votre place, je terminerais à la fois les souffrances de nos pestiférés et je ferais cesser les dangers dont ils nous menacent, en leur donnant de l'opium. Je répondis simplement : *Mon devoir à moi, c'est de conserver.* Alors, le général développa sa pensée avec le plus grand calme, en disant qu'il conseillait, pour les autres, ce qu'en pareil cas il demanderait pour lui-même. Il me pria d'observer aussi qu'il était, avant qui que ce fût, chargé de la conservation de l'armée, et, par conséquent, d'empêcher nos malades délaissés de tomber, vivants, sous le cimeterre des Turcs. Je ne cherche pas, continua-t-il, à vaincre vos répugnances; mais je crois que je trouverai des personnes qui apprécieront mieux mes intentions.

Le général Berthier resta muet pendant cet entretien; mais il me témoigna, un instant après, qu'il approuvait mon refus.

Ce ne fut, au reste, qu'à notre retour à Jaffa, *et nulle part ailleurs*, que je puisse attester, que l'on donna à des pestiférés, au nombre de vingt-cinq à trente, une forte dose de laudanum. Quelques-uns le rejetèrent par le vomissement, furent soulagés, guérirent et racontèrent tout ce qui s'était passé.

En vérité, connaissez-vous beaucoup d'épisodes historiques qui, philosophiquement, offrent plus d'intérêt dramatique que cette rencontre de deux mentalités, de deux forces? Vous les voyez se mesurer, face à face, le militaire et le médecin. D'un côté, ce jeune général en chef qui n'a pas encore trente ans, ce « petit bougre » qui, en Italie, « a fait peur » au rude Augereau, avec ses joues maigres, ses yeux gris, son front entouré de longs cheveux pendants, en proie à sa chimère orientale, et qui, après avoir rêvé d'une marche triomphale vers les Indes, voit son projet grandiose brisé devant cette « bicoque » de Saint-Jean d'Acre. De l'autre, un médecin d'une profonde culture générale, d'un ascendant moral tel que, dès son passage à l'Ecole de Montpellier, ses condisciples ont reconnu sa maîtrise, qui joint à la sagacité normande la ténacité bretonne de sa mère; l'homme, qui n'a que trente-sept ans, est de solide stature, avec un masque volontaire, une crinière drue et en broussaille, un regard assuré, tel que nous le représentent les gravures de sa jeunesse; à l'ardeur de pensée du génie corse, il oppose la pondération de son esprit normand et la règle inflexible de sa vie professionnelle, la défense et le respect de la vie humaine.

C'est un des traits dominants de cette haute figure qu'il fut un des rares hommes qui aient osé tenir tête à Napoléon, devant qui restaient muets les plus intrépides généraux : quand on aura cité Lannes, Kléber, Percy, on aura fait le compte de ces quelques indépendants. Un mois après le choc tragique, devant Saint-Jean d'Acre, au retour de Syrie, à la première séance de l'Institut

d'Egypte, au Caire, le conflit rebondit. Bonaparte, désireux de maintenir, toujours dans un but de préservation morale des troupes, la fiction de la non contagion pesteuse, avait fait nommer une commission qu'il escomptait favorable à cette thèse. Desgenettes fut parmi les élus : aussitôt, il proteste; malgré les efforts de Monge pour le modérer, il s'élève, avec véhémence, contre cette doctrine erronée. Riposte violente de Bonaparte : « Voilà comment vous êtes tous, s'écrie-t-il, avec vos principes d'école : plutôt que d'en sacrifier un, vous feriez périr toute une armée. » Il va même jusqu'à traiter « la chimie de cuisine de la médecine et la médecine de science des assassins ». « L'art des conquérants n'a, sur ce point, rien à envier à celui des médecins », réplique Desgenettes avec emportement. Séance tumultueuse, où s'affrontèrent pour la dernière fois ces deux esprits combattifs. Séance dont Desgenettes disait, plus tard : « Le Consul ne s'en souvenait pas et l'Empereur l'avait oubliée. »

« Je ne crains aucun ressentiment, avait déclaré Desgenettes à la fin de son audacieuse apostrophe, et *je me réfugie dans la reconnaissance de l'Armée.* » Cette gratitude du soldat, cet attachement respectueux qui sont les honoraires du médecin d'armée, Desgenettes les avait conquis par ce « cran », par ce mépris du risque qui vont droit à l'âme du troupier. Le récit s'en répandait sous les tentes, créant une popularité, commençant même une légende : le médecin du plus haut grade faisant lui-même, à l'ambulance, la corvée de nettoyage et de désinfection; le chef du service médical accomplissant ses deux gestes symboliques de sécurité; le « toubib » tenant tête au chef d'armée, et quel chef! Plus tard, la longue carrière de Desgenettes s'est, pendant près de quarante ans, déroulée, comblée d'honneurs et de dignités officielles; à aucun moment, sa personne morale ne s'est affirmée avec autant de supériorité que pendant les cent vingt-cinq jours qu'a durés cette désastreuse expédition de Syrie.

★

Le 1er prairial (20 mai), à neuf heures du soir, un roulement de tambour, long et grave, retentit dans le camp. C'est la retraite, qui commence de nuit, pour ne pas attirer l'attention des assiégés : la retraite, sans moyens de transport suffisants, sans route, souvent sans eau, avec une troupe que l'échec a démoralisée, avec l'épidémie à ses trousses. Bonaparte, au dire de Ludwig, reste en arrière de l'armée et contemple, du haut d'une colline, la forteresse invincible. Suprême méditation. Il se dit ce qu'il répétait souvent à Sainte-Hélène : « Si Saint-Jean d'Acre était tombé, j'aurais fondé dans l'Orient un grand empire, *j'aurais changé la face du monde!*

Mais ce visionnaire se double d'un organisateur minutieux, aussi capable de combiner les plus vastes ensembles que de préciser les plus humbles détails. Il n'a pas attendu la levée du siège pour régler, avec Berthier, l'évacuation des blessés et des fiévreux, soit de l'ambulance du camp, soit de l'hôpital du Mont-Carmel. Les ordres de route de Desgenettes permettent de suivre, dès les 18 et 19 mai, ce triage des malades pouvant marcher, pouvant aller sur des montures, devant être transportés sur brancards et prolonges, et leur élimination par petits groupes. La colonne se trouve ainsi allégée partiellement de son convoi douloureux; mais que de misères traîne encore, avec elle, cette division dont l'effectif valide est réduit de moitié, à moins de six mille hommes!

Cependant, que deviennent les *intransportables,* ceux pour qui s'est posée l'implacable question? Combien sont-ils, au juste? — De cela, Desgenettes ne parle plus, et Larrey, qui s'occupe de ses blessés et a assez à faire, ne dit pas un mot. Devant le silence de ces deux grands témoins, chefs responsables des services, il est permis de penser que, lorsque la queue de la colonne s'est éloignée définitivement de Saint-Jean d'Acre, elle ne laissait derrière elle que quelques moribonds (un état antérieur de Desgenettes en fixait, pour l'ambulance, le nombre à huit) qui ont achevé naturellement leur agonie, sans que

le poison l'ait accélérée. Toutefois, à en croire Bourienne, trois pestiférés, laissés au couvent du Mont-Carmel, et abandonnés avec trop de confiance à la générosité des Turcs, furent cruellement suppliciés, ce qui justifiait les craintes de Bonaparte.

Militairement, comme manœuvre de « décrochage », ce fut bien réussi : toute la nuit, l'armée marcha, le long de la côte, sans être inquiétée par l'ennemi. Mais la route était longue, qui la séparait de l'Egypte : soixante lieues de désert à retraverser, où de grandes épreuves lui étaient réservées. Misères du soldat. Ce n'est pas dans les communiqués arrangés pour la gloire du chef et l'exaltation du moral qu'il faut en chercher l'aveu; pas plus que dans les rapports des chefs de service, pièces officielles, discrètes et sèches. C'est dans les mémoires, les carnets de route qu'on peut les revivre; et encore, il y faut apporter un esprit critique, et un travail de recoupement, pour n'admettre que des témoignages véridiques. L'histoire, décidément, est une science conjecturale et on le voit bien quand on essaie de dégager, pour un simple fait, cette « vérité vraie » dont parlait Napoléon.

Nous allons suivre la colonne jusqu'à Jaffa, où, pour la seconde fois, va se poser le terrible problème des pestiférés *intransportables*.

D'Acre à Jaffa, il y a vingt-trois lieues environ, soit près de trente heures de marche : l'armée les parcourt en quatre jours. A Tantoura, première étape, où elle arrive le lendemain soir de la levée du siège, c'est la « pagaye » : sur la plage, toute l'artillerie de siège; un énorme matériel de munitions; huit cents grands blessés ou pestiférés, évacués de Saint-Jean d'Acre et de Haïfa. Les canons sont jetés dans les eaux de la baie. Les bombes sont noyées de même, afin de réserver les caissons pour le transport des blessés.

Mais, les fiévreux, les pestiférés, d'une évacuation plus malaisée, qu'en advient-il? Après recherches sévèrement contrôlées, je puis dire qu'on parvint à les embarquer *presque tous*, sur des caravelles turques qui se

trouvaient dans le port. Mais, comment faire tenir sur ces quelques bateaux tout ce convoi? Les plus gravement atteints sont embarqués; les autres gagneront Jaffa par voie de terre.

Quelques-uns pourtant restaient encore dans des cabanes placées au bord de la mer, mais dans un état si désespéré qu'on laissa à la division de Kléber, qui marchait en queue, ceux que le mal avait épargnés.

Une soif dévorante, le manque d'eau, la marche fatigante dans les dunes arides, démoralisaient le soldat et faisaient succéder aux sentiments d'altruisme l'indifférence la plus égoïste. Certes, le témoignage de Bourienne est partial, « défaitiste »; mais ce qu'il a noté, hélas! est vraisemblable :

J'ai vu abandonner, dans les orges, des amputés, des pestiférés; des mourants, laissés sur le bord du chemin, disaient d'une voix faible : *Je ne suis pas pestiféré, je ne suis que blessé.*

Toujours cette phobie du fléau! Les plus courageux n'en étaient pas exempts; Kléber lui-même, le type de la bravoure, le chef d'arrière-garde qui prit tant de soin de l'évacuation des malades, dit, un jour, à un groupe de ces pauvres bougres : « Mes enfants, je me suis occupé de vous; nous allons partager ce que j'ai; mais ne m'approchez pas de trop près, parce que ce n'est pas de la peste qu'il convient que je meure... »

A peine arrivé à Tantoura, Bonaparte, impressionné par le spectacle de ces misères, par le nombre croissant des malades, par le désordre de ce pitoyable convoi (dont Sydney-Smith lui-même nous a laissé le témoignage ému), dicte son ordre, de suprême égalité : *Tout le monde à pied!* Et, comme son écuyer a l'inintelligence de lui demander quel cheval il se réserve, il le cravache. Généraux, officiers de toutes armes, employés de toute administration sont démontés; et Bonaparte donne l'exemple et marche. « Tous ces braves, dit Larrey, arrivèrent en Egypte et j'eus la satisfaction de n'en pas

laisser un seul en Syrie » : c'est trop beau pour être exact. Mais les malades restent les plus mal partagés : d'abord, parce que moins transportables; ensuite, parce que contagieux.

C'était, dit Bourienne, à qui ne donnerait pas son cheval pour les malades que l'on croyait atteints de la peste; on s'informait du genre de maladie; quant aux blessés et aux amputés, l'on ne faisait pas la moindre difficulté.

Triste document humain!

Pourquoi taire ces détresses? Les documents authentiques, réunis sur l'histoire scientifique et militaire de l'expédition, reconnaissent que beaucoup de pestiférés placés sur des brancards à bras, furent abandonnés par leurs camarades chargés de les convoyer. « Heureux quand l'Arabe vagabond termina promptement leur cruelle agonie. » Ce sont ces horreurs, dépassant toutes ressources, qui sont demeurées dans la mémoire de Bonaparte; ce sont elles qui, à nouveau, vont, à Jaffa, s'imposer à son esprit quand il se trouvera en face d'un contingent de moribonds intransportables. Nos expéditions coloniales nous ont, parfois, posé durement ce problème de l'évacuation des grands malades : les hommes de ma génération n'ont pas oublié les voitures Lefèvre, de l'expédition de Madagascar, et leurs charges douloureuses de dysentériques et de paludéens! Actuellement, le camion automobile simplifie et accélère ces transports, et la guerre d'Ethiopie en est la preuve : c'est, de la part du Commandement, affaire de prévision, de routes, de matériel, de prompte victoire. Mais, en Syrie, c'était autre chose : la résistance était adéquate à l'attaque; l'armement était égal; le corps expéditionnaire était bloqué de ses communications maritimes; c'était la défaite, c'était la retraite, c'était surtout la Peste, le mal qui répand la terreur!



Le 5 prairial (25 mai), après sept heures de route, le long des dunes, l'armée aperçut enfin les remparts de

Jaffa, où elle allait séjourner pendant trois jours. Halte nécessaire au soldat pour se remonter, s'alimenter, boire à sa soif, dormir. Pause indispensable pour regrouper le convoi, trier les malades, compléter les évacuations.

Dans cette ville délabrée, abandonnée d'une grande partie de ses habitants, la situation sanitaire avait gravement empiré. La peste s'y était développée intensivement : médecins, infirmiers, tous avaient succombé. A l'arrivée des troupes, 170 malades encombraient les hôpitaux; le lendemain, par l'afflux des pestiférés qui venaient de Saint-Jean d'Acre par terre, ou de Tantoura par mer, ce chiffre s'est considérablement accru :

> Tous nos malades et blessés qui avaient voyagé le long des côtes remplissaient les hôpitaux, le port et les rues voisines : jamais, confesse Larrey, si officiellement optimiste, je n'ai vu un tableau plus déchirant.

Bonaparte manda l'ordonnateur en chef Daure, dont l'esprit d'organisation et le dévouement furent, pour l'évacuation des transportables, particulièrement méritoires; une double voie fut établie : une, *maritime*, par une flottille de sept petits bâtiments, mis à la disposition de l'armée, par le contre-amiral Gantheaume; l'autre, *terrestre*, sous les ordres de l'adjudant-général Boyer, et sous l'escorte d'un bataillon de la 69e demi-brigade. Sur cette masse de deux mille blessés et pestiférés, 500 furent acheminés par la première de ces voies; les autres prirent la route de terre.

C'est ici que nous arrivons au fait qui a remué tant de passions et soulevé tant de controverses. Restait, dans les hôpitaux, un groupe de pestiférés, non immédiatement évacuables, à une phase plus ou moins désespérée de l'infection. Ce sont ces malheureux que Bonaparte vint visiter, dans une seconde inspection de l'hôpital.

Car, je dois rectifier une confusion, partout reproduite, que Bourienne a perfidement accréditée : contrairement à ses assertions, la première visite des pestiférés de Jaffa, qui a inspiré le tableau de Gros, s'était faite, le 21 ventose an VII (*11 mars 1799*), après la prise de

la place et à *l'aller,* alors que l'espérance entraînait nos troupes vers la Syrie; la seconde, à laquelle Desgenettes n'assista point, eut lieu, le 29 mai, *au retour,* donc plus de deux mois après; elle ne comporte aucune mise en scène; Bonaparte se borna à traverser rapidement les salles, anxieux et ému. Considérez que c'est une grande force d'âme pour un chef responsable que d'affronter, aux heures incertaines, la vue des grands malades, des inguérissables, de ceux qui sont, pour la colonne, le poids mort ou mourant. Je tiens d'un de ses collègues que le général Duchène, qui commanda la marche sur Tananarive, évita, pendant ces jours critiques, d'entrer dans une ambulance : « Je n'aurais pas eu, disait-il, la force morale de persévérer. »

Quand il fallut quitter Jaffa, pour continuer la retraite, quel était le nombre de ces pestiférés *inévacuables,* pour lesquels va se poser l'angoissante question d'une fin adoucie et accélérée? Sans doute, sur le plan de la morale pure, le cas de conscience est aussi rigoureux pour un seul que pour un millier. N'empêche qu'en fait le nombre même ajoute à la gravité de la décision.

Il faut considérer que, d'heure en heure, la mort réduisait ce triste effectif. Et c'est la raison pour laquelle il y a, sur ce chiffre même, de si grands écarts : j'ai eu la patience de confronter, sur ce point, toutes les références autorisées. J'écarte, d'emblée, comme une infamie et un mensonge, l'accusation de l'anglais sir Robert Wilson, selon lequel « cinq cent quatre-vingts malades auraient été empoisonnés à Jaffa, par ordre formel de Bonaparte » : Wilson a rétracté, plus tard, solennellement cette diffamation, dont il a reconnu la fausseté en présence de La Valette. Je ne tiens compte que des témoignages offrant le plus de garantie. Ce chiffre des *inévacuables* reste incertain et fluctuant : ils étaient 87, déclare Chaptal; 60, selon de Norvins; 50 selon le chiffre officiel de l'histoire scientifique et militaire de l'expédition; une soixantaine écrit Bourienne; une trentaine, dit Desgenettes; 30 à 40 selon Chateaubriand; 20 d'après le général Bertrand; 11 si l'on en

croit de Ségur; Napoléon en indiquait 7 ou 8 dans sa conversation avec O'Meara et abaissait le nombre à 3 ou 4 dans son entretien avec lord Ebrington. Tout de même, il ne faut point trop, comme dit le jargon actuel, « minimiser » l'incident, sous peine de le rendre invraisemblable. Et l'indication de Desgenettes paraît la plus franche : c'est pour cela probablement que Napoléon l'a traité de « bavard ».

Cinquante à trente hommes : ce n'était qu'un faible peloton, par rapport au millier de pesteux qui a succombé dans les ambulances ou dans les sables de la Syrie. Mais que décider à leur sujet? Question d'urgence : par les confidences de Napoléon aux médecins anglais, à Sainte-Hélène, nous pouvons suivre la pensée du chef responsable, en face de cette redoutable décision.

Les évacuer en brancard, seul mode de transport que permette la gravité de leur état? Ce serait, à la rigueur, possible s'il ne s'agissait que de quelques malades destinés à ne pas dépasser les premières étapes; c'est irréalisable pour ce nombre, car il faut compter pour chaque brancard une équipe de huit hommes valides qui se relayent, donc pour trente malades, plus de trois cents convoyeurs. Lugubre cortège, propre à accroître le découragement dans la colonne et à semer la contagion.

Les confier à la loyauté de sir Sydney-Smith et lui envoyer un parlementaire pour réclamer une sauvegarde : l'ordonnateur en chef Daure le propose, mais Bonaparte objecte que l'escadre anglaise était trop loin pour obtenir de cette démarche la solution pressante qu'il fallait.

Les abandonner en leur état désespéré? Mais, l'ennemi était sur nos pas et Bonaparte répétait en traversant les salles de l'hôpital que, dans une heure, les Turcs seraient à Jaffa. Et quelles tortures seraient alors réservées à ces agonisants!

Et c'est alors que se présente, à nouveau, devant ce cerveau audacieusement logique, cette solution, qu'il avait déjà envisagée à Saint-Jean d'Acre : grâce à un

narcotique, abréger et apaiser les souffrances de ces fins inévitables. Euthanasie : c'est-à-dire mort en douceur. Problème qui se pose, ici, non pas dans les conditions ordinaires où elle apparaît parfois comme la terminaison désirable d'un état incurable, dans un cas *individuel,* mais comme une mesure *collective,* comme le seul moyen d'épargner à un groupe de malades à toute extrémité l'aggravation de supplices atroces, mutilations sexuelles, éviscération, empalement.

Sur son carnet, Kléber a noté :

Retraite de Saint-Jean d'Acre : un grenadier de la 19e appelle un de ses camarades et le prie de terminer sa vie. Avec sang-froid et fermeté, son camarade lui rend ce service.

A trois siècles de distance, ce soldat de l'an VII répétait le geste libérateur du vieux reître qu'Ambroise Paré vit achever, *doucement* et *sans colère,* trois grands brûlés :

Voyant cette cruauté, je luy dis qu'il estait un mauvais garçon... Il me fit réponse qu'il priait Dieu que lorsqu'il serait accoustré de telle façon, il se trouvât quelqu'un qui lui en fît autant, à fin de ne languir misérablement.

A Sainte-Hélène, Napoléon déclarait de même, à O'Méara : « Un général doit agir envers ses soldats comme il voudrait qu'on agît envers lui... Or, quel est l'homme qui, dans ces circonstances, n'eût pas mieux aimé mourir doucement plutôt que d'expirer dans les tourments. » Toutes les armées européennes ont rencontré, dans les expéditions coloniales, ces situations tragiques; nous les avons revues au Tonkin, au Maroc : quand on n'a point de quartier à espérer d'un ennemi barbare, mieux vaut la mort que la torture.

C'était l'argument véridique et de réelle compassion. Il toucha profondément, mais ne suffit pas à convaincre, le conseil des chefs de service médical que Bonaparte avait convoqué à l'hôpital : Larrey était présent; quant à Desgenettes, les uns disent que le général en chef, qui, depuis Saint-Jean d'Acre, n'oubliait pas sa rude réponse, ne le

manda pas; au contraire à Sainte-Hélène, Napoléon déclara que, participant au conseil, il aurait répété que « sa profession était de guérir les malades et non de les tuer ». Larrey qui, selon la conversation de Napoléon, rapportée par le chirurgien irlandais O'Méara, avait d'abord acquiescé à « cet acte de charité », fut ébranlé par l'opposition de Desgenettes et aurait suggéré au chef de l'armée l'idée de laisser, sous la protection d'une arrière-garde de cavalerie, ces quelques hommes qui n'avaient que quelques heures à vivre. En réalité, ce fut l'ordonnateur en chef Daure qui eut cette initiative, et non Larrey.

J'ordonnai donc à cinq cents cavaliers de rester en arrière et de ne quitter la place qu'ils ne fussent tous morts. Ces troupes y restèrent, en effet, et m'annoncèrent à leur retour que tous les malades avaient expiré avant qu'elles eussent quitté la ville.

Voilà la version, intéressée, de Sainte-Hélène? Répond-elle à cette « vérité vraie », sur laquelle Napoléon lui-même s'est montré si sceptique? Il faut considérer, selon le conseil, judicieusement critique, de Bainville, que « cette littérature de l'exil ne peut pas servir à la connaissance de la vérité ». Les confessions de l'empereur s'y contredisent; pendant ces cinq années de captivité (le dixième de sa vie totale), Napoléon est hanté par le souci de composer son histoire, d'en éliminer les incidents défavorables; et ce fait des moribonds de Jaffa, qui fut si âprement exploité par ses ennemis, restait l'un des griefs qui l'avaient le plus affligé. De plus, à cette époque, ce n'est plus Bonaparte, le jeune général de « moins de trente ans »; c'est Napoléon, usé, vieilli, malade, qui revise ses œuvres de jeunesse et de décision ardente.

Une remarque, de grande finesse, a été produite par lord Rosebery : elle explique les divergences, les contradictions, qui rendent si malaisée, sur ce simple point d'histoire, la découverte de la vérité. Les différentes versions correspondent à des temps différents de la grandeur et du déclin de la gloire impériale : les hommes suivent le succès et la puissance; ils n'ont pas changé. Les pre-

miers récits sont les moins dignes de foi, parce que les plus courtisans du pouvoir; la véracité de Montholon, dont les mémoires ont paru en 1847, est plus valable que celle de Las Cases dont le mémorial a été publié en 1823. Dans la première édition de son *Histoire médicale de l'Armée d'Orient*, publiée en 1802, *sur l'invitation du premier Consul* auquel elle fut dédiée, Desgenettes ne parle pas de l'incident des empoisonnés de Jaffa; lorsque parut la deuxième édition en 1830, l'auteur était tenu à moins de réserve et on peut y lire dans la préface : « On trouvera, dans cette édition, *quelques notes qui ne pouvaient paraître avant 1820.* »

Voyons, raisonnons! Quel est dans ce débat — j'allais dire dans ce procès — le témoignage qui prime tous les autres? Logiquement, hiérarchiquement, c'est, puisqu'il s'agit de malades et non de blessés, celui du *chef du service médical* de l'armée, de celui qui tient le grade et le rôle de premier plan, de celui qui est, avec et contre Bonaparte, l'un des deux acteurs en présence. Plutôt que dans les démentis officiels des généraux, plutôt que dans les informations de seconde main des historiens, il est permis de croire que la vérité se trouve dans les déclarations de Desgenettes, de ce médecin dont le dévouement aux pestiférés a fait l'admiration des soldats, dont la réponse mémorable devant Saint-Jean d'Acre n'a jamais été contestée, même par Napoléon et se retrouve identique dans toutes les versions de l'incident, dont la valeur morale et l'indépendance garantissent la sincérité.

Voici la note, — rappelons-la — de Desgenettes, ajoutée à sa seconde édition :

Ce fut à notre retour de Jaffa, et nulle part ailleurs, que je puisse attester, que l'on donna à des pestiférés, au nombre de vingt-cinq à trente, une forte dose de laudanum; quelques-uns la rejetèrent par le vomissement, furent soulagés, guérirent et racontèrent ce qui s'était passé.

C'est, bref, catégorique; et en 1835, *deux ans avant sa mort*, dans la troisième édition de son histoire médicale

de l'armée d'Orient, datée de l'Hôtel Royal des Invalides, Desgenettes maintenait cette affirmation. Comment l'opium a-t-il été administré? Sous quelle forme? Par quelles mains? Silence et mystère!

Ecoutons, d'autre part, la déposition du *chirurgien en chef,* Larrey, qui eut aussi à s'occuper des pesteux; car, un certain nombre de ses blessés étaient contaminés. De l'incident, il n'avait fait mention, ni dans sa Relation historique de l'expédition de l'Armée d'Orient, parue en 1803, ni dans ses Mémoires de Campagne : mutisme diplomatique. J'ai en mains une pièce rare et importante, provenant de la succession d'Hippolyte Larrey : c'est une lettre autographe du grand Larrey, de Dominique, datée du 23 juin 1832, qui fournit, sur le sort des Pestiférés de Jaffa, quelques indications, ayant pour objet de ruiner la calomnie de leur empoisonnement par ordre. Il s'appuie sur les considérations suivantes :

1° Le poison aurait été superflu, parce que, « le feu ayant été mis au magasin des fourrages, contigu à l'hôpital, l'incendie pénétra rapidement dans les salles de fiévreux et fit périr en *quelques instants* (sic) le petit nombre de mourants qui y était resté ». Ainsi, *le drame se serait terminé par un sinistre.* Dénouement imaginaire : car, Sydney Smith, entrant dans cet hôpital, prétendu réduit en cendres, y trouvait encore un ou deux de ces malades, encore survivant.

2° Il n'y avait pas « un seul grain d'opium dans l'armée ». Erreur : Après la prise de Jaffa, un médecin turc, Mustapha-Hadji avait été fait prisonnier : « Il nous arriva, dit Desgenettes, avec plus de six litres de laudanum, contenus dans deux bocaux. » C'était un précieux ravitaillement et qui a probablement servi à l'apaisement de ces souffrances : encore, un point où Desgenettes a réfuté l'inexactitude de Larrey, concernant la carence absolue d'opium, d'autant plus invraisemblable que le laudanum est le médicament que comportent les plus élémentaires approvisionnements d'armée et qui se retrouve jusque dans le plus humble sac d'infirmier.

3° « *Pénétrer dans ces salles,* à ce moment, *faire avaler,*

à ces mourants, couchés au milieu de cadavres, un breuvage quelconque » : impossible, dit Larrey. Mais la triste réalité a dû être plus simple : ces malheureux, qui se voyaient abandonnés, imploraient la fin (plusieurs récits le confirment); c'étaient de rudes soldats que ces soldats de l'an VII et ils ne craignaient point la mort; une potion narcotique a été placée à leur portée; avec résignation, ils l'ont bue, comme le suprême remède, et sont entrés dans la paix éternelle.

Pourquoi dramatiser, avec exagération, cette scène qui a dû être stoïque? Chaque jour, dans la vie moderne, nous voyons des êtres humains, qui sûrement n'ont pas atteint le sommet de détresse où ont été réduits les agonisants de Jaffa, demander au véronal l'évasion hors de leurs douleurs physiques et morales. Et, ici, il y a même dans cette ombre, une lueur de salut : il est advenu, comme Desgenettes l'a raconté, que quelques-uns, moins avancés qu'on ne le supposait, reposés et remontés par l'opium, qui est un tonique dans les états adynamiques, (*Me Hercle! non sedat,* disait Brown qui buvait le laudanum à plein verre) en ont réchappé. Plusieurs témoins oculaires affirment avoir revu à El. Arych trois de ces rescapés! Ils ont eu de la chance!

4° *Qui a distribué l'opium?* Administrativement, le service responsable, c'est la pharmacie de l'Hôpital. C'est le pharmacien en chef de l'armée, Royer, qui paraît porter le poids de cette redoutable responsabilité : sur ordre, il se serait emparé du laudanum apporté par Mustapha Hadji et l'aurait réparti. Personnage peu recommandable d'ailleurs, que Napoléon avait failli faire fusiller pour avoir employé au transport de vivres et de liqueurs, qu'il brocanta, les chameaux attribués au convoi du matériel sanitaire. « Comment put-on croire, dit Larrey, que Bonaparte aurait pu lui donner une mission de confiance? »

Un homme, mêlé à tous les détails de cette affaire, l'ordonnateur en chef Daure, affirme avoir reçu l'aveu de Royer et lui en avoir fait de durs reproches : c'est un garant de haute position. Au reste, qu'il ait ou non reçu et accompli cette mission, Royer, par esprit de vengeance

envers Bonaparte et pour jeter l'odieux sur lui, en a dénaturé les conditions et les raisons; il en a accentué la gravité en le représentant comme un ordre de service; il a répandu la rumeur accusatrice. Aussi, quand Tallien parla de lui à Napoléon, celui-ci lui déclara que si Royer mettait le pied en France, il l'enverrait devant un conseil de guerre, c'est-à-dire à la mort. Royer le comprit et ne sortit pas de l'Egypte où il mourut, « emportant, dit Bourienne, son secret dans la tombe ».

De ces deux témoignages, c'est celui de Desgenettes que je choisis. Entre ces deux hommes, je me garderai de formuler un parallèle : Triaire, qui a tenté cette comparaison, a écrit sur eux un jugement inexact. C'est une erreur d'appréciation que de dire, comme lui :

> Larrey, esprit rude, opiniâtre et entier, caractère plus droit; Desgenettes, plus cultivé, plus habile, montrant ce cynisme élégant des médecins mondains du XVIIIe siècle.

En réalité, jamais Larrey, excepté à l'occasion des mutilés volontaires de Lutzen, n'a montré, à l'endroit de Napoléon, cette indépendance de pensée et de parole, cette fermeté véhémente d'attitude, qui apparaissent dans les deux répliques de Desgenettes à Saint-Jean d'Acre et à l'Institut du Caire.

Pourquoi, d'ailleurs, les opposer? Il n'est, en Europe, aucun Corps du Service de Santé qui puisse présenter deux hommes réalisant, avec une égale hauteur d'âme, l'un comme chirurgien de bataille, l'autre comme hygiéniste et clinicien, toutes les vertus du médecin militaire, l'esprit d'organisation, le dévouement, l'amour du soldat, le courage.



Tous documents examinés, avec le recul du temps, et après les hécatombes de la guerre mondiale, ce fait, objet de tant de controverses, *ramené à ses proportions exactes et replacé dans les circonstances tragiques* où il s'est produit, nous apparaît comme une de ces fatalités de guerre, comme un de ces sacrifices nécessaires, dont on doit dire,

comme Jeanne d'Arc, répondant à ses juges, *qu'il en faut parler doucement et à voix basse.* Lorsque l'on croit pouvoir reprocher à un chef d'armée une aussi grave décision, il faut, avant de se prononcer, *se bien identifier avec la situation* et se demander si l'on n'aurait pas agi de même : le conseil est de Bourienne lui-même, qui, dans toute cette histoire, ne fut pas indulgent à Bonaparte.

Un exemple s'en déduit : c'est la *haute valeur humaine, la grandeur du rôle du médecin d'armée,* dont Desgenettes est le type représentatif. Et ce rôle ne peut que grandir dans la guerre moderne : quelles eussent été les fontes d'effectifs, et partant les impossibilités d'action militaire, si le tétanos et les infections gangréneuses avaient gardé leur haute mortalité de 1914, si la fièvre typhoïde avait continué ses épidémies du début et si la vaccination n'avait réduit sa morbidité?

Une leçon, enfin, ou plutôt un avertissement prophylactique. On ose parler de *guerre microbienne.* C'est l'homme et non plus le ciel, qui va répandre la terreur par la propagation des épidémies. Et l'on nous dit qu'il y a des laboratoires, outre-frontières, où se prépare la destruction des centres de population, enfants, vieillards et femmes, par les germes infectieux. Le fait que nous venons d'examiner montre bien quelle panique peut semer, parmi des soldats qu'aucun danger militaire n'effrayait, la plainte douloureuse des pestiférés. Sans doute, la riposte scientifique serait adéquate à l'agression bactériologique. Mais, là n'est pas la mesure préservatrice. Depuis 1924, la Société des Nations a créé un comité chargé de l'étude des armes *chimique, incendiaire* et *bactérienne.* Elle a le devoir urgent de faire au monde cette déclaration, et le droit de l'imposer par une force de police internationale : *Cela, nous ne le voulons pas.*

PROFESSEUR ÉMILE FORGUE
Membre Correspondant de l'Institut.

LES MYSTÈRES DE LA JEUNESSE DE DIDEROT
OU L'AVENTURE THÉOLOGIQUE

—

Mystérieuse et tourmentée, la jeunesse de Diderot était bien faite pour exciter et décevoir les plus légitimes curiosités. Depuis plus d'un siècle, on se contentait d'une sorte de légende anecdotique : on a enfin compris qu'il était temps d'en venir à un examen critique sérieux, d'écarter les histoires romancées et le pittoresque surajouté.

Mais ceux qui ont eu le mérite d'aborder les premiers cette discussion ont dû reconnaître eux-mêmes leur insuccès : M. le chanoine Marcel (1) a fortement discrédité le récit traditionnel de cette jeunesse; cependant il n'a pu conclure ses recherches qu'en faisant appel à un « écrivain qui nous donne enfin de Diderot jeune homme un portrait un *tant soit peu exact* (2) ». A son tour, M. André Billy, le biographe le plus récent et le mieux informé, déclare franchement « qu'une obscurité profonde, à peine percée de quelques lueurs, recouvre dix années de la vie de Diderot, *toute* sa jeunesse (3) ».

Voilà qui est grave et malheureusement exact. En effet, de 1732, date probable de sa sortie du collège, à 1743, date certaine de son mariage, l'odyssée de Diderot au Quartier latin est restée à peu près inconnue. On sait qu'il

(1) *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1927, p. 377-402. « Diderot écolier : la légende et l'histoire ».

(2) *Mercure de France*, 15 nov. 1929, p. 45, 82 : « La Jeunesse de Diderot ».

(3) André Billy : *Diderot, Editions de France*, 1932, 613 p., p. 39.

passa trois mois chez un financier et deux ans chez un procureur, mais on ne peut dire exactement à quel moment. On n'a pas réussi non plus à coordonner les quelques détails que nous possédons sur sa vie de bohême. Pour masquer « ce vide de dix ans » (4), il a bien fallu recourir encore aux anecdotes piquantes, mais confuses, rapportées par sa fille, à quelques allusions éparses dans son œuvre, à quelques témoignages isolés. Tout cela ne manque ni d'agrément, ni d'intérêt psychologique, mais à aucun moment il n'est répondu aux questions sérieuses qu'on est en droit de poser: quels maîtres, quels milieux, quels amis ont influé sur ses études et sur cette période de sa vie? Comment a-t-il acquis ces connaissances immenses qui firent de lui le chef incontesté de l'Encyclopédie? Comment enfin et surtout s'est-il jeté dans les chemins de l'aventure, en rompant avec l'Eglise et avec la foi?

Nous voudrions connaître la véritable histoire de cette jeunesse traversée de nombreuses crises morales et religieuses; nous voudrions retrouver les étapes décisives de sa formation, afin de mieux comprendre l'âge mûr et les époques fécondes de sa pensée. Voilà les vrais problèmes; on a illustré sa jeunesse avant de l'avoir retrouvée et brodé à plaisir sur une trame incertaine.

Cet insuccès, lorsqu'il s'agit d'un homme qui n'a nullement songé à cacher sa vie, est un peu surprenant. Il ne suffirait peut-être pas d'incriminer la rareté des documents et l'imprécision des mémoires. Puisque la vérité se dérobait, ne convenait-il pas de se demander si on n'avait pas fait fausse route? Naguère, par une erreur qui dégénérait doucement en un lourd contre-sens historique, on installait les études de Diderot chez ses adversaires les plus déterminés : les Jésuites de Louis-le-Grand. Une supercherie très innocente avait fourvoyé les chercheurs (5). Il faudra peut-être s'en prendre cette fois aux mémoires de Mme de Vandeul, dont une omission

(4) L'expression est de M. André Billy : *Œuvres de Diderot*, Edition de la Pléiade. Préface, p. 10.

(5) R. Salesses : *Diderot et l'Université ou les conséquences d'une mystification*, Cahors. Francès, 1935.

préméditée a été aggravée par des erreurs de méthode qu'il faut nécessairement relever tout d'abord.

Pourquoi s'est-on imaginé — sans le moindre indice — que le grade de *maître ès arts,* obtenu par Diderot en 1732, marquait le terme de ses études? M. le chanoine Marcel a supposé « qu'une fois son diplôme conquis », Diderot revint à Langres pour... un certain temps (6). Cette hypothèse commode n'a pas séduit M. André Billy qui se hâte au contraire de l'introduire chez son procureur, sans s'assurer si ce dernier était bien en fonctions à cette époque (7).

Or, il n'est même pas vraisemblable que Diderot, brillant sujet, fils de bourgeois aisés, ait quitté l'Université à 19 ans avec un titre qui ne lui ouvrait en fait aucune carrière. Cet examen onéreux et difficile n'était plus qu'un moyen d'accès aux Facultés « supérieures »; il fallait donc obligatoirement se demander si, une fois maître ès arts, il n'avait pas suivi les cours d'une autre Faculté. Aurait-il opté pour la Faculté de Droit comme Duclos, comme d'Alembert, comme son propre frère, l'abbé Diderot (8)? Ou plutôt n'aurait-il pas été tenté par des études de médecine, lui qui fut si répandu dans les milieux médicaux après avoir traduit le grand dictionnaire de James? L'hésitation n'est même pas permise.

Sa famille avait choisi pour lui depuis longtemps : clerc tonsuré de l'Eglise de Langres depuis l'âge de 12 ans, Diderot était voué d'avance à l'état ecclésiastique et ne pouvait dès lors s'orienter que vers la Faculté de Théologie, vers la Sorbonne. C'était d'ailleurs la première en dignité, celle qui attirait les meilleurs sujets, une vraie pépinière d'évêques et d'hommes d'Etat. Voici donc précisé ce qu'il convenait de rechercher tout d'abord : Diderot a-t-il fait en Sorbonne les études de théologie auxquelles il était visiblement destiné?

(6) *Mercure de France*, 15 nov. 1929, p. 48.

(7) Il ne figure en effet sur l'Almanach royal qu'à partir de 1739, sept ans plus tard.

(8) Le titre de maître ès arts n'était pas formellement exigé pour entrer à la Faculté de Droit.

★

Il faut constater ici et l'absence de documents (9) et le silence de Mme de Vandeul. Mais Naigeon a parlé; bien confusément, hélas! selon sa déplorable habitude. Au début de ses mémoires (10), il confirme cependant les intentions du père de Diderot, qui voulut faire de lui « un *théologien raisonnable* » et l'envoya au collège d'Harcourt « pour le préparer à l'étude de la théologie ». Puis, glissant dans son imprécision coutumière, il nous dit seulement :

Les mathématiques lui inspirèrent bientôt le dégoût de la théologie... Diderot qui portait déjà l'habit ecclésiastique depuis plusieurs années, se permit de le quitter, prudemment et sans esclandre.

Pas de doute : Naigeon ne dit pas dans quelles conditions ont eu lieu ces études, mais il affirme qu'elles ont commencé et duré *plusieurs années*. On se demande déjà comment on a pu dédaigner de telles indications : c'est qu'en la matière, il n'y a pas de témoignage plus suspect que celui de Naigeon, athée militant et fort petit esprit, parfaitement capable d'altérer la vérité, même sans le vouloir. Il serait difficile de ne pas lui tenir rigueur, car il n'a su nous donner ni une biographie sûre ni une édition fidèle, ni une histoire vraiment compréhensive de la pensée d'un homme qu'il a fréquenté près de trente ans. Mais s'ensuit-il que tout ce qu'il rapporte soit négligeable? Soumettons-le au contrôle le plus sévère, mais gardons-nous d'étouffer, sans le vérifier, un témoignage de premier ordre.

C'est l'œuvre même de Diderot qui va nous permettre de résoudre ce problème : si elle laisse apparaître partout des traces non équivoques de fortes études théologiques, la démonstration sera faite qu'elles ont occupé une grande partie de sa jeunesse, et nous ouvrirons alors un chapitre entièrement nouveau de l'histoire de sa vie.

(9) Les registres d'inscription et d'examen de la Faculté de Théologie font défaut.

(10) Naigeon : *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Diderot*, 1821, p. 8.

Le salon de 1767 (11) nous offre précisément une confidence révélatrice. Parlant des inconvénients du mariage pour les artistes et les gens de lettres, Diderot n'hésite pas à se citer lui-même en exemple :

J'arrive à Paris, j'allais prendre la fourrure et m'installer *parmi les docteurs de Sorbonne;* je rencontre sur mon chemin une femme belle comme un ange; je veux coucher avec elle : j'y couche; j'en ai quatre enfants et me voilà forcé d'abandonner Homère et Virgile que je portais toujours dans ma poche, le théâtre pour lequel j'avais du goût, trop heureux d'entreprendre l'Encyclopédie à laquelle j'aurai sacrifié vingt-cinq ans de ma vie.

Le sens est clair : sans un mariage inopportun, — maintes fois déploré, — Diderot eût obtenu le titre universitaire le plus élevé, le plus envié, celui de docteur en théologie, qui n'exigeait pas moins de dix années d'études spéciales.

A l'en croire, non seulement il aurait étudié la théologie selon le vœu de son père, mais il l'aurait fait avec succès, et l'avortement de ces études, dont aucune biographie ne souffle mot, serait l'événement principal de sa jeunesse, aurait décidé de sa carrière et de sa vie.

Mais cette confidence isolée offre-t-elle assez de garanties? Si on y reconnaît quelque sincérité, la vérité n'est-elle pas altérée par une naïve présomption, ou tout au moins par son exagération habituelle? Il faut chercher dans sa vie et dans ses écrits d'autres arguments.

Nous laisserons de côté les premières œuvres. Que prouveraient, à cet égard, les *Pensées Philosophiques*, dont la réfutation a occupé tant de théologiens? Rien ou peu de chose : les philosophes se permettaient alors, à tout moment, des incursions sur leur domaine. Ecartons pour la même raison le *Traité de la suffisance de la Religion naturelle* et la *Lettre sur les Aveugles*. Mais il y eut

(11) Diderot : *Œuvres*, Edit. Assézat, XI, 265-266. M. le chanoine Marcel a cité ce passage de *mémoire* (M. F., p. 45) et a cru qu'il faisait allusion à son titre de maître ès arts; ceux-ci n'avaient pas droit à la fourrure. Voir l'article *Fourrure* de l'Encyclopédie; prendre la fourrure signifie passer ses degrés en Théologie (baccalauréat, licence, etc.).

un moment où l'attention fut vivement attirée sur la compétence théologique exceptionnelle de Diderot. Ce fut au cours de la fameuse affaire de l'abbé de Prades, où l'Encyclopédie faillit sombrer.



Doit-on considérer cette affaire « comme le point culminant de l'histoire religieuse du XVIIIe siècle », selon l'expression de M. Gazier (12)? Je le crois, mais à la condition d'y voir aussi une date essentielle du mouvement philosophique, l'une des étapes principales de la révolution intellectuelle qui devait d'abord affranchir la recherche scientifique de la tutelle théologique. Un siècle auparavant, la censure et l'exclusion d'Arnaud avaient provoqué les *Provinciales* et donné au Jansénisme une extension européenne. La censure de l'abbé de Prades eut aussi un énorme retentissement et ruina l'autorité de la Sorbonne. Moins de vingt ans après, les philosophes, tous plus ou moins intéressés à cette affaire, devaient être les maîtres de l'opinion.

Le rôle que Diderot y joua n'a jamais été complètement défini. On sait qu'il prit la plume pour défendre l'abbé de Prades en fuite et qu'il réfuta éloquemment le mandement de l'évêque janséniste d'Auxerre. Mais a-t-il collaboré à la fameuse thèse selon le bruit public qui courut alors et dont tous les gazetiers se firent l'écho (13)? On l'a nié (14), alors que Diderot n'a jamais osé donner lui-même un démenti absolu et sans ambages (15). La réponse était pourtant facile : tout autre se serait déclaré aussitôt incompétent. Voltaire a fort bien pu écrire un sermon pour l'abbé d'Arty, mais le voit-on sérieusement accusé d'être l'auteur d'une thèse latine subtile et compacte? Là encore le témoignage de Naigeon ne saurait être négligé : il rappelle, lui aussi, que « la

(12) *Histoire du mouvement Janséniste*, 1922, tome II.
(13) Voir notamment le *Journal de Barbier*, III, 333-334; janvier 1752. *Mémoires d'Argenson*, VII, 122.
(14) En particulier : M. Tourneux : *Bulletin du Bibliophile*, 1901. M. Gazier en doute fortement: *Mélanges de Litt. et d'Histoire*, 1904, p. 197.
(15) D'Alembert seul s'en est chargé : Préface du 3e volume de l'Encyclopédie : *Mélanges*, Edit. de 1759, I, 256.

thèse fut généralement attribuée à Diderot qui donna aux deux auteurs le conseil « de sortir de la route ordinaire et leur *fournit cinq à six « positions »* (16).

Or, d'après les témoignages du temps, la thèse n'en comporte que *neuf!* Le grand animateur de l'Encyclopédie en serait donc l'auteur principal ou tout au moins le directeur officieux, et l'on sait qu'il n'était pas avare de ses conseils. Comme l'*Apologie,* elle aurait été rédigée en collaboration et il faut attribuer à Diderot les vues audacieuses ou brillantes qu'elle contient. Une fois la Sorbonne alertée et revenue de son approbation première, il ne fut pas très difficile de reconnaître les «positions» suggérées ou rédigées par lui. Le subtil jésuite Brotier les eut vite flairées :

« Vos éloges du théisme, dit-il dans sa réfutation de l'*Apologie* (17); sont empruntés d'un auteur qui fait servir les plus heureux talents à la ruine de la Religion » : c'est encore Diderot qu'il désigne en faisant allusion « à la personne ingénieuse » qui avait conféré avec l'abbé sur « un nouveau système relatif à la chronologie de Moïse ». Ce nouveau système avait pour but essentiel d'assurer à Buffon et à ses émules les quelques centaines de siècles supplémentaires dont ils avaient besoin pour expliquer « l'Œuvre des Six Jours » (18). La partie la plus audacieuse de la thèse, celle qui tendait à anéantir la preuve par les miracles, n'était qu'une reprise d'un thème cher à l'auteur des *Pensées philosophiques.* Comment n'a-t-on pas constaté, d'autre part, que dans la première « position » se trouve résumé pendant une dizaine de pages, en un latin excellent, le début même du *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie?* Il fallait qu'on eût vraiment de bonnes raisons pour attribuer la thèse à Diderot plutôt qu'à d'Alembert, dont le nom fut à peine prononcé.

(16) *Mémoires*, p. 160. — Naigeon admet aussi implicitement la collaboration de l'abbé Yvon.

(17) Examen de l'*Apologie de l'abbé de Prades*, 1753, p. 19 et 35 (par le P. Brotier, bibliothécaire de Louis-le-Grand).

(18) Diderot avait alors partie liée avec Buffon et Montesquieu, dont les œuvres venaient d'être censurées par la Sorbonne; c'est par ruse que l'abbé de Prades se donne l'air de réfuter Buffon au début de la thèse; c'est pour mieux faire passer le reste. (Cf. Assézat, I, 456-457).

Diderot tentait ainsi de faire valider par surprise les principes philosophiques qui devaient être à la base du fameux Dictionnaire, notamment les théories sensualistes dont il venait de donner une application hardie dans ses deux lettres sur les *Aveugles* et sur *les Sourds et les Muets*. S'attendrait-on enfin à rencontrer des idées révolutionnaires dans une thèse de théologie? Ecoutons cependant l'abbé de Prades, ou plutôt Diderot, flétrissant « ce droit barbare d'inégalité, appelé loi du plus juste, parce qu'il est la loi du plus fort » « *Jus illud inaequalitatis quod vocant aequius quia validius* » (19). Et il ajoute avec une énergie rare : « *nefarium systema, ex quo nascitur bellum omnium in omnes* ». Voilà le pendant du début fameux de l'article *Autorité politique* de *l'Encyclopédie :* « Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. »

Les dévots crièrent au complot : ils avaient raison.

Ce fut en effet un complot en faveur de la liberté de pensée : Diderot en était l'âme. La preuve écrite ne put être fournie malgré la saisie de ses papiers, car M. de Malesherbes l'avait prévenu. Mais quand le janséniste Duhamel rapporte que « trois jours avant la soutenance, on en triomphait dans un des plus fameux caffés de Paris » (20), comment n'évoquerait-on pas les parties d'échec célèbres où notre philosophe, toujours bavard ou indiscret, oubliait si souvent la présence des espions de police?

Si la thèse obtint d'abord en Sorbonne un succès complet, ce fut sans doute grâce à quelques complicités, mais aussi grâce à l'habileté de la mise en œuvre. Succès et scandale, il faut tout imputer à la hardiesse et au savoir-faire de Diderot en ces matières, et c'est lui qui, sous le nom de l'abbé de Prades, a mérité le titre de docteur de Sorbonne (21).

(19) Le trait se trouve déjà dans le *Discours préliminaire,* mais nettement *atténué.*

(20) Duhamel : *Lettres flamandes,* 16e lettre, p. 145. Le gérant du café Procope fut interrogé par la police, mais il n'avait rien entendu.

(21) Sa thèse était une thèse majeure ordinaire de licence; mais le doctorat ne comportait ensuite qu'une série de cérémonies officielles.

★

Voudrait-on soutenir que des études spéciales n'étaient pas nécessaires pour surprendre l'approbation de la Sorbonne? Nous inviterions alors à un examen rapide de la partie théologique de l'*Encyclopédie*, en considérant d'abord la période antérieure à la révocation du privilège, période où sévit la censure officielle. Le rôle de Diderot y reste le même et c'est encore lui qui fit essuyer à la censure une déconvenue aussi cruelle que celle de la Sorbonne.

On a cru, sur la foi d'une lettre de d'Alembert à Voltaire (22), que l'*Encyclopédie* n'a jamais manqué de théologiens de métier, régulièrement attachés à leur besogne. C'est inexact; il faut mettre à part la collaboration de l'abbé de Prades et celle de l'abbé Yvon, qui s'arrête au second volume pour cause de fuite précipitée. On n'a identifié qu'un seul article de l'abbé de Prades (23). Quant à l'abbé Yvon, il était chargé de la métaphysique, voisine mais distincte de la théologie. En fait, l'*Encyclopédie* n'a eu à l'origine qu'un seul théologien attitré; c'est l'abbé Mallet dont l'orthodoxie ne fut guère suspectée; mais il semble avoir aspiré à s'évader le plus possible de la partie qui lui était assignée. Surtout connu par des ouvrages de critique littéraire, il se fit confier en plus les questions de littérature; et, comme si cette double tâche n'était pas assez lourde, il s'annexa encore les articles les plus hétéroclites relatifs au commerce (24). Quand il revient à sa partie, ce sont évidemment l'histoire ecclésiastique, le droit canon, la liturgie qui ont ses préférences. Aussi Diderot put-il passer facilement de la philosophie à la théologie pure.

Absorbé dans les premiers volumes par la description des arts et métiers et le lancement de l'entreprise, il ne place guère qu'un article de premier plan : l'article *Bible*.

(22) Voltaire, *Œuvres*, Edit. Moland, tome 39, p. 474 (juin 1758).

(23) L'article *Certitude*.

(24) *Banque*, *Billet*, *Bordereau*, *Boucanier*, *Boutique*, *Brosse*, *Barrique*, etc. — Au début du 2e volume nous avons relevé 45 articles d'érudition contre huit proprement théologiques. Son article théologique le plus connu est l'article *Enfer*, critiqué par Voltaire, défendu par d'Alembert.

Mais il est capital. Il renferme, dit M. Raymond Hubert, « une théorie complète de la méthode critique appliquée à l'histoire des religions » (25); Diderot y dresse avec aisance et autorité tout un programme d'études bibliques, plein de vues neuves et vraiment fécondes. Dès le 3e volume, animé par les récentes querelles, il développe comme par bravade sa contribution théologique, présente à juste titre son article *Canon* comme un modèle du genre (26), discute la physique de Moïse dans l'article *Chaos* et *Chronologie sacrée*. On ne peut tout citer; mais si l'on veut bien considérer l'importance de ces articles plutôt que leur nombre, peu s'en faut que Diderot ne soit, dès l'origine, le principal théologien de l'entreprise.

La façon étonnante dont il éluda la censure la plus rigoureuse nous donne une fois de plus la mesure de son habileté. Après l'affaire de l'abbé de Prades, l'*Encyclopédie* fut gratifiée de trois censeurs inféodés aux Jésuites, incapables d'une complaisance quelconque : l'abbé Cotterel, l'abbé Millet, qui avait pris l'initiative des poursuites, et l'abbé Tamponnet, ex-syndic de la Sorbonne, tous trois théologiens de marque, d'une orthodoxie certaine. L'homme le mieux informé, M. de Malesherbes, directeur de la librairie à cette époque, nous a conté plaisamment l'échec complet de cette « précaution inutile » (27).

Il n'y a pas un article, écrit-il, dont le manuscrit n'ait été paraphé par l'un des trois censeurs : c'est cependant le livre qui a été regardé par tous les dévots et notamment par les confrères des trois censeurs comme un répertoire d'impiétés. Quand leurs confrères leur en faisaient des reproches, ils étaient *confus et ne savaient que répondre... Ils finissaient par avouer qu'ils ne comprenaient pas eux-mêmes comment ils avaient pu approuver les articles qu'on leur citait* et qu'ils en avait jugé autrement sur le manuscrit que sur l'imprimé.

(25) R. Hubert : *D'Holbach et ses amis*, 1923, p. 25.

(26) Cf. Assézat, tome XIV, p. 17. Diderot a même l'astuce de déclarer « que ces matières ne lui sont pas familières ». C'est une ruse; comme la prétendue divergence de vues avec l'abbé de Prades sur la chronologie de Moïse.

(27) *Mémoires sur la liberté de la presse*, p. 350.

Ces «vertueux ecclésiastiques» étaient sans doute des théologiens moins habiles que Diderot; le Parlement janséniste se fit un malin plaisir de les morigéner et de les taxer d'insuffisance.

Mais qu'advint-il de la partie théologique de l'*Encyclopédie* après la révocation du privilège, lorsqu'il fallut la rédiger et l'imprimer secrètement? Il eût été bien difficile de rallier des collaborateurs qualifiés. L'abbé Morellet, soucieux de conserver sa place dans la maison de Sorbonne, ne se risquait plus dans ce guêpier (28); l'abbé de Prades, plus ou moins compromis aux yeux de tout le monde, jouissait en Prusse du canonicat que lui avait valu sa prompte rétractation; l'abbé Yvon ne devait rentrer de Hollande que pour être employé à l'Archevêché. Cependant, il ne semble pas que Diderot ait connu le moindre embarras. Voltaire lui procura bien, sans être sollicité, quelques articles d'un savant pasteur de Lausanne, Polier de Bottens; Diderot les accueillit sans empressement et n'en inséra qu'une partie. Est-ce à dire que la théologie ait été sacrifiée dans les derniers volumes, comme le fut sensiblement la métaphysique après le départ de l'abbé Yvon (29)? Nullement.

Ils sont alors si nombreux, les articles de Diderot, qu'ils formeraient un dictionnaire assez complet (30). L'abbé Bergier, qui fut chargé de les refondre pour l'*Encyclopédie méthodique* et qui savait à quel point il fallait s'en méfier, n'a pu se dispenser de les utiliser quelquefois (31). Et pourtant qui eût reproché à Diderot certaines omissions? L'*Encyclopédie* n'était pas particulièrement destinée aux gens d'Eglise. On aurait donc beau découvrir les sources de quelques-uns de ces articles — il n'a pu tout

(28) Il avait fourni, après la mort de l'abbé Mallet, une dizaine d'articles repris dans ses *Mélanges;* l'un d'eux fut arrêté par la censure. *Mémoires*, p. 42.

(29) Diderot s'en chargea également dans les derniers volumes.

(30) Voici les principaux : *Jansénisme, Jésus-Christ, Manichéisme, Philosophie Mosaïque, Prédestination, Prénotion physique, Prophète, Prescience, Providence, Préadamite, Scolastique, Résurrection, Révélation, Testament, Théisme, Théologie, Théurgie, Thomisme, Transsusbstantiation, Verbe, Vulgate*, etc., etc.

(31) Notamment l'article *Jansénisme*, d'une remarquable précision. Les dictionnaires modernes qui se sont inspirés de l'abbé Bergier (qui a fait longtemps autorité) contiendraient-ils encore des passages repris à Diderot?

inventer — ou quelque collaborateur secret (32) car il n'a pu tout rédiger, Diderot restera le principal théologien du fameux dictionnaire. Que cette théologie soit peu orthodoxe, c'est ce que personne ne contestera sans doute; mais qu'elle ait été improvisée par un profane, c'est impossible.

Chose étrange, ce dangereux adversaire des théologiens est pourtant relativement favorable à la théologie, qui fut si violemment attaquée au XVIII[e] siècle. Disons plus, il est un des rares philosophes — pour ne pas dire le seul — qui la considèrent encore comme une science importante. D'Alembert l'eût volontiers sacrifiée, si elle n'avait figuré déjà dans l'arbre encyclopédique de Bacon; Voltaire ne songe qu'à la combattre ou à la convaincre d'absurdité; pour Malesherbes, elle n'est « susceptible d'aucun progrès et proscrit toute vue nouvelle ». Et si nous consultons Naigeon, c'est la chose la plus inutile, que dis-je, la plus dangereuse et la plus capable de « gâter l'esprit » (33).

Vers 1770, on n'a pour elle que mépris et sarcasmes. Seuls, ceux qui l'ont étudiée lui conservent quelque indulgence. C'est humain. Ainsi l'abbé Morellet écrit dans ses Mémoires :

Au travers des futilités dont les livres de théologie sont pleins, on trouve discutées les plus grandes questions de la métaphysique, de la morale et même de la politique.

Toutes ces thèses « exerçaient l'esprit »; il rappelle enfin le mot de Turgot : « Mon cher abbé, il n'y a que nous qui avons fait notre licence, qui sachions raisonner exactement » (34).

Diderot est absolument de cet avis; tantôt il fait l'éloge de cette science, tantôt il prend sa défense : à l'article *Bible* (35) :

(32) M. de Jaucourt, actif collaborateur de l'*Encyclopédie*, n'était pas incompétent en Théologie et l'avait peut-être étudiée à Genève et à Leyde avant de verser dans l'érudition la plus variée. Mais ses articles sont signés; il n'est plus question de l'abbé *Pestré* après le 3[e] volume.

(33) Voir notamment Edit. Assézat, XV, 286 (note); *Dict. Philos.* article Condillac.

(34) *Mémoires*, p. 30 et 31.

(35) Edit. Assézat, XIII, 435.

Je ne vois aucune science qui demande plus de pénétration, plus de justesse, plus de finesse, de subtilité dans l'esprit que la théologie. Ses deux branches sont immenses : la scolastique et la morale; elles renferment les questions les plus intéressantes.

A l'article *Encyclopédie* (36) :

Nous répondrons seulement à ceux qui auraient voulu qu'on supprimât la théologie : que c'est une science; que cette science est très étendue et très curieuse et qu'on aurait pu la rendre plus intéressante que la mythologie; qu'ils l'auraient regrettée si nous l'avions omise.

.S'il lui arrive d'attaquer la scolastique, c'est pour mieux célébrer la théologie naturelle et les études bibliques. Quant à la théologie dogmatique, il n'hésite pas à la qualifier de « science des chimères (37) », à y voir le principe même des luttes religieuses et de l'intolérance.

A-t-il cédé du moins devant l'opinion de son siècle qui gagnait les théologiens eux-mêmes? Son *Plan d'Université*, écrit à la fin de sa vie, montre qu'il a fort peu évolué à cet égard. Catherine II l'eût sans doute aisément dispensé d'y comprendre une Faculté de Théologie à l'usage des Russes. Cependant, c'est la partie qu'il a traitée avec le plus de soin et le plus longuement (38).

Lorsqu'il s'agit de la Faculté de Médecine, il avoue une incompétence relative :

N'étant pas du métier, lorsque j'ai nommé Hippocrate et Galien parmi les anciens, Sydenham et Boerhaave parmi les modernes, j'ai dit tout ce que je savais (39).

D'autre part, l'article de la Faculté de Droit est assez peu développé. Mais lorsqu'il aborde la théologie, on le sent à l'aise, sauf peut-être au début, lorsqu'il en justifie l'étude par une diatribe maladroite contre le rôle social et la condition du prêtre.

(36) Edit. Assézat, XIV, 488.
(37) *Diderot et Catherine II*, par M. Tourneux, p. 298 ; sur la Tolérance.
(38) Toutefois elle ne vient plus qu'au troisième rang, après les autres Facultés.
(39) *Plan d'Université*, Assézat, III, 505.

Mais voici qui soulève une ultime et décisive question. Diderot affirme tout net quelques pages plus loin que, pour être théologien, il faut connaître l'hébreu; « c'est un *instrument du métier* » (40). Nous sommes donc contraints de démontrer que Diderot le savait!

C'est ce qu'il paraît dire précisément dans un autre passage du même ouvrage :

J'ai sucé *de bonne heure* le lait d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Térence, d'Anacréon, de Platon, d'Euripide, coupé avec celui de *Moïse et des Prophètes* (41).

M. le chanoine Marcel l'a relevé et il affirme résolument en note, mais sans preuve à l'appui :

Diderot ignorait *certainement* l'hébreu; ce ne *peut* être que dans la Vulgate qu'il a sucé le lait des Prophètes (42).

Ce ton en a imposé et on a répété après lui cette belle affirmation (42 *bis*) qui s'anéantit d'elle-même après une lecture un peu suivie des articles de l'*Encyclopédie.*

Nous n'invoquerons pas la profonde connaissance du judaïsme que révèle l'article *Juif;* le plus étendu de ceux que Diderot a composés (43), ni la vive admiration qu'il éprouvait pour Moïse, nettement opposée au mépris de Voltaire. Mais nous trouverons l'érudition hébraïque la plus certaine et la plus personnelle dans des articles comme *Chaos, Chronologie sacrée, Divination, Géhenne, Testament, Proverbes, Rabbins, Purim,* etc. Il y cite souvent les termes hébreux, non pas de seconde main, mais pour en discuter l'étymologie (44). Enfin l'article *Langue Hébraïque,* si net, si bien informé, que Voltaire admirait particulièrement, doit, jusqu'à preuve du contraire,

(40) *Ibid.*, III, 513.
(41) *Ibid.*, III, 478.
(42) *Revue d'Hist. littéraire*, 1927, p. 401, note 4.
(42 *bis*) Notamment M. Jean Thomas : *L'humanisme de Diderot*, p. 79.
(43) 82 pages de l'édition Assézat, XV, 318-400. Viennent ensuite : *Pythagorisme*, 32 pages; *Leibnitz*, 37 pages; *Spinoza*, 35 pages; *Platon*, 24 p.
(44) Voir notamment à l'article *Prophète* la discussion du terme *nabi*, XVI, 428. — Il n'en est pas de même pour les mots chinois cités à l'article *Chinois* et pour les mots arabes, repris de l'orientaliste Herbelot, dans l'article *Purgatoire.*

rester attribué à Diderot (45). Même en réservant ce dernier point, aucun doute ne nous semble subsister. Nous trouverons d'ailleurs Diderot en rapport avec les meilleurs hébraïsants et orientalistes du siècle. C'est donc une espèce de défi qu'il adressait à son frère, l'abbé Diderot, quand, à bout de patience, il lui écrivait le 13 novembre 1772 : « *Lis ton bréviaire, mon bonhomme; mais je te défends de lire la Bible, soit en* hébreu *soit en grec.* » Il lui donnait à entendre que trente ans après ses études, il en restait, lui, parfaitement capable. Nous ne reprochons pas à M. le chanoine Marcel, qui s'est fait le champion de l'abbé Diderot au détriment de l'*Encyclopédiste*, de n'avoir pas lu et... médité ce passage. Il n'a paru qu'en 1931 dans la précieuse correspondance inédite publiée par M. André Babelon (46).

Diderot nous a donc dit la vérité dans le curieux passage du Salon de 1767 que nous avons cité.

On comprend que sa fille en ait été choquée ou qu'elle soit restée mal informée de cette partie de la jeunesse de son père. Son omission, certainement voulue, est aussi fort excusable.

Pendant les années où l'on avait perdu sa trace, Diderot étudiait avec passion les textes sacrés et remontait aux sources de la foi chrétienne. L'existence et l'importance de ces études théologiques étant désormais démontrées, il restera à préciser les circonstances. Ce n'est pas à une époque de décadence qu'il a connu la Sorbonne, comme Talleyrand; mais au moment où les luttes religieuses atteignaient leur paroxysme, à l'époque de la répression janséniste et des convulsionnaires. On identifiera quelques-uns de ses maîtres, de ses condisciples, de ses amis, on retrouvera le climat spirituel qui a développé cette ivresse intellectuelle, cette avidité de connaissances dont on ne trouverait d'exemple que chez les hommes de la Renaissance.

Mais dès maintenant, on peut ouvrir quelques perspec-

(45) Les articles sans signature sont attribués en principe à l'éditeur. Dans les derniers volumes, les articles de Diderot, toujours difficiles à identifier, ne portent aucun signe distinctif.

(46) *Correspondance inédite*, 1931, II, 176.

tives. Ces études théologiques ne constituent pas un épisode oublié d'une éducation mal orientée; elles sont l'une des bases de sa prodigieuse culture.

Mais par elles, sa vie a été vouée à l'aventure. Il paraît être arrivé très tôt au scepticisme le plus complet; sa probité lui imposait donc la rupture avec l'Eglise, et, comme il ne sut se découvrir aucune autre vocation que l'étude, ce fut la rupture avec sa famille, avec un père qu'il aimait, et plus tard la prison de Vincennes, la menace constante de l'exil. Après avoir tenté une impossible conciliation entre la théologie traditionnelle et la recherche scientifique, il fut progressivement contraint à prendre une attitude de combat qu'il n'avait sans doute pas souhaitée. Rien de plus étrange que ce docteur « in partibus » qui a renoncé à la foi sans renoncer à la théologie. Il a mené une rude bataille contre les théologiens sans cesser de croire que leur science pouvait êre modernisée, humanisée par la méthode historique. Sa vision de l'humanité primitive, c'est la Bible qui la lui a fournie plutôt que l'histoire du monde antique.

Il faudrait aussi ne plus se laisser abuser par le côté pittoresque ou scandaleux de la lutte dans laquelle, grâce à ses études premières, il a nettement surclassé ses adversaires. S'il a traité les problèmes spirituels avec désinvolture, comme un jeu supérieur de l'esprit, c'est aussi avec une évidente bonne foi, une sincérité et un esprit de tolérance incontestables. Le prosélytisme de d'Holbach et de Naigeon ne sont guère son fait; les polémiques, il les a plutôt subies que provoquées. Ce qu'il proscrit avant tout, ce sont les entreprises de l'autorité sorbonique ou royale sur la pensée libre. Si ses premiers livres n'avaient pas été condamnés, si sa personne n'avait pas été poursuivie, si on n'avait pas voulu tenir en lisière tous ses collaborateurs et la science elle-même, sa pensée eût été plus sereine et dépourvue de tout parti-pris. Il n'est pas devenu un théologien « raisonnable », mais un théologien « rationaliste », parfaitement moderne par sa conception de la critique historique. Il lui est resté cependant une largeur de vues, une profondeur de pensée et

une intelligence des grands problèmes métaphysiques qui n'appartiennent qu'à lui.

Pour conclure, on retiendra seulement l'aspect nouveau que revêt la figure du grand encyclopédiste : de tous les philosophes de son temps, c'est le seul qui ait reçu une formation théologique. Voltaire est toujours plus ou moins tributaire d'autrui sur ce point et le champ de sa pensée paraît singulièrement limité.

Il serait assez piquant par ailleurs que Diderot eût plus longuement étudié la théologie que certains novateurs en la matière, tels que Pascal ou Fénelon. Le comparera-t-on pour l'étendue de sa culture théologique à Bossuet, qu'il ne cite jamais sans admiration, qui fut peut-être à un moment donné l'idéal de sa jeunesse? Nous n'oserions le dire encore; ce qui est sûr, c'est que, pour l'érudition biblique, il doit être rapproché de Renan. Si différents que soient ces deux hommes, leur destinée est, à l'origine, beaucoup plus semblable qu'on n'aurait pu l'imaginer. Il est sans doute trop tôt pour pousser ce parallèle; nous n'avons pas, hélas! les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Diderot. Tout est à retrouver par une lente et difficile investigation.

Mais on peut mesurer la valeur culturelle de la théologie — science désuète et sans doute injustement dédaignée par le grand public cultivé — en méditant le cas étrangement contrasté de Turgot et de Talleyrand, de Diderot et de Renan.

R. SALESSES.

LETTRES DU MEXIQUE

—

JOUR DE MARCHÉ A PATZCUARO

Celui qui, au Mexique, veut prendre de brèves vacances et se garder des endroits mondains, doit consentir à passer toute une journée en chemin de fer, car, à proximité de Mexico, il y a certes beaucoup de beaux paysages, mais point d'endroit où loger : le pays est vaste et les lieux qui disposent d'un hôtel sont souvent distants l'un de l'autre d'une grande journée de voyage.

« Comment pouvez-vous vivre dans ce Mexico, si gris et si brumeux? » nous disent les amis mexicains qui vivent en dehors de la capitale. L'Européenne ne comprend pas, car elle ne peut guère imaginer un ciel plus bleu que la voûte aérienne au-dessus de Mexico-City; mais quand le train a rampé jusqu'à l'austère plateau de Toluca (altitude 3.000 mètres), où seulement des pins et des agaves vivifient la grise rigidité de la montagne et qu'il entre dans le pays plus suave, plus riche en arbres et en eaux de la zone moyenne, alors la voyageuse est frappée par la lucidité des horizons et elle sent, dès le wagon, combien tout devient plus léger, plus doux, plus lumineux. Il faut quatorze heures de rapide pour aller de la capitale au Lac de Patzcuaro, dans la province de Michoacan, non loin du Pacifique et but de notre voyage.

« Lindo Michoacan », chante la chanson populaire : « Gracieux Michoacan ». Ici le seigle et toutes sortes de fruits viennent en abondance. Ici le maïs s'élève, haut et vert déjà quand sur les hauts plateaux on commence à peine à le semer. Voilà le lac, grand comme les plus

grands lacs suisses, le lac dont les profondeurs, selon la légende, conservent d'immenses trésors mystérieux, le lac amène, aux rivages plats ou nivelés, entouré de villages, semé de nombreuses îles, petites et grandes, désertes ou peuplées, le lac riche en poissons de cent espèces, le lac couvert de nénuphars jaunes, le lac percé du sillage des canots minuscules... Gracieux lac de Patzcuaro! Mais c'est demain seulement que je te connaîtrai mieux, aujourd'hui il y a autre chose à voir.

Aujourd'hui, c'est jour de marché, et, des villages et des hameaux, le peuple basané s'achemine vers l'antique évêché de Patzcuaro qui s'étend loin du lac, à même la pente, charmant dans ses nuances roses et brunâtres d'églises et de palais. Ils arrivent de tous les côtés, les indigènes de Zintzuntzan, de Quirogá, de Frongaricuaro, de Chupicuaro. Ils cheminent, comme ils ont cheminé depuis des siècles, posément, muets, l'un après l'autre, la mule d'abord, chargée de chevalets en bambou, qui porte la marchandise : faïences bellement décorées, fruits, verdures, paillassons tressés en jonc; l'homme après, avec son serape, qui lui est manteau, couverture et tapis tout ensemble et qui montre, dans cette région, un fond de rouge somptueux, l'homme en habit de coton blanc, avec sur la tête un sombrero amplement retroussé et enfin la femme, la dernière dans sa longue jupe plissée à l'épaule; le nourrisson noué dans un châle, à une main l'enfant, et dans l'autre main une grappe de poulets ficelés par les pieds et qui pendillent chagrins, la tête renversée. Ils cheminent silencieusement à petits pas, qui semblent non pas des moyens pour avancer, mais plutôt des freins pour ne pas trop rétrocéder; ils piétinent par les sentiers poudreux vers la grande route et vers le village.

Pour moi, j'aime mieux faire les quatre kilomètres dans un tramway attelé de six mules qui envoient leurs gaies sonnailles à l'encontre de la pente. Le car est plein de marchands avec des sacs, des paniers, des filets, qui conversent à voix basse en leur doux idiome zézayant et qui, avec une parfaite courtoisie, renseignent l'étrangère

en se servant des quelques bribes d'espagnol qu'ils connaissent. En route, par-ci par-là, un homme s'accroche au véhicule pour négocier avantageusement avant que les marchands n'arrivent au marché et à ses compétitions, mais les indigènes préfèrent ne pas se défaire de leur charge par anticipation et je crois aussi qu'ils ne veulent pas se priver du plaisir et de l'excitation d'un marchandage lent et paisible qui doit durer toute une journée.

Arrivés à la petite ville, ils commencent à étaler la marchandise. La large place est entourée de belles maisons style colonial et cernée de nobles arcades. Au milieu s'étendent des plates-bandes et jaillissent des fontaines. Entre les arcades et la verdure, sur les quatre côtés du grand rectangle les femmes s'agenouillent et, avec une parfaite impassibilité, arrangent devant elles les légumes, les fruits, les poissons, les vaisselles, formant et reformant des dessins toujours neufs, des compositions de couleurs, des architectures vivantes d'humbles choses de tous les jours, sans bruit, sans hâte, en étendant leurs bras gracieux vers le passant et en murmurant discrètement un prix confiant, modeste. Il n'y a pas d'urgence, pas d'enjôlement, elles restent à genoux et cette attitude même commande leur dignité et leur équilibre.

Tous les marchés mexicains sont pareils et dans la vie future j'aurai encore dans le nez leur odeur typique : douceur et âcreté, mais chaque marché est différent, adapté aux coutumes et aux nécessités de la région. A Patzcuaro, ce sont les poissons qui font le contrepoint, les grandes amphores voûtées à l'aide desquelles on porte l'eau du lac aux villages et les sacs tressés. (J'achète tout de suite un de ces sacs pour mettre devant mon lit à Mexico, bien que le garçon indigène m'ait honnêtement avertie que « ceci n'est que pour mules »).

Une autre particularité, ce sont les ceintures brodées ayant jusqu'à trois mètres de longueur et un demi-mètre de large et qui servent aux femmes de Michoacan à nouer leurs jupes (en fait, ce ne sont pas des jupes, mais des morceaux de toile très longs qu'elles arrangent chaque

jour à nouveau, en plis soigneux et qu'elles attachent avec la ceinture, de façon qu'au-dessus de la hanche ressorte un éventail de plissé raide). Elles portent aussi la chemise blanche avec un décolleté brodé en rectangle, quelques rangs de perles en verre rouge ou argent autour du cou. Leurs tresses noires pendent sur le sein et, dans la chevelure, éclate un peigne vert ou rouge, décoré de diamants vitreux. Elles sont à genoux et arrangent leurs marchandises en chuchotant sans hâte avec la voisine, pendant que les hommes déchargent les mules et vont désaltérer les animaux avec de l'eau et eux-mêmes avec de l'eau-de-vie, à la cantine.

Peu d'hommes s'adonnent au commerce, qui, en somme, est l'affaire des femmes. Voilà un jeune homme avec un sac de poires qui traite avec un grossiste, métissé celui-là. Il demande une piastre par kilo. Le grossiste le gronde avec fureur d'avoir de telles exigences, en un mélange de tarasque et d'espagnol. « Mais... dit l'indigène intimidé, ce n'est pas un prix, ce n'est qu'une supplique... » Et il vend ses poires pour une demipiastre. Après quoi il enfonce son sombrero, se drape dans son serape lumineux et se plonge dans une austère immobilité. Je lui demande s'il veut bien se laisser photographier; il accepte, à la condition que je lui donnerai son portrait, mais il s'imagine que je vais le tirer tout de suite hors de la mystérieuse boîte noire, et il est très déçu d'apprendre que je ne pourrai lui envoyer le portrait qu'au bout de quelques jours et par courrier. Voici une autre difficulté : il sait bien son nom, mais pas son adresse. La notion d'adresse ne lui est pas accessible : habite-t-il même quelque part? Evidemment pas dans un lieu où une lettre pourrait lui parvenir. Aussi, nous arrangeons-nous pour qu'il vienne chercher son portrait, le prochain jour du marché, là en face du marchand de radio et de même pour ce vieillard qui, confus et orgueilleux, s'est laissé photographier dans son nouvel imperméable en feuilles de palmier. Il y a d'autres indigènes pourtant, plus avisés déjà et qui même dépensent de l'argent chez le photographe en plein air : les voici, tout

un groupe, contre une toile de fond sur laquelle parade un château magnifique avec balustrade, cascades et paons faisant la roue, et, comble de la modernité, un avion! Il plane, rigide et figuré, au-dessus des têtes sombres, symbole entre le présent et le passé. Ils dépensent de l'argent pour faire faire leur portrait, ils dépensent de l'argent pour acheter certain liquide rougeâtre dont un jeune homme élégant, installé dans une charrette, fait l'éloge comme d'un remède infaillible contre toute maladie. Il y en a beaucoup pour s'offrir un de ces coûteux serapes en tissu multicolore, ou un châle de coton rayé de soie pour leur femme, bien que les affaires réalisées avec leurs modestes marchandises ne rapportent que peu de piastres par semaine. L'argent est bien l'intermédiaire principal, mais pourtant on a plutôt l'impression d'une économie primitive ou d'un échange en nature quand on observe une indigène vendant à sa voisine de droite trois chétifs oignons et achetant, avec les centimes qu'elle vient d'empocher, trois chétives tomates à sa voisine de gauche... ou quand le vieux là-bas fait d'un coup l'aubaine de trente centimes, puisque je lui achète une belle cafetière en faïence sans marchander, et qu'il va tout de suite les transformer en un paillasson de jonc.

Tôt dans l'après-midi, commence le départ. Le chemin du retour est long de plusieurs heures et les insulaires savent que dans la nuit le lac n'est point hospitalier. Les hommes chancellent sous leur double sombrero, — ils ont mis le nouveau au-dessus du vieux, — et aussi sous l'effet de pas mal de petits verres. Les femmes portent, en plus du nourrisson, la provision nouée dans leur châle; du panier que traîne la fillette, débordent les choux et le balai de paille, mais aussi les souliers vernis et un morceau de satin violet, pour la fête prochaine. Qu'est-ce qu'ils ont chargé encore? Une pierre pour moudre le maïs, une paire de rames en forme de mouvette, un morceau de fer blanc, un morceau de cuir pour les sandales, une cage pour les oiseaux (article de première nécessité dans tout le Mexique), un paquet de bois résineux. Ils glissent, lents et muets, jusqu'au lac, et installent les

enfants et les objets dans la petite barque. L'homme s'étire au fond du canot et la femme s'agenouille pour ramer, comme elle s'agenouille pour moudre le maïs, pour vendre le poisson, pour prier, pour accoucher. Ils partent par l'eau amène du soir. Bientôt on ne voit plus dans la pénombre que les clairs vestiges des rames sur le lac; on n'entend plus que la détonation du revolver neuf qu'un homme essaie en tirant sur les canards sauvages. Jusqu'au prochain jour du marché, ils disparaissent, avalés une fois de plus par leur éternelle solitude insulaire.

ILES INDIENNES AU LAC DE PATZCUARO

De loin, déjà, on voit la statue de Morelos, prêtre révolutionnaire, qui a légué son nom à la capitale de la province : Morélia. Juché sur le point le plus élevé de l'île Janitziu, il étend son blanc bras de pierre qu'on peut atteindre en grimpant cinq étages d'escalier à l'intérieur du monument décoré de fresques modernes; on peut monter jusqu'à une minuscule terrasse qui se trouve dans le poing de Morelos, pour jouir d'une vue magnifique sur le lac, les îles et la côte.

Janitziu est une île toute en rocher. Rien ne pousse ici, tout juste quelques cactées et quelques secs arbustes. La population, qui est à peu près de quatre cents foyers, vit exclusivement de la pêche. Je ne compte pas dans ce nombre les deux instituteurs, la doctoresse et l'infirmière qui font un vrai travail, dur et noble, de pionniers, je ne compte pas non plus le « maestro de lacas » qui, à l'école, apprend aux enfants la fabrication des laques michoacanes d'un travail égal comme dessin à celui du Chinois, mais supérieur pour la couleur. Ainsi les enfants peuvent acquérir, à côté de l'humble profession séculaire de leurs pères, un métier qui pourra leur procurer une vie plus large. Tous sont pêcheurs et, par conséquent, tous sont obligés, pour échanger leurs pêches contre d'autres produits, de fréquenter la côte. C'est pourquoi ils parlent tous, tant bien que mal, l'espagnol, c'est pourquoi ils ne

craignent pas les étrangers et ne sont pas complètement ignorants du vaste monde. Pourtant ils m'ont semblé ne rien connaître de ce qui se passe actuellement en Espagne, même les professeurs. Il est vrai que celui que j'ai interrogé n'a que quinze ans. Leurs maisonnettes d'adobe (briques grises, confectionnées à la main), aux toits de jonc, n'ont ni fenêtres, ni portes, seulement un orifice sur la rue, par lequel pénètre de jour la lumière, et de nuit la lueur du feu communal de résine. Les jours de pluie, cet orifice est fermé d'un torchon de coton écru.

Le matin à quatre heures, les pêcheurs partent au large; vers midi, ils seront de retour. Sur l'île étroite il n'y a pas d'espace pour étaler les filets; aussi a-t-on imaginé une manière très belle et très ingénieuse de faire sécher les filets, sur le bateau pendant le chemin du retour. A l'aide de cannes de bambou glissées dans les mailles qui bordent les filets, on les étale en forme de papillon. Quand on voit ces barques ailées dans une lumière éclatante, on dirait une bande de libellules volant à la rencontre de l'île.

Au milieu des chaumières grises, au meilleur endroit de l'île, s'élève une bâtisse blanche en pierre. Ce n'est pas l'école, car elle est installée dans la paroisse, tout près de l'église. Serait-ce l'élégante habitation du maire qui est pêcheur comme les autres et en même temps écrivain public, policier et juge? Non, l'étrangère apprend, en même temps qu'elle le subodore, que c'est là le water collectif dont le Président de la République, homme de bon sens et de cœur généreux, natif de cette île, a voulu régaler la population insulaire. Avec un tel confort, ne serait-il pas tentant d'accepter l'invitation d'une femme de pêcheur qui m'offre une chambre avec pension complète pour cinq piastres au mois?

Ici tout tourne autour de la pêche; on noue les filets, on sèche les filets, on reprise les filets, et les filets tournent autour de l'île : des femmes, des enfants et des vieillards déambulent à pas posés par les étroits serpentins du chemin qui monte à pic vers la statue gigantesque : ils tiennent une bobine d'un fil qu'ils ont fait

tremper avant dans de la lessive, et maintenant ils déroulent ce fil pour le faire sécher tout autour de l'île, l'accrochant, pendant qu'ils gravissent la pente, à certaines proéminences de rocher. D'autres femmes, enfants, vieillards, viennent à leur rencontre qui, eux, repelotonnent un autre fil, déjà sec, tout en descendant vers la mer. Eternel va-et-vient, éternelle monotonie, comme avec la toile de Pénélope; le temps paraît arrêté entre les fils, et l'étrangère qui grimpe la pente vers la statue s'embrouille involontairement entre les fils qui embobinent l'île tout entière... Fuis, étrangère, sinon tu n'échapperas plus jamais. Trop belle, trop dangereusement belle est la vue sur le lac vert, sur les îles, sur la montagne. Trop belles sont les muettes figures brunes; fuis, étranger, de Janitziu la tentatrice!...

Différente de Janitziu, l'escarpée, est l'île d'Ihuatzin. Plate et verte, on dirait un grand parc quand on la voit du lac que nous traversons à bord d'un minuscule canot. Mais, en débarquant, nous découvrons qu'Ihuatzin n'est nullement un parc, mais une multitude de jardins en miniature, de cent à deux cents mètres carrés chacun, avec leur cabane en adobe, leur petit mur érigé sans mortier; ici croissent des pêches chétives et décharnées sur d'énormes pêchers, et sur d'énormes arbres croissent les aguacates, fruits d'une couleur violet foncé, en forme d'œuf, dont la chair vert-clair est si tendre qu'on la met en tartine sur du pain pour remplacer le beurre. — Je parle pour les villes, car dans l'île on ne connaît pas le pain. — Dans chaque cabane, l'Indienne frotte le maïs pour séparer les grains, sur une tablette en pierre de lave. Elle arrose les grains avec de l'eau et se met à genoux pour moudre sur la meule du pays, qui est la même depuis les temps préhistoriques : le métate. On a trouvé des ustensiles exactement de la même forme lors de fouilles récentes, à côté de l'homme préhistorique dit du Pedregal, dans la fange de la lave. Les femmes travaillent le maïs et le forment, en battant les mains, en crêpes infiniment minces, lesquelles plus tard seront dorées sur un fer chauffé, et ces crêpes deviendront des

tortillas qui sont assiettes, cuillère, et avant tout : pain. Mais aujourd'hui, l'individualisme est en suspens; c'est la fête de saint Antoine. Chaque habitant du village apporte une demi-piastre de cotisation et le chargé de cérémonie, qui remplit pour cette année un office plein d'honneur et de souci, est allé chercher à Patzcuaro maint kilo de bœuf et de frijol. Chacun a apporté son maïs, celui qui est récolté dans le champ derrière la cabane, et pour aujourd'hui on a tout mis en commun, et le maïs est empilé sous le dais de feuillage de jonc où cuisine la femme de l'entrepreneur de la fête. Déjà elle a allumé le feu de charbon dans le foyer antédiluvien. Voilà les femmes agenouillées pour préparer le festin et elles m'invitent poliment à participer au travail, malgré mon pantalon et mon sombrero qui me donnent à leurs yeux de femmes une allure un peu suspecte. Je confesse avec embarras : « Je ne sais pas moudre. » Comment! Une femme qui ne sait pas moudre? « Mais qu'est-ce que tu manges, alors? » demandent-elles, fort étonnées de mon ignorance, en leur *tarasco* doux et zézayant. Mes compagnons leur expliquent que je peux acheter mes tortillas toutes faites, dans chaque rue de Mexico. Cette affirmation rencontre une souriante incrédulité. Je suis donc obligée de m'agenouiller et de fourrer les grains de maïs sous le rouleau de pierre. Mais avant, on m'a invitée à me rincer les mains, on m'a présenté l'eau dans une vaisselle gracieusement décorée, pièce d'art que nous mettrions sur une cheminée ou même au musée. Le lavage paraît être plutôt une cérémonie religieuse qu'une mesure d'hygiène, car tout le reste est aussi sale que pittoresque. Quoi qu'il en soit, après avoir gâché force maïs, après m'être écrasé le pouce, j'arrive à confectionner une misérable tortilla, aux contours déchirés, et l'on m'absout avec un rire aimable et un peu dédaigneux. Je dois encore visiter la maison : elle ne contient rien, sauf quelques paillassons de jonc et cinq ou six pièces de poterie admirablement façonnées. Aux murs blanchis à la chaux sont suspendus : un Christ en bois rudement taillé, une héliogravure du Président, un pla-

card du Comité d'Agriculture, un appel flambant du Parti Communiste...

Mais où sont les mâles? Ils se sont rassemblés dans le patio d'une autre maison; nous la trouvons facilement parce qu'il en sort de la musique : flûtes, tambours, clairons et guitares. Les hommes sont debout posément, contre le mur rayonnant de soleil; ils jouent, battent et soufflent... Ici, loin du monde et de la civilisation, ils sont fermement convaincus que mon pays, l'Europe, est situé quelque part dans les Etats-Unis; pourtant ils jouent en l'honneur de l'étrangère une marche militaire autrichienne, parce que cette marche est, avec le *Beau Danube Bleu*, aussi populaire au Mexique que les chansons du pays. Il faut que j'insiste pour qu'ils me jouent la musique sauvage et mélancolique de leur tribu. Les spectateurs, tous en coton blanc, figures brunâtres et parfaitement muettes, sont assis sur un banc sans dossier, ou au ras du sol, et le chargé de la fête (le carguero) fait circuler une bouteille d'eau-de-vie et des cigarettes. Ils sont très polis et assez aimables, mais quand je prépare mon appareil pour les photographier, ils deviennent soudain sombres et presque hostiles. A l'aide de gestes et de bribes d'espagnol, j'apprends que la dignité leur interdit de voir leur portrait aux mains d'un étranger. Les hommes d'Ihuatzin sont agriculteurs, horticulteurs et éleveurs de bestiaux. Dans leur économie fermée, ils ne sortent guère de leur île et sont méfiants pour les mœurs de la terre ferme. Mon compagnon insiste pour que nous partions immédiatement et, lorsque nous sommes loin du village, il me confie que tout cela aurait pu mal finir.

Après dix minutes de marche sur des pierres aiguës, les pieds commencent à souffrir. Où peut-on trouver des chevaux? Ils sont tous à la besogne. Enfin nous atteignons le rancho de Don Domingo, qui, seul grand propriétaire entre la foule des pauvres, est menacé du prochain partage de ses biens. Hostile au régime, il n'envoie pas ses enfants à l'école laïque et socialiste. Il nous loue des

chevaux; la selle en bois est incommode et les pieds perdent souvent les informes étriers, à l'aspect de galoche, mais la rosse est douce et me porte à travers la grande île jusqu'au village Cucuchuchu, habité par des pêcheurs. Les navigateurs ont été, dans le monde entier, l'élément civilisateur; c'est pour cela que Cucuchuchu est plus accueillant, plus accessible. Les enfants de l'école se laissent photographier, les indigènes sortent en courant des cabanes, et même de l'église et je dois raconter comment on vit à Mexico, dans la mystérieuse métropole, comment j'ai pu venir jusqu'ici... Malgré la confiance qu'on veut bien me faire, on ne veut pourtant pas croire que le vapeur à bord duquel j'ai traversé l'océan contient, au-dessous de ses nombreux ponts, une vaste salle pleine de machines et qu'une confiserie et même un cinéma sont installés sur le pont de première, puisque le petit vapeur courageux qui a essayé d'organiser un transit régulier sur le lac a dû disparaître, faute de clients...

A Cucuchuchu, comme à Janitziu, une seule bâtisse en pierre blanche éclate entre les cabanes. Elle est située à l'extrémité du village, au bord du lac; c'est l'abri du précieux moteur qui se sert de la tuyauterie primitive pour porter l'eau jusqu'à la colline où se trouve le centre des habitations. Un être humain n'oserait pas réclamer si luxueux logement... Nous chevauchons pour retourner à notre canot, à l'autre bout de l'île. De mon cheval je vois, par-dessus les murs, les jardins innombrables, les formes humaine en pantalon blanc qui, avec une charrue de bois, font des sillons légers dans la terre aride. Les Indiens de cette région se servent depuis deux mille ans de cette même charrue de bois. Je les vois semer à gestes lents le seigle qui croît entre les pierres, sans engrais. Je vois à distance les autres villages, tous pareils, d'autres coupoles baroques, toutes pareilles; je respire le calme de cette éternelle monotonie et je vois le lac vert, au-dessus duquel, symbole d'énergie et d'avenir, malgré tout, le poing énorme de Morélos s'étend vers le limpide ciel bleu de Michoacan, la gracieuse.

ALICE RUHLE-GERSTEL

CHOSES VUES CHEZ LES FOURMIS[1]

—

Toute expérience est une histoire, même si elle ne porte que sur des corps inanimés. Mais lorsqu'elle s'adresse à une collectivité, elle devient de l'histoire.

C'est donc sur le terrain historique que nous allons nous trouver avec une petite colonie de fourmis rousses des prés, en l'Ile-aux-Moines, l'an 1931. Il me semble que je ne puis dire moins d'une cité qui, exposée journellement à la répétition d'un même fait et ayant selon toute probabilité réfléchi sur ce fait, en est venue à une décision remarquable (2). En premier lieu, essayons de nous rapprocher des habitantes et de la cité en les examinant à la loupe; peut-être la surprise nous rendra-t-elle le service de nous dépayser assez pour qu'ensuite, à certains gestes, à certaines intentions que nous reconnaîtrons comme nous appartenant parfois, nous puissions éprouver une sympathie nouvelle et profonde. Il serait beau de donner à ceux qui me lisent la sensation d'être plongés pour un instant dans les abîmes intelligents de la vie animale, d'y évoluer en oubliant leurs propres soucis; et, si j'en avais le talent, je les y entraînerais en les forçant à ne plus regarder, mais à *voir*.

Voici, par exemple, une cave à demi obscure. A l'œil nu, c'est un petit creux entre les brindilles du nid que moins de 200 fourmis ont aménagé dans une de mes boîtes. Grâce à la loupe, nous sommes bien transportés dans une cave, qui semble également, par les matériaux

(1) Voyez *Mercure de France*, n° du 15 juillet 1936.

(2) Celle-ci donna lieu à une communication à la Société de Biologie en 1932.

dont elle est faite, une hutte primitive écroulée, ou encore un puits d'ombre entouré d'échafaudages. Le sol a l'aspect d'une cassonade agglutinée, à facettes brillantes, formant çà et là des blocs onctueux, presque repoussants d'humidité grise; mais à l'œil nu, c'est tout simplement le sable rugueux de l'île, grains de silice agglomérés. Les recoins de la cave sont d'énormes pans d'obscurité où le regard se perd. C'est de là que surgissent tout à coup ces corps dégingandés, bizarres, qu'on ne peut dire laids ni effrayants, insolites plutôt et surprenants parce que, vus de près, ils ne se meuvent pas comme des quadrupèdes ni comme des bipèdes, et n'évoquent pas non plus le trottinement ou la course des insectes. L'avance et le recul, toujours saccadés, laissent briller parfois un corps que sa couleur rousse fait d'une maigreur sanglante. Avec ce crâne félin, ce torse de fakir, et le geste de ces antennes désespérées, on pense à un corps humain que le martyre aurait écorché, allongé, dépouillé de toute personnalité; mais à voir ces grandes pattes si intelligentes manier les bûches, les palmes, les rochers, saisir brusquement une poignée de cette silice onctueuse et l'arracher du sol pour la répartir plus loin dans quelque creux sombre, à voir ces êtres puissants (étonnamment puissants) se retourner, franchir les poutres du toit en s'y élançant avec grâce, s'y suspendant comme des jaguars sur une branche de banians, on ne sait plus... L'intelligence et le vouloir sont partout répandus dans ces membres luisants sur lesquels, çà et là, s'accrochent ou se collent des grains de terre qui semblent vivants, humides comme du sel gris.

Et si l'on regarde toujours à la loupe, chaque chose devient étrange, car le sol et les pierres cessent d'avoir l'air morts. Tout reluit en eux. L'insecte également reluit. Nulle part, plus rien de terne pour les yeux. Cette impression neuve, si spéciale, de se trouver transporté dans un monde extrêmement brillant, nous la retrouvons chaque fois, et elle est peut-être due en partie à la lentille de cristal. Peut-être aussi nous donne-t-elle une image de ce que voient des yeux d'insectes? Que dire à l'aspect rapproché de ces grandes créatures agiles, puissantes, aux

mouvements aisés — aussi aisés que ceux des gibbons? Elles paraissent et disparaissent, leur tête rousse surmontée d'une mince calotte noire triangulaire, exposant leur torse, le dessus de leur abdomen, les angles de leurs pattes, leurs antennes mobiles et leurs yeux mats, à la lumière qui, s'y accrochant avec une force particulière, y relève toutes sortes d'aspérités grenues, brillantes comme le miel.

HISTOIRE D'UNE VILLE CLOSE

Donc, en cette année 1931 de l'ère humaine et chrétienne, une reine inconnue présidait au renouvellement de la vie chez les *Formicæ* en une grande cité bâtie non loin de la mer intérieure du Morbihan. *Ea regnante*, une main humaine s'empara un jour de 140 habitantes de cette cité et les éloigna pour un temps de ses destinées. Mais la valeur ne se mesure pas au nombre, et la valeur civique s'est conservée parmi cette centaine de citoyennes résolues.

Nous sommes à la fin d'août, il fait doux et orageux au dehors, et il tombe de lourdes averses là-bas sur la cité perdue. Ici, voilà déjà une heure et demie que les fourmis connaissent leur exil; mais déjà, après les avoir rangées le long d'une cloison, elles ont ramené toutes leurs larves en des abris préparés par quelques-unes sous les brindilles portées là par la grande main dévastatrice. A ce moment, on peut compter quarante ou cinquante ouvrières allant et venant sur ce petit dôme de charpentes et de traverses, presque le tiers de la colonie. Pendant que je surveille de haut l'installation des ouvrières, il pleut avec une violence inouïe; mais l'orage, les éclairs et le tonnerre ne les troublent pas à l'abri d'une chambre. Un peu plus tard, je puis compter 80 ou 85 ouvrières au travail.

C'est le lendemain qu'un trouble nouveau va être porté parmi ces exilées, et ne cessera de s'attaquer à leur petite société, à peine reconstituée. De toute la journée, en effet, trois quarts d'heure ne s'écouleront pas sans que l'une des ouvrières disparaisse. Seule, la nuit les protégera de ce

mal invisible. Mais le jour suivant, il recommencera. Que se passe-t-il donc? Il est bien probable que, s'il s'agissait d'un de nos troupeaux de moutons, les animaux épargnés n'éprouveraient à la longue qu'une vague frayeur, sans se rendre un compte exact de ce qui leur arrive; encore ne faut-il pas trop faire fi des facultés ovines, quelquefois assez remarquables quand on les rapproche de la nature. Mais l'activité cérébrale des fourmis, elle, est toujours en éveil, sa finesse ne le cède pas beaucoup à la nôtre. C'est cette sorte de finesse précisément que j'ai cherché à mettre en évidence, et voilà la cause de l'enlèvement régulier et méthodique des pauvres ouvrières. L'été précédent, ayant dû puiser dans l'une de leurs compagnies pour former une seconde petite colonie à l'aide de la première, j'avais observé chez mes fourmis des choses si étranges qu'un démon me poussait maintenant à répéter le fait, pour en voir aussi se répéter les conséquences, et les vérifier. Ici, entre parenthèses, je rends grâce au Ciel d'avoir été assez bien inspirée pour n'essayer jamais semblable expérimentation d'après quelque plan machiavélique tiré de ma pauvre cervelle. J'ai remarqué souvent que la réalité est beaucoup plus fertile et qu'il suffit de l'observer, puis d'en reproduire certains traits imprévus, pour que s'épanouisse à nos yeux une manifestation nouvelle de la vie psychique des insectes.

Or, il n'y a pas à dire, et cette fois la chose est certaine, mes fourmis s'aperçoivent de mes prélèvements réguliers parmi elles. Vers le soir du second jour, lorsqu'une quarantaine a déjà disparu, ce qui se passe est bien ce que j'avais déjà remarqué : les fourmis se cachent. Je n'en vois plus qu'une quinzaine au travail. Pourtant, elles sont encore au nombre de cent. Et pendant ce temps-là, que font les quarante ouvrières que j'ai enlevées? Mises l'une après l'autre dans un casier plus petit, elles qui, au contraire, voient constamment arriver des compagnes bien connues, ne cessent pas de se montrer au grand jour : sur 40 qu'elles sont, j'en compte facilement 32.

Mais abandonnons ce que j'appellerai le récit d'une

simple expérience pour observer maintenant le détail et la vie. Nous verrons que, tout comme chez les humains, ce n'est pas l'inquiétude ou les catastrophes répétées qui affolent une population ou suppriment la discipline; car plus augmente le malheur que l'on a vu bien en face, plus l'intelligence cherche à y parer en resserrant les liens sociaux et en multipliant les précautions. Mais ce que les individus supportent le plus mal, c'est l'incompréhension totale de leur sort. Il faudrait, pour s'organiser quand même en pareil cas, des chefs d'une trempe peu commune. Et, effectivement, j'en distingue un dans le groupe de quarante exilées. Une fourmi, indifférente aux contingences fâcheuses, a entrepris de bâtir à elle seule quelque chose : je l'ai regardée faire. En l'espace de douze heures, elle vient d'édifier une véritable salle de bal sous les brindilles, avec une voûte unique, et sans cloisons. Plus tard, une autre travailleuse exceptionnelle la rejoindra, et pour les reconnaître je les marque de blanc et de bleu. Revenons à la première colonie, restée homogène malgré les incessants départs. Appelons-la cité, elle mérite ce nom. Pour les fourmis de l'autre groupe, elles se comporteront un peu comme les passagers d'un navire, et la différence d'attitude ne fera que s'augmenter des deux parts.

LA CITÉ ET LE PAQUEBOT

La cité, donc, ne me laisse bientôt plus apercevoir que cinq ou six ouvrières, puis deux, et même, le jour suivant, il n'y a plus aucune fourmi visible, tandis que sur le « paquebot » les passagères restent bien en vue et généralement désemparées. C'est alors que, celles-ci étant arrivées au nombre de soixante, j'eus l'idée de les rapporter toutes à la fois dans la cité qu'elles avaient quittée une par une depuis six jours. Je supposais que ces fourmis seraient l'objet d'une réception chaleureuse : le croirait-on, elles furent mal accueillies. Deux ouvrières de chaque bord allèrent jusqu'à s'attaquer, et je dus ouvrir de force les mandibules de l'une qui s'étaient refermées sur la jambe de l'autre. De telles disputes sont très

rares entre fourmis d'un même nid. Se reprochaient-elles mutuellement, d'une part un exil, d'autre part un abandon, qui n'étaient dus qu'à mes gestes audacieux et intempestifs?

Dès ce retour en masse, je vis régner une grande agitation; des parlotes nombreuses avaient lieu sur les bords du casier; toutes les antennes étaient en mouvement. Puis il s'ensuivit des dégustations de miel prolongées, et deux combats singuliers. Enfin, le travail reprit dans toute la cité. Mais bientôt, je recommence l'expérience et, dans ce but, je retire deux ouvrières à la fois pour les remettre sur le « paquebot »; puis, une heure après, une troisième, et ainsi de suite au rythme d'un départ toutes les heures.

La cité, cette fois, s'est alarmée plus vite et plus sérieusement. Car, si je veux puiser jusqu'à son cœur le plus obscur pour y prendre des larves, c'est-à-dire son avenir, ma main ne les découvrira plus, ou, si elle le fait par hasard, elle *ne peut plus* y toucher. Les larves de la ville exilée sont dissimulées dès maintenant avec une prodigieuse habileté, les larves sont, non seulement cachées, mais héroïquement défendues par leurs gardiennes : chose qui se produit certes pour la première fois dans un de mes nids artificiels. Bref, si je fouille au travers des brindilles et qu'après mille recherches je trouve quelques larves entassées, ma main est attaquée de tous les côtés par ce nombre pourtant modeste d'ouvrières au point que je dois y renoncer. Que nous sommes loin de la douceur tranquille avec laquelle mes fourmis accueillaient toujours la venue de mes mains parmi elles!

Mais ce soir, cette nuit, viendra l'heure fatidique, l'heure des larves (1): celle où les nourrices dévouées promènent leurs poupons. Ce soir, je retrouverai leur progéniture, et si je veux m'en emparer... Eh bien, non. Je puis guetter, je guetterai vainement, les fourmis ont

(1) *Annales des Sc. naturelles, Zoologie*, 10e série, t. XIV, 1931 : Sur les larves de quelques fourmis promenées pendant la nuit dans six boîtes à observation, et *Mercure de France*, 1936.

décidé de supprimer cette coutume. Tout a changé. La cité reste organisée, mais s'est organisée *en dedans*. Il y a toujours quatre ou cinq fourmis à sa surface, et tout me porte à croire qu'elles sont instituées gardiennes de cette colonie inquiète. On devine, à voir des orifices de plus en plus nombreux, que le travail n'a pas cessé, mais l'ensemble des ouvrières reste invisible. Au contraire, sur le « paquebot », où les passagères sont déjà au nombre de 35 avec des larves, les voici bien en vue, nullement sur la défensive, et complètement inactives. Or, avant-hier, hier encore, ces fourmis étaient toutes semblables!

Le *Tale of two cities* se poursuit. Mais la première, seule, est une cité. Là, quel travail caché, quel ordre, quel silence! Si l'on se penche sur elle, on aperçoit, au fond de ces orifices qui s'ouvrent entre les brindilles, luire ou trembloter quelque chose : ce sont des antennes dans l'ombre. Et perpétuellement, allant et venant à la surface, seules visibles, offertes, dévouées, mais singulièrement hostiles, les quatre ou cinq gardiennes. J'arrive à en saisir une. Je la soulève entre le pouce et l'index, pour ainsi dire sous les aisselles des deux premières pattes, et l'observe à la loupe. Sa tête, de profil, est celle d'un petit démon furieux, dont les cornes sont rejetées en avant; un de ces diables de Callot qui ont un bec d'oiseau d'un brun liquide et brillant. Le bout d'une des deux pattes supérieures, échappée à mes doigts, s'est replié, et la *main* blonde, fine, légère, avec ses griffes si précieuses, si intelligentes, peut-on dire, s'agite, fait des signes en l'air. Ces signes, c'est : « Lâchez-moi! » Je lui obéis. Le petit démon repart sur ses six pattes pour remonter les brindilles du dôme et voir ce qui s'y passe. Car, pour lui, l'heure est grave, de même que sa responsabilité. Les cinq ou six gardiennes veillant sur la cité ne sont évidemment pas les premières venues, et je connais assez mes fourmis pour me douter que ce sont presque toujours les mêmes, depuis que le reste de la colonie est invisible. Je le saurai d'ailleurs bientôt.

Ici, se place un fait inattendu et peut-être assez poignant, car il se renouvellera. Je déverse sur cette cité invi-

sible, pour la tenter et inciter ses habitantes à sortir, une poignée de matériaux; brindilles, pailles, etc., empruntées à leur ancien nid et qui, certes, en respirent l'odeur. Ah! l'appel n'est pas vain! Pour un moment, elles sortent toutes. Néanmoins, au bout d'un court instant, comme je rajoute à ces matériaux des aiguilles de cyprès odorantes qui n'ont plus le parfum natal mais celui de notre jardin, la multitude disparaît de nouveau mystérieusement, s'engloutit de sa propre volonté dans ses abîmes obscurs. Il ne reste que les gardiennes parmi lesquelles je reconnais maintenant le constructeur de la salle de bal sur le premier « paquebot » et son acolyte, celles que j'avais marquées de blanc et de bleu — car les âmes de chef se retrouvent à la fois chez les fourmis, au travail et au danger. En marquant de blanc toutes les autres gardiennes, je verrai bien par ces uniformes si les sentinelles sont ou non relevées. L'une après l'autre, cinq gardiennes reçoivent donc une petite tache de peinture blanche (la gouache ou l'inoffensive couleur qui sert aux enfants), mais seulement sur le « dos », car il me faut prendre garde à ne pas obstruer sur les côtés ces petits stomates qui servent à leur respiration d'insectes. Ceci fait, je reconnaîtrai dorénavant sept sentinelles, dont une marquée de bleu et les autres de blanc. Quels vont être leurs faits et gestes?

Pendant trente-cinq minutes, seules, les sentinelles en uniforme monteront la garde; puis, quelques autres ouvrières sortant des orifices apparaissent. Je vois alors trois ou quatre de mes sentinelles et trois sans uniformes; mais ces dernières rentrent bientôt dans les profondeurs de la ville close. Une demi-heure plus tard, deux sentinelles en uniforme et cinq sans uniforme... Trois quarts d'heure se passent; je vois toujours deux uniformes et trois fourmis « en civil ». Trois heures après : trois uniformes vont et viennent, accompagnés d'une seule tenue civile. Enfin toutes disparaissent. Je tapote du doigt le dôme de la petite cité : immédiatement, trois fourmis surgissent en attaquant mes doigts avec fureur. Ce sont encore trois sentinelles authentiques. Et je sais qu'il y a

là, veillées par elles, 98 fourmis. Le « paquebot », pendant ce temps, en comptait de nouveau 38 bien visibles et sans aucune organisation; ce qui (chez les fourmis, l'ordre et la santé vont toujours de pair) a déjà causé la mort de 12 passagères... de ces morts bizarres, rapides, sans autre cause, semble-t-il, puisque les maladies épidémiques leur sont inconnues, que le découragement et la désorganisation. Tant ces petits cerveaux ont besoin, pour entretenir la vie et l'espoir, de ces impondérables qui sont pour eux au moins aussi puissants que pour nous, humains, peut-être davantage.

J'ai de plus en plus l'impression que la cité entre en état de siège à mesure que les heures passent et que se poursuivent les prélèvements. Les sentinelles mêmes ne se tiennent plus au dehors, mais dedans, derrière les portes. Au premier coup d'œil, tout est désert. Tout est mort. Je tapote le dôme : et deux gendarmes blancs font irruption, puis d'autres si j'insiste. Non seulement je ne puis plus prendre de larves, mais les fourmis elles-mêmes sont si férocement défendues par leurs gardes du corps improvisés qu'il n'est bientôt plus question de continuer mes prélèvements, d'abord subis avec tant d'ingénuité. Il faudrait démolir l'édifice tout entier et ce serait dommage. J'attends la nuit... Sans mauvaises intentions d'ailleurs, ou bien l'expérience tout entière s'en trouverait ébranlée. Elles n'osent pas encore faire sortir les poupons décidément, et le mot d'ordre là-dessus doit être formel; mais la discipline imposée par mes tracasseries de la journée se relâche un peu, et une vingtaine d'ouvrières vont et viennent. C'est de nuit qu'elles travaillent au sommet de leurs constructions.

Le lendemain, la cité terrorisée et farouche a repris son aspect de mort. On ne met plus même le nez aux fenêtres, car les antennes curieuses ont cessé de bouger dans les orifices des galeries. Je devine avec chagrin l'inquiétude qui dort sous tout cela en toutes ces petites âmes. Mais ce silence, cette absence, quelle résolution pourtant! Je n'ose vraiment plus les troubler que pour voir sortir, fébriles, ces deux gendarmes au corselet blanc, qui ren-

trent ausitôt que mes doigts s'arrêtent; encore est-ce au bout de cinq minutes de provocations incessantes que leur apparition a lieu, et parfois on dirait qu'ils se dévouent à courir devant ma main; mais inutilement; car je ne les prendrai pas. Tout au contraire, je vais rapporter demain les misérables passagères du « paquebot » dans leur ville une dernière fois, mais une par une, pour voir si, peu à peu, ma bonne intention sera devinée dans la cité. Et voici la suite de l'histoire.

LES SORTIES

La première petite passagère réintégrée va droit à un orifice et y disparaît. La seconde, de grande taille, reste à la surface, sans entrer, et bientôt la petite accourt la rejoindre, étonnée peut-être des changements qui lui sont apparus dans l'ancien domicile. Une des deux immuables sentinelles blanches les surveille. Soudain, j'aperçois à chacun des orifices du nid, non seulement des antennes qui s'agitent, mais une petite tête tout entière, et deux pattes, la paire antérieure, posées sur le rebord. Le spectacle est bizarre, infiniment hallucinant, de toutes ces têtes anxieuses qui se hasardent dans tous ces trous sombres, de toutes ces pattes enhardies prêtes à s'élancer au dehors, mais qui n'osent... Et pendant ce temps la grande passagère se met à parlementer à coups d'antennes avec l'une de ces prisonnières volontaires dont elle ne peut comprendre l'extraordinaire conduite. Cette fois, étant seules, les deux transfuges ne subissent aucun mauvais accueil; évidemment, le retour en masse devait être mal interprété.

Les têtes sont rentrées, les pattes ont disparu. Il n'y a plus que la sentinelle blanche et la bleue qui restent à demi sorties de leurs galeries, assises, et sur la défensive. Je réintègre une troisième passagère. Elle hésite aussi à pénétrer dans cet intérieur redoutable où il n'y a plus que des Spartiates. Elle parlemente à coups d'antennes avec la sentinelle bleue, et arpente le sommet de la cité en compagnie des deux premières. La qua-

trième qui tombe du ciel trouve la sentinelle bleue et la blanche assises à l'entrée de quelque orifice, et toujours sur la défensive à mon endroit.

A la loupe, une petite pomme de mélèze est devenue une tour à huit étages dont une seule fourmi peut occuper le sommet. Et ces écailles imbriquées semblent de même matière que le bois grisâtre des antiques moulins à vent isolés sur une plaine, exposés à l'air et à la pluie depuis tant d'années que l'ombre et la lumière s'y fondent et y forment à peine contraste. En sentinelle le long de l'abîme où s'élève cette tour, la fourmi à l'uniforme blanc s'est dressée, la tête en haut, embrassant de ses quatre premières pattes un tronçon de paille, l'abdomen replié sous elle, comme font souvent les fourmis, ce qui leur donne l'air cassées en deux. Sur le thorax décharné se voient les larges taches de peinture blanche qui étincellent; les antennes sont étendues comme des ailes à un angle très obtus qui indique l'attention, et j'observe la jonction de leurs bases ténues à la pointe centrale de cette calotte d'un noir mat découpée sur le front à la mode d'une coiffure tarentaise. Le haut du thorax avec la première paire de pattes ont quelque chose d'humain; c'est un torse maigre d'où, l'on dirait attachés par de véritables épaules, sortent deux bras dont les premières articulations en forme de coudes s'appuient parfois en prêtant à l'insecte une attitude de sphinx.

La sentinelle blanche vient précisément de prendre cette attitude, et ses « coudes » reposent sur une grande poutrelle blanche admirablement équarrie... que je devine être une allumette. Non loin de là, d'énormes sphaignes bruns s'élèvent autour d'un marais vert de contexture analogue; c'est sans doute le cristallisoir où j'ai placé l'eau et la mousse, mais, à la loupe, je ne les reconnais plus. Quoique brillant au soleil, tout cela offre l'aspect, non pas de gouttes d'eau telles que tout à l'heure je les voyais, mais de longues écailles bizarres, cassantes, de parcelles de mica, plutôt que d'un liquide. Dans l'ombre cette eau qui mouille les brins de mousse devient autant de cercles blancs, d'ellipses crayeuses, et rien peut-être, pour les

fourmis, ne décèle le piège : voilà pourquoi elles se noient si facilement, et comment les brins de mousse leur sont indispensables en cas de détresse. La loupe nous aide à tout comprendre pour elles.

Le calme absolu d'alentour conserve donc pour moi comme un rythme disparu, mais toujours présent. Parfois des antennes remuent au fond des trous, mais, si je me penche, toutes ces têtes rentrent, tous ces nuages s'anéantissent. Les fourmis sont là, mais éloignées, je le sais, plus attentives depuis qu'elles ont vu revenir des compagnes une à une. Et le retour continue, se précise. Cette fois, les nouvelles venues sont marquées d'un trait rose. A la neuvième fourmi débarquée dans la cité, il y a un mouvement, une échappée d'enthousiasme, à laquelle les emmurées ne peuvent plus résister. Je vois d'abord toutes les têtes se rassembler aux orifices, puis les habitantes se décident. Une ruée se fait hors des portes. Les voici plus nombreuses qu'en pleine nuit, aussi nombreuses qu'autrefois en plein jour. Mais je remarque une chose assurément curieuse : toutes celles qui se précipitent au soleil sont celles qui ont été privées de lumière depuis plus longtemps. Je les reconnais; elles n'ont aucune marque, ou bien portent des marques très anciennes. Aucune des roses, récentes passagères, n'est parmi elles, ni les gendarmes, sauf deux : l'immuable sentinelle blanche et la bleue qui, elle, inaugure à partir de cet instant une tactique nouvelle; elle ne cesse d'apparaître et de disparaître, allant du dedans au dehors presque sans interruption, tandis que sa compagne blanche ne quitte jamais sa station au sommet du dôme.

Est-ce bien la quiétude revenue? Cela seul permet d'en douter. Et quoique mes fourmis aient repris leur travail sous mes yeux, leur nombre décroît vite, beaucoup retournent se masser dans les orifices, en ne montrant plus que leurs têtes. Bientôt, je ne compte que 12 ouvrières; le travail cesse. Il ne reste plus qu'une dizaine de citoyennes en vue, dont les inévitables gardiennes, la blanche immobile, et la bleue sortant et rentrant régulièrement. Les cloîtrées ne s'étaient permis qu'une sortie

au soleil qui a duré une demi-heure, mais n'ont pas osé davantage. Elles manifestent seulement un début de confiance en laissant une dizaine d'entre elles occuper les remparts de la ville. Mais les allées et venues des gendarmes en uniforme bleu les tiennent sans doute au courant des événements, *qu'elles pressentent meilleurs*. Je constate aussi la nuit une diminution de l'activité.

A la dix-huitième passagère qui est de retour, une nouvelle sortie en masse se produit au moment où le soleil, leur ami, vient donner sur le casier. Je reconnais encore d'anciennes claustrées, surtout reconnaissables, hélas, à leur aspect sec et poussiéreux d'insectes privés d'air et d'espace.

LA SENTINELLE BLANCHE

Ont-elles compris réellement? Pour n'avoir plus de doute, j'ai la malice de reprendre une à une une dizaine d'ouvrières et de les emporter... Immédiatement, la cité reprend son aspect de mort; la consigne s'est partout répandue en une minute.

Il reste une question à nous faire. Où réside l'idée de cité dans ce groupe qui a si bien montré qu'il était vraiment composé de citoyens? Est-ce dans l'attachement au lieu même, et, en ce cas, subsisterait-il si je transporte maintenant tout ce qui compose la cité sur le « paquebot », où jamais les passagères n'ont pu s'installer, même avec leurs nourrissons?

Le déménagement que j'opère me révèle d'abord un détail touchant. Car, en ouvrant l'édifice, où je savais les larves rangées au centre, j'ai la surprise de n'y plus rien voir. Où se trouvent les poupons? Avec une ingéniosité admirable, leurs nourrices ont eu l'idée de les porter, afin de dérouter mes recherches, en l'un des points cardinaux, s'éloignant ainsi sans hésitation du centre du nid, généralement considéré par elles comme le point le mieux protégé.

Fin de cette période historique. Le « paquebot » n'est plus un paquebot, car, forte de sa discipline, la cité s'y

refait, la vie reprend, et bientôt le travail en pleine lumière. Je puis constater une quarantaine d'ouvrières sur le dôme, en grande activité. Deux mesures de précaution, seules, se sont imposées à elles. La première, c'est le transport immédiat de toutes les larves dans le secret des premiers orifices venus avant d'attendre, comme les *Formicæ* le font généralement, le percement des galeries. Le second, c'est le maintien volontaire de la sentinelle blanche sur le dôme. Et cela va si loin que, lorsque je décide de rapporter finalement l'ensemble de la petite colonie avec ses matériaux au nid sauvage où je les ai prises le mois précédent, là, dans ce grand bocal ouvert où tout est mis pêle-mêle, la sentinelle, magnifiquement insensible à toutes les catastrophes et qui n'a pas cessé de monter la garde du 8 au 14 septembre, grimpe encore sur le dessus de ces ruines où sont ensevelies ses compagnes, s'assied seule au sommet, et, fière, veille encore jusqu'au bout, en bravant le destin.

Car elle sait — et tout le lui a déjà prouvé — qu'en n'importe quelle circonstance, c'est la meilleure chose à faire.

MARGUERITE COMBES.

L'ARCHITECTURE

—

Désirant faire une étude sur la poésie amoureuse au moyen âge, je découvris que l'un des manuscrits les plus curieux du quatorzième siècle, *Le Livre d'amour contrit*, se trouvait dans la bibliothèque de l'université de T... J'écrivis donc au bibliothécaire pour lui annoncer ma visite et lui demander la permission de consulter l'ouvrage en question. Quelle ne fut pas ma surprise, en recevant la réponse, d'apprendre que le bibliothécaire était l'un de mes meilleurs camarades de lycée, que j'avais perdu de vue depuis longtemps? Il se disait ravi à l'idée de me retrouver et se mettait à mon entière disposition pour me rendre service. Je me transportai donc à T..., jolie ville, en partie ancienne et en partie moderne, à cheval sur un fleuve calme et, après un de ces déjeuners plantureux dont la province a le secret, je me rendis, en flânant un peu et en observant les coins pittoresques, dans le quartier de l'université. Elle se composait de divers corps de bâtiments d'un aspect assez noble. La façade était moderne, mais, au bout de longs et larges corridors, on arrivait à une cour donnant sur une chapelle de la première moitié du XVIIe siècle. Un escalier aux marches basses et d'une courbure élégante menait à un porche classique dont le fronton portait les armes du cardinal qui avait fait construire le sanctuaire et agrandir l'université. Au-dessus s'élevait un dôme austère aux proportions impeccables. De chaque côté de la cour se dressaient des bâtiments similaires, percés régulièrement de hautes fenêtres, assez rapprochées les unes des autres, et surmontés d'un toit dont la pente faible coiffait d'un

capuchon gris les trois étages d'une parfaite symétrie. Le sol était couvert de petits pavés noircis, qui formaient par leur disposition des dessins variés, mais convergents, et que traversait une ligne plus claire, qui semblait indiquer le sens du méridien. Quoique récemment construit, le bâtiment de droite reproduisait exactement celui de gauche. Une aile ancienne fermait la cour du côté opposé à la chapelle, et c'était précisément au premier étage de cette aile, analogue aux deux autres, quoique moins étendue, que se trouvait le bureau du bibliothécaire.

Mon ancien condisciple me reçut à bras ouverts dans une pièce meublée dans le style Louis XIV. Les murs, couverts de boiseries, s'ornaient d'une seule gravure, lourdement encadrée, représentant le cardinal de Sourdon, fondateur de la chapelle et bienfaiteur de l'université.

Mon ami, qui avait été d'abord bibliothécaire d'une faculté de moindre importance, avait été promu à celle des lettres depuis peu. Je le félicitai sur la grande allure de son bureau, sur la somptuosité sévère de ses grands rideaux, où des griffons et des enroulements noirs apparaissaient sur un fond jaune. Comme il faisait beau et que la fenêtre était ouverte, je m'en approchai. La pièce où nous nous trouvions n'était pas tout à fait au centre du bâtiment, mais presque, et, du premier étage, la cour apparaissait comme plus resserrée que d'en bas. Elle était d'une harmonie saisissante dans son austérité. Devant nous, le porche de la chapelle et son dôme sombre devenaient, grâce au recul et au niveau supérieur, d'une envolée plus majestueuse. Les larges marches semblaient des tapis de pierre superposés, dont les arêtes savamment courbées s'arquaient de plus en plus vers le perron solitaire. La porte avait l'air fermée depuis des siècles sur une atmosphère d'encens et de cire. Le fronton proposait comme une énigme les symboles du blason cardinalice, surmonté du chapeau aplati aux quatre cascades de glands. Les pavés tassés déployaient leurs rangs aux dessins symétriques et formaient comme un inquiétant jardin mort. De chaque côté, les trois étages, dont la pers-

pective allongeait les croisées sous la carapace luisante des toits, offraient, à des intervalles de plus en plus rapprochés, leurs frontons saillants, leurs architraves et leurs balustres. Ces lignes sobres, indéfiniment répétées dans leur fuite, manifestaient une raideur hautaine et une géométrie satanique. Alors que dans la nature tout offre un reposant laisser aller, dans cette architecture, ordonnée par les lois de la raison humaine, chaque détail se soumettait à l'harmonie rigoureuse de l'ensemble, et le soleil, qui traçait un pan d'ombre oblique sur l'un des corps de bâtiment, brisait son empreinte chaude à chaque saillie et accentuait encore par ce symptôme de vie fugace l'éternelle immobilité des pierres, la rigidité impeccable des lignes et des angles, l'envoûtement souverain de la symétrie. L'homme qui, chaque jour, contemplait cet étonnant spectacle ne pouvait certainement pas rester un homme comme les autres.

J'allais m'excuser d'être resté muet aussi longtemps devant l'harmonie concentrée de cette architecture, lorsque je m'aperçus que mon ami la considérait d'un regard fixe, comme s'il eût été plongé par son commandement impérieux dans l'hypnose. Tout son corps était immobile, la tête légèrement tendue en avant, et ses prunelles dilatées semblaient rivées à l'immobilité chantante des pierres. Je ne jugeai pas à propos de le déranger, et j'attendis qu'il fût sorti de son extase. Je portai les yeux sur la gravure qui représentait le cardinal de Sourdon dans sa collerette Louis XIII et je constatai avec surprise que ce personnage ressemblait singulièrement à mon ami : même front proéminent, même nez robuste, mêmes lèvres fines et plissées d'amertume, même moustache hardiment relevée, même pointe de barbe sévère. Le bibliothécaire avait dû subir l'emprise de l'ambiance, car autrefois il était complètement rasé. M'étant retourné vers lui, je m'aperçus, quoiqu'il ne manifestât aucun symptôme de calvitie de par ailleurs, qu'il avait au sommet de la tête une sorte de tonsure, autour de laquelle ses cheveux tombaient en mèches allongées, qui bouclaient légèrement vers le cou. Il était véritablement le double du cardinal

représenté sur la gravure ancienne avec une légende laudative en latin.

Quand il eut repris ses sens, je ne pus m'empêcher de lui faire part de l'étonnement que me causait cette curieuse ressemblance.

— Crois-tu? me répondit-il. Plusieurs personnes m'ont déjà fait la même remarque. Le cardinal de Sourdon était un homme extraordinaire et je voudrais bien lui ressembler autrement encore que physiquement. Sais-tu que c'était un prédicateur hors de pair, quoiqu'il n'ait laissé en ce domaine qu'une médiocre réputation? Il différait trop de l'idéal conventionnel et grandiloquent de son temps. Je suis justement en train de recopier plusieurs de ses sermons dans l'unique exemplaire qu'il en reste, ce magnifique in-quarto à tranche rouge que tu vois sur ma table. Celui sur la mort, en particulier, est d'une puissance et d'une simplicité qu'on n'a jamais atteintes. Il semble qu'il soit sorti du tombeau pour venir délivrer ce message prophétique. Assieds-toi là. Ecoute un peu.

Mon ami prit le livre épais, l'appuya sur le dossier de son fauteuil, derrière lequel il se tint debout comme en chaire, et lut ainsi :

Mes frères, j'ai senti la pourriture se jouer de ce corps aux complaisances coupables; dans le froid de la terre, j'ai vu les ténèbres envahir vides ces orbites que le feu du regard illumine aujourd'hui. J'ai compris alors que cette dépouille n'avait été que fortuitement moi-même et qu'affranchi de son funeste empire, je me réveillais véritablement moi, moi sans qui ce monde et ses splendeurs visibles et cachées seraient semblables au néant inexprimable, moi qui, ayant pu être dans un moment du temps et dans un point de l'espace, puis et dois être éternellement, d'autant qu'aucune autre combinaison identique ne saurait se reproduire, et que je sais bien que je serais moi-même dans toute autre combinaison de la matière avec mon esprit, car c'est l'esprit qui anime la matière, et non la matière qui crée l'esprit. L'horreur même de la mort n'a pour but que de nous faire toucher du doigt son impuissance. Dissoudra-t-elle avec ses vers grouillants et sa

nuit opaque cette intelligence qui est une et qui est lumière?...

Et mon ami continua à lire avec une sorte d'énergie sacrée et des gestes d'apôtre ces pages d'épouvante et d'espoir.

Un étudiant, qui vint lui demander un renseignement, lui fit regagner la terre. Mon ami songea alors au but de ma visite et me dit : « Allons chercher *Le Livre d'amour contrit.* » Il prit dans un tiroir une clé ancienne d'assez grande taille. Elle était curieusement ouvragée et portait, au sommet, des armes grossièrement figurées, que je reconnus être celles du cardinal de Sourdon. Nous sortîmes du bureau et, par un escalier plus sombre et plus étroit que celui par lequel j'étais arrivé, nous descendîmes dans la cour, que nous traversâmes.

D'en bas, elle me parut impressionnante encore, mais sans accabler mon cerveau de la même emprise géométrique que lorsque je l'avais contemplée de la fenêtre du premier étage. Nous franchîmes les marches de la chapelle, alors plongées entièrement dans l'ombre, mon ami introduisit la clé armoriée dans la lourde serrure et poussa la porte, qui tourna péniblement sur ses gonds. Quoique encore munie de chaises et de tous les attributs du culte, hormis la lampe rouge du sanctuaire, la chapelle était désaffectée et ne servait que de temps en temps à des concerts spirituels. Elle n'offrait rien de particulier, si ce n'est, sur la droite, un tombeau de marbre orné d'une statue agenouillée : la sépulture du cardinal de Sourdon. Mais, à ce que m'apprit mon ami, le sépulcre était vide, la Révolution ayant jeté dans le fleuve le squelette du prélat. Cependant, le large chapeau rouge suspendu à la voûte avait échappé, faute d'échelle, peut-être, à la destruction. Mon ami n'avait pas refermé la porte, et un souffle léger pénétrait dans l'église. « Vois comme il se balance gracieusement! » me fit remarquer le bibliothécaire. Nous lûmes l'inscription latine qui décorait le tombeau, puis nous nous dirigeâmes vers la sacristie, qui servait de dépôt aux ouvrages anciens de la bibliothèque. Les livres étaient rangés dans les armoi-

res qui avaient contenu jadis les ornements religieux. Mon ami me fit admirer les plus beaux et me tendit enfin celui que je cherchais : *Le Livre d'amour contrit*. Sa reliure était de velours cramoisi, rehaussé de clous d'argent. Le parchemin, à peine jauni, était décoré d'étonnantes miniatures. Les personnages, de même que les paysages et les intérieurs, étaient traités avec un réalisme surprenant et sans aucune gaucherie. Ils avaient l'éclat argenté de scènes vues par un photographe sur le verre dépoli. Les chevaliers étaient représentés avec des gestes naturels et des poses pleines d'aisance et de pathétique. La demi-obscurité des boiseries et des tapisseries plongeait les visages dans un jour indécis, qui accusait certains reliefs et laissait le reste dans la pénombre. L'artiste qui avait illustré ces feuillets n'avait rien à apprendre de l'avenir. Cependant, mon ami me déclara que les connaisseurs envisageaient ces miniatures comme une œuvre de la décadence du genre et cotaient davantage les dessins plus naïfs et les couleurs moins fidèles à la réalité.

Me désignant une table et une chaise sous l'unique fenêtre de la sacristie-bibliothèque, mon ami me dit :

— Tu peux t'installer là et revenir, quand bon te semblera. Je te confie même la clé, te sachant un garçon soigneux, car il en existe un double au cas où j'aurais moi-même affaire en cet endroit. N'oublie pas de fermer la porte derrière toi et viens dîner ce soir à la maison vers sept heures et demie.

J'entendis le pas de mon ami retentir longuement sous la voûte de l'église déserte et je me mis à recopier le texte du précieux manuscrit.

Vers six heures, je quittai la chapelle et fis un tour en ville, puis je me rendis au domicile de mon ami. Il témoignait d'une magnificence inattendue dans un modeste appartement provincial. Le salon, de pur style Louis XIII, comportait, dans un coin, un petit oratoire avec nappe d'autel en dentelle ancienne et tabernacle en bois sculpté. Le mur principal était décoré d'une réplique photographique de la gravure représentant le cardinal de Sour-

don, que j'avais observée dans le bureau du bibliothécaire. Entre les deux fenêtres, une vitrine contenait une mitre brodée. Comme portière, une chasuble rouge et or. Par contre, la salle à manger était monacale d'aspect. Les murs nus s'ornaient seulement d'un grand crucifix d'ivoire. Des tabourets en bois pour sièges. Une vieille servante, un peu sourde, nous y servit quand même, après le Benedicite que prononça mon ami, un excellent repas. Je fus surpris de cette atmosphère et de ces manières pieuses, car mon condisciple m'avait paru jadis avoir plutôt l'étoffe d'un libre penseur. Mais, devant sa gravité convaincante, je ne fis aucune observation.

Dans ce cadre austère, malgré un petit vin blanc régional, assez chaleureux, la conversation ne pouvait être que sérieuse. Nous parlâmes de la littérature du moyen âge, que mon ami connaissait mieux que moi, et insensiblement nous en arrivâmes à la Renaissance, puis au début du XVIIe siècle et au romantisme avant la lettre de Théophile. Tout en louant l'art admirable de ce poète, qui a toutes les qualités de force de Malherbe, plus le sentiment de la nature, la grâce et la mélancolie, que le classicisme allait étouffer pour près de deux siècles, mon ami lui reprochait son impiété. Je vis où il voulait en venir, — à l'incomparable cardinal de Sourdon, la plus forte tête du XVIIe siècle avec Descartes, d'après l'érudit bibliothécaire. Pascal et son gouffre lui apparaissait comme moins solide et non plus profond que l'orateur sacré.

Nous n'entamâmes aucun de ces sujets égrillards propres aux déjeuners de garçons, et, sur le coup de dix heures, je jugeai à propos de me retirer. Mon ami ne me retint pas.

Deux jours plus tard, au lieu d'aller droit à la sacristie où je recopiais mon manuscrit, j'eus l'idée de faire le tour de la chapelle désaffectée. A part le tombeau du cardinal, elle ne présentait que de médiocres peintures. Arrivé près du porche principal donnant sur la rue, par lequel je n'étais jamais passé, j'avisai une petite porte peinte en brun. Je la poussai et me trouvai devant un

escalier obscur. Je le montai en me servant de mon briquet et parvins ainsi jusqu'à la tribune de l'orgue. Une autre porte s'offrant là à mes regards, je l'ouvris également sans peine et aperçus un second escalier. Il aboutissait aux combles surmontant la voûte de l'église. Une sorte de corridor en planches était pratiqué au-dessous de la maîtresse poutre sur toute la longueur du monument. Je m'y engageai, admirant au-dessus de ma tête et à mes côtés l'énorme squelette de bois, qui depuis trois siècles supportait le faîte et la coupole de l'édifice. Là, tout était resté tel qu'il était sorti des mains du charpentier, trapu, régulier sans être mécanique, simple quoique enchevêtré. On se serait cru sous la quille d'un navire retourné.

Tout en sentant le poids du temps sur mes épaules et tout en soulevant sous mes pas des craquements qui se répercutaient avec un bruit sinistre à travers l'étrange galerie, où je me faisais à moi-même l'effet d'un revenant, j'atteignis le pourtour de la coupole. Un orifice pratiqué dans la pierre permettait de voir le sol de l'église au-dessous, avec son carrelage de marbre noir et blanc, ses rangées de chaises et, au fond, le maîre-autel au tabernacle de bronze et aux massifs chandeliers de cuivre. La vitre qui fermait l'œil-de-bœuf était à demi brisée, et il me sembla tout à coup entendre dans l'église comme un bruit de pas qui se rapprochaient. Bientôt j'aperçus un cardinal au camail retroussé sur une doublure d'hermine et à la longue traîne rouge, qui s'avançait gravement vers le centre de la chapelle. Il avait sa barette sur sa tête, une barette de docteur en théologie à trois cornes seulement.

Je me retins contre le mur pour ne pas tomber, tant ce spectacle ou, plutôt, cette vision me plongea dans un saisissement quasi surnaturel. Mais le cardinal avait traversé la partie du sol que je pouvais apercevoir de mon singulier observatoire. La galerie circulaire, sur laquelle reposait la coupole, étant percée de six ouvertures, dès que je fus remis de ma première émotion, je décrivis un demi-cercle pour me placer derrière l'œil-de-bœuf opposé

à celui près duquel je m'étais arrêté. De là, je pus plonger sur l'autre partie de l'église, depuis la grille du chœur jusqu'à l'entrée. Les chaises, comme le banc d'œuvre, étaient vides, mais un homme était agenouillé dans la chaire, le front incliné contre le rebord de velours grenat. Sur sa tête éclatait dans l'ombre une calotte rouge. Au bout d'un instant, il se releva, et je reconnus les traits du cardinal de Sourdon d'après la gravure qui m'était déjà familière. Je me demandais si mon étrange promenade à travers le décor insolite et désert des combles ne me rendait pas victime d'une hallucination, quand je vis le prélat faire le signe de la croix, et j'entendis aussitôt une voix puissante qui pénétrait par les vitres brisées :

Mes frères, j'ai senti la pourriture se jouer de ce corps aux complaisances coupables; dans le froid de la terre j'ai vu les ténèbres envahir vides ces orbites que le feu du regard illumine aujourd'hui...

C'était le grand sermon du cardinal de Sourdon sur la mort, et malgré la résonance des voûtes et la solennité de l'accent, la voix était bien celle de mon ami le bibliothécaire. Il fallait que l'un de nous deux fût fou, lui ou moi.

Le cardinal faisait d'amples gestes, reculait d'un pas, fermait ses mains, les ouvrait, se penchait, puis redressait la tête avec une éloquence à la fois saisissante et étudiée. Et cependant, les chaises étaient vides, et l'orateur ne pouvait apercevoir mon visage crispé derrière la vitre ternie à plus de quinze mètres au-dessus de lui.

Dans ces combles obscurs, où les lourdes poutres se dressaient comme pour m'écraser, seul devant ce fantôme rouge, qui parlait dans le style d'Ezéchiel, je sentais mes cheveux se hérisser sur ma tête et le cœur me faillir. Je voulais fuir; cependant, la singularité du spectacle, le tonnerre de la voix, la conviction des phrases prophétiques, me clouaient à ma place. J'entendis le sermon jusqu'au bout, c'est-à-dire que je demeurai là, figé d'admiration et d'horreur, une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure, je ne saurais dire.

Quand le cardinal eut quitté la chaire, je n'osai pas encore m'éloigner de mon observatoire. Que me dirait mon ami, s'il me rencontrait en bas de l'église? J'attendis donc qu'il en fût lui-même sorti. Vingt minutes après s'être dirigé du côté de la sacristie d'un pas aussi noble qu'il en était venu et en distribuant à droite et à gauche des bénédictions à des fidèles invisibles, je vis le bibliothécaire reparaître en son costume de tous les jours. Il n'avait plus rien d'ecclésiastique que sa tonsure.

Quand je l'eus entendu fermer la porte qui donnait sur la cour, je descendis de ma cachette, frissonnant aux moindres échos, et, au lieu d'aller me mettre au travail dans la sacristie, je m'en fus vers le fleuve pour dissiper ce cauchemar à l'air pur.

Je ne retournai plus à la chapelle que le matin, aux heures où je savais le bibliothécaire trop occupé par son service pour se livrer à ses effrayantes fantaisies oratoires. Avant de quitter la ville, une fois mon travail achevé, j'invitai mon ami au restaurant. Notre conversation fut très gaie, et rien dans ses propos ne me permit de retrouver en lui le cardinal fantôme qu'il avait été sous mes yeux.

Je crus devoir à l'amitié de ne pas divulguer un secret dont je n'avais eu connaissance que par suite d'une complaisance particulière de mon ancien condisciple. Nous nous quittâmes avec effusion et, bientôt, loin de la cour d'une symétrie hallucinante et de l'église au dôme gris, la scène étrange dont j'avais été le témoin ne me laissa plus que le souvenir d'un rêve, et je cessai de plaindre mon malheureux ami.

Six mois environ après cette aventure, alors que je venais de livrer à l'éditeur mon ouvrage sur *Le Livre d'amour contrit,* mon attention fut attirée dans un journal par ce bizarre fait-divers, quoique, d'ordinaire, je ne regarde jamais la colonne consacrée à ce genre d'informations :

Depuis deux semaines la ville de T... s'inquiétait de la disparition du bibliothécaire de son université, M. An-

selme de R... Malgré toutes les recherches de son entourage et celles même de la police, on n'avait pu découvrir aucune trace de lui. Beaucoup croyaient à un crime, car une mitre et une chasuble ancienne d'un grand prix avaient disparu de son appartement en même temps que lui. Cependant jeudi soir, l'organiste de la cathédrale, M. Lefèvre-Enguerrand, ayant pénétré, pour essayer l'orgue, dans la chapelle de l'université, où il devait prochainement donner un concert, fut saisi par une odeur atroce, dès qu'il eut ouvert la porte du sanctuaire désaffecté. Il alla chercher le concierge, et tous deux, en se couvrant le visage de leur mouchoir, découvrirent que cette odeur provenait du tombeau du cardinal de Sourdon, que l'on sait vide depuis la Révolution. Ils en firent le tour et, du côté qui regarde le mur, ils s'aperçurent que la dalle opposée à celle portant l'épitaphe latine du prélat avait été descellée et remise en place maladroitement. Ils n'eurent pas de peine à l'écarter et, couché à même sur la pierre, ils découvrirent un cadavre, en état de décomposition assez avancée, coiffé d'une mitre et recouvert d'une chasuble, que la servante du bibliothécaire disparu reconnut pour celles qui décoraient le salon de son maître. Elle déclara également que la bague, ornée d'une améthyste gravée, que le cadavre avait au doigt, était celle avec laquelle le bibliothécaire scellait parfois les lettres qu'il écrivait. On se perd en conjectures sur les causes de cette extraordinaire mise en scène macabre. Cependant les médecins déclarent que la mort est due simplement à la rupture d'un anévrisme et que toute idée de crime doit être écartée. Il semble donc que le bibliothécaire, ainsi affublé, ait été se placer lui-même dans le tombeau. Néanmoins M. Anselme de R., malgré ses goûts bizarres, n'avait jamais donné de signes de dérangement cérébral.

ABEL DOYSIÉ.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Roger Tisserand : *Au Temps de l'Encyclopédie. L'Académie de Dijon de 1740 à 1793*, Boivin. — Roger Tisserand : *Les concurrents de J.-J. Rousseau à l'Académie de Dijon pour le prix de 1754*, Boivin. — Revues.

Il n'est guère de grande ville de province qui ne possède actuellement son académie. Plusieurs de ces institutions furent fondées au XVII[e] siècle sur le modèle de l'Académie française. Elles provinrent, le plus souvent, de groupes doctes qui, pour grandir leur prestige, éprouvèrent le besoin de se constituer en corps, sollicitèrent et obtinrent des lettres-patentes. Certaines d'entre elles, l'Académie de Lyon en particulier, firent frapper, pour en doter leurs membres, des jetons en argent quand l'Académie française, en 1672, eut pris une semblable initiative. Nous avons retrouvé un de ces jetons lyonnais du temps de Louis XIV. Il ne porte pas, comme le jeton de la Compagnie parisienne, la vaniteuse devise : *A l'Immortalité*, mais il est de dimension plus grande et de frappe plus fine.

Les Académies provinciales ne visaient pas à l'immortalité. Elles eussent pu jouer un beau rôle, celui d'exalter le génie de leur terroir. Elles vivaient, par malheur, le regard fixé sur Paris. Elles participèrent surtout à la louange du roi. Elles étaient composées en général de vains bavards enclins aux joutes oratoires et de méchants poètes avides de produire leurs vers. Le *Mercure galant* s'occupait beaucoup d'elles et recrutait dans leur sein des collaborateurs bénévoles qui encombrèrent ses tomes d'un triste fatras de rimes et de proses.

On peut bien dire que les Académies provinciales, à leur

origine, si elles comprenaient de vrais savants, des humanistes de qualité même, ne cherchèrent nullement à les mettre en relief et que, de leurs travaux, bien peu subsistent qui vaillent la peine d'être recherchés. Au XVIII[e] siècle seulement elles comprirent qu'elles avaient le devoir de s'intéresser à leur région, de se mêler à son existence économique et sociale, de préférer aussi, à la louange du roi, la pratique des sciences, des lettres et des arts. Du moins, celles d'entre elles qui naquirent au cours de cette période manifestèrent-elles des tendances de cette nature.

Ainsi, l'**Académie de Dijon.** De cette académie, M. Marcel Bouchard, dans un ouvrage dont nous avons précédemment rendu compte (1), avait partiellement étudié l'histoire et montré quelle influence elle exerça sur l'esprit public bourguignon à l'époque pré-révolutionnaire. M. Roger Tisserand vient, dans une thèse massive (700 pages in-8°), de reprendre cette histoire en utilisant plus spécialement les archives de la compagnie, ramas gigantesque de pièces originales où il a dû consumer, en lectures et en dépouillements, plusieurs années de sa vie. Grâce à cet important travail, nous pouvons suivre, pendant un demi-siècle (1740 à 1793), solidement reconstituée, la vie morale, intellectuelle et matérielle de l'institution qui eut le bonheur inespéré de lancer Jean-Jacques Rousseau vers la gloire.

A la fin du XVII[e] siècle, la société lettrée dijonnaise était composée surtout de robins, d'origine bourgeoise, détenant toutes les hautes charges judiciaires de la Bourgogne, anoblis par leurs fonctions mêmes, riches terriens au surplus, tenant à leur sol et exerçant une sorte de tyrannie sur une région qui leur était en grande part assujettie. Ces gens subissaient peu l'influence du dehors. Ils résistaient avec énergie aux empiètements du pouvoir central. Ils formaient une caste soucieuse de ses intérêts, un patriciat fermé à toute pénétration de la classe plébéienne.

Au point de vue intellectuel ils s'étaient ralliés à l'humanisme dégénéré des Scaliger, des Saumaize, des Ménage, des Baluze, des Huet, si différent de celui que chérirent les poètes

(1) *De l'humanisme à l'encyclopédie. L'Esprit public en Bourgogne sous l'ancien régime*, Paris, Hachette, 1930, in-8°.

de la Pléiade. Ils vivaient, confinés dans ses étroites limites, au pays de l'érudition, sans contacts avec la littérature, les arts, les sciences, les idées et les doctrines nouvelles. Nul goût chez eux pour les créations de l'esprit. Ils étaient historiens, exégètes et annotateurs de textes, traducteurs, numismates, archéologues, grammairiens; ils déchiffraient des inscriptions; ils dressaient des catalogues. Ils vouaient un culte passionné et exclusif à l'antiquité, ce qui ne les empêchait pas, dans le privé, de sacrifier à l'épicurisme.

Ils avaient formé un groupe qui se réunissait, à des intervalles réguliers, pour se livrer à de doctes causeries et disputes. Ils n'y admettaient que très difficilement de nouveaux membres. Ils ne désiraient point le transformer en académie par crainte d'être obligés d'y accueillir des gens de peu. Après la mort de Lantin, qui dirigea longtemps ce groupe, le président Jean Bouhier en fut l'animateur et le grand homme. Celui-ci, élu en 1727 à l'Académie française, ne voyait aucune raison valable d'ériger en académie bourguignonne son cercle savant. De même que Lantin, Bouhier a laissé de pesants ouvrages aux lecteurs clairsemés. A l'exemple de son prédécesseur, il prodiguait, à ses heures de délassement, des saillies d'esprit, pédantes ou satiriques. On les a recueillies et publiées sous forme d'anas (1). Elles constituent les seules œuvres d'imagination qu'ait produites la tribu des robins dijonnais.

Cette tribu, endormie dans ses préjugés, le regard tourné vers le passé, apercevait-elle que, dans ses alentours, s'élaborait une société nouvelle, sortie du peuple, enrichie par le commerce, s'élevant graduellement aux charges publiques et aux fonctions communales, ouverte au progrès, conduite à la bataille sociale par des gens de science, spécialement par le corps des médecins, décidée à précipiter au néant quiconque s'opposerait à son ascension? On peut l'imaginer, mais elle restait sans énergie pour réagir contre une force dont elle sous-estimait l'intensité.

En 1736, mourut un curieux homme, Hector-Bernard Pouffier, doyen du Parlement, ennemi, croit-on, de Bouhier, jaloux de son prestige, désireux, bien qu'il appartînt lui-même au

(1) *Lantiniana; Les Souvenirs de Jean Bouhier.*

parti de la haute robe, de nuire au chef de ce parti. Il laissait un testament par lequel il léguait une maison et une rente au Parlement à charge, par celui-ci, de fonder à Dijon une académie. Il excluait des études de cette académie l'érudition et ainsi portait un rude coup aux humanistes. Il en proscrivait aussi les belles-lettres, l'Académie française s'en étant réservé le privilège, et le droit, enseigné par l'Université. En définitive, son institution se devait consacrer à la propagation des sciences et de la philosophie, c'est-à-dire des matières que la société des robins avait toujours méprisées. Elle se composerait de cinq directeurs perpétuels dont trois conseillers au Parlement, le doyen des avocats et le vicomte mayeur de la ville, de six académiciens honoraires, de douze autres dotés d'une pension, et de six membres associés, le tout placé sous la présidence du maire de la ville.

Fermée à la noblesse, au clergé, à la haute magistrature, l'Académie, ayant pignon sur rue, ses lettres patentes acquises non sans peine, put, dès janvier 1741, se réunir. Parmi ses honoraires figurait Buffon, bourguignon d'origine, et, parmi ses parlementaires, Lantin le jeune. On en avait écarté Bouhier et tous les membres du groupe humaniste. Elle restait, en grande partie, aux mains de la nouvelle bourgeoisie avec laquelle ce groupe dédaignait de fusionner.

M. Roger Tisserand précise que l'institution, assaillie de quolibets et de calomnies, demeura, pendant un certain temps, dans un état précaire, faillit même succomber par la faute de son fondateur. Celui-ci avait imposé des obligations à ses pensionnaires, celle, entre autres, de fournir, tous les ans, des traités sur différents problèmes, traités dont les meilleurs étaient récompensés par des prix en argent. Messieurs les pensionnaires refusèrent d'obéir à la contrainte, à leur avis dégradante, de postuler ces prix. Plusieurs d'entre eux démissionnèrent plutôt que de s'y plier. D'autres cessèrent de fréquenter les séances académiques. L'assemblée dut supprimer cet article de ses statuts. Avec l'argent des prix elle fit frapper des médailles d'or et décida de les attribuer aux lauréats de concours annuels et publics.

Ces concours furent ouverts dès 1743 et, tout de suite, ils assemblèrent des postulants nombreux. Ceux-ci avaient à

développer, à leur choix, des sujets de morale (mais qui touchaient plus souvent à la sociologie), de physique ou de médecine. Ils devaient les traiter en bon style, avec une certaine éloquence. L'Académie se montrait très sévère. Parfois, en l'absence de discours ou traités suffisants, elle n'attribuait pas la médaille. On sait qu'en 1750, Jean-Jacques Rousseau emporta cette médaille. Il avait pour rivaux des prêtres, un oratorien, un médecin, etc... qu'il n'eut pas beaucoup de peine à surpasser en talent. Sa prose fut trouvée de qualité si supérieure qu'elle conquit l'unanimité des suffrages. Messieurs les académistes se repentirent fort de l'avoir couronnée sans en remarquer les paradoxes et les audaces, car ils payèrent d'attaques nombreuses et violentes leur imprudence. En 1754, le futur philosophe, rendu célèbre par son succès et les polémiques qui s'ensuivirent, brigua de nouveau le prix de morale de la compagnie dijonnaise. La question posée était la suivante : « Quelle est la source de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle. » Cette fois, Messieurs les académistes ne se laissèrent pas prendre à la séduction de la géniale plume. Ils rejetèrent tout de suite la réponse de Rousseau pour sa longueur, disent-ils dans leur registre, mais plutôt pour « sa mauvaise tradition ».

L'Académie dijonnaise travaillait avec zèle. Ses membres fournissaient des mémoires, des communications, des traités, surtout d'ordre scientifique, en très grand nombre. Ils eurent, au cours de la période examinée par M. Roger Tisserand, à juger près de 2.000 proses déposées sur leur bureau. Ils fondèrent des cours publics de botanique, de chimie et de médecine.

Leur compagnie fut administrée avec autorité et vigueur successivement par Richard de Ruffey, transfuge du groupe de Bouhier, par le docteur H. Maret et par Guyton de Morveau. Le premier surtout, qui écrivit son « histoire secrète », contribua à lui attirer du prestige et peut-être à lui amener les quelques humanistes, comme le président de Brosses, qui consentirent à trahir la tribu des robins. Le personnel académique fut surtout recruté parmi les médecins et chirurgiens; il comprit, en outre, des professeurs, des prêtres, des ingé-

nieurs, des bibliothécaires, tous gens peu célèbres, mais de vive intelligence et d'esprit pratique, plus enclins à priser les « connaissances utiles » qu'à se perdre dans les nuées.

Fort opportuniste, nous dit M. Roger Tisserand, l'Académie dijonnaise, sous la protection du prince de Condé de 1764 à 1789, fit bon ménage avec la monarchie, mais elle sut aussi s'accommoder de la Révolution. Elle réussit à renverser la citadelle des humanistes où ne pouvaient se complaire que des hommes en retard sur leur temps. Son œuvre, singulièrement bienfaisante, est résumée par son historien dans un paragraphe significatif. « La compagnie, écrit, en effet, M. Roger Tisserand, s'intéressa à l'inoculation, à l'allaitement maternel, aux épidémies, aux soins à donner aux pauvres, aux plantes qui poussent en Bourgogne, aux défrichements, aux engrais, à l'ergot de blé et de seigle, à la culture du maïs et de la pomme de terre, au pain que l'on peut faire avec celle-ci, aux moyens à employer pour éviter la disette de blé, à la vigne et aux vins de Bourgogne, aux charbons de terre, aux paratonnerres et aux montgolfières. Les problèmes de la mendicité, de la jurisprudence, de l'éducation publique, de l'histoire de la province ont retenu ses soins. » Elle remplit, en définitive, honorablement son rôle de fondation scientifique, rôle qui consistait à recevoir, à répandre et à acclimater les « connaissances venues d'ailleurs ».

Dans une thèse complémentiare, **Les concurrents de J.-J. Rousseau à l'Académie de Dijon pour le prix de 1754**, M. Roger Tisserand publie les discours inédits des onze plumitifs qui tentèrent de ravir, au philosophe genevois, la médaille d'or de la compagnie. Deux de ces plumitifs sont restés inconnus. Parmi les neuf autres, on rencontre M. Lerbert, professeur de droit à Berne, M. Baulos Bournan, de Bazas, M. Marteau, médecin d'Aumale, l'abbé Talbert, chanoine de l'église de Besançon, de l'Académie de cette ville, M. Etasse, étudiant en droit à Rennes, M. de La Serre, de l'Oratoire, enfin M. René-Louis de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson, ancien ministre des Affaires étrangères, qu'on ne s'attendait pas à trouver dans cette lice.

M. Roger Tisserand résume les différentes thèses soutenues dans les proses de ces concurrents. Celle de Rousseau était,

de beaucoup, la plus audacieuse. Comme nous l'avons dit plus haut, elle fut tout de suite écartée. Il semble ressortir des faits que les académiciens qui en prirent connaissance n'ignorèrent pas quel en était l'auteur. Le texte de Rousseau n'a pas été conservé dans les archives de la Compagnie.

L'abbé Talbert, qui avait été, en 1750, le rival malheureux de l'écrivain genevois, triompha de lui en 1754. Il satisfaisait, dans le texte de son discours, les goûts de modération et de conformisme que devaient préconiser des juges peu soucieux de s'attirer, de nouveau, les sarcasmes des polémistes.

Revues : *Humanime et Renaissance,* 1937, tome IV, fascicule IV. De MM. Marcel Françon et Pierre d'Herbécourt : *Le changement de fortune en toute prospérité de Michel Riz;* de M. Benedetto Croce : *Antonio de Ferrariis detto il Galateo;* de M. J. Lesellier : *Contribution à la biographie de Michel-Ange;* de M. A. Dain : *Commerce et copie de manuscrits grecs;* de M. Louis Cons : *Montaigne et Julien l'Apostat;* de M. J. Lavaud : *Note sur un recueil manuscrit d'emblèmes composé pour la maréchale de Retz.* — *Revue de Littérature comparée,* juillet-septembre 1937. De M. Ch. Adam : *Descartes, ses correspondants anglais;* de M. L. Cohen Rosenfleld : *Un chapitre de l'histoire de l'animal-machine (1645-1749)*; de M. A. O. Vertes : *Descartes chez les Lapons;* de M. H. L. Brugmans : *Descartes et les pasteurs de Hollande;* de Mlle Yvonne Bézard : *Deux voyageurs suisses d'Italie et de Provence;* de M. J. Dechamps : *Témoignages américains et anglais sur la légende de Napoléon;* de MM. J. Bonnerot et Fr. Hirth : *Heine en France;* de M. D. Kress : *The weight of French Parnassian Influence in the modernist poetry of Manuel Gutierez Najera.* — *Revue d'histoire littéraire de la France,* avril-juin 1937. De MM. H. Chobaut et L. Royer : *La famille maternelle de Stendhal, les Gagnon;* de Mme Paul de Samie : *Chateaubriand et la marquise de Custine;* de M. Jean Demeure : *Une demi-page de la nouvelle Institution Chrestienne;* de M. G. Saintville : *Vauvenargue et l'Académie française en l'an XI;* de M. Raymond Naves : *Voltaire éditeur de Rousseau;* de M. John Stephenson Spink : *La diffusion des idées matérialistes et anti-religieuses au début du XVIIIe siècle, Le Theophrastus redivivus;* de M. Jean Fourcassé : *Les sources des vers pyrénéens du « Trappiste » de Vigny.*

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Abel Bonnard : *Les Bêtes, nos Amies...*, Flammarion. — Romain Coolus : *Exodes et Ballades*, libr. des Champs-Elysées. — Roger Dévigne : *Maisons sur la Mer*, à l'Encrier. — Claude Fabry : *L'Ame du Lambi*, Port-au-Prince (Haïti). — Robert Maurice : *Sur les Terrasses du Temps*, Messein. — Maurice Fombeure : *Bruits de la Terre*, R. Debresse. — Robert Edward Hart : *Poèmes Solaires*, « The Standard Printing Establishment », Port-Louis (Ile Maurice).

Abel Bonnard est un poète infiniment discret et délicat. Ses charmantes qualités de psychologue, qui lui ont permis d'analyser avec une finesse extrême les éléments, les conditions, l'atmosphère où se développent le mieux dans l'âme humaine les sentiments d'une authentique et réelle amitié, il en use, cette fois, avec un attendrissement amusé et, partant, amusant, et se penche, un peu narquois et, à la fois, vraiment émerveillé, sur les instincts, les mœurs, les manières d'être familières et habituelles des animaux, sur l'enchantement aussi, ou les cris d'exécration que leur approche provoque parmi les hommes et les femmes. **Les Bêtes, nos Amies...**, comme il dit, ne sont pas toutes favorablement accueillies : les *Bourdons*, les *Guêpes*, les *Mouches* peuvent s'étonner à bon droit de n'être point aimés. Les bourdons constatent que leur destin est

> D'être un ventre et d'avoir à ce ventre deux ailes,

les guêpes ne tiennent pas à piquer les visages, pourvu qu'on leur laisse piquer les fruits mûrs dont le suc doré les attire; les mouches, qui n'ont ni le miel ni la piqûre, moussent sur le seuil et recouvrent les portes des maisons rustiques, ce sont des présents que le printemps apporte. Les moustiques tourbillonnent en chantant, les mites contre lesquelles tempêtent les ménagères sont la cause de la propreté qu'on se sent contraint d'entretenir au linge et aux habits. Certes, le ton du poète s'est fait, là, ironique et moqueur; mais il s'élève et s'adoucit quand il chante, discret, contenu et caressant, les oiseaux, les libres oiseaux, les bêtes de basse-cour, le chien, le vieux chien ou le vigilant gardien du seuil, le chat, « exquis et las comme un prince d'Asie ».

Le poète nous enseigne, sans formule dogmatique, ni précepte de morale, à pénétrer, à comprendre les animaux jusqu'au plus humble. à les regarder, à les aimer. « Abel Bon-

nard, dit avec raison la prière d'insérer, a le don de saisir l'expression vraie, l'attitude juste des bêtes, d'une façon qui nous révèle ce que nous croyons déjà connaître. » Puisse un tel livre, accessible à tous lecteurs, redonner, comme il le voudrait, au public le goût de la poésie.

J'éprouve une émotion particulière, au seuil de ce « premier recueil de poèmes » que m'envoie Romain Coolus, **Exodes et Ballades,** à lire la dédicace manuscrite dont s'orne mon exemplaire : « A mon vieux camarade..., compagnon de lettres et de lutte des années héroïques de la *Revue Blanche.* » C'est vrai pourtant, nous étions bien près l'un de l'autre en cette époque si lointaine; il s'écarta vers le théâtre où il connut des succès, auxquels souvent j'ai applaudi; moi, je suis demeuré muré dans mon lyrisme exclusif. Que de souvenirs, que de pensées en hommage nous réunissent, et je rêve à ce que nous étions alors, à ce que nous aimions — à ce que nous aimerons, contre toute apparence contraire jusqu'à notre dernier jour — lorsque je vois Coolus évoquer en ses vers les figures sacrées de Stéphane Mallarmé, de Paul Verlaine, d'Henri de Régnier, de Claude Debussy, songer à Edouard Vuillard, à Henri de Toulouse-Lautrec, à notre chère et grande Louise Hervieu, à Igor Stravinsky, à Paul Fort, à Thadée Natanson..., à quelques autres encore, et rappeler par quelques souvenirs l'image qui m'est bien chère aussi des villes saintes d'Italie, Rome, Venise, Vérone, Padoue, et Ravenne, et Sienne, et San-Gimignano.

Mais le lyrisme chez Coolus n'est, hélas! qu'occasionnel; l'humour le dépare bien vite, la plaisanterie facile, même grosse, de l'homme accoutumé à la familiarité indiscrète des coulisses. Je l'aime mieux vraiment, lorsqu'il écrit, avec une malicieuse touche allusive et légère, ce résumé d'impressions de vacances :

La mer et les autos conjuguent leurs vacarmes;
C'est l'été, son repos, sa détente, ses charmes!

Parfois, il ne songe plus à plaisanter, il sait être tendre et discret : ah, Coolus, quel fin et charmant poète est celui dont vous nous avez privé, en ne fixant pas plus fréquemment de justes notations, telle celle-ci :

Ni la Seine aux jeux vifs, ni la Loire indolente,
Ni le Rhône fougueux, ni le Gave affolé
Ne me vaudront jamais ton calme inviolé,
O ma rivière, à l'aile bleue étincelante...

ou, à la page suivante, ceci :

Une journée exquise et d'une grâce amie,
Athénienne par la mesure et la clarté,
S'annonce à nous comme un présent du bel été.

Je me souviens de ces vers-là, d'un assez grand nombre qui en qualité sont analogues. Pardonnez-moi, Coolus, si je préfère oublier le surplus.

Roger Dévigne dans **Maisons sur la Mer** nous présente des poèmes dans le ton, lui aussi, le plus familier, mais c'est moins l'ironie ou l'attitude de l'humour ennemie du lyrisme, que le pittoresque de l'enluminure populaire qui anime sa verve. Ses *Aquarelles Philosophiques* sont plus colorées vivement qu'elles ne prétendent à de la profondeur; l'œil s'y distrait avec plaisir plutôt qu'il ne s'assombrit dans l'extase ou la méditation. Le moindre épisode de la rue, d'un port de pêche, des images toujours mouvantes et vivaces harmonisent délicieusement, dans un rythme décisif, leurs reflets chanteurs, comme il le dit lui-même, des *Féeries naturelles. Navire à musique, Ballet d'oursins, Chats dans les Vignes,* et la délicieuse *Noce Chinoise,* qu'on a lue dans un récent numéro du *Mercure,* se succèdent, et font songer, il le suggère aussi, à des suites qu'aurait imaginées et peintes Raoul Dufy, dans un goût très moderne ou dans une intention charmante de rappel oriental. La mer y joue en rondelles de soleil, des voiles s'approchent, multicolores, et étincellent, des jeunes filles rieuses ou qui songent s'attardent à jouir d'une longue solitude. Le décor varié respire, exalte de ses lumières ou adoucit de jolies ombres atténuées la vie, les gestes des humains ou des animaux, soit qu'ils vivent, ou qu'on en rêve. Livre et poèmes autant d'un peintre sensible à l'éclat diapré du jour, des vagues et des feuillages, que d'un poète qui lui prête, attentif et heureux, sa lyre aux sons lumineux.

Une grave et sagace introduction de Léon Laleau, le poète haïtien bien connu, nous présente de son compatriote Claude

Fabry le premier recueil, **L'Ame du Lambi.** Comme lui je suis sensible à la spontanéité souple de ces rythmes qui évoquent la richesse variée des danses chantées au bord de la mer caraïbe. Qu'importent les théories relatives au vers classique ou au vers qu'on appelle libre? Le résultat seul importe, et il est hors de doute que les poèmes de Claude Fabry déploient leur ligne onduleuse et émouvante dans l'éclat le plus nuancé d'une belle et harmonieuse lumière. Surtout les poèmes d'amour enlaçant dans leur mollesse souriante de grâces et d'ardeur parfois plaintive la beauté de l'aimée ont un accent bien personnel, mais d'autres aussi, qui se dressent, plus guerriers ou plus mâles, ne manquent point de grandeur. Et des heures de piété discrète et touchante sont avec maîtrise évoquées, quand il convient :

Sur l'énigmatique sourire du mort,
on avait, pour jamais, abattu
l'étroit couvercle de la bière.

Et la veuve et les marmots,
et tous ceux, venus là pour conduire
en sa demeure dernière
l'homme fauché,
avaient, douloureusement, ensemble sangloté.

Comme le déclare Léon Laleau, le jeune poète atteint la qualité qui seule importe : il est lui-même et il est vrai. Mais que Laleau me le pardonne, je tiens à rectifier un menu point d'histoire littéraire dont il fait état dans sa préface : ce n'est pas, sous la coupole, le vicomte Eugène Melchior de Vogüé qui reçut Henri de Régnier, mais le comte de Mun, qui, lui, effectivement (et non pas, que je sache, E. de Vogüé) avait été antérieurement officier de cuirassiers.

Robert Maurice, auteur de **Sur les Terrasses du Temps,** semble bien nourri de la moelle éloquente des grands romantiques. Il ne s'en doute qu'à peine, je crois, car sa sincérité est absolue, et, à leur école, il a hérité une qualité primordiale, le souci de la composition. Ses poèmes sont inscrits entre un préambule et une conclusion, qui se répondent, se font souvent écho. De cela je le loue. Mais j'aimerais qu'il osât, je devrais dire qu'il cherchât, davantage. Ses élans se conforment avec trop de facilité à des gestes ou attitudes

qui nous sont connus, ses paroles répètent ce qu'elles ont entendu et appris, sans effort, c'est pourquoi il ne s'en défend pas. Il faudrait à ce qu'il risque plus de contrôle, d'examen et de volonté. Qu'il ait une verve spontanée et ample, je n'en disconviens certes pas, mais l'inspiration première ne suffit pas, il la faut savoir diriger, la nourrir, la dominer.

Je ne puis que signaler **Bruits de la Terre,** mince brochure de vers réalistes et pittoresquement humouristes que fait paraître aux Editions R. Debresse le curieux poète Maurice Fombeure, et le florilège où, sous le titre **Poëmes Solaires,** le beau poète de l'Ile Maurice, Robert-Edward Hart, réunit des poèmes significatifs des faces diverses de son grand talent.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Georges Duhamel : « Chronique des Pasquier » : *Les maîtres*, Mercure de France. — *Les Libertés françaises*. — André Rouveyre : *Silence*, Mercure de France. — Yves Florenne : *Les Bâtisseurs*, Mercure de France. — Hélène Fortoul : *Maison rose*, Tisné.

Dans le sixième volume de la « Chronique des Pasquier », **Les Maîtres,** M. Georges Duhamel nous montre son héros, Laurent, faisant au laboratoire sa double éducation morale et professionnelle. L'une ne va pas (ou ne devrait pas) aller sans l'autre, dans aucun métier, à plus forte raison dans celui qu'il a choisi. Laurent s'est voué à la science, qui est, aujourd'hui, l'émule de la religion, si elle ne lui fait concurrence; et il n'a pas tort d'attendre de ses maîtres, non seulement des leçons, mais un exemple. Ces hommes qu'il admire, il voudrait pouvoir les vénérer, les aimer... Dans son juvénile enthousiasme, il souhaiterait — je n'exagère pas — qu'ils fussent des saints ou, du moins, qu'ils eussent, avec la dignité, le désintéressement, ce pouvoir d'abnégation même dont jusqu'ici on n'avait demandé logiquement qu'aux serviteurs de Dieu de témoigner. Il est déçu, comme bien l'on pense; car le service intellectuel est une chose; et le service spirituel en est une autre. Les lettres qu'il écrit à son ami, le juif Justin, ce créateur ou cet animateur du phalanstère de Bièvres, sont toutes pleines de son chagrin, de sa douleur de voir que les pontifes de la science ont toutes les faiblesses

des hommes... Une rivalité irréductible dresse l'un contre l'autre Chalgrin et Rohner, les deux grands savants auprès de qui le jeune biologiste travaille. Rivalité d'idées, de doctrines, sans doute; mais qui engage les passions. Rohner est le rationaliste intégral. Chalgrin, au contraire, vers qui vont, il me semble, les secrètes préférences intellectuelle et sentimentale de Laurent, ne croit pas que la raison puisse expliquer tout. Il se méfie (comme je l'approuve!) de la « superstition nouvelle » qui est en train de se créer. « La connaissance rationnelle peut reconnaître sans honte, dit-il, qu'elle n'est pas la seule possible et qu'il y a d'autres voies, qui sont peut-être dangereuses, mais qui conduisent quand même quelque part... » Cette vue d'avenir, que tant d'idéologies systématiques obscurcissent présentement, un être tout d'une pièce comme Rohner ne saurait l'admettre. Il y a du Robespierre ou du Saint-Just, du Karl Marx et de ses disciples enragés de refaire le monde, chez ce ferme tenant du rationalisme. Rien ne saurait le faire fléchir; pas même le geste auquel se résigne chrétiennement son adversaire, beaucoup plus humain que lui, dans l'espoir d'une réconciliation... Mais si Laurent n'a pas vu se réaliser le beau rêve que j'ai dit; s'il a été déçu par ses maîtres, en vivant en contact étroit avec eux, il a profité des réflexions que leurs actes l'ont amené à faire. Il en a tiré l'enseignement qu'ils comportaient : celui de la relativité de tout; du mélange de grandeur et de petitesse de la bête verticale. Thème pascalien (« si tu t'abaisses, je t'élève; si tu t'élèves, je t'abaisse ») et que M. Duhamel a admirablement orchestré dans son récit en montrant à côté de la misérable rivalité des deux maîtres de Laurent, Justin soupçonneux, Jean-Paul Sénac roulant à la déchéance jusqu'au suicide, l'exquise Cécile contractant une union médiocre... En revanche, Laurent surprend chez son père un quart d'heure d'héroïsme. Il n'y a guère que Joseph... Mais Joseph est sa propre dupe, quand il joue la comédie de l'homme ruiné. Le pauvre diable! Il se bafoue lui-même, à défaut de se surpasser. « Je ferai mon optimisme de toutes mes déceptions... », déclare Laurent. C'est ainsi que le sage se forme. *Les Maîtres* est l'œuvre d'un sage et que l'humour aide à sourire. Il faut relire ce livre pour en épuiser

la substance — et l'émotion, et la générosité. Quelles pages émouvantes que celles qui ont trait à l'amitié de Laurent pour Catherine Houdoire, et qui évoquent la mort de l'obscure laborantine! Lisez (pp. 108, 109) ce que dit Rohner des politiciens, et, Laurent, des yeux avec lesquels l'homme de science voit les autres êtres (p. 224). Il faut savoir un gré infini à M. Duhamel de l'effort qu'il fait pour préserver la notion si précieuse d'individu — en tenant compte des justes obligations commandées par l'altruisme — en nos temps de disciplines collectives et d'aspirations grégaires. Mais ce que j'admire le plus dans *Les Maîtres*, c'est l'harmonie générale, *le ton* de ce récit, qui remet tout de suite le lecteur en familiarité avec les personnages de la « Chronique des Pasquier », le replonge dans l'atmosphère des précédents volumes. Cela, c'est du très grand art.

Je ne voudrais pas quitter M. Duhamel sans signaler qu'une nouvelle librairie, **Les Libertés françaises**, vient de publier de lui, sinon son chef-d'œuvre, du moins son œuvre la plus populaire, la *Vie des martyrs*, à 7 fr. 50. La représentation du volume est parfaite, et le texte *intégralement* reproduit. Telle est l'originalité, en effet, de l'initiative des « Libertés françaises » qui ont déjà donné ce maître roman, *La Pécheresse*, d'Henri de Régnier, *Du cran!* de Kipling, *L'Ile du Docteur Moreau* et *Les premiers hommes dans la lune*, de Wells : les ouvrages édités par elles sont présentés dans toute leur étendue, sans coupures, sans modifications ni interprétations d'aucune sorte. Cette nouvelle collection contient, en outre, des inédits : *Le Front populaire*, par M. Jean Jacoby, et... *La lumière intérieure chez Jeanne d'Arc, fille de France*, par le signataire de ces lignes. Il ne m'appartient pas d'analyser, encore moins de juger, cet ouvrage qui relève de la littérature. Je me bornerai à dire que je n'y ai point fait de la vie de l'héroïne un nouveau récit. C'est aux textes mêmes de Jeanne (aux propos rapportés d'elle par les témoins de son épopée, à ses réponses à ses juges) que j'ai recouru — renonçant à la forme narrative — pour présenter son âme exceptionnelle sous sept aspects : *la foi, le bon sens, l'héroïsme, la charité, la pureté, la bonne humeur* et *la poésie*. J'ai taillé les facettes du diamant et je les ai placées successivement

sous un rayon de lumière pour les faire scintiller. Il m'a semblé que l'entreprise pouvait avoir, à l'heure actuelle, son utilité.

Silence, par M. André Rouveyre, est la suite ou, plutôt, l'épilogue de ce roman si digne de son titre, *Singulier*, qu'il a publié voilà près d'un lustre. Le héros en était, on s'en souvient peut-être, un agonisant qui s'efforçait de transcender son amour, ou qui mourait, avec lui, à la vie terrestre — à la vie matérielle pour mieux dire. Il s'est séparé d'Adèle, sa maîtresse, qui s'est mariée, qu'il a mariée (?), et il a placé auprès d'elle sa sœur Léone, pour la surveiller, lui servir d'ange gardien, en quelque manière, ou de directrice non « de conscience », mais de cœur et surtout d'esprit. Léone a pour tâche de rappeler à Adèle (qui avait attenté à ses jours) l'*Absent* qui a survécu à son mal, de lui faire sentir sa présence, jusqu'à l'obsession... Aussi bien, une sorte d'identification de la sœur avec le frère, de substitution de la sœur au frère, semble-t-elle s'opérer au cours du rôle qu'a accepté de tenir la pauvre Léone qui s'épuise, se consume dans cette gageure pathétique, surhumaine, et, dans une certaine mesure, diabolique, puisque l'orgueil l'inspire et que les tourments de l'inceste en sont l'enjeu... Elle n'échappera à son enfer que par le suicide. Faut-il voir là un acte symbolique? Après avoir connu la mort physique — ou son équivalent — le héros de M. Rouveyre connaît la mort spirituelle, par personne interposée. Ce janséniste de l'amour s'est crucifié, les bras levés, *non ouverts*, à l'image du Christ des gens de Port-Royal, lesquels ne croyaient pas, comme on sait, que la Passion dût nous racheter tous. Mais il ne faut pas chercher à mettre trop de précision sur la pensée, sur la casuistique extrêmement subtile de M. Rouveyre, qui traduit, je crois, un état d'âme, une tendance, de caractère encore plus espagnol, peut-être, que janséniste. *Singulier* et *Silence* sont des manuels qui nous enseignent l'insatisfaction, nous révèlent jusqu'où l'âme déchirée peut s'élever dans sa poursuite de l'absolu. Il appartient à chacun d'en dégager sa lumière, ou d'y prendre la mesure de ses moyens, à la façon d'Adèle, elle-même d'ailleurs, qui a trouvé sa loi dans l'épreuve qu'elle a subie. Son amant l'a délivrée de l'amour qu'elle avait pour

lui. Il l'a faite l'égale de lui-même à cette céleste altitude où les étoiles, qui semblent voisines, brûlent silencieusement dans la solitude de la nuit, comme a dit le poète. C'est cruellement beau.

M. Yves Florenne a des dons de conteur admirables et que, malgré sa jeunesse, il a le mérite de vouloir employer à de grands sujets. Celui de **Les Bâtisseurs,** sa dernière œuvre, est de taille puisqu'il ne traite de rien de moins que du problème social, et qu'il oppose une Française de génie (les féministes lui sauront gré de cette création), Catherine Fernay, fidèle au vieux système capitaliste, à un demi-Russe, communiste fervent, Michel Varguine. Un roman à idées, donc, pour ne pas dire un roman à thèse, voilà ce qu'il a eu le courage d'aborder; et il s'est tiré à son honneur de cette ingrate entreprise. Ingrate, techniquement parlant, d'abord, car il fallait, sans heurter la vraisemblance, faire deux idéologies contraires s'affronter. Mais M. Florenne a eu l'heureuse hardiesse de jouer la difficulté : il a fait faire un voyage d'étude à son héroïne, à la frontière de la Sibérie, où sont les pétroles qu'elle convoite, et il l'a mise dans une situation telle qu'elle dût vivre côte à côte avec son adversaire... Le talent descriptif et le sens épique de M. Florenne l'ont, ici, merveilleusement servi. Les discussions entre Catherine et Michel — fort belles, d'ailleurs (pp. 180 à 197) — ont un cadre si pittoresque, elles sont prononcées dans des circonstances si dramatiques, qu'on ne songe pas à leur reprocher, je ne dirai pas d'être didactiques, mais d'un caractère extra-romanesque, car, et c'est là le second obstacle que M. Florenne avait à surmonter, le lecteur se montre, en général, assez rebelle aux récits qui ont l'ambition de le faire penser ou qui lui proposent avec trop de franchise les deux aspects d'une question, lui donnent un problème de morale ou de sociologie à résoudre, s'ils ne le résolvent pas pour lui... Trouvera-t-on exceptionnelle l'héroïne de M. Florenne, cette femme d'une intelligence et d'une énergie hors de pair, qui dirige avec tant de maîtrise une Compagnie de pétroles? S'étonnera-t-on, en outre, de son initiative d'aller se rendre compte sur place des terrains qu'elle achète aux Bolcheviks? Mais on n'a pas à chicaner un auteur sur ses

audaces, quand son récit a de « la crédibilité » comme disait Bourget, qui eût aimé ce livre. L'intrigue même, la naissance et l'épanouissement de l'amour (on s'y attendait) entre Catherine et Michel est, sans doute, ce qu'il y a de plus faible dans le roman de M. Florenne. On y relèvera, de surcroît, comme une maladresse, la présentation, dès le début, d'un personnage auquel il n'est plus fait qu'une courte allusion par la suite... Mais je passe sur ces détails. Ils ne sauraient faire oublier l'aisance de la narration, la solidité du style, la hauteur des idées par quoi l'auteur du *Hameau de la Solitude* justifie l'espoir que l'on avait mis en lui.

Dans **Maison rose**, par Mme Hélène Fortoul, une âme cherche la voie vers la plénitude, à travers du pathétique — une âme mâtinée de provençale et de princesse russe : mannequin, d'abord, à Paris; ensuite hôte de ses parents de Nice et maîtresse du seul mâle de la famille, son cousin Renier, frêle, ardent, un peu génial, un peu raté; après, veuve, avant les noces, du fol que tue la morphine, et à qui elle aurait pu se dévouer; enfin, servante dans une ferme de la montagne, au-dessus de Nice... A cet énoncé, on envisage avec terreur des préciosités, des puérilités montées sur les échasses philosophiques de la psychanalyse, tout le trousseau de fausses clés pour fausses énigmes qu'a terriblement fatigué la littérature, surtout féminine. Or, il y a très peu de tout cela; mais en revanche, une recherche sincère des voies et moyens de l'inquiétude morale, beaucoup de simplicité dans la description de ses états successifs. A côté d'un type tout en marbre, de méridionale ancrée dans ses certitudes héréditaires, la demi-slave flottante, tâtonnant vers des fonds définitifs, est délicieusement humaine d'humilité. La dernière partie, particulièrement difficile à traiter sans emphase — traire les vaches, faire la lessive, donner le son aux porcs — est parfaite de ton. Le style a la même richesse discrète que ce qu'il recouvre.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

L'Echange, trois actes de Paul Claudel, au Théâtre des Mathurins. — *Asmodée*, cinq actes de François Mauriac, à la Comédie-Française.

On nous a rappelé à propos de cette représentation, et on

a eu raison de le faire, que l'**Echange** fut composé vers 1893, et je n'ai pu m'empêcher de considérer ce qui se passait cette année-là. Cette date se place dans une série d'années que l'on peut qualifier d'héroïques pour la plupart des maîtres qui joignent le XIXe au XXe siècle. Vers ce temps-là ils se manifestent et sont contestés. Ceux-là mêmes dont les apothéoses se préparent secrètement sont encore discutés. 1893, c'est l'année où Debussy donne son quatuor. Mallarmé réunit dans *Vers et Prose* la fleur de sa production. Verlaine écrit ses toutes dernières poésies. Maeterlinck, un an plus tôt, a donné *Pelléas*, tandis qu'un an plus tard Maurras donnera le *Chemin de Paradis*, cependant qu'en ce qui concerne Rodin, l'an 1893 marque à peu près le milieu du drame des *Bourgeois de Calais*. Le chef-d'œuvre ne satisfaisait point ceux qui l'avaient commandé et l'on faisait tout son possible pour différer son installation; mais là n'est pas ce dont il s'agit aujourd'hui.

Les maîtres que je viens d'énumérer ne se manifestaient alors que dans la contestation. Aucun d'eux ne recueillait l'approbation générale. Les plus favorisés jouissaient d'un auditoire étroit et resserré. Claudel au même temps avait l'impression, quant à lui, de parler à travers de la ouate, tant était absolue l'inattention du public à l'égard de ses ouvrages. Peu d'auteurs eurent plus de mal que lui à se frayer une voie à travers le silence et l'incompréhension. Aujourd'hui même, où tous ceux que j'ai nommés d'abord jouissent enfin de la réputation et même de la popularité qui leur était bien due, il ne semble pas que Claudel soit en parfaite possession de celles où il pouvait prétendre. Ecrivain d'avant-garde, dès avant 1893, il demeure écrivain d'avant-garde en 1937, — à quarante-quatre ans et plus, à une vie d'intervalle. Voilà qui ne manque pas d'une certaine grandeur. Et depuis qu'il fut écrit, *l'Echange* ne fut joué qu'en 1914 avant de l'être cette saison. Quel étrange destin! les *Bourgeois de Calais* sont populaires et figurent, ensemble ou séparés, au milieu de nombreuses cheminées, bourgeoises elles aussi. Le quatuor de Debussy est diffusé par T. S. F., sans d'ailleurs rien perdre de sa beauté; Maeterlinck... n'en parlons point, par respect pour nos amours de jeunesse.

L'œuvre de Claudel jouit du respect que sa personne inspire, mais il semble bien que dans sa masse le public n'ait pas avec elle de familiarité. C'est dommage pour cette masse du public. On voudrait pour elle qu'elle ait une connaissance intime d'un ouvrage tel que *l'Echange*, et d'autant plus que ce drame n'est point d'un abord difficile et qu'il pourrait servir d'un passage vers des régions plus escarpées de l'œuvre claudélien.

Ce que *l'Echange* montre à première vue de plus frappant, c'est la simplicité de sa dramaturgie et le mépris qu'on y voit des vaines adresses théâtrales. Le conflit se noue entre quatre personnages, sommairement définis, mais profondément analysés. Il sert si peu à peindre la vérité extérieure qu'on pourrait le prendre pour une allégorie. Les situations qu'on y voit sont excessives jusqu'à l'invraisemblance, et l'on n'imagine point que, dans le cours de la vie possible, un homme achète si crûment sa femme à un autre homme, ni que le couple adultère injurie si cruellement la femme infortunée aux dépens de laquelle ils cherchent leur bonheur. Mais toutes ces déformations donnent précisément à l'œuvre le caractère de ce à quoi les peintres, dans la langue de leur profession, donnent le même nom. Elles rendent le caractère des choses plus sensible et plus évident : c'est par elles, pourrait-on dire, que se voit transposée la réalité dont elles haussent et rehaussent le style.

Le hasard est singulier et malveillant. Il nous propose, la plupart du temps, des sujets dont nous ne parvenons pas à tirer une chronique entière, tandis qu'aujourd'hui, au contraire, il nous en offre deux dont chacun vaudrait seul plus d'espace qu'une chronique. En effet, trois jours après la reprise de *l'Echange* eut lieu la première à la Comédie-Française de **l'Asmodée** de M. Mauriac, pièce qui constituait les débuts au théâtre de cet écrivain célèbre. C'était là un événement qui ne pouvait manquer d'émouvoir tout ce qui se soucie encore de la chose littéraire et qui compose un monde qui demeure plus nombreux qu'on ne le suppose. Il a eu la satisfaction de voir la réussite répondre à l'entreprise qui piquait sa curiosité. *Asmodée* a rencontré un succès très vif. Dès que le rideau s'est levé, on s'est senti dans une atmo-

sphère inhabituelle. Une inquiétude vibrait dans l'air. D'où provenait-elle? On ne l'aurait su dire. Ce qui s'offrait aux regards était la simplicité même. C'était à quoi les tapissiers décorateurs donnent le nom de *living room :* une vaste pièce, à la fois intime et commune, ensemble vestibule et salon, ouvrant sur le perron d'un parc, laissant voir le départ d'un escalier et commandant une salle à manger, ainsi que d'autres pièces familières. Une jeune fille était au piano. Elle étudiait une sonate de Mozart. Son institutrice, assise auprès d'elle, travaillait à l'aiguille en comptant la mesure, un, deux, trois, quatre; des enfants jouaient; rien n'était plus tranquille et plus limpide; on ne prononçait que des mots justes et quotidiens, et déjà cependant on sentait un malaise latent.

L'idée que ce que l'on entendait était de M. Mauriac suffisait sans doute à le provoquer, et, pour autant que l'on sût à quoi l'on devait s'attendre de la part de cet écrivain, on se préparait au drame en regardant ce tableau paisible qui eût promis des aventures bénignes et optimistes s'il avait été agencé par un esprit d'une autre essence.

Le drame apparut bientôt. Il offrait aux yeux l'apparence d'un homme inquiétant, à l'âme complexe, qui nourrissait d'étranges desseins, et qui rêvait d'asservir les habitants de la belle maison dont le rideau levé nous avait révélé un des aspects. Mais je ne veux pas en si peu d'espace essayer de commenter cet ouvrage d'une exceptionnelle densité. Je ne me tiendrai pas quitte envers lui avec un compte rendu rapide. J'ai tenu à constater sans tarder sa réussite, qui piquait si vivement la curiosité des lecteurs de M. Mauriac qui le voyaient aborder le théâtre. Plus tard, quand la pièce sera bien installée dans sa vie théâtrale et qu'au contact du public elle aura pris sa figure définitive, comme sa pleine signification, je la reverrai pour l'examiner à loisir.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Georges Simon et André Dognon : *Précis de physique*, Masson. — Pierre Humbert : *De Mercure à Pluton*, Albin Michel.

Le Précis de physique de Georges Simon et d'André Do-

gnon (1) fait pendant au *Précis de chimie* d'Albert Tian et de Jean Roche (2) : onze cents pages de physique, mille pages de chimie, bourrées soit d'équations, soit de formules, tel est, indépendamment de la biologie animale et végétale, le bagage intellectuel qu'il importe d'acquérir au cours du P. C. B., seule et unique année d'initiation scientifique à l'exercice de la médecine.

Et encore il s'agit de teinter le praticien des notions actuellement importantes, en étant bien sûr que l'étudiant de vingt ans risquera de perdre pied, quand, dans une trentaine d'années, les sciences auront à nouveau progressé à pas de géants. Plus son initiation actuelle sera solide, plus cet inconvénient futur sera atténué. Mais comment comprendre ces deux livres (ou d'autres analogues), si l'enseignement secondaire n'a pas préparé les choses? La durée et la capacité humaines étant limitées, il faut jeter du lest. Et, nous souvenant du *mot* du docteur Raymond Sabouraud (3) : « C'est par le grec que nous ressemblons encore aux médecins de Molière », il conviendrait d'abandonner les langues mortes, tant qu'elles ne sont qu'une gêne et avant qu'elles ne deviennent un danger. Truffer les futurs médecins de grec et de latin, c'est autant qui vient en déduction de leur esprit scientifique (déjà bien restreint); cela ne peut leur servir qu'à briller dans la « bonne société » (par ailleurs, un peu niaise), mais la santé des malades se soucie peu des belles phrases du médecin.

On pense parfois, écrivent Simon et Dognon dans leur Avant-Propos (p. v), que la culture en physique n'a pas à dépasser celle de *l'honnête homme :* à la vérité, le praticien ne peut que gagner à développer en lui le véritable esprit scientifique. Que d'efforts stériles, que de méprises fâcheuses il éviterait, à lui et aux autres (4), s'il avait été accoutumé à la rigueur d'observation et de

(1) Le premier est professeur à la Faculté des Sciences de Dijon; le second, agrégé de physique médicale, a collaboré aux *Leçons de physico-chimie* d'André Strohl (*Mercure de France*, 15 mars 1932, pp. 678-679) : « A côté d'un chapitre fort réussi sur les colloïdes, André Dognon n'est pas toujours rigoureusement exact, lorsqu'il traite de la cinétique chimique et des piles de concentration. »

(2) *Mercure de France*, 15 mars 1936, pp. 598-599.

(3) *Ibid.*, 15 mars 1932, p. 682.

(4) A propos des méfaits de l'électricité (page scientifique des *Nouvelles Littéraires* du 24 septembre 1932), nous avons estimé « à 50 p. cent la

raisonnement. Y a-t-il jamais eu plus que de nos jours de verbiage pseudo-scientifique, dont le vocabulaire est emprunté à la physique? Les mots de courants, d'ondes, de radiations, sont employés à tort et à travers (5); il importe que le futur médecin soit capable de reconnaître le caractère illusoire de méthodes pseudo-scientifiques, auxquelles le vulgaire, dans son ignorance et son désir du merveilleux, peut ajouter foi, mais qui n'ont aucune valeur aux yeux d'un critique éclairé.

L'ouvrage débute par une excellente *introduction mathématique,* qui peut, au besoin, suppléer à la lecture du petit chef-d'œuvre du physicien Léon Brillouin, paru dans la même collection (6).

Les six parties principales du livre s'occupent successivement : de l'énergie mécanique (y compris l'acoustique), de l'énergie thermique, des états de la matière et des théories moléculaires, de l'énergie électrique (7), de l'énergie rayonnante, enfin de la radioactivité et de la constitution de la matière. Dans l'ensemble, excellente présentation, bien proportionnée, tout à fait au point, au courant des conceptions modernes : dépassant leur but, qui était d'avertir les futurs médecins (et même les praticiens, s'ils consentent jamais à s'en donner la peine), Georges Simon et André Dognon nous offrent *la physique de l'homme cultivé,* servant d'intermédiaire entre les manuels élémentaires des lycées et l'initiation plus complète de Georges Bruhat (8), s'adressant à tous

proportion des êtres humains qui se tuent par ignorance (ou par légèreté) et à 40 p. cent le nombre de ceux dont la fin est imputable aux fausses manœuvres de gens qui les ont laissés mourir. Chiffres évidemment très approximatifs, mais qui indiquent que seulement dix pour cent des décès constatés proviennent de l'imperfection présente de la science ». Comme on le voit, il s'agit bien de mettre en vedette les anecdotes puériles d'Ovide et de Xénophon!

(5) Sans que personne — ou presque — s'en aperçoive. Dans ce domaine, les dires d'un médecin ne méritent guère plus de créance que ceux d'un militaire ou d'un avocat...

(6) *Notions élémentaires de mathématiques pour les sciences expérimentales* (*Mercure de France,* 15 avril 1936, pp. 372-374).

(7) C'est en électricité que se trouvent les principales imperfections : confusions à propos de la force électromotrice et de la force contrélectromotrice (pp. 497, 499, 582), imperfections sur le champ magnétique (p. 522) et le champ électromagnétique (p. 716), sur la puissance du courant alternatif (p. 678), l'intensité efficace (p. 677) et la fonction sinus carré (p. 205). Soit une centaine de petites inexactitudes, ce qui n'est rien dans un tel ensemble de documents!

(8) 2.600 p. in-8° avec 2.000 figures. Cf. *Mercure de France,* 15 octobre 1924, pp. 467-468; 15 mars 1927, pp. 675-676; 15 septembre 1931, pp. 665-667; 15 mars 1934, pp. 594-595.

ceux — physiciens d'abord, mais aussi mathématiciens, chimistes, biologistes — qui ont besoin de connaître la physique pour la développer ou l'appliquer.

§

De Mercure à Pluton, par Pierre Humbert, professeur de mathématiques pures à Montpellier, accuse 190 pages, dont 120 pages seulement de texte (il est vrai que les 70 pages restantes, le plus souvent blanches, comprennent seize belles photographies). Cette statistique est utile, car, sur le papier perdu, on aurait pu parler de l'espace interplanétaire, des comètes et des météores, de la loi de Bode et de la théorie marégène de James Jeans, toutes questions qui rentraient directement dans le sujet traité.

André George, qui présente le livre (9), écrit que « le prodigieux essor de l'astronomie stellaire, les résultats de l'observation ou de la théorie, relatifs aux étoiles, aux nébuleuses, à l'expansion même de l'Univers, tout ce bouillonnement de science qui semble un grandiose feu d'artifice, parfois a relégué un peu dans l'ombre les études consacrées au système solaire » (10). Mais ce livre ne se remarque pas seulement par les fâcheuses lacunes qu'on a dites : il contient de grosses inexactitudes et nous révèle un état d'esprit singulièrement tendancieux (ce que l'auteur, en d'autres circonstances, appellerait du « sectarisme »). Voici pour les hérésies : pourquoi répéter (sans objections) que la Lune se serait détachée de la Terre « il y a soixante millions d'années » (p. 57), alors que les déterminations de tous ordres convergent pour affirmer que notre globe possède une croûte solide depuis *deux milliards* d'années? La formation du crétacé est plus ancienne que la date indiquée!!! Pourquoi écrire que l'homme est apparu sur la Terre « depuis quarante ou cinquante mille ans » (p. 58), tandis que tout le monde s'accorde à admettre que nos ancêtres sont *devenus* des hommes

(9) *Les Nouvelles littéraires*, du 20 novembre 1937.

(10) Ce faisant, André George interprète (et rectifie) la première phrase de l'ouvrage en question (p. 9) : « Les merveilleux progrès réalisés depuis une trentaine d'années en astronomie stellaire, les révélations apportées par l'application aux étoiles et aux nébuleuses de l'analyse spectrale, les grandioses recherches sur l'étendue, la composition et l'extension (*sic*) de l'Univers, ont fait un peu négliger l'étude de notre système solaire... »

il y a 300.000 ans? De même, il paraîtrait (p. 71) qu' « au grand soir du monde » (l'idiosyncrasie de l'auteur commence à se manifester), la Lune tombera peut-être sur la Terre, alors qu'il est certain que, si notre satellite s'approche trop de nous, il se brisera et s'organisera en anneaux.

Si j'ai bien aimé cet « œil de Caïn » (p. 52) (tout à fait réjouissant, dans une science où les désignations sont mythologiques), auquel Humbert compare la Terre immobile, vue dans le ciel qui environne la Lune, l'auteur témoigne d'une certaine méconnaissance des récents résultats de la cosmogonie, en évoquant le « commencement du monde..., où les ténèbres couvraient la face de l'abîme (*sic*) » (p. 56) : dès 1933, le thermodynamicien américain R.-C. Tolman ne montrait-il pas que « nous n'avons plus le droit de croire que l'Univers *a été créé* à une époque finie dans le passé » ?

Certes, on peut fort bien étudier spécialement les satellites du Soleil et les satellites de ses satellites, à la condition toutefois de ne pas perdre le « reste » de vue. Ce « reste » qui est à peu près ce qu'est le tour de la Terre par rapport à un centième de millimètre. Sinon, on se trouve dans la situation, un tantinet comique, de *Claudine à l'Ecole,* qui, réprimandée pour ses fautes d'orthographe dans une composition d'histoire, répondait ingénument : « Ce n'est pas une dictée. » Cette remarque nous est venue à l'esprit, en lisant dans l'index alphabétique des savants le nom d'Isaïe; nous avons cru d'abord à une coquille et supposé que le violoniste Eugène Isaye avait pris l'astronomie comme violon d'Ingres! Mais on lit à la page 171 :

Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'y a qu'une seule planète dont on puisse dire, avec Isaïe, que « Dieu n'en a pas fait un chaos, mais l'a formée pour être habitée », c'est la Terre.

Entre « planète » et « dont », il n'y a pas les mots indispensables, les mots les plus importants de la phrase : « *autour du Soleil* ». C'est vraiment avoir la vue un peu courte, que de tenir pour nulles et non avenues la centaine de milliards d'étoiles qui forme notre Galaxie et la centaine de milliards de galaxies qui forme l'univers (Eddington *dixit*). Un autre quaker (11), doublé également d'un illustre astronome, James

(11) En ce sens que, comme Eddington et Humbert, il se complairait

Jeans, évalua, dans une théorie aujourd'hui classique, à une étoile sur cent mille celles qui sont entourées de planètes.

Soyons larges! Et admettons que, sur cent mille étoiles-à-planètes, il y en ait *une* sur laquelle la vie est possible. Admettons que, sur cent mille étoiles à planètes habitées, il y ait *une* planète qui porte des êtres aussi évolués que l'homme. Calculons alors le nombre des messies nécessaires pour que chaque planète habitée par des hommes ait son Christ rédempteur, et que chaque Christ rédempteur ait à s'occuper d'une planète habitée par des hommes. On en déduit sans peine que Dieu a dû envoyer de par le monde quelque chose comme dix millions de ses fils, pour sauver autant d' « humanités damnées ». En paraphrasant l'aphorisme bien connu, « un peu de science » laissait croire à un seul genre humain; « beaucoup de science » en fait découvrir *des tas*. La plupart des autres affirmations scientifiques, dont Pierre Humbert se fait — très justement — l'écho, sont du même ordre de certitude que le fait qu'il a consciemment ou inconsciemment oublié.

Mais, comme dit d'autre part l'astronome A. Danjon (cité ici-même, p. 110) à un autre propos, « il convient de jeter un voile sur cette fâcheuse histoire ». Loin de moi de suggérer que le petit livre de Pierre Humbert s'apparente à cette médiocre « astronomie anecdotique », mise à la mode par Camille Flammarion et par Théophile Moreux. On lui pardonnera ses détails trop techniques, sans intérêt général, ses allusions extrascientifiques, ses erreurs mêmes, en lisant des pages excellentes sur la découverte de Neptune (pp. 150-155) et surtout sur les canaux de Mars (pp. 92-113) : c'est là une bonne documentation sur la pathologie de la recherche et sur l'impassible objectivité de la science.

MARCEL BOLL.

HUMANISME

Humanisme et naturisme, ou naturalisme : ce sont là les deux termes d'une de ces éternelles antithèses auxquelles

(pour un peu) à recopier un verset de la Bible dans chaque interligne des tables de logarithmes. C'est ce que, dans *l'Origine des Mondes* (p. 167), Paul Labérenne appelle « introduire dans la science sa marchandise religieuse ou mystique » (*Mercure de France*, 15 septembre 1936, p. 591).

peuvent se ramener tant de problèmes philosophiques. Convient-il d'écouter les leçons de la nature, de nous livrer, comme certains de nos voisins aujourd'hui nous y convient, à l'appel des forces telluriques, aux attraits de l'inconscient et des puissances aveugles que le civilisé réprime d'habitude en lui ou dissimule? Ou devons-nous, dans notre « orgueil humain », nous dresser contre tout mysticisme irrationnel, voir toujours plus clair en nous-mêmes, dominer par la volonté ou l'intelligence les impulsions de notre instinct, les suggestions de nos désirs ou les vertiges du sentiment? Tel est le débat, plus que jamais actuel, qu'ont posé bien des controverses récentes. Voici un livre, *Humanism and Naturalism*, écrit en anglais par un jeune philosophe suédois, Folke Leander, et publié à Göteborg, qui examine les idées du Baron Seillière et les confronte avec celles des deux grands champions américains de l'humanisme, Irving Babbitt et Paul Elmer More.

L'auteur n'a point cherché à formuler ici une doctrine neuve ou originale. Il procède modestement à l'analyse des ouvrages de Seillière, Babbitt, More et de quelques autres auteurs à l'occasion. Avec le secours d'une érudition remarquablement vaste, parfois touffue à l'excès, un peu juvénile dans son déploiement de citations en diverses langues, il s'efforce de confirmer, par les données de la psychologie et de la philosophie actuelles, les doctrines humanistes.

L'œuvre du Baron Seillière, l'une des plus volumineuses, des plus obstinément « unes », et des plus considérables à tous égards de notre temps, n'a pas toujours connu en France le rayonnement qu'elle méritait. Il est réconfortant de voir en quelle estime la tient un philosophe étranger et quelle influence souterraine elle a exercée sur des penseurs originaux en divers pays. Elle est d'ailleurs si monumentale qu'il n'est pas inutile de la trouver condensée et interprétée par un admirateur critique et lucide.

Chez Fénelon, Rousseau, Proust, Lawrence, etc., le Baron Seillière a décelé et combattu l'impérialisme mystique sous toutes ses formes, et notamment sous sa forme naturiste : cet impérialisme mystique étant la volonté de puissance nietzschéenne, se cherchant des alliés divins et adorant, depuis un

siècle et demi, la déesse Nature. M. Folke Leander suit le penseur français dans l'immense croisade anti-romantique qu'il a prêchée infatigablement. Il dénonce à sa suite la divinisation du sentiment (le *Gefühl ist alles* de Faust) chère à tous les romantiques, l'abandon au vertige (*Dem Taumel weih' ich mich,* s'écrie également le héros gœthéen), le culte du rêve avidement pratiqué par les romantiques allemands, le mysticisme démocratique qui proclama en France que toute vertu vient du Peuple, le mysticisme racial qui, semé par Gobineau, fleurit dans l'Allemagne d'aujourd'hui.

Ce mysticisme romantique n'est point sans valeur, pourvu qu'il soit dominé et comme canalisé par des forces plus hautes, et surtout par l'humanisme largement conçu. Car humanisme ne veut point dire amour sentimental et déclamatoire du genre humain ou des masses, mais attachement raisonné à ce que l'homme devrait être, grâce à la discipline et à la culture. Le Baron Seillière ne nous demande point de retourner à un classicisme chimérique, et d'ailleurs conçu aujourd'hui avec une sécheresse excessive, vidé de tout contenu vivant et fécond. Il nous propose une compréhension large et juste de la tradition, laquelle doit être un point de départ, mais non un point d'arrivée, non une borne que nous contemplerions avec une béatitude paresseuse.

Parallèlement à cette croisade anti-naturiste, inlassablement poursuivie par Seillière, l'Amérique du xxe siècle a entrepris une retentissante campagne pour l' « humanisme ». Deux penseurs éminents, Paul Elmer More (mort en 1937) et Irving Babbitt (jusqu'à sa mort en 1933 professeur à l'Université Harvard) se sont efforcés de persuader à leurs compatriotes de renouer avec une sagesse millénaire, rajeunie par leur interprétation vigoureuse : la sagesse de Platon et d'un christianisme hellénisé, ou celle de l'Inde antique. L'œuvre d'Irving Babbitt, qui semble, des deux, la plus solidement pensée et la plus assurée de survivre, renferme quelques très nobles essais de morale et de critique, comme aurait pu les appeler Renan.

Pas plus que Seillière, les humanistes américains ne condamnent tout mysticisme en bloc. Au lieu de placer l'essence du moi dans une volonté impérialiste, ils la mettent dans « the

will to refrain », la volonté de ne point céder à la tentation de l'action, de lui préférer la vie contemplative, chère à Platon, ou ce mysticisme supérieur réalisé par les bouddhistes ou par un saint Jean de la Croix, qui consiste à maîtriser les impulsions et les tentations. Cette philosophie, en réaction contre les tendances du peuple américain, retourne volontiers vers un penseur que l'Orient indien déjà avait attiré, Emerson. Elle combat cette glorification de l'efficience pratique et du service social, qui est devenue la vraie religion de l'Amérique contemporaine. Elle met au premier rang de ses préoccupations le développement de la vie intérieure de l'individu.

En ce sens, on pourrait qualifier de puritaine à sa façon cette philosophie qui s'est pourtant formée en dehors du christianisme. Irving Babbitt a combattu avec véhémence Rousseau et le romantisme, la divinisation de ce flux dans lequel nos contemporains aiment à se plonger, toutes les forces sombres auxquelles un D. H. Lawrence voudrait à nouveau nous asservir. La sagesse qu'il préconise s'inspire de nos moralistes français classiques qui tous ont dénoncé les illusions du sentiment, par lesquelles nous justifions nos faiblesses. Sa conclusion n'est point cependant un appel à un nouvel intellectualisme, comme chez plusieurs de nos antiromantiques français d'aujourd'hui. L'intelligence, chez l'homme, est une puissance vacillante et parfois une maîtresse d'erreurs. Babbitt préfère une loi morale. L'un des plus grands malheurs de l'Occident, selon lui, est que nous nous sommes trop exclusivement mis à l'école de la Grèce ,et pas assez de l'Asie, l'Asie du Christ, de Bouddha et de Confucius. Notre civilisation a souffert de l'impuissance où le caractère des Grecs, dès le temps du subtil Ulysse, a été de s'élever à la même hauteur que l'intelligence grecque. L'intelligence doit céder devant la loi morale et la volonté, — cette volonté du véritable saint, qui n'est pas renoncement des faibles, mais résistance héroïque, « will to refrain ».

Par là, Babitt et l'antinaturisme de Seillière se rejoignent. Les deux penseurs ont discerné avec acuité quelques-uns des maux dont souffre le monde moderne, dans sa course au progrès matériel et sa divinisation de l'action, souvent confuse et destructrice, parce que trop peu préparée par la con-

templation réfléchie. Notre siècle a trop prisé l'intelligence pure, l'habileté à jongler dialectiquement avec quelques idées. Ses élites, soigneusement triées dans des concours difficiles, entraînées intensivement au seul maniement des idées, se sont montrées impuissantes à reconstruire le monde moderne; elles n'ont fait, depuis la guerre, que raccommoder piteusement les débris d'un monde cassé. La leçon qui se dégage de ce livre d'érudition philosophique est donc celle-ci, et la meilleure pensée de l'Amérique contemporaine l'a confirmée : placer, au-dessus de l'intelligence, la volonté; au-dessus des sophismes subtils, la formation du caractère et la loi morale. La vraie liberté doit se mériter et se conquérir, par un triomphe difficile sur soi-même. C'est un penseur suisse, lui-même plus porté à l'analyse complaisante de soi qu'à l'exercice de la volonté, Amiel, qui l'a proclamé (*Journal*, 5 novembre 1879) :

Le déterminisme a raison pour tous les êtres vulgaires; la liberté intérieure n'existe que par exception, et par le fait d'une victoire sur soi... On n'est libre que dans la mesure où l'on n'est pas dupe de soi, de ses prétextes, de ses instincts, de son naturel. On n'est libre que par la critique et l'énergie.

HENRI PEYRE.

ETHNOGRAPHIE

G.-L. Duprat : *Esquisse d'un traité de sociologie*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, rue Soufflot, 8°, 200 p. — François Duhourcau : *Les Trois B;* préface de Francis Jammes, Paris, H.-G. Peyre, in-16, 243 p., 16 dessins de Biais. — Bernard Marque : *Recherches sur nos Origines*, Paris, Société régionale d'Imprimerie et de Publicité, 3 vol., 8°, de 138, 206 et 172 p.

Le **Traité de sociologie** de G. L. Duprat n'est pas de mon ressort, ici; mais je dois tout de même signaler que sans nommer l'ethnographie, il lui accorde, par la force même de l'observation directe, la valeur d'un facteur essentiel de la vie sociale, à tous les degrés de civilisation.

L'ouvrage est constitué par une chaîne d'aphorismes dont chacun est ensuite justifié par un paragraphe. Page 48, on lit : « La région correspond à un milieu physique et à un sous-type ethnique »; la définition de cette région englobe la dialecte, les types d'habitation, les mœurs, les légendes, etc., donc un folklore totalitaire et géographiquement diffé-

rencié. Partout Duprat généralise; il ne saurait faire autrement; mais j'aimerais bien qu'il nous donnât une description approfondie et comparative des régions françaises, allemandes, etc. quant à leurs caractères différentiels. A mon sens, ces formules générales sont prématurées ou simplement la répétition de ce qui se disait au milieu du dernier siècle, avant les enquêtes scientifiques des géographes humains et des folkloristes contemporains.

Autre aphorisme p. 82-83 : « les mœurs et coutumes compliquent les institutions matrimoniales ». Le développement comprend une petite analyse de « l'esprit de famille » et de son maintien au moyen de cérémonies, d'anniversaires, etc. Mais dans l'aphorisme intervient, comme contraire, un postulat de simplicité qui n'est pas conforme à la biologie sociale, laquelle prouve que la complexité et la variation incessante sont la règle normale du début; il n'y a donc pas lieu de rendre responsables les mœurs et coutumes de la complexité des institutions matrimoniales, qui ne sont pas simples, ni simplifiées, malgré les codes; j'aurais formulé l'aphorisme autrement, tout en laissant le paragraphe explicatif comme il est.

Tout un chapitre, très important pour la théorie générale du folklore et de l'ethnographie, est consacré aux « facteurs des évolutions ethniques et nationales ». Duprat admet une « hérédité sociale ethnique », différente de l'hérédité psychobiologique, et qui comprend « la transmission avec contrainte des coutumes, mœurs, modes de comportements ancestraux ». La suite montre que l'adjectif *ethnique* ne correspond pas pour Duprat soit à *racial*, soit à *tribal*. Tant mieux; car ces confusions verbales nous ont toujours fait du tort; voyez le prétendu racisme hitlérien, qui n'est en fait qu'un ethnisme dit *Deutschtum*.

Un autre chapitre traite des facteurs de la vie régionale et urbaine; il débute par l'aphorisme : « Plus une région est naturellement isolée, plus elle reste soumise à l'empire des mœurs, traditions, coutumes et modes antérieurs de vie sociale. » D'une manière générale, c'est vrai; mais quand on fait des enquêtes ethnographiques directes dans une région quelconque, on constate que les « obstacles naturels » ne

jouent aucun rôle de ségrégation; ou plutôt, que ce que nous, bourgeois, savants de cabinet, théoriciens, regardons comme de tels obstacles (altitude, cols difficiles, marécages, large fleuve, déserts, etc.) ne le sont pas pour des primitifs ou des populations à la vie simple et endurcies au climat et à la fatigue. Le fait a été prouvé pour les Australiens, les Arabes, les Tibétains, les Assamois, les Néo-Guinéens; et j'ai autant de preuves qu'on voudra pour la France : dans la Beauce, pays qui est d'un abord et d'un passage faciles et où en fait il y a eu d'innombrables possibilités d'influences étrangères, la différenciation « ethnique » au sens de Duprat, de commune à commune, est plus prononcée que dans les hautes vallées de la Savoie ou dans le Marais vendéen.

Enfin l'Appendice B, sur l'illusionnisme politique et social, est vraiment utile; à proprement parler l'ethnographie traite de phénomènes illusionnistes qui, analysés isolément, sont peut-être sans intérêt direct, mais dont la combinaison détermine une cohésion sociale restreinte, parce qu'on agit « comme si ». Ce qui me donne l'occasion de constater que le *Traité* de Duprat est beaucoup plus proche de la psychologie que de la sociologie; ou, si l'on préfère, que son analyse des phénomènes sociaux l'a obligé à formuler ses aphorismes dans le plan psychique plus que dans le plan matériel.

§

Une bonne chance fait qu'on peut essayer de mettre à l'épreuve les formules générales de Duprat à propos des **Trois B,** qui sont le Pays basque, le Béarn et la Bigorre. En explorant ces régions, qui sont les siennes, le commandant Duhourcau s'est en fait posé le problème des différenciations locales; il le dit nettement p. 17 à propos de « l'énigme basque ». Mais je doute que le recours à des données historiques, dont le plus qu'on puisse dire est qu'elles sont aussi contradictoires que confuses, lui apporte des solutions réelles. Admettons que les Basques sont venus du Caucase; et d'où vinrent-ils au Caucase? S'y sont-ils formés? Y ont-ils inventé leur langage agglutinatif? Que m'objectera-t-on si j'affirme au contraire que c'est une race (anthropologique) qui s'est formée par ségrégation dans les Pyrénées

mêmes vers la fin du Paléolithique; et que leur type de langue est aussi préhistorique que l'eskimo ou que le lapon? D'où vient le type de leurs maisons? Importé, inventé sur place, emprunté? Il y a bien d'autres problèmes encore; et l'on doit reconnaître que si M. Duhourcau ne les a pas mieux résolus que Humboldt, Vinson, Telesforo de Aranzadi, José de Barandiaran et bien d'autres chercheurs, il a du moins su les situer dans leur milieu naturel et social.

Le fait le plus étrange est la différenciation profonde des Basques, parfois de part et d'autre d'un ruisseau, par rapport aux Béarnais. On croit avoir tout dit quand, à cause de leur langue, on nomme les Béarnais des Gascons; mais la différence se marque dans les maisons, les cérémonies du mariage et des funérailles, l'esprit des contes et des chansons, dans presque tout, en somme. L'auteur trace de leur pays un portrait sympathique.

Le troisième B est la (ou le) Bigorre, dont le folklore a été bien étudié par Rosapelly, Lespy et d'autres; ce pays a moins inspiré l'auteur que les précédents; pourtant, c'est là qu'il est né, dans le Lavedan si riche en contes, légendes et chansons. Dans le dernier chapitre, il regrette que la Nature n'ait pas formé au pied de nos Pyrénées une vallée longitudinale. Fichtre! Si la Nature s'était amusée à ce jeu, les Pyrénées ne seraient pas un Eden pour les folkloristes, les linguistes et les littérateurs.

§

Ce même problème de **Nos origines ethniques et linguistiques,** non pas seulement des populations pyrénéennes, mais de toute la Gaule celtique, a été étudié à fond par Bernard Marque dans trois volumes dont le premier pose bien la thèse préhistorique : il est normal que les peuples antérieurs à la conquête romaine aient laissé sur place des descendants corporels et des témoins linguistiques, principalement sous forme de toponymes ou noms de lieu. Le terrain est moins sûr quand on veut interpréter aussi les légendes. M. Marque, dans son tome I, examine, après bien d'autres, celle de l'Atlantide et tient (p. 41) pour la théorie nord-africaine; c'est la plus sage. Le reste de ce volume et le tome II tentent

l'interprétation des noms de tribus gauloises et de leurs déplacements, avec la fixation d'Usercodunum (et non Uxellodunum, fausse lecture) à Uzerche. On trouvera dans la quatrième partie du tome II un examen attentif, avec reproduction d'un fragment de manuscrit et indication de toutes les variantes, d'un passage de César sur le siège de cet oppidum et la défaite de Luctérius, étude qui est un bon exemple de critique topographique.

C'est aussi au contrôle par les toponymes des théories en cours sur le peuplement de la Gaule qu'est consacré le tome III, avec des discussions sur l'emplacement de Gergovie, le sens du préfixe Mau et de divers radicaux ethniques, surtout dans le Limousin et le Quercy.

Je ne saurais dire dans quelle mesure toutes les solutions proposées par Bernard Marque sont définitivement valables. Mais on doit au moins reconnaître que la méthode d'enquête pas à pas est correcte et que le contrôle des textes classiques au moyen d'éléments stables comme le sont les toponymes est notre seul instrument d'évaluation scientifique. Mon opinion personnelle est qu'il faut éviter de leur donner une dénomination ethnico-linguistique (ibère, ligure, etc.) empruntée aux auteurs gréco-romains, mais y voir plutôt les restes figés de langues néolithiques, sinon par endroits paléolithiques (basque?) dont nous ne savons rien d'autre. Personne n'a pu dire, ni ne dira d'où vient la série Khalp, Chalp, Halp, Alp, Alpes. C'est l'un de ces résidus préhistoriques parmi plusieurs centaines non rattachables à des langues cataloguées.

A. VAN GENNEP.

CHRONIQUE DES MŒURS

Pierre Geyraud: *Parmi les Sectes et les Rites. Les Petites Eglises de Paris.* Editions Emile Paul.

Tous les goûts d'exploration sont dans la nature, et pendant que certains alpinistes escaladent des aiguilles ou dégringolent dans des cavernes, M. Pierre Geyraud, ancien ecclésiastique (il se dit tel dès sa première ligne) se promène voluptueusement *parmi les sectes et les rites,* pittoresque chaos de cavernes et d'aiguilles aussi. Et c'est le résultat de ses voyages de découvertes qu'il donne sous le titre **Les**

Petites Eglises de Paris, lequel rappelle de très près les *Petites religions de Paris,* publiées par Jules Bois il y a quelque quarante ans.

Car il y a encore des religions qui naissent en dépit de l'antireligiosisme forcené de certains fanatiques, dont le fanatisme constitue d'ailleurs lui-même une religion, la pire de toutes! Et on peut même s'étonner qu'il n'en naisse pas davantage. Rien de plus facile et de plus amusant que d'en créer. En un temps où tout le monde veut trouver du nouveau, et où le domaine artistique et le domaine littéraire voient éclore, chaque matin, quelque extravagance inédite, pourquoi le domaine religieux ne se laisserait-il pas bouleverser par d'originaux inventeurs? Pour ceux que hanterait ce mystique souci, voici quelques indications que me suggère le livre dont je parle.

Toute religion se ramène à un des trois éléments du trépied sacré : monothéisme, panthéisme, polythéisme. Mais, d'abord, le monothéisme est à mettre de côté. Avec lui, rien à faire. Les Juifs et les Musulmans ont épuisé la matière. Tout ce qu'on a trouvé dans ce domaine, c'était de remplacer Dieu par Satan. En vérité, c'est là petite musique et sotte gymnastique : décréter le haut bas, le devant derrière, le beau laid, etc., c'est bon pour la ronde des sorcières de Macbeth. Le satanisme n'est qu'une forme mystique de l'inversion, et le satanique, ancien prêtre aussi, dont parle l'auteur page 133, semble avoir conscience de la chose puisqu'il se défend préalablement d'avoir des goûts antinaturels.

Il y a, d'ailleurs, des lucifériismes plus subtils, comme celui dont il nous est parlé quelques pages plus loin, se rapportant à des Satans rachetés ou régénérés, et les poètes se sont souvent emballés sur cette idée de la Rédemption de Satan. Alexandre Soumet lui consacra une Iliade en douze chants, *la Divine Epopée,* et Albert Jounet chanta aussi cette réconciliation du Dieu bon et du Dieu mauvais, et tout dernièrement encore, mon ami Henri Mazel esquissait une *Epopée de Lucifer* qui impliquait une trinité de Logoi Démiurges à faire rêver toutes les cervellles cosmothéologologiques dans les monastères des deux hémisphères.

Le panthéisme offre une matière beaucoup plus riche aux

créateurs de religions nouvelles. D'autant qu'on dispose d'un tas de vocables hindous qui font encore bon effet; les vocables hébreux ont été fortement ridiculisés par les francs-maçons, et on ne peut pas parler sans sourire du temple d'Hiram et des colonnes Iakin et Booz, tandis que karma, yoga, nirvana, tout cela évoque des temples colossaux, des pagodes dorées, des talapoins en robe jaune et des bayadères à sandales courbes et à chapeaux pointus, c'est tout à fait séduisant. Et puis, il est si facile de mélanger tous les ingrédients du panthéisme, un peu de Veda, assez de Brahma, beaucoup de Bouddha, et tout ce qu'on voudra de Confucius, de Lao-tseu, de Shinto, n'importe qui peut imaginer une religion qui se tiendra fort bien, d'autant qu'étant fuligineuse, elle n'aura pas à se tenir du tout. Oui, mais voilà, nos mystagogues d'Occident répugnent à ces rêveries, la transmigration des âmes qui semble si simple aux Asiatiques n'a jamais pu être encaissée par les Européens, et quand ils veulent se rapprocher de l'Inde ou de la Chine, nos bonzes tombent dans le spiritisme ou dans la théosophie, ce qui est tout autre chose, et sotte chose.

Reste alors le polythéisme qui est le vrai domaine de l'esprit religieux et qui a le merveilleux avantage de pouvoir varier à l'infini suivant les temps, les races ou même simplement les fantaisies individuelles.

D'abord, il y a l'angelolâtrie, avec la diablolâtrie pour les psycho-invertis. L'angelolâtrie a eu de célèbres adeptes, et sans remonter à Socrate et à son *daimon*, on sait que Swedenborg vivait familièrement avec les esprits célestes. M. Pierre Geyraud a découvert des représentants de ce culte, mais dont les anges semblent plutôt être des diables, et de sales diables, puisqu'ils se conduisent en incubes et en succubes. Vraiment, avec eux, on est bien loin du Seraphitus-Seraphita de la *Comédie humaine!*

Ensuite il y a l'anthropothéolâtrie (c'est un plaisir de se gargariser avec des mots comme ça!) c'est-à-dire l'adoration d'un homme qu'on divinise, et notre auteur cite un cas assez curieux de divinisation d'un vivant, car en général ce sont des morts qu'on élève au rang de dieu. Tous les Olympiens ont commencé par être bel et bien des hommes, et c'est ici

Evhémère qui a raison contre tous les pédants à météores et à métaphores. Mais le mécanisme psychique qui permettait la divinisation de rois de montagnes comme Zeus s'est assez vite rouillé, et le culte des Césars est devenu une simple chose officielle; même le dieu Auguste et la déesse Roma n'ont pas pu tenir contre Mithra, Isis, Odin, à plus forte raison contre Jésus, lui aussi d'ailleurs homme divinisé.

Enfin il y a la divinisation des Vertus qui est une troisième forme du polythéisme, mais combien difficile à admettre! Adorer le Courage ou la Sincérité, c'est mille fois plus sec qu'adorer Mars ou Apollon. Il n'y a qu'une Puissance-Vertu (on sait que les Puissances et les Vertus sont deux des neuf chœurs d'Anges) qui pourrait être adorée au sens propre du mot. C'est la Génération. Quoi de plus mystérieux, de plus miraculeux, de plus incompréhensible et par conséquent divin que la Fécondation et la Parturition? On comprend que les Primitifs se soient prosternés devant leurs organes. Et aujourd'hui encore il y a des mystagogues comme Bewerly Randolph, un mulâtre de New-York, dont la *Magia sexualis* a été traduite par Mme de Naglowska, qui ont fait du sexe la divinité. Rien que ça!

M. Pierre Geyraud a eu la bonne fortune de repérer à Paris cette dame traductrice et elle-même exploratrice du divin. Mme de Naglowska a créé une religion nouvelle, trinitaire, avec Dieu le Père et Dieu le Fils mais où le Dieu Saint-Esprit est remplacé par le Sexe, ce qui est vraiment bien gentil, et on ne voit pas pourquoi elle fait alors intervenir un Lucifer régénéré qui n'a rien à faire avec son Troisième terme à double figure, si j'ose ainsi dire. Peut-être entend-elle par ce Lucifer le Paraclet dont le Sexe a pris la place, mais pourquoi ne pas se contenter de celui-ci? Venus Genitrix se suffit à elle-même! Ce qui est intéressant dans cette religion nouvelle, c'est le culte; et je n'ose préciser les rites de la Messe d'or sur lesquels l'auteur, d'après la grande-prêtresse, donne des détails qui vous font venir l'eau à la bouche, toujours si j'ose dire.

Dans ma dernière chronique, je proposais justement, dans le noble but de purifier la prostitution, de faire des belles dames qui s'y adonnent des servantes de cette Venus Geni-

trix; voilà une carrière apostolique toute trouvée par notre grande-prêtresse, et elle pourrait du coup perfectionner ses rites et sublimiser son culte et j'ai idée que les concours lui viendront en foule; la religion du troisième terme sera autrement alliciante que le néo-bouddhisme et le franc-maçonnisme!

Dira-t-on que ce culte-là serait par trop physique et pas assez psychique? Eh! bien, que l'on trouve mieux! Ce ne doit pas être si difficile que ça. Comme il y a une Foire Lépine pour les inventeurs de jouets originaux, il y aurait un Concours pour les cultes inédits. Pourquoi pas une religion qui serait à la fois monothéiste, polythéiste et panthéiste? Ce serait le fin du fin! Mais cette religion-là, complexe et complète existe, bonnes gens mystiques! c'est notre vieux christianisme qui, s'il ne proclame pas le sexe avant tout, affirme du moins l'amour par-dessus tout. *Sunt tres virtutes... major autem caritas.* J'ai idée que Mme de Naglowska, si elle lit cette chronique, va célébrer une grande Messe d'or, pour glorifier cette découverte!

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Commune : Paris aux obsèques de Paul Vaillant-Couturier; un poème de sa jeunesse; un poème inédit du défunt, daté de 1915. — *Europe :* Elie Faure, sur l'émotion chez le chirurgien et sur la grandeur méconnue de Lamarck. — *La nouvelle revue :* mort et survie de Georges Cochery. — Naissance : *Echanges et Recherches.* — Mémento.

La mort vient d'arrêter le plus grand cœur du monde.

Ce bel alexandrin commence l' « Adieu » pathétique de M. Aragon à Paul Vaillant-Couturier, poète, ancien combattant, militant socialiste, puis l'un des chefs du parti communiste en France, disparu à l'âge des forces mieux agissantes parce que plus efficacement contrôlées par l'esprit mûr et l'expérience des hommes. Cette mort a causé une stupeur dans Paris, une stupeur douloureuse, même chez beaucoup de gens fort éloignés de la politique. Plus de cinq cent mille personnes ont accompagné le convoi du défunt. La physionomie de cette foule est ainsi décrite par M. Aragon dans la revue **Commune** (novembre). C'est le témoignage d'un disciple devenu ami. C'est l'aspect d'une journée de la vie de notre ville, entre toutes sensible :

Autour du cortège il y avait sur tout le parcours une double haie de dix rangs d'hommes, et par derrière elle une circulation intense, et chaque fenêtre des maisons était garnie de gens qui s'écrasaient pour voir, et il y avait des hommes dans les arbres, sur les rebords des maisons où l'on pouvait grimper, sur les toits. Des grappes. Le rassemblement autour du cortège dépassait assurément en grandeur le cortège lui-même. De nos yeux vivants, à nous qui avons vu les 14 juillet du Front populaire, nous n'avons rien contemplé de semblable, ni d'approchant.

Il y avait surtout cet incroyable, ce fantastique silence. Les obsèques des victimes du 9 février avaient la véhémence sonore de la colère, on chantait, on criait parfois. Les obsèques d'Henri Barbusse étaient une levée d'un peuple pour la défense de la paix et des libertés. Mais ici la stupeur et le chagrin reproduisaient à des centaines de milliers d'exemplaires leurs trois ou quatre expressions humaines, où tombaient des larmes lourdes et muettes. Et je n'ai jamais vu tant d'enfants dans une foule. Les hommes qui aimaient Vaillant avaient amené avec eux leur vivant amour. J'ai entendu une femme qui disait à son petit, un pâlot de quatre ou cinq ans : « Tu te rappelleras, tu te rappelleras... »

Les fleuristes de Paris ce jour-là ont manqué de fleurs. Toute la nuit, ils avaient travaillé à cette parure immense. Sur les trottoirs, devant les boutiques, dans tous les quartiers, on avait pu voir étaler les couronnes en préparation, trop nombreuses pour l'intérieur. Au matin, par les trains bondés, à toutes les gares, des gens arrivèrent de province chargés de bouquets de la France entière. Les taxis sillonnèrent la capitale avec de rouges fardeaux et des feuillages sombres sur leurs toits. Un kilomètre de gerbes et de couronnes précédait le catafalque. Mais ce n'était rien encore; dans le cortège même on avait tant amené d'œillets, de glaïeuls, de roses, d'asters, et de violettes, qu'on ne put laisser entrer cet immense jardin saccagé dans le cimetière et qu'au soir, sur le boulevard, le long du mur du Père-Lachaise, pendant des centaines de mètres, étaient déposés ces dons embaumés de Paris en deuil.

M. Guy de la Batut traite, dans le même numéro de *Commune,* du poète qu'était Vaillant-Couturier, son ancien condisciple de Janson-de-Sailly avec le regretté Raymond Lefebvre. C'est ce dernier, combattant aussi, qui détermina Vaillant-Couturier, soldat, officier, blessé, cité à l'ordre plusieurs fois, de combattre les mensonges qui créent la guerre.

Si je n'aimais pas tant le cimetière
Où l'on enterre
Les vieux de chez nous qui s'en sont allés,
Je demanderais que l'on mît ma bière
Dans un champ de blé.

On ferait un grand trou, bien large et bien profond
Sur le sommet du coteau que j'aime,
Et l'on me poserait au fond.

Je n'aurais pas de croix au-dessus de mon front,
Mais je dormirais bien, quand même...

La première année, on verrait la trace
De tout cela,
Et l'on se souviendrait que je suis là.
Et puis on oublierait la place.
Les bœufs inoffensifs et forts,
De leur pas égal sur la terre nue,
Fatigueraient la charrue
Sur mon corps...

On sèmerait. Et puis l'hiver, j'aurais bien froid
Quand la terre aurait froid. Dans les villes
Les morts se tiennent chaud : mais moi
Sous les neiges longues et tranquilles,
J'aurais froid.

Près de moi je voudrais que fût un sentier roux
Où les petits garçons viendraient jouer aux billes,
Où les garçons de chez nous
Diraient des mots simples et doux,
Leurs doigts aux doigts des filles.
Et tout cela viendrait me réchauffer un peu
Dans les printemps froids, le dimanche,
Quand le matin, à l'aube blanche,
Avec leur corps cassé qui penche,
Les vieilles iraient prier le Bon Dieu.

Ainsi chantait, avant 1914, Paul Vaillant-Couturier. Le 31 décembre suivant il écrivait ce poème, demeuré inédit, qu'il adressait alors à M. de la Batut :

TESTAMENT

Vous ferez un paquet des choses les plus chères :
Quelques livres, de la musique, des poèmes;

Vous les distribuerez entre les trois (1), ma mère,
Que vous savez m'aimer autant que je vous aime.

Des tableaux vous ferez jalousement des chambres
Où vous seuls entrerez (la clef sera secrète),
Et les pots bleus et les étoffes couleur d'ambre
Y resteront témoins recueillis d'un poète...

Vous brûlerez toutes les lettres de la guerre
Car je veux qu'il ne reste rien dans la pensée
De ceux qui m'ont connu qui ne soit de naguère;
J'ai trop saigné pour ces époques courroucées.

Quand elle reviendra, vous briserez l'épée,
Vous brûlerez mes beaux galons de panoplie,
Ma croix de guerre (références d'épopée),
Mon portrait en soldat et mes photographies.

Quand on demandera de raconter la gloire
De ma mort, mes exploits (comme on dit), mon courage,
Vous répondrez : « Savoir au juste son histoire?
Je crois qu'un jour il est parti pour un voyage.

Vous savez, il était fantasque un peu, peut-être
Qu'il est dans un couvent, reclus, avec des livres
(On avait craint jadis qu'il se fît prêtre);
Je n'ai plus rien reçu depuis un soir de givre. »

Ainsi ne resterait de moi parmi les hommes,
Pour durer ce qu'il faut que le souvenir dure,
Que des choses de paix et d'indulgence, en somme,
Car j'étais plutôt bon et tendre de nature.

Il restera le souvenir d'un garçon pâle,
Aux cheveux longs, vêtu flottant pour être à l'aise,
Qui vivait en beauté son existence étale,
Et faisait des vers en mil neuf cent treize.

§

Le grand Gorki avait eu l'idée de demander à quelques écrivains représentatifs de nombreux pays une relation de leur journée d'un 27 septembre. Ces confessions eussent formé un volume contant un jour du globe. **Europe** (15 no-

(1) Raymond Lefebvre, probablement le peintre Jean d'Espouy et moi-même. — *Note de M. Guy de la Batut.*

vembre) publie la relation d'Elie Faure, l'écrivain-chirurgien qui vient de mourir. Ce sont là des pages d'une belle substance. Le matin, il a aidé à l'ablation d'un sein. Il écrit sur l'émotion du chirurgien :

Ouvrir un ventre, disséquer un cou, les refermer après en avoir extrait le mal, neuf fois sur dix d'une façon radicale, il n'est là rien qui puisse éveiller en nous un autre sentiment que l'exaltation de notre propre puissance à supprimer la douleur. Mais il est toujours pénible de voir opérer un maladroit. Et par malheur aussi il est des mutilations définitives — l'amputation d'un membre par exemple — qui brisent les symétries coutumières. Ici, je souffre, et dans ma chair. S'il s'agit d'un sein de femme, et surtout de jeune femme, je souffre plus profondément encore. Je remonte aux sources maternelles. Je cède au souvenir des joies tactiles et visuelles de l'amour. Je ressens une douleur physique à l'endroit même de mon corps qui correspond à celui où le fer travaille. Il ne s'agit plus du spectacle d'un équilibre à rétablir, mais d'un équilibre rompu. Cependant, là comme ailleurs, la lumière et l'ombre jouent sur les bras et les épaules, sur les crânes et les mains, précisément où la nécessité de l'action opératoire continue exige que l'ombre s'insinue, que la lumière tombe, et que l'arabesque des volumes sculpte, dans l'ensemble du groupe, l'architecture automatique de l'intérêt passionné et du geste nécessaire.

Elie Faure traversant le jardin des Plantes pour gagner son dispensaire, voit au passage la statue de Lamarck. Le modèle lui inspire ces pensées généreuses :

...L'homme qui apporta dans les idées la plus grande révolution de l'Histoire, probablement depuis toujours. Il est assis sur un banc, tout seul, comme un bon jeune homme rangé. Je ne l'aurais pas vu ainsi, moi, mais vieux, cassé, très grand peut-être, avec le front levé, les orbites vides, ses cheveux blancs épars sur les épaules, Œdipe aveugle appuyé au bras d'Antigone — Rosalie, sa fille, qui le menait par les allées du jardin et dont, de sa voix passionnée, il annexait l'âme ingénue à la grandeur qui peuplait sa solitude. Cent ans après, on ne l'a pas encore compris. Schopenhauer, Darwin, Karl Marx, Engels, Michelet, Haeckel, Butler, Nietzsche, de Vriès, Bergson, Freud, Lénine, tous les enfants de sa pensée règnent et commandent tour à tour et lui, qui a vaincu le sphinx, attend en contre-bas du chemin décisif qu'ils ont franchi en suivant la trace de ses pas. Son épopée est restée au-dessus

des intelligences, plus encore au-dessus des cœurs. Je ne puis voir cette effigie sans avoir mal dans la poitrine. Elle symbolise pour moi, par son insignifiance et sa sottise, l'injustice universelle. Heureusement, à ses pieds, il y a des moineaux qui froufroutent, des pigeons qui encensent...

§

M. Jules Gondoin conte d'une façon plaisante ses souvenirs de fonctionnaire, dans **La Nouvelle Revue**, depuis le 1er juillet dernier. Ils l'amènent, le 15 novembre, au moment de la déclaration de guerre. Il était alors sous-préfet de Pithiviers. Un ordre de service lui enjoignant de rappeler à leur poste tous les fonctionnaires de son ressort en congé, il communique cet avis au député Georges Cochery, ancien ministre, actuel rapporteur du budget, beau-frère du gouverneur de la Banque de France — personnage considérable, on le voit.

C'est donc que de graves événements se préparent?... — narre M. Gondoin.

Je cours chez M. Cochery, précisément à Pithiviers, et lui donne connaissance du télégramme. Il devient pâle, se précipite au téléphone, demande à Paris son beau-frère, M. Pallain, a une brève conversation avec lui; puis, la figure ravagée par une profonde émotion, se retourne vers moi en disant : « Oui, c'est la guerre! »

Le soir même, il est à Paris. Le surlendemain, il assiste à la séance mémorable, où tous les députés semblent soulevés par un même élan patriotique. Il prend la parole pour donner lecture du rapport qui lui a été confié comme rapporteur général du budget; puis on le voit vaciller et tomber enfin, frappé par une nouvelle attaque d'apoplexie! Quelques jours après, nous le conduisons à sa dernière demeure...

Si je relate cet événement, rapidement oublié au milieu des autres grands événements mondiaux, c'est parce qu'il m'a permis de constater une fois de plus l'ingratitude humaine et la puissance de la malignité publique. Dans cet arrondissement de Pithiviers qu'il a comblé de ses bienfaits, — qu'importe si c'était surtout par ambition politique? — dans cet arrondissement qui l'a élu et réélu avec des majorités chaque fois plus importantes, pendant de nombreuses années, le bruit se répand que Georges Cochery n'est pas mort, que ses obsèques célébrées en grande pompe n'ont été qu'un simulacre et que son cercueil ne contenait qu'un simple mannequin, parce que lui-même s'est enfui à l'étranger pour mettre

ses capitaux à l'abri!... Et il se trouve des citoyens assez crédules pour admettre une semblable fable, tant la méchanceté et la bêtise humaines sont incommensurables!...

Pauvre « Coco »! comme le surnommaient ses adversaires — et parfois ses meilleurs amis...

§

NAISSANCE : **Echanges et Recherches,** n° 1, 15 novembre 1937. « Revue mensuelle publiée par l'Association d'Etudes et d'Echanges ». Celle-ci a son siège : 59, rue Claude-Bernard, à Paris. L'administration de la revue est à Roubaix, 50, rue de Lille; sa rédaction, à Marcq-en-Bareuil, 4, avenue du Maréchal-Foch. Cette publication ne compte pas moins de 11 comités de rédaction, dont l'un (celui des Sciences Religieuses) compte 11 membres.

Voici les fins de cette revue :

Nous voudrions donner la plus large possibilité de s'exprimer à ces réflexions, ces recherches, ces essais de création ou de critique qui souvent restent pour leur auteur même à l'état d'esquisses ou de projets parce qu'il n'a pas l'occasion de les approfondir et de les préciser. Nous pensons aussi à ces « échanges » d'idées qui ne dépassent pas un cercle restreint et dont les résultats s'évanouissent faute de la fixation et de la diffusion que leur donnerait l'imprimé.

Nous voulons en second lieu suivre les efforts de la pensée actuelle dans les divers domaines de la recherche afin de provoquer les « échanges » et les collaborations fécondes entre des disciplines trop souvent étrangères l'une à l'autre. Nous publierons des chroniques où se manifesteront à la fois les scrupules de l'information exacte et le souci des idées générales. Chacun de nous espère ainsi rendre au public cultivé le service de mettre au point, sans vulgariser, ce qui dans sa spécialité doit s'intégrer à la culture et à la vie de l'esprit.

Susciter la création, la réflexion et la recherche, d'une part; essayer d'autre part une synthèse critique des divers mouvements de la pensée d'aujourd'hui : tel est donc notre double dessein.

Le commun idéal qui unit les collaborateurs de *Echanges et Recherches* est moins une doctrine qu'une attitude intellectuelle. Notre revue groupe des esprits très divers, mais tous animés d'une libre et large curiosité intellectuelle, tous conscients des exigences qu'impose à l'intelligence désintéressée l'amour des idées : ré-

flexion précise, information scrupuleuse, discussion sincère. Et nous estimons que, sur le plan des Idées où nous sommes décidés à nous tenir, l' « échange » des pensées, si diverses qu'elles soient, sur quelque problème que ce soit, éclaire et rapproche les esprits.

M. Ch. Bellanger écrit, dans le premier numéro, sur la « Recherche de la Poésie » ; M. Gabriel Rémy, sur les « Précieux de Province au XVII[e] siècle » ; M. R. Delbiausse public des poésies. Il y a un « questionnaire pour une enquête sur la culture », avec un « Plan d'une série d'études sur l'Humanisme ».

§

MÉMENTO. — *Æsculape* (novembre) : « Une visite au musée de Genève », texte de M. le Dr Benjamin Bora, avec 24 illustrations.

L'Amitié Guérinienne (juillet-septembre) : compte rendu de l'inauguration du musée du Cayla; un poème inédit de Maurice de Guérin et des lettres à Mme de Maistre; « avec Maurice de Guérin », poème de M. Touny-Lérys.

Cahiers du Sud (octobre) : Paysages confidentiels », poèmes de M. G. Trolliet. — « Le poète et le schizophrène » par M. B. Fondane. — « Valère Bernard et la légende d'Esclarmonde » par M. E. Fuzellier.

Combat (novembre) : M. Blanchot : « La France, nation à venir ». — M. T. Maulnier : « Indignité d'une morale ». — M. R. Vincent : « Le cas Marcel Proust ».

Le Divan (novembre) : De très beaux poèmes de Mme Cécile Périn suivent un savant et spirituel article de M. Tristan Derême : « De Maurice Rat et des Poètes latins ». — « L'élaboration du Beylisme » par M. F. Vermale. — Début de « La chasse de Kisvarida », par M. J. Bardin.

Esprit (1[er] novembre) : « La fabrication des bons élèves », de M. B. Charbonneau. — « On massacre des innocents à l'orientation pédagogique » par M. J. Lefrancq. — De M. Mounier : « Court traité du catholicisme ondoyant ».

Etudes (5 novembre) : « Ibn Séoud » par M. L. Jalabert. — M. R. Pinon : « Le catéchisme impérial de 1806 ». — « Le palais de la découverte à l'Exposition » par M. René Bied-Charreton.

L'Homme réel (octobre) : « Rabelais » par M. Jean-Luc. — Mme Colette Audry : « La scission dans l'U. G. T. ». — M. P. Ganivet : « Les maîtres du Japon contemporain ».

Jeux (septemb.-octob.) : Commémoration de Georges Ardiot, fondateur de la revue.

Le Mois (octob.-nov.) : M. Yvon Jan : « Contre-propagande française ».

Nouveaux Cahiers (15 nov.) : M. J. Audard : « La liberté et les partis ». — M. P. Valentin : « Dignité ».

Revue bleue (6 nov.) : « L'académie des jeux floraux à Paris » par M. Armand Praviel. — « Les débuts de Maurice Donnay » par M. E. Pilon.

La Revue hebdomadaire (13 nov.) : « Le nouveau paganisme en Allemagne » par M. C. Cigné.

La Revue juive (nov.) : « Une paysannerie juive en France » par M. Raoul Mourgues. — M. J. Milhauer : « L'exégèse de M. Edouard Dujardin ».

Revue des Deux-Mondes (15 nov.) : « Paul de Saint-Victor » par M. A. Bellessort. — Fin de l'actuelle série des souvenirs de M. Louis Bertrand.

Revue de Paris (15 nov.) : « Katherine Mansfield » par John Middleton-Murry, son mari. — « Trois petits poèmes d'automne » par M. Paul Claudel. — Conclusion de l' « Enquête sur la jeunesse » ouverte par M. X. de Lignac.

La Revue Universelle (15 nov.) : « M. Chauchard » par M. Léo Larguier. — « L'Espagne et son destin » par M. Bernard Fay.

Visages du Monde (15 nov.) : fascicule sur les Pêches.

Yggdrasill (25 oct.) : Inédits du journal d'Alfred de Vigny. — Poèmes de Hoffmansthal traduits et présentés par Mme G. Bianquis. — « Six sonnets élisabéthains » traduits par M. F. Baldenne. — Et « Cahier de vers » par divers, excellent choix de poèmes.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La poétesse assassinée (*le Journal*, 15 novembre). — Un monument au Poète inconnu (*le Journal*, 12 novembre). — Hommage à Francis Vielé-Griffin (*Temps Présent*, 19 novembre; *Toute l'Edition*, 20 novembre). — Le jubilé de Raymond de La Tailhède (*le Temps*, 9 novembre). — Une enquête sur les Orientations de la Poésie (*Jean-Jacques*, octobre). — La croix sur le hêtre (*l'Intransigeant*, 19 novembre). — La baigneuse en proie à la pieuvre (*le Matin*, 19 novembre). — Méditations d'avant l'aube (*la Petite Gironde*, 18 novembre). — Ainsi parlait Anatole France (*le Temps*, 13 novembre).

— C'est là, [dit le matelot, s'adressant aux policiers en quête de savoir ce qu'il avait bien pu faire de Mrs Nelson D. Boyer], c'est là que se trouve ma femme.

Et il désignait une tombe, dans un cimetière de Los Angeles. Les policiers, hommes courtois, lui présentèrent des condoléances. Après quoi, ils réclamèrent des précisions :

personne qui eût entendu dire que la femme du matelot fût décédée.

— Eh! bien, voilà [reprit le veuf], c'est arrivé pendant que je faisais ma gymnastique quotidienne. Une masse s'échappant de mes mains alla malencontreusement s'abattre sur la tête de ma femme, *qui récitait un poème.* Son état fut si grave que j'ai dû l'enterrer.

Il faut dire que, femme éthérée, à en croire le correspondant du **Journal,** Mrs. Nelson D. Boyer se levait en déclamant, pendant que le gars de la marine, lui, — il compte six pieds trois pouces et une vigueur musculaire en rapport avec ses 85 kilos — jonglait avec des poids et des haltères. Et c'est un peu ennuyeux, pour un sportif, d'entendre déclamer des vers dès le matin. Mais est-ce pour pleurer sa victime que depuis le meurtre il chantait volontiers, en s'accompagnant d'un banjo?

Les poétophobes ne se limitent pas au matelot de Los Angeles. La Poésie a ses ennemis partout. Elle a surtout ses indifférents.

...A quel niveau la relègue-t-on, maintenant, la poésie française? écrit M. Jean Rameau dans *le Journal.* On n'en veut plus nulle part. Des vers, on n'en tolère plus que lorsqu'ils célèbrent un apéritif ou un insecticide. Voilà où en est le langage des dieux.

Exagération. Car enfin quelles publications ne donnent pas de vers? N'avons-nous pas lu dans *le Journal* même, il n'y a pas longtemps, une poésie de circonstance et reproduite d'après le manuscrit autographe, signée Jean Rameau. Ce dernier cite la *Société des poètes français.* Elle n'est pas la seule à avoir son Salon, à décerner des prix. Sans doute les poètes ne bénéficient pas du prix de deux cent mille francs que Balzac avait prévu dans certain manifeste pour un poème épique ou demi-épique. Mais l'Exposition 37 a mis les poètes à l'honneur. Mais il s'est fondé une Académie Mallarmé. Mais la mort d'un poète suscite maints hommages. Ainsi quand le poète est Francis Vielé-Griffin. Et voici M. Henri Ghéon rapporter dans **Temps Présent** — *les Sept,* élargis, reparaissent sous ce titre qui emprunte à la revue *le Temps Présent* où M. François Mauriac débuta — voici M. Henri Ghéon rapporter un souvenir de ses dix-huit ans :

J'attendais un chant libre — ce que j'appelais un chant pur — expression directe de l'âme et intimement calqué sur l'objet.

Un jour, à la dernière page d'une feuille hebdomadaire, je découvris, signé d'un inconnu, le charmant poème de *l'Ours et l'Abbesse*, et dans l'instant, je me sentis respirer mieux. Le miracle espéré venait soudain de se produire : le vers, enfin, chantait, souple, simple, nuancé et dépouillé de toute rhétorique. Un poète et un homme.

Cependant que M. André Fontainas écrit dans **Toute l'Edition** :

Saluons, à son départ apparent, ce grand poète dont les paupières se sont fermées, et soyons-en bien sûr, avec Remy de Gourmont : « Il y a, par Francis Vielé-Griffin, quelque chose de nouveau dans la poésie française », et cette lumière ne s'éteindra jamais plus.

Et que M. Roger Giron, après avoir analysé l'œuvre de Vielé-Griffin, conclut :

On peut affronter la postérité avec un tel bagage.

§

La vie, trop souvent, est l'ennemie des poètes, la vie et ses misères.

Un comité vient de se fonder, note M. Emile Henriot dans **le Temps,** dans l'intention de célébrer le jubilé du poète Raymond de La Tailhède, qui a soixante-dix ans cette année et qui débutait aux lettres il y a un demi-siècle environ. Souffrant, à demi perclus, depuis trop longtemps retiré de la vie littéraire,

(et il arrive que la vie littéraire l'emporte en férocité sur la vie tout court, mais ce n'est pas le cas)

le poète de *la Métamorphose des fontaines* n'apprendra pas sans plaisir ni mélancolie que ses amis parisiens, parmi lesquels un de ses plus fidèles compagnons d'armes du temps des combats héroïques de l'école romane (M. Charles Maurras), ne l'oublient pas dans sa retraite et se proposent de lui rendre des honneurs mérités et dus, qu'un long silence autour de lui n'a pu prescrire.

Sous quelle forme le comité du jubilé tournera-t-il son légitime hommage?

Il ne saurait être question de monument pour un vivant,

(encore que Mistral ait inauguré le sien)

et le temps n'est plus des banquets.

(hélas! il y en a encore bien trop)

qui veulent de la jeunesse à leur table. La seule façon d'honorer convenablement Raymond de La Tailhède serait, comme on l'annonce, de réimprimer ses *Poésies,* éparses en quelques plaquettes introuvables, et qui ne feront d'ailleurs pas un bien gros volume. Car il fut un poète rare, aux deux sens du mot : peu abondant, mais de qualité.

M. Emile Henriot dit plus loin :

C'est toujours des mêmes que l'on parle, quand les plus purs sont oubliés. Même avec le plus beau génie, la modestie n'a jamais payé.

Ce en quoi il rejoint M. Jean Rameau disant :

...Parmi les dix ou douze mille recensés,

(Tant que ça? Au secours!)

il y en a quelques-uns qu'on lit ou qu'on fait semblant de lire. Mais combien sont-ils? Une demi-douzaine, toujours les mêmes.

Pourtant, si l'idée d'un comité fondé dans le but de fêter le jubilé d'un Raymond de La Tailhède est heureuse, l'idée de M. Martin-Saint-René, qui voudrait qu'on érigeât un monument au Poète inconnu, idée à laquelle M. Jean Rameau souscrit d'enthousiasme, pour généreuse qu'elle soit ne m'apparaît pas comme très bonne. Le Soldat inconnu a son monument; si le Poète demain a le sien, le Prosateur après-demain, cette grave, anonyme, glorieuse, bref unique épithète : *inconnu,* n'aura plus son caractère d'exception. Et puis, en fait de monument élevé à un vivant, plus le vivant sera médiocre et plus il voudra se reconnaître. Dix ou douze mille poètes saluant le monument au cri de : « C'est bien moi! », cacophonie, bagarre. Enfin il faudrait un sculpteur qui eût plus que du génie pour concevoir, enfanter, ou bien la figure monumentale de dix ou douze mille poètes inconnus (comment la voyez-vous? imberbe? coiffée de longs cheveux?), ou bien le symbole, non moins monumental, de la Poésie (Muse, lyre, Pégase, dictionnaire de rimes ou moulin à images?); un poète qui eût plus que du génie pour écrire les vers dignes de synthétiser, gravés dans le socle, les vers, tous les vers (et cela fait combien de vers, déjà, dix ou douze mille poètes?) des aèdes passés, présents ou à venir.

La Poésie a trouvé son monument avec le Soldat inconnu.

Et quel monument! Le seul digne, le seul qui rachète la pénurie, la maladresse ou la laideur de tant de monuments aux morts : une tombe.

§

Où en sont les *Orientations de la Poésie?* Sous ce titre, M. Emmanuel Aegerter mène une enquête auprès d'un certain nombre de poètes, attachés à des techniques diverses, dans **Jean-Jacques,** journal du Populisme.

La poésie régulière seule compte à mes yeux, déclare très nettement M. André Thérive. Le vers libre, il y a cinquante ans, fut un essai d'assouplissement de la métrique française. Il s'est dissous. Il n'est plus rien qu'une prose incohérente, un infra-langage... Les arts vivent de forme. La poésie libre n'existe pas.

Pardon, pardon, mon cher Thérive, c'est à discuter. Le Président de l'*Association syndicale de la Critique littéraire* est terrible! J'aurais voulu le prier de lire les poésies de M. Noël Saint-Martin : *Au fil de ma pensée;* l'auteur, un manœuvre, fait du Populisme sans le savoir, mais voilà : le vers libre est le seul instrument qu'il connaisse avec la pioche.

Tel qu'il est, dans sa dure rigueur, écrit M. Nicolas Beauduin, le vers français demeure inestimable, providentiel. Il tend à la forme presque parfaite (celle de la texture musicale du poème est en accord avec son architecture idéelle), il vise au définitif : il nous éloigne le plus possible de l'à peu près, du provisoire, de l'interchangeable, du fluant et du laisser-aller. Il rend le langage articulé à sa véritable nature, il l'élève *à la spiritualité* du chant, voire à l'incantation magique.

Le poète de *Santa Venezia* rappelle d'autre part que, « durant ses longues années d'étudiant en poésie » — la façon de dire est jolie — « il a employé presque toutes les formes poétiques ». Si on transporte cette constatation de M. Nicolas Beauduin sur le plan de l'œuvre poétique telle qu'elle est née, non de dix ou douze milles poètes connus, inconnus ou méconnus, mais par exemple d'un Mallarmé (vers régulier), d'un Verhaeren (vers libre), d'une Comtesse de Noailles (vers libéré), on aperçoit que, à travers toutes les formes, le vers a donné des œuvres qui sont l'honneur de la Poésie. Je lis des vers : s'ils m'émeuvent, me charment, me secouent ou me réjouissent, l'instrument ne compte plus là où intelligence,

sensibilité, passion sont satisfaites. N'est-ce pas à l'amour qu'on reconnaît la femme?

§

La Poésie, comme la grâce, se veut gratuite. Quand des gens par centaines disent : « Miracle! » devant certains faits, entendons : « Poésie! ». Ce sont des poètes, dans leur genre, les bonnes gens de Normandie qui se sentent plus près du Ciel depuis que le coup de hache d'un garçon de ferme a fait jaillir d'un hêtre, et en présence d'un témoin, M. Durand, de Bertreville, une croix.

Il frappait à grands coups et il avait déjà fait plusieurs tronçons, écrit M. Ch. Vilain, dans **l'Intransigeant,** lorsque la hache dévia. Le bois se fendit dans le sens de la longueur et laissa apparaître une croix que l'on aurait dit tracée au fer rouge, une croix de douze centimètres de haut et de six de large, plus foncée d'un côté que de l'autre et portant au centre le signe du Sacré-Cœur.

Et quelle Poésie, mais qui tient du diable, dans ce « fait-divers » de Los Angeles... Non, il ne s'agit plus du matelot assassin de sa Muse de femme, mais d'une baigneuse qui, sur une plage offrant jusque-là toute sécurité, soudain a été happée par un monstre, poulpe, pieuvre ou démon, appliqué à enrouler de géants tentacules autour de sa cheville. Le mari, des amis sont là, ils assènent des coups furieux sur la bête, mais celle-ci, dans sa superbe, entraîne sa proie dans les profondeurs de la mer, où elle la dévorera. **Le Matin** a relaté l'affreuse chose. Histoire vraie, — Conte cruel, ô Poésie!

§

Un Conte cruel, c'est bien ce que nous vivons, toutes menaces hérissées. Mais si nous croyons à un rêve, les réalités se chargent de nous faire toucher du doigt les plaies d'un monde crucifié. M. Georges Duhamel a résumé sous ce titre : *Méditations d'avant l'aube*, dans **la Petite Gironde,** sur un ton de confidence mais bien fait pour toucher, remuer, éclairer un large public, bien des préoccupations, bien des angoisses. D'abord, un souvenir de la cité dont on voudrait qu'elle n'eût pas à rouvrir, avec le printemps, sous des

bombes qui auraient tôt fait de confondre toutes les sortes de pavillons dans un amas de cendres :

Pendant quelques minutes, la pyrotechnie de l'Exposition a rempli le ciel parisien d'un orage fastueux et sec. Toutes ces belles détonations, qui devraient être joyeuses, éveillent dans notre conscience, à nous, hommes de cinquante ans, des échos effroyables. Les dernières fusées s'égarent dans les ténèbres. Un à un les bruits de la grande ville désertent l'espace nocturne et je ne sais plus moi-même que j'ai fini par m'endormir.

Et puis :

Je m'éveille, comme chaque nuit, bien avant l'aube. Ce n'est pas une demi-torpeur : l'esprit, agile et délié, rend un son cristallin dans le calme de l'univers. Les oreilles tendues, béantes, j'écoute les bruits de ma maison, ainsi que j'ai toujours fait, au long de mes patientes insomnies. J'écoute et j'entends, à travers portes et cloisons, respirer ceux que j'aime, ceux dont j'ai la garde. Comme le capitaine à la mer, j'interroge mon navire et surprends ses rumeurs, ses frémissements, ses plaintes. Petit à petit, il me semble que mon entendement s'exalte et qu'il devient sensible à toutes les vibrations de l'éther. Ce n'est pas sur mon lit que je suis étendu, mais sur la terre de France; et c'est mon pays tout entier qu'à la faveur de l'ombre, j'écoute vivre et respirer... Une douloureuse méditation commence et persévère dans le plus noir de la nuit.

Un tour d'Europe suit, qui élargit l'horizon de nos inquiétudes. Faut-il dénombrer ici les puissances de proie? Les tentacules de la pieuvre allongent leurs convoitises. Et la Poésie longtemps inséparable des grands faits, même terriblement cruels, de l'Histoire (nous disons la Poésie recueillie, secrète du Soldat inconnu, non pas la poésie murale, musique en tête, du *Rêve* de Detaille), le cède aux sombreurs d'un temps qui trouve ses déceptions jusque dans l'imperfection des machines de guerre :

Elle a montré, cette guerre horrible et languissante [la guerre d'Espagne] que les instruments de destruction n'étaient pas aussi parfaits qu'on voulait bien l'affirmer dans les laboratoires des catastrophes à venir.

Et il n'y a pas que des bruits de botte... Le corps du peuple — chez nous — est malade. Quand les poings sont levés, où donc la paix des cœurs? Seule chose efficace : un changement d'âme.

Jamais grand peuple n'a été moins préparé que le nôtre à souffrir les grands malheurs qui le menacent.

Que les hommes de bon sens acceptent d'y réfléchir, au moins une heure chaque jour, s'ils peuvent arracher à la vie dévorante quelque temps de solitude et d'amère méditation.

Ou bien il sera vain de prétendre écarter la pieuvre. Anatole France remarquait, dans son feuilleton du *Temps*, il y a quelque cinquante ans, à propos de *Mensonges*, le roman de Bourget :

Le livre de M. Paul Bourget, dans lequel on entend l'accent de l'inimitable vérité, est désespérant d'un bout à l'autre. Ce qu'on y goûte est plus amer que la mort. Il en reste de la cendre dans la bouche. C'est pourquoi je suis allé à la fontaine de vie; c'est pourquoi j'ai ouvert l'*Imitation de Jésus-Christ* et lu les paroles salutaires. Mais nous n'aimons pas qu'on nous sauve. Nous craignons au contraire qu'on nous prive de la volupté de nous perdre. Les meilleurs d'entre nous sont comme Rachel qui ne voulait pas être consolée.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

L'Oiseau bleu, musique d'Albert Wolff. — *La Forêt bleue*, musique de Louis Aubert. — Le centenaire de Le Sueur.

Il faut vraiment de la vertu, quand on est compositeur, pour entreprendre d'écrire une partition d'opéra, de drame lyique, de féerie ou de tout autre ouvrage destiné à la scène. Il n'en faut pas moins, direz-vous, pour s'atteler à une symphonie qui sera jouée une fois, deux fois peut-être, très rarement trois, même quand la critique unanime la rangera parmi les chefs-d'œuvre. Telle est la triste condition de la musique en notre beau pays. Condition exceptionnelle parmi les arts, car enfin il existe un public qui lit les auteurs modernes, si rare qu'il devienne; même, on lit plus les modernes que les anciens, tandis que les mêmes gens qui déclarent tout net préférer leurs contemporains à La Fontaine ou à Voltaire, avoueront dans le même moment qu'ils ne peuvent écouter que Beethoven et Wagner. S'ils ont quelque curiosité d'esprit, vous pouvez gager à coup sûr qu'elle est tournée vers le passé, et aux deux grands dieux qu'ils adorent ils ajouteront Mozart et Bach. C'est une chose singulière que cette défiance et cette incompréhension. Il y a un demi-

siècle — car le mal est ancien déjà — le pauvre Lalo s'écriait tandis qu'il en était victime : « La musique n'est donc pas faite pour être entendue? » Voilà une exclamation que des musiciens qui sont parmi les meilleurs de notre temps ont pu reprendre à leur compte. Un opéra — sérieux ou bouffe — est voué à cette indifférence qui le rend pareil au non-être. S'il passe à l'Académie Nationale de Musique, il y sera donné six fois, à cause de l'abonnement, car l'abonné exige que le spectacle soit renouvelé, à moins qu'il ne s'agisse de lui faire entendre n'importe quel ouvrage de Wagner pour la deux-centième fois. Si le musicien donne sa partition à un autre théâtre, il risque de bien autres ennuis sans être assuré d'un meilleur sort. Les directeurs ne sont point responsables — ceux d'aujourd'hui, du moins — car ils supportent eux-mêmes les tristes conséquences de l'imprévoyance et de l'impéritie de leurs devanciers qui ont exploité jusqu'à son usure totale l'ancien répertoire sans se préoccuper le moins du monde de le renouveler, d'assurer à de nouveaux ouvrages la place qui aurait dû leur revenir. Car il est absurde d'abandonner un ouvrage à la sixième quand on sent qu'il mérite un meilleur sort. Ni *Carmen*, ni *Faust* — et je ne cite que deux ouvrages glorieux entre tous — n'ont obtenu d'emblée le succès qui leur est venu dans la suite et qu'ils ont dû non seulement au génie de Gounod et de Bizet, mais encore à la ténacité et à la clairvoyance de ceux qui les défendirent et les imposèrent. Aujourd'hui la situation du théâtre lyrique en France est telle qu'il faudrait traiter l'Opéra et l'Opéra-Comique comme on fait des musées, c'est-à-dire les doter d'une subvention suffisante pour qu'il ne soit nullement besoin de se préoccuper des recettes. Ainsi on éviterait ce scandale de voir disparaître de l'affiche des pièces comme *Guercœur*, comme *Le Pays*, comme *La Lépreuse*, ou comme *Padmâvati*. Et on pourrait reprendre *Pelléas et Mélisande* ou *Ariane et Barbe bleue* (qui ne « font » pas les frais de plateau) sans être obligé de compenser ces folles prodigalités soit par des économies sur d'autres représentations, soit par des représentations d'ouvrages dont la disparition serait souhaitable (comme il a été fort juste d'ôter des salles des musées de déshonorants navets).

Je me faisais ces réflexions l'autre jour en écoutant aux Concerts Pasdeloup **L'Oiseau bleu,** écrit par M. Albert Wolff sur la féerie de M. Maurice Maeterlinck. Albert Wolff portait encore l'uniforme de lieutenant aviateur quand il acheva cette partition. L'ouvrage fut donné au Metropolitan Opera de New-York le 27 décembre 1919, puis à Bruxelles le 21 avril 1920. L'Opéra-Comique le devait monter à Paris : mais il a fallu que la Radio le tirât de l'injuste oubli où il était tombé. Albert Wolff est un de nos chefs d'orchestre les plus justement célèbres. Vous croyez peut-être que cette réputation méritée de prince de la baguette lui vaut un traitement de faveur? *L'Oiseau bleu* est venu sur la scène de l'Opéra-Comique; mais sans décors ni costumes, avec une récitante qui « posait » les indications des jeux de scène. Et malgré ces conditions défavorables, l'ouvrage est apparu ce qu'il est : un chef-d'œuvre de grâce et de fraicheur que ces attentes d'un quart de siècle et ces oublis absurdes n'ont point altéré, mais qui reste, comme au premier jour, plein d'inventions personnelles et de trouvailles heureuses.

Mêmes réflexions à quinze jours d'intervalle à propos de **la Forêt bleue** de M. Louis Aubert. Cette partition-là fut écrite en 1907. Représentée à Boston en 1911, elle eut un succès considérable dont l'écho parvint aussitôt à Paris et l'Opéra-Comique retint l'ouvrage. Retint est le mot : la rétention dura douze ans, car *la Forêt bleue* ne passa qu'en 1924, et le succès qu'elle eut ne suffit pas à la faire reprendre. Ce fut encore la Radio qui, il y a deux ans, puis cette année, nous l'a rendue.

Voici donc deux ouvrages lyriques qui sont parmi les meilleurs de ce temps. La critique l'a dit et redit. Or, l'un demeure comme s'il n'était pas, et l'autre reste dans l'ombre. Et cette histoire est celle de beaucoup d'autres ouvrages.

C'est pourquoi on admire les musiciens qui ont encore le courage d'entreprendre un drame lyrique ou un opéra et qui ne peuvent ignorer cependant — ces choses-là se savent — le sort qui les attend.

§

Il y a cent ans mourait Jean-François **Le Sueur,** surinten-

dant de la Chapelle du Roi, professeur de composition au Conservatoire, auteur de nombreux ouvrages lyriques et symphoniques profanes et religieux, aujourd'hui fort oubliés. Peut-être cet oubli est-il injuste, c'est possible. Une chose même fait croire que c'est probable, et c'est que Le Sueur fut le maître d'Hector Berlioz. Un maître point seulement au sens ordinaire du mot, un maître qui ne borna pas son rôle à celui d'un professeur enseignant à son élève les secrets du métier, mais un maître qui sut développer chez son disciple toutes les qualités les plus originales, un maître qui sut deviner le génie naissant dans les premiers balbutiements d'un apprenti et qui sut lui donner confiance, un maître qui, au sortir de la *Messe* que Berlioz fit exécuter le 10 juillet 1825 à Saint-Roch, s'écria : « Vous ne serez ni médecin ni apothicaire malgré le désir de votre père : vous serez un grand compositeur. Vous avez du génie et je vous le dis parce que c'est vrai ! »

Le centenaire de Le Sueur a passé généralement inaperçu. Nous sommes ingrats. Nous devons à Jean-François Le Sueur bien plus et bien mieux que quelques ouvrages personnels sauvés de l'oubli. Les érudits savent qu'il a écrit *Les Bardes*, dont le succès en 1804 fut éclatant. Mais il est équitable de rappeler que, sans ce maître excellent, Berlioz ni Gounod (car Gounod aussi fut son élève) n'eussent été ce qu'ils furent.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Grands et petits maîtres du Premier Empire. — Le prix Paul Guillaume. — Le Salon du Portrait contemporain. — Tableaux en trompe-l'œil. — François Podesva. — P. Guastalla. — Marius Gantrel. — Roger Tourte.

On aurait aimé voir se développer, en marge de l'Exposition des Chefs-d'œuvre de l'Art français, des expositions plus restreintes, localisées sur une époque ou sur une école, aussi digne d'intérêt que celle des **Grands et petits maîtres du Premier Empire** (Galerie Guy Stein). Quai de Tokio nous avons vu *Marat assassiné, le Flûtiste Devienne* et *La Bataille d'Aboukir;* ici nous voyons des œuvres moins célèbres sans doute, mais qui nous donnent de façon pertinente l'image artistique de leur temps.

S'il ne peut créer des génies, le souverain peut inconles-

tablement imprimer la marque de son esprit aux formes d'art de son règne. De la vue de Rome de l'architecte Percier aux portraits du baron Gérard, nous voyons combien le retour à l'Antique, amorcé à la fin du XVIIIe siècle, a pris conscience de sa force, avec une solennité un peu prétentieuse, pour servir la gloire du nouvel Empereur des Français. Si les modèles féminins de l'Empire affectaient un air assez niais qui devait être de bon ton à l'époque, il n'en reste pas moins vrai que nous nous trouvons en face d'une des grandes époques du portrait. La grandiloquence des compositions historiques, la fadeur des scènes mythologiques ou la sensiblerie des scènes larmoyantes renouvelées de Greuze, comme celles de P. N. Legrand, sentent leur école; mais devant la figure humaine, le peintre, plus librement, s'abandonne. C'est le cas de Boilly, de Martin Drolling, du charmant Riesener, du minutieux et profond Van Gorp, et du tyrannique David, cet admirable portraitiste, ce peintre de glace, chez qui nous voyons tant de traits de génie. Plusieurs portraits anonymes réunis ici ne sont pas les moins beaux. Nous citerons en particulier ce *Portrait d'un Peintre* qui porte en soi une sorte de fougue préfigurant le romantisme. Notons aussi le fameux portrait de Mlle Lange en Danaé, que le modèle fit retirer du Salon où il était exposé, — ce que nous nous expliquons assez bien.

L'académisme est sauvé de lui-même par un culte de la vigueur et de l'énergie qui rayonne sur un temps exceptionnellement glorieux. Une force intime très caractéristique anime des œuvres qui sans elle souffriraient de ce compromis qui sévissait au début du XIXe siècle entre la tendresse élégiaque héritée de Jean-Jacques et les exercices de haute école qui se réclamaient de Rome.

Nous avons déjà fait part à nos lecteurs de l'intérêt que nous portions à l'œuvre de R. J. Clot et à celle d'André Marchand, qui viennent d'être couronnées par le jury du **prix Paul Guillaume.** Ces deux jeunes peintres ont quelque chose à nous dire et, par des moyens très différents, ils sont nés pour le bien dire. Ils n'échappent pas toujours à un défaut de leur jeunesse qui est de confondre un peu trop la pein-

ture et la littérature. Mais, trop intelligents pour ne pas sentir l'écueil, il est probable que nous les verrons poursuivre la conquête du reél sans se dépouiller de leur mystérieux rayonnement de sensibilité secrète.

R. J. Clot, ce poète de la solitude, a ramené d'Algérie, son pays, une œuvre qui ne s'apparente en rien aux recherches colorées et pittoresques que nous sommes habitués à rencontrer chez les peintres de l'Afrique du Nord. Il ne semble voir que l'essence des choses et leurs valeurs symboliques. La nature morte qu'il a exposée pour le prix Paul Guillaume est un peu confuse, elle n'est pas de ses meilleures, mais elle montre bien quelles sont les tendances profondes de cet art émouvant et grave.

André Marchand est un de ces peintres de la jeune génération qui manifestent contre les maîtres de l'art indépendant de la génération antérieure le type de la réaction la plus vive. A l'opposé de tout ce que peuvent représenter le réalisme romantique, l'impressionnisme ou le fauvisme, il a le culte de la forme plastique et, au contact des anciens, avec la vision d'une époque encore pénétrée de surréalisme, il découvre la vie et cherche par un dessin puissant et volontaire, par des sélections rigoureuses qui ne vont pas sans froideur, à en restituer l'harmonie.

Le **Salon du Portrait contemporain** organisé par P. de Montaignac (Galerie de Paris) contient, comme toute manifestation de ce genre, du meilleur et du pire, mais son ensemble est digne d'intérêt. On constate sans peine que, si le public ne se rapproche pas beaucoup des peintres, les peintres font de louables efforts pour se rapprocher du public. On ne dit pas cela par ironie... L'artiste a cru servir son art en s'enfermant dans la tour d'ivoire de ses théories... Ne s'est-il pas trompé? Il n'hésite plus à faire un vrai portrait, c'est-à-dire à voir son modèle autrement que comme un prétexte à construction de formes et à rapports de tons. On ose même faire des portraits officiels qui ne soient pas insipides — comme celui de l'ambassadeur Charles Roux par Yves Brayer.

C'est Mme Suzy Solidor — sans doute à cause d'un sens

bien développé de sa publicité — qui paraît tenir aujourd'hui le record, quant au nombre et au choix de ses portraitistes. Nous la retrouvons deux fois ici, vue par Dufy et par Marie Laurencin. Suzanne Valadon nous montre une puissante image de Mme Utrillo.

Rares sont les portraits qui connaissent, comme celui de Chapelain-Midy, la vérité expressive et le style. Van Dongen est mal représenté. On aimerait que Robert Grange, si doué, cherche à traiter la figure de façon plus approfondie et qu'il nous présente autre chose que son charmant tableautin.

Application, conscience, probité, souci du beau métier, ce sont des qualités que nous sommes heureux de rencontrer chez des peintres comme Feildel, Janin, Pierre Nicol, même lorsqu'elles ont pour contre-partie une certaine froideur et la méfiance de l'effet. S. P. Robert nous a donné dans ce sens une œuvre du plus grand intérêt.

On ne saurait pourtant rester insensible aux douceurs bleutées de Maurice Asselin, aux solides constructions de Kisling, aux harmonies délicates de Gisèle Fernandier dont le tableau est excellent, au graphisme élégant et juste de Lily Steiner. Roger Bezombes expose un monotype rehaussé d'une belle virtuosité. Kléofas Bogalei avec son affectation de bizarrerie finit par lasser. On remarquera aussi les portraits signés par Deschmaker, A. Gauthier, Mandat-Grancey, Vaudou et A. de Spengler.

Du côté sculpture nous ne trouvons que quelques bustes fort médiocres.

On connaît ces effets de **trompe-l'œil** dus à la collaboration du peintre et de l'architecte qui jouèrent un rôle si important particulièrement dans les monuments de France et d'Italie depuis la Renaissance. Louis XIV les goûtait particulièrement. Le château de Marly, ses pavillons, ses jardins étaient remplis de ces fantaisies. Il faut bien dire qu'elles ne sont supportables que dans la mesure où le goût préside à leur ordonnance. La galerie Fenwick nous a présenté une remarquable collection de tableaux en trompe-l'œil réunie par Colette de Jouvenel. Le critique d'art pourrait philosopher à perte de vue sur ces œuvres de pure imitation, sur

la ressemblance, la copie, la transposition et leurs valeurs respectives. Disons seulement que cette exposition est pleine de charme et d'enseignement. Ces tableaux sont des artifices, des jeux d'illusion destinés à nous faire prendre l'image pour la réalité. Ce sont des exercices de virtuosité. Mais cette duperie ne va pas sans poésie. Ces objets s'imposent à nous dans leur réalité corporelle et leur description analytique, arrive à nous toucher davantage, malgré l'effacement du peintre, que bien de prétentieuses compositions.

François Podesva a fait à la galerie Zak une exposition d'œuvres choisies dans les dernières années de sa production. Ce peintre, qui vit à Prague, puise dans son pays natal : la Moravie, une inspiration qui communique à son œuvre un singulier accent de calme et de grandeur. Fervent des traditions populaires de sa province, il ne se contente pas d'en interpréter le pittoresque superficiel; c'est la noblesse rude des paysages et celle de ses habitants qu'il sait traduire avec une sorte de rigoureuse ferveur. Il chante les vertus rustiques et familières. L'âpre poésie de la terre trouve dans ses personnages qui possèdent une dignité sculpturale une véritable représentation symbolique. On aime chez François Podesva cette sincérité, cet art sérieux et sans artifices qui ne va pas sans une sévérité un peu rigide mais ne lui laisse rien sacrifier au goût du jour, cette compréhension de la forme plastique et ce sens des valeurs colorées qui donnent à certaines de ses toiles une authenticité que le temps doit consacrer.

A la même galerie, Hanna Krajnikova expose des paysages d'une atmosphère délicate, d'un dessin sobre et ferme.

Pierre Guastalla a su prendre une des premières places parmi les graveurs contemporains. C'est pourquoi son exposition de peintures (Galerie Marseille) ne saurait nous laisser indifférents. Nous y retrouvons sa sensibilité aiguë, son intelligence de la nature, l'habileté du trait, et aussi un sens très délicat des rapports de couleurs. Nous retenons en particulier les paysages très bien composés d'Italie ou d'Ile-de-France traités avec une élégance concise qui reflète bien l'état d'esprit de l'artiste.

Marius Gantrel a réuni à la Galerie Carmine quelques toiles, aquarelles, dessins qui sont à la fois sympathiques et déconcertants. Le peintre possède une vision juste, le sens des formes et des couleurs et, au surplus, il a du talent. Mais on le sent hésitant dans sa façon de s'exprimer. Il n'a pas choisi. Et les notations, d'ailleurs agréables, de ses lavis ne semblent pas de la même main que ses dessins. Il semble que ce soient là défauts de jeunesse : les dons de cet artiste permettent de croire qu'il pourra conquérir cette autorité qu'il recherche aujourd'hui par des voies trop diverses et affirmer sa personnalité.

On connaît les singulières odyssées du jeune architecte **Roger Tourte.** Il les a contées en des livres captivants. Après avoir fait le tour du monde à bicyclette, vivant de moyens de fortune, il a décidé il y a trois ans d'entreprendre avec sa femme un voyage analogue qui, au départ du Cap Nord, devait le mener au Cap de Bonne-Espérance. Un bébé naquit en cours de route sur les bords du Nil. Alors on a dû acheter une vieille Ford pour continuer la traversée de l'Afrique...

Ces voyages, pour le moins originaux, n'en furent pas moins des voyages de tourisme. Un tourisme un peu particulier, à vrai dire, qui permettait de ne pas suivre les chemins battus. On s'en était aperçu lors de l'exposition du Pavillon de Marsan, il y a quatre ans. On s'en aperçoit aujourd'hui à l'exposition de la Galerie Charpentier. L'exceptionnel intérêt de cette présentation de gouaches vient de leur caractère documentaire. C'est le carnet de route d'un architecte, qui retient surtout les particularités monumentales des prestigieuses contrées qu'il traverse, qui les traduit simplement, avec précision, sans excès de recherches picturales, avec un goût pour la stylisation et le décoratif. Il est superflu de dire qu'entre les mains d'un artiste d'une telle formation, d'une vision aussi juste, d'une facture aussi lumineuse, le pinceau est un meilleur instrument de documentation que l'appareil photographique. Les clochers suédois, les maisons slovaques, les météores de Thessalie, les monuments de la vallée du Nil ou des ruines de Zimbaboué sont

les thèmes incomparables de ce voyageur au regard clair.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

Le projet de Monaco. — Les événements tragiques de la guerre d'Espagne et spécialement la destruction systématique de la ville de Guernica, ville ouverte et symbole séculaire de la spiritualité basque, semblent avoir réveillé les sentiments d'humanité des peuples, sentiments qu'on aurait pu croire disparus depuis les souffrances de 14-18 ou étouffés par les égoïsmes nationaux.

En ce moment précis où une nouvelle apologie de la guerre totale est lancée en Allemagne, des voix se sont fait entendre en France, en Angleterre, en Italie et même en Allemagne, pour flétrir les crimes commis contre l'humanité ou contre le droit des gens.

Mais à vrai dire, le droit des gens existe-t-il encore ou plutôt ses réalisations contractuelles ont-elles encore force de loi?

Sans aucun doute, l'esprit humain accepte-t-il le droit des gens comme une nécessité morale puisant sa valeur dans l'essence même de l'humanité; mais par ailleurs les gouvernements ont cru nécessaire d'emprisonner des principes dans des conventions internationales.

Ce sont des textes rédigés par les Conférences de La Haye de 1899 et de 1907 qui, sans doute, ont conservé toute leur valeur théorique, mais qui sont actuellement l'objet de violations systématiques et volontaires du fait de l'emploi des méthodes modernes de guerre.

Une seule convention, celle de la Croix-Rouge, a été dans les conflits récents plus ou moins respectée, mais son objet très limité — elle n'assure la protection que des militaires blessés ou malades — ne permet pas d'étendre l'immunité qu'elle accorde aux victimes civiles des conflits et encore moins à la population non-combattante.

C'est cette insuffisance de textes formels et le développement de la technique moderne de destruction qui a incité la médecine militaire a créer un mouvement pour obtenir la reconstruction des lois de la guerre, mouvement auquel

se sont associées de grandes personnalités du Droit International.

Cette collaboration a été féconde puisqu'elle est parvenue à rédiger un projet de convention internationale — appelé dès maintenant projet de Monaco — qui prévoit en plusieurs chapitres toutes les circonstances dans lesquelles peut se développer un conflit armé.

Et la douloureuse actualité qui chaque jour vient apporter un complément d'horreur aux souffrances d'un malheureux pays donne à ce projet de Monaco un intérêt immédiat.

De toutes parts l'opinion publique est alertée et angoissée et les organismes officiels ont quitté délibérément la règle de l'inertie.

La Commission de non-intervention de Londres avait l'intention d'étudier le problème des bombardements des villes ouvertes; l'Italie et l'Allemagne, ainsi que le prouve un article de la *Correspondance Diplomatique* de Berlin, ne rejettent pas le principe d'un appel inspiré par des sentiments hautement humanitaires.

En vérité le cours des événements réclame d'une façon impérative l'étude des questions de législation de la guerre et les gouvernements ne peuvent plus faire la sourde oreille.

Dans le *Figaro*, M. Wladimir d'Ormesson, dans un article intitulé *Devant les massacres d'Espagne*, a défendu implicitement le projet de Monaco en suggérant la création des zones de sécurité, sous le contrôle international. C'est, dit-il, la seule manière de circonscrire les horreurs de la guerre. Si l'ensemble des nations avait pesé, par une démarche collective et solennelle, sur les deux belligérants espagnols pour qu'ils admettent l'établissement de ces zones et leur contrôle international, il semble que ni le gouvernement national, ni celui de Burgos n'auraient pu se dérober à une telle pression...

Mais ce sont là des tentatives limitées : elles méritent d'être signalées, car elles semblent demander timidement des réalisations pratiques dans le domaine international dont les principes ont été développés depuis 1934 par les activités du Comité International de Médecine militaire.

Trois points dominent cet ensemble :

1° La création de villes ou régions immunisées pour les blessés, malades et non-combattants.

2° L'assistance sanitaire des non-belligérants.

3° Le contrôle des non-belligérants, obtenu automatiquement grâce à l'assistance sanitaire elle-même.

Ce contrôle permanent y est assuré par un organisme composé de non-belligérants et fonctionnant sur place dès le début des hostilités.

Il comporte :

1° Dans la zone de l'avant, une commission d'enquête de campagne composée au minimum de trois membres dont deux représentant les puissances protectrices des belligérants et dont le troisième est élu d'un commun accord par les deux autres;

2° Dans les villes sanitaires et de sécurité une commission de contrôle fixe composée de la même manière;

3° Dans les autres cas, une commission centrale résidant dans la capitale de chaque Etat belligérant et composée d'après les mêmes principes.

En d'autres termes, dans chaque localité sanitaire, ville sanitaire ou ville de sécurité, comme en chaque lieu où une vérification objective deviendrait nécessaire, le contrôle aurait pour organe trois officiers du cadre sanitaire : dont deux appartiendraient à l'Etat auquel chaque belligérant aurait confié la tutelle de ses intérêts en territoire ennemi et dont le troisième aurait été agréé par les deux autres d'un commun accord. Tel serait l'organe qualifié de vérification directe et immédiate en vue d'éclaircir chacun des cas litigieux.

Les recours supérieurs, selon la nature des problèmes à résoudre ou des plaintes à faire valoir, pourraient être la Cour Permanente de Justice Internationale, le Conseil de la Société des Nations, le Comité International de la Croix rouge ou, dans une hypothèse d'un nouveau développement du Droit des Gens, un organe international, spécialement constitué entre non-belligérants pour connaître de tous les litiges concernant les statuts de protection de l'Humanité en temps de guerre.

Le grand avantage de cet organisme consiste précisément

dans le constat immédiat par un organisme impartial de tout fait délictueux. L'enquête serait faite sur place, au moment même ou l'événement se produit et de ce fait seraient supprimées toutes les controverses, dangereuses et stériles, qui sont l'apanage de toutes les enquêtes internationales faites a posteriori.

Tous les problèmes soulevés par la conscience publique à l'occasion de la tragédie espagnole trouvent leur solution dans le projet de Monaco.

Puissent les hautes autorités compétentes responsables de nos destinées et peut-être du Destin s'en souvenir et tenir compte des solutions qui y sont proposées!

JULES VONCKEN.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Une revue nouvelle : *Suisse romande.* — C.-F. Ramuz : *Derborence*, récit; Paris, Grasset. — Le même : *Le garçon savoyard*, roman; Paris, Grasset. — Le même : *Besoin de grandeur;* Lausanne, « Aujourd'hui ».

Les Suisses de langue allemande aiment à dire de Zurich, leur métropole, qu'elle est l'Athènes de la Limatt.

Encore que d'un format plus réduit, la petite ville vaudoise de Morges pourrait aussi bien s'appeler l'Athènes du Léman. Depuis longtemps, les frères Morax — Jean, le peintre, et René, le dramaturge — y ont créé un foyer d'art. Ils ont fondé dans une autre région du pays de Vaud, à Mézières, une colonie florissante : ce Théâtre du Jorat, que l'exposition de 1937 a transporté pour quelques soirs, l'été dernier, sur la scène des Champs-Elysées. Le compositeur Gustave Doret passe souvent ses vacances à Morges, de même que Maurice Muret, analyste compétent de toutes les littératures d'Europe et critique sagace des grandes affaires internationales. Paderewski habite dans le voisinage.

Morges vient de voir naître une revue littéraire. Elle s'intitule **Suisse romande.** La plupart de ses collaborateurs appartiennent à une génération beaucoup plus jeune que celle dont je parlais tantôt. En dépit ou plutôt en raison même de la dureté des temps, on leur souhaite de tout cœur le succès qu'ils méritent. La disparition de la *Bibliothèque universelle*, de la *Revue de Genève*, de la *Semaine littéraire*, a laissé dans la vie intellectuelle du pays un vide que des tentatives dis-

persées et plus ou moins confidentielles ne pouvaient suffire à combler. Que la jeune revue s'empare donc de la place vacante, qu'elle l'occupe en force et qu'elle la défende victorieusement!

S'il est vrai, comme l'affirme Duhamel (et, pour ma part, je n'en doute pas), que le « monument auquel la littérature française s'est attachée » soit « un portrait de l'homme », *Suisse romande* se propose de jouer sa partie dans le grand concert des lettres de France, puisque son directeur, M. Daniel Simond, la présente au public en ces termes :

Aimer notre époque, consentir au multiple visage du présent, en conservant du passé ce qui aide à construire l'avenir, c'est la seule attitude que nous puissions choisir sans nous trahir nous-mêmes, pourvu que nous n'oubliions jamais que la norme de notre action ne saurait être l'intérêt d'une classe, d'une société, d'une patrie, d'une Eglise, d'une esthétique ou d'une pensée déterminée, mais bien l'exigence de celui qui, selon la parole éternelle de Protagoras, est la mesure de toutes choses : l'homme.

Dans ce premier numéro de *Suisse romande*, une chronique de Ramuz nous renseigne sur ses procédés de travail. Le métier d'écrire est pour lui un métier manuel. Cette remarque ne surprend pas : notre pays n'a-t-il point déjà suscité M. Denis de Rougemont, qui enseigne qu'il faut penser avec les mains? Ramuz donc, s'imagine que, vu « par un de ces messieurs de la C. G. T. U. », il lui offrirait « l'image du parfait prolétaire ».

Ecoutons ses confidences :

Toute une matinée passée à frotter, à gommer, à coller avec de grands mouvements de bras qui vous mettent en nage, et puis des gestes minutieux d'ajusteur (quand il s'agit, par un collage, de substituer une phrase à une autre au beau milieu d'une page); et puis les phrases ont un poids, et puis les phrases, je vous assure, c'est de la matière; les phrases sont comme des moellons qu'il s'agit de mettre d'aplomb; ça se soulève, et c'est lourd; ça se superpose, et c'est difficile.

On pourrait voir dans ces lignes l'aveu de l'auteur à certaines opinions émises ici même sur son style et qu'il a toujours combattues avec force. N'affirmait-il pas qu'il y avait dans son pays deux langages, l'oral et l'écrit, l'indigène et

l'importé, l'authentique et le truqué, le bon et le mauvais et que, son écriture à lui, il la voulait conforme au pur parler vaudois? Homère croyait que les paroles sont « ailées ». Suffirait-il de les transcrire pour les changer en moellons? Si la tradition orale, la vaudoise comme les autres, l'emporte sur l'évangile scolaire, c'est — Ramuz lui-même *dixit* — par ce qu'elle a de « simple », d'« élémentaire », de « dynamique ». Et il suffirait de traduire par des signes, en noir sur blanc, le langage issu de cette tradition orale pour le rendre malaisé au point d'imposer à l'écrivain des gestes d'ajusteur, des fatigues de maçon ou de terrassier?

Au fait, pourquoi reprendre une vieille querelle? Parlons plutôt des derniers livres de Ramuz. Sur une table, en voici trois, dont je n'ai rien dit au moment où ils paraissaient. Saisissons l'occasion pour les relire d'affilée.

L'auteur qualifie le premier de « récit », le second de « roman ». Quant au troisième, il relève du genre que l'on est convenu d'appeler « essai ».

Tous trois présentent un caractère commun : un style mieux décanté. Ramuz semble avoir abandonné la doctrine qu'il défendait dans sa *Lettre à Bernard Grasset*, doctrine selon laquelle il n'y aurait aucun point de contact entre le « plan expressif » et le « plan explicatif », de telle sorte que, à chacun de ces « plans », devrait correspondre un langage rigoureusement approprié, l'expression se fondant sur la réalité sensible et sentie, l'explication recourant à des signes conventionnels analogues à ceux de l'algèbre. Exprimer et expliquer sont deux choses, on l'accorde, mais il saute aux yeux que, ni dans le discours ni dans sa métamorphose graphique, on ne saurait les dissocier. Tout propos de l'homme passe à chaque instant d'un plan à l'autre. Entre les deux plans, la différence est du même ordre qu'entre le sentiment et la raison, mais ils demeurent aussi liés l'un à l'autre que ces deux facultés, toutes deux nécessaires pour composer un message comme pour le recevoir. Ramuz en paraît aujourd'hui persuadé. Sa conversion ne peut que réjouir : à se faire mieux entendre, il ne perdra rien de sa force expressive.

L'écrivain français, quand il fait le portrait de l'homme,

ambitionne de peindre aussi la société humaine. Les Suisses romands, depuis Rousseau, aiment à placer l'homme seul devant la nature. Ainsi procède Ramuz dans **Derborence.**

Le *Dictionnaire géographique* lui fournit cette donnée : « Un pâtre, qui avait disparu et qu'on croyait mort, avait passé plusieurs mois enseveli dans un chalet, se nourrissant de pain et de fromage ». Il a voulu, simplement, voir et montrer aux lecteurs d'aujourd'hui comment s'était passé ce drame, vieux de plus de deux siècles.

Un éboulement a transformé en un désert de pierres le pâturage de Derborence, recouvrant, avec leurs troupeaux, les armaillis qui s'y étaient installés pour l'été. Deux mois après, l'un d'eux remonte à la surface. On le prend pour un revenant. On a peur de lui. Seule, sa femme trouve le courage d'aller à sa rencontre, de le rejoindre et de le ramener parmi les hommes.

C'est tout. Mais de ce peu de chose, par l'acuité de sa vision, par son sens de l'atmosphère, par son pouvoir de participer aux sentiments d'une humanité primitive (qui redoute non seulement la nature, mais surtout les puissances mystérieuses dont elle la croit animée), Ramuz fait un récit coloré et vivant, de la même veine que sa *Grande peur dans la montagne,* mais qui va plus profond, parce que plus conforme aux lois de la crédibilité.

Le garçon savoyard habite un autre pays, la rive française du Léman, du côté de Meillerie, d'où partaient en nombre autrefois les grandes barques à deux voiles latines qui transportaient les pierres de taille et qui auront bientôt disparu, remplacées par des chalands à moteur. Quelques-unes naviguent encore. Justement, Joseph est marinier sur une de ces rares survivantes. Cela le conduit un soir à Lausanne, où, dans un cirque, Miss Anabella, danseuse de corde, l'émerveille. Elle lui paraît si différente des autres femmes qu'au retour il trouve laide sa fiancée, la douce et bonne mais trop terrestre Georgette. L'aérienne apparition, il ne le sait que trop, s'est évanouie pour toujours. Il croit en découvrir un reflet en Mlle Mercédès, servante d'auberge, qui a du rouge aux lèvres, du noir aux yeux et qui vient de Lyon. Peu farouche, elle l'accueille... et le déçoit. Retour

à Georgette : assez de bêtises, marions-nous, ne cherchons plus midi à quatorze heures. Rechute. Cette fois la déception tourne à la fureur. Pour punir Mercédès de n'être pas ce qu'il voudrait qu'elle fût, Joseph l'étrangle. On découvre le crime. Georgette en a deviné l'auteur et s'efforce de le sauver. Mais lui préfère se noyer dans le lac.

Les romans de Ramuz iraient-ils par deux, comme les gendarmes sur la route? De même que *Derborence* rappelle la *Grande Peur*, le *Garçon savoyard* s'apparente par le sujet à la *Beauté sur la Terre*. Il est plus ramassé, d'un dessin plus net, d'un mouvement plus vif. Que veut-il dire? Sans doute que certains êtres ne savent pas, ne peuvent pas distinguer le vrai du faux, ni surtout concilier leurs rêves avec les réalités que la vie leur apporte. Certes, tous les garçons de Savoie ne ressemblent pas à ce navigateur, poète sans le savoir et victime de sa poésie. Mais le portrait de Joseph est bien enlevé, en modelés vigoureux et en raccourcis dramatiques.

Dans **Besoin de grandeur,** Ramuz, philosophe, procède comme Descartes : il commence par faire table rase de toutes les notions acquises. Pour le Tourangeau, la pensée et l'étendue demeuraient les seules réalités certaines. S'appuyant sur elles, il reconstruisait le monde par l'algèbre, la géométrie et la mécanique. Le Vaudois, plus sensible à ce que voient ses yeux, constate deux faits d'expérience : d'abord, lui et, devant lui, le petit pays que son regard embrasse. Partant de ces deux faits, son dessein n'est ni d'expliquer l'univers ni de formuler une théorie de la connaissance. Ce qu'il veut, c'est tâter le pouls de son peuple, établir un diagnostic, examiner les remèdes proposés par des médecins étrangers (Allemagne, Italie, U. R. S. S.), les rejeter parce que préparés pour des hommes d'une autre sorte, se demander enfin quelles sont les ressources qu'offre en elle-même la constitution du sujet.

Ramuz travaille dans le solide. Chaque fois que sa pensée tend à s'égarer dans l'abstrait, il la ramène en face des choses. Ces choses, les seules qu'il prétende connaître, il les situe dans l'horizon familier sur lequel s'ouvre sa fenêtre : le Rhône, le Léman et leur ceinture de montagnes. Rien de

plus émouvant que ce perpétuel retour à la nature, mère et nourrice des hommes.

Est-il vrai que, dans nos petits pays romands, les gens souffrent d'un « besoin de grandeur » qui ne trouve point à se satisfaire, alors que, dans d'autres régions du monde, Hitler, Mussolini, Staline lui auraient donné une suffisante pâture? Ce besoin, je crois, ne tourmente guère, chez nous, que des êtres d'exception : artistes, intellectuels, « aventuriers » (au sens noble du terme) et, peut-être, quelques hommes préoccupés de politique, mais au dehors et au delà des combinaisons électorales.

Ramuz l'étudie avec une clairvoyance qui n'exclut pas la sympathie. Peut-être a-t-il dessein surtout de le faire naître chez ceux qui ne l'éprouvent pas encore. « Les grandes pensées, observe-t-il, sont à l'étroit dans les petits pays. » Où il met le doigt sur la plaie, c'est quand il reproche à ses compatriotes de trop souvent confondre le « conformisme avec l'ordre, l'inertie avec la certitude, la résignation avec la confiance en soi ». En passant, il fait de l'hitlérisme et du communisme (qu'il faudrait, je crois, distinguer plus nettement du stalinisme) une critique objective et pondérée. Quant aux perspectives d'avenir, il ne se risque pas à les dessiner. Il ne joue pas au prophète. Tout au plus laisse-t-il entendre que le salut ne nous viendra ni de nos prolétaires ni de nos bourgeois, mais de nos paysans.

Malgré ses lacunes, son livre, tout parsemé de maximes vigoureuses, exprime une pensée à la fois sereine et hardie, une vue très personnelle des problèmes qui inquiètent notre temps, une âme loyale, vouée en toute sincérité à la méditation la plus haute.

RENÉ DE WECK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Importance du folk-lore. — Melpô Merlier : *Essai d'un tableau du folklore musical grec*; Sidéris, Athènes. — Melpô Merlier : *Etudes de musique byzantine : Le premier mode et son plagal*; P. Geuthner, Paris. — S. Baud-Bovy : *Chansons du Dodécanèse*; Sidéris, Athènes. — S. Baud-Bovy : *La Chanson populaire grecque du Dodécanèse, Les Textes*; Ed. Belles-Lettres, Paris. — Ep. Chrysanthopoulos : *Neoellinika Anthologia*; Chrysanthopoulos, Athènes. — Phoibos Delphis : *Idyllia*, Athènes. — Koulis Alepis : *De Profundis*, Athènes. — Argis Korakas : *Aples Psykhes*, Athènes. — Glafkos Alithersis : *Sti Khora tou Neilou*; Daphotis frères, Alexandrie. — Mémento.

L'occasion nous fut donnée maintes fois, ici même, de

marquer l'importance du folklore dans le renouveau de la culture hellénique. S'il est vrai que nos catégories intellectuelles continuent de se mouvoir dans le cadre qui leur fut tracé par les penseurs grecs de l'Antiquité, et s'il a été relativement facile aux Hellènes d'aujourd'hui de reprendre chez nous, en Occident, une partie de leur patrimoine ancestral, c'est dans le folklore que le sentiment et le génie grecs se sont conservés purs, et c'est là que les poètes sont allés chercher l'eau de Jouvence de leurs chants modernes. Par le folklore, en même temps, ils se renouaient à Byzance, et cela est surtout vrai pour Costis Palamas.

Cependant l'on sait que le folklore poétique était chanté. Or, si la moisson fut abondante du côté des textes rimés ou simplement mesurés, l'on n'a songé que depuis peu à cueillir leur complément mélodique et musical, si riche pourtant de substance et surtout de signification.

En effet, la transmission orale de la musique est beaucoup plus sûre que celle de la poésie, et rien ne met mieux en évidence la continuité de l'esprit grec que l'analyse de la musique byzantine et de la musique de folklore.

Dès 1930, la savante initiative de M. Hubert Pernot, efficacement appuyée par le Gouvernement grec d'alors, permettait la fondation des Archives du folklore musical grec, à l'enrichissement méthodique desquelles se consacre l'infatigable activité artistique et scientifique de Mme Melpô Merlier.

Qu'on ne nous accuse pas de sortir ici du domaine spécifiquement littéraire. Jusqu'à une époque récente, le folklore grec est resté vivant, et une branche importante de la littérature savante contemporaine s'est greffée sur le tronc populaire. Par exemple la poésie bucolique ou épisodique, le conte. Cependant la Grèce nouvelle se veut européenne, et il est entré dans son génie traditionnel un certain nombre d'éléments asiatiques, mal réductibles aux cadres européens. C'est ce que dénonce la musique byzantine, aussi bien que la Chanson populaire grecque.

L'œuvre entreprise par la *Syllogue pour l'enregistrement des Chansons populaires,* que complètent les *Archives musicales de folklore,* permet déjà d'utiles comparaisons. Elle assure, par ailleurs, la conservation d'un matériel précieux

menacé de prompte disparition, surtout après l'exode des populations anatoliennes. L'étude des éléments esthétiques de la moderne civilisation grecque ne peut manquer d'en tirer grand profit. Mme Melpô Merlier, infatigable directrice de l'Œuvre, jette à propos de l'Asie-Mineure grecque un saisissant cri d'alarme. Les églises, dit-elle, tombent en ruine et, les générations de réfugiés une fois disparues, aucune fouille ne pourra nous rendre les documents non-écrits, dont pour quelques années encore elles restent dépositaires.

Dans son **Essai d'un tableau du folklore musical grec**, Mme Melpô Merlier résume et classe méthodiquement les travaux déjà entrepris ou à entreprendre. Elle fait successivement la statistique et définit sommairement le caractère des chants recueillis jusqu'ici, tant dans la Grèce continentale qu'en Thrace, en Anatolie, dans les îles micrasiatiques, en Crète, dans les diverses îles grecques de l'Egée ou de la Mer Ionienne, aux rives de la Propontide et jusqu'à Trébizonde. Dès maintenant, maints sujets d'ordre général peuvent être abordés. En voici quelques-uns :

1° Aire de la Chanson kleftique; 2° Ressemblances entre la Chanson rouméliote et la Chanson du Péloponèse; 3° Symbiose de la Chanson grecque et de la Chanson albanaise en Grèce, chansons tsiganes, saracatsanes, coutzovalaques; 4° Influence de la musique européenne sur les chansons des Iles Ioniennes et des Cyclades; 5° Etude des intervalles et des modes, choix des intervalles, leur place dans la mélodie, les rythmes, les danses, la technique et l'esthétique de la Chanson populaire.

Ces travaux, suggère Mme Merlier, auront pour complément nécessaire une comparaison de la musique populaire grecque avec la musique byzantine et avec la musique ancienne. Il y a entre elles une intime parenté. Le problème de la survivance d'éléments anciens et byzantins dans la musique populaire se trouve posé. Par là même il conviendra d'étudier les rapports de la musique grecque avec la musique des autres pays orientaux et extrême-orientaux, avec lesquels elle possède un grand nombre de caractères communs.

Conformément à ces vues et à ce programme, Mme Merlier, dans le 1er volume de ses **Etudes de musique byzantine** analyse le *1er mode et son plagal*, qu'il conviendra un jour de

rapprocher de notre plain-chant. Elle en profite pour nous entretenir, dès le début, de la tradition orale, de la notation et des intervalles, de la nature des modes, des altérations, de la division des chants d'église en trois catégories, du rythme, des nuances, etc. La musique byzantine possède, comme notre plain-chant, huit modes, quatre *authentes* et quatre *plagaux,* mais ce qui la distingue essentiellement ce sont les altérations, chaque mode disposant d'un certain nombre de notes flottantes, et celles-ci créant par là même des intervalles non réductibles entièrement à nos tons et demi-tons occidentaux. La mélodie byzantine repose sur la quarte et la quinte.

Sous l'empire des mêmes préoccupations et pour répondre au même programme, l'éminent musicologue et folkloriste suisse M. Samuel Baud-Bovy inaugure les *Archives musicales de folklore* par un premier volume de **Chansons** recueillies à travers les îles du **Dodécanèse.** Chargé de l'enseignement de la langue et de la littérature grecques modernes à l'Université de Genève, M. Samuel Baud-Bovy étudie avec méthode les poèmes, la mélodie, le rythme, les instruments du Dodécanèse; et son intuition d'artiste lui permet en même temps d'exprimer avec sûreté, dit Mme Merlier, le caractère particulier de l'hellénisme dodécanésien.

M. Samuel Baud-Bovy a dû ajouter aux signes habituels de la notation occidentale un certain nombre d'indications abrégées, fort bien conçues et destinées à traduire les subtiles nuances de la mélodie grecque. De même, il a abandonné le classement habituel des chansons, basé sur les textes. Il a séparé les chansons de danse des chansons non dansées, et les chants saisonniers ou de circonstance des ballades ou des distiques. Il décrit minutieusement les instruments et montre que l'accord de la lyra par quintes et quartes justes fournit une indication précieuse sur les intervalles.

Il note deux familles modales, dont l'une pourrait être qualifiée de mineure, celle de *ré*, l'autre de majeure, celle de *do*. Dans chaque mode, il y a, comme dans la musique d'église, des degrés fixes et des degrés flottants. Dans un grand nombre de chansons dodécanésiennes le *do*, le *ré* et le *sol* sont les

degrés fixes, qui constituent l'armature mélodique; les deux degrés intermédiaires *mi* et *fa* sont au contraire attirés, l'un par le *ré*, l'autre par le *sol*, et n'ont pas une hauteur constante. Comme toute la musique orientale, la chanson du Dodécanèse connaît des intervalles plus subtils que les tons et demi-tons de la gamme naturelle. L'étude de ces intervalles constitue un épineux problème, que M. S. Baud-Bovy s'efforce de résoudre.

Dans un volume spécialement consacré à l'étude des textes : **La Chanson populaire grecque du Dodécanèse,** M. Samuel Baud-Bovy reprend pied sur le terrain proprement littéraire, et commence par rendre hommage aux travaux de Fauriel, de N. Politis pour la partie poétique, de Bourgault-Ducoudray pour la partie musicologique. Il entreprend ensuite une étude détaillée du vers populaire, étude que feront bien de méditer nombre de poètes. Pour M. Baud-Bovy, l'étude des textes doit être continuellement éclairée par la connaissance de la musique sur laquelle ces textes sont chantés.

Et d'abord, dit-il, il importait de fixer les lois de la versification. C'est l'objet de la 1re partie. Jusqu'ici l'on n'avait pas, croyons-nous, distingué suffisamment entre la versification des chansons en général et celle de la poésie néo-grecque. Tandis qu'une classe de métriciens, partant de la Chanson populaire, voulait retrouver ses lois dans la poésie écrite, une autre, partant de la poésie écrite, se refusait à reconnaître les lois fondamentales de la poésie populaire. Notre étude se borne donc à la poésie populaire chantée, et nos conclusions ne sont valables que pour elle. Nous avons dans la 2e partie examiné l'ensemble du *Romancero* dodécanésien. Il nous a fallu comparer ces textes avec ceux des autres régions du monde grec.

Mais la ballade est un genre mort. Le distique, toujours vivant, est né avec la rime à la fin du XVe siècle. Dans une 3e partie, M. S. Baud-Bovy étudie les caractères de l'improvisation dans la chanson populaire grecque. On voit l'intérêt puissant qui s'attache à ce magistral ouvrage, et les enseignements multiples que l'on en peut tirer. De tels travaux ne pouvaient, croyons-nous, être passés ici sous silence. A les méditer attentivement, l'Hellénisme devient plus clair dans son évolution et face à l'avenir.

En quittant ces textes de folklore si finement analysés et classés, il est instructif d'entrer de plain-pied dans l'**Anthologie néo-grecque** (800-1936) de M. Ep. Chrysanthopoulos, laquelle remonte aux premiers balbutiements de la langue nouvelle et nous conduit jusqu'à nos jours à travers un développement historique singulièrement mouvementé. L'auteur a eu pour objectif principal de mettre sur pied une *anthologie des anthologies,* et il en a été publié au cours d'un siècle une quarantaine. Pour ce faire, il a tenté de mettre d'accord deux points de vue en apparence inconciliables, le point de vue philologique et la préoccupation esthétique. D'une période à l'autre, il s'est efforcé de choisir les œuvres les plus significatives ou de leur emprunter les fragments les plus caractéristiques. Il voudrait avoir réussi, mais se déclare prêt à accepter, en vue d'une seconde édition, toutes critiques justifiées. Son travail embrasse la totalité de la période byzantine, et il n'hésite pas à faire suivre les morceaux empruntés au cycle acritique de fragments tirés de la poésie savante, depuis Prodome jusqu'à Georgillas, en passant par les romans en vers. De même il fait place aux ballades kleftiques aussi bien qu'à la riche poésie crétoise. L'époque moderne est divisée en trois périodes : 1° de 1821 à 1886 avec les Heptanésiens; 2° de 1886 à 1909 avec Psichari; 3° de 1909 à 1936. Un appendice est consacré aux poètes modernes de langue puriste. On peut regretter l'absence de toute notice, même sommaire, concernant les poètes cités. L'ensemble est éminemment démonstratif et sera toujours utile à consulter.

La richesse de la floraison lyrique contemporaine est frappante, et il y a encore bien des absents de valeur. C'est là chose inévitable.

Les anthologies futures ne manqueront certes pas de faire figurer, à côté d'un Nicos Pappadimitriou, le nom de Phoibos Delphis, dont les savoureuses **Idylles** font tantôt songer à Krystallis, tantôt à Vassilikos, et sont imprégnées de l'odeur aromatique de la terre grecque.

Ce poète, qu'anime une ardente préoccupation d'art vivant, communie fervemment avec les choses et les êtres. Il découvre ainsi le mystère sacré de ce *Logos* delphique, dont parle M. Dimopoulos, et qui s'empare des rythmes du Cos-

mos pour exprimer l'essence de la Vie... *La Mouette* porte le même titre qu'une pièce analogue de Porphyras et n'en est pas indigne.

Les poèmes que M. Koulis Alépis intitule **De Profundis** ont la couleur triste des chants funèbres du Magne, d'où le poète est originaire. Cette tonalité lugubre est un trait moderne, issu à la fois sans doute de la religion orthodoxe et des longues épreuves subies. Il y a pourtant, chez M. Alépis, des éclairs. Toute d'émotivité délicate et discrète, en un style de parfaite pureté, la nouvelle de M. Argis Korakas **Ames simples** rayonne d'une lumière plus conforme à l'idée que nous aimons généralement nous faire de l'Hellénisme. Voilà une œuvrette qui compte. De son côté, le bon poète Glafkos Alithersis nous offre **Au Pays du Nil,** qui est un admirable livre de lecture pour la jeunesse, en même temps qu'une œuvre d'artiste. Il est fort judicieusement ordonné et gradué en ses quatre parties. Sa présentation est faite pour séduire. Le choix des récits, qui alternent avec de menus poèmes pleins de charme et signés Solomos, Palamas, Skipis, etc., ou empruntés au folklore, et leur caractère ont tout ce qu'il faut pour faire connaître et aimer l'Hellénisme d'Egypte. Chaque page est également une excellente leçon de démotique littéraire. Ainsi la jeunesse pourra aborder de plain-pied les poètes et conteurs modernes, qui à peu près tous ont préféré la langue du peuple.

Mémento. — M. Pieridis, auteur d'une gerbe de poèmes ardents, qu'il intitule *Xeroume ki' emeis na tragoudoume,* ne manque ni de souffle ni d'originalité, ni d'éloquence. A retenir le curieux triptyque : *La Guerre,* Dans ses menus poèmes : *Fellahoi,* M. Stratis Tsirkas célèbre, non sans grâce, l'Egypte contemporaine. Lumière et couleur. Et il faut s'arrêter longuement aux grandes « laisses » lyriques de *To Tragoudi tis Adelphis mou,* que traverse un souffle orageux, et qui désigne en G. Ritsos un vrai poète.

Lire à *Kritikes Selides* (mars-avril 1937) *Apo ton Erotocriton,* par M. Kriaras, et *D. Solomos kai i Neohel, Poïsis* par M. Tomadakis; — à *L'Hellénisme contemporain* (juin 1937) la traduction du beau drame de M. Nicoloudis : *Evasion,* et *Dans le Champ désert* d'A. Sikélianos; — à *To Kastro* (n° 8) le texte du célèbre poème *I Voskopoula,* introduction par le bon poète Alexiou; — à *Phoinikia* (juillet 1937) *Thlipsi sto ergo tou Porphyra* par Nina Anto-

niadou; — à *Néohellinika Grammata* (31 juillet 1937) les pages sur Shakespeare et sur *Œdipe à Colone;* — à *Pneumatiki Zoï* (juillet 1937) trois poèmes inédits de Costis Palamas et *O Tragoudistis tis Agapis* du grand conteur Strati Myrivilis; — à *Pamegyptia : O Magnis kai to ergon tou* par Elissabet Psara (juilet 1937), etc.

D. ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

N. Berbérova : *Tchaïkovsky. Istoria odnoï gizni* (Histoire d'une vie). Edit. Pétropolis, Berlin, 1936. — Revue de Moscou, n° 6, août 1937. — Paul Milioukov : *Catherine II*, troisième volume de la collection « Hommes d'Etat ». Edit. Desclée De Brouwer, 1937. — Mémento.

Il y a des vies romancées, mais il y a aussi des vies ranimées. C'est à cette seconde catégorie de vies qu'appartient visiblement le beau livre de Mme Berbérova, **Tchaïkovsky,** car il est très proche du réel et bien plus bridé que s'il était une vie romancée. Enfin, l'auteur fait de louables efforts pour entrer dans la peau de son personnage (ce qui n'est pas une mince affaire), à l'aide de documents contemporains, et s'applique consciencieusement à ranimer son ambiance et l'atmosphère du temps. Donc, l'ouvrage de Mme Berbérova se présente sous les meilleurs auspices, et on ne peut que se demander s'il était vraiment bien nécessaire de ranimer la vie de Tchaïkovsky.

Pierre Il'ytch Tchaïkovsky naquit avec une lourde hérédité. Son père, un ingénieur des mines, se maria, à l'âge de quarante ans, en secondes noces, avec la fille d'un ancien émigré français, en proie à de fréquentes crises d'hystérie. Et le jeune Pierre, dès sa plus tendre enfance, souffrit d'inexplicables douleurs de la colonne vertébrale, d'étourdissement et de perte prolongée de mémoire. A ces malaises s'ajoutèrent plus tard des hallucinations, des convulsions et par intermittence l'impossibilité de certains mouvements. Tous ces travers de sa nature furent-ils à l'origine de ses goûts pervers et n'est-ce point eux qui les déterminèrent? C'est bien possible. En tout cas, ce que nous savons bien, c'est que tout jeune encore il se détourna de la femme et rallia la clique des invertis.

Mais son grand vice fit le malheur de sa vie et influença sa musique au point de la priver de ce dynamisme intérieur qui est le trait caractéristique de l'œuvre des grands maîtres

de la symphonie et du drame musical. Du reste, Tchaïkovsky ne sut jamais les goûter et les apprécier à leur juste valeur. Ainsi Wagner ne put que le terrifier, et il eut cette phrase malheureuse après une audition de la *Walkyrie :* « Est-il possible que les générations montantes aillent se délecter à cette prétentieuse, lourdaude et plate cacophonie? » De même il ne comprit rien à Moussorgsky, qu'il poursuivit de critiques acerbes. Moussorgsky était ceci et cela; Moussorgsky était un malotru, un goujat, un ivrogne. Oui, il avait du talent, mais c'était un fou dont la musique n'était que du charabia.

Mais qu'est-ce, en somme, que la propre musique de Tchaïkovsky? La comtesse de Mercy Argenteau l'a définie un jour par ces mots : « C'est de la musique gris-perle. » Et c'est assez juste, car il y a beaucoup de ce gris laiteux dans les compositions musicales de Tchaïkovsky, fidèles reflets de sa vie triste, immensément triste, et de ses tentatives désespérées pour dire ce qu'il avait sur le cœur; son idéal de vie simple et tranquille, sa hantise de la mort, l'amour auquel il aspirait de tout son être et qu'il ne sut jamais donner comme il l'aurait fallu.

Cette impuissance à concréter fortement et totalement tout ce qu'il ressentait à l'état nébuleux dans le fin fond de son âme le faisait beaucoup souffrir, et c'est cela qui le poussait à n'être jamais content de ce qu'il avait produit et à espérer toujours de se manifester pleinement dans une œuvre future. Enfin la Providence sembla lui venir en aide. Il composa sa sixième symphonie, dont l'*adagio* fait tressaillir, aujourd'hui encore, les cœurs sensibles et meurtris. Mais ce fut là son dernier accord. La mort qu'il avait souvent appelée, qu'il redoutait, qu'il bravait même quelquefois, l'emporta dans la nuit du 24 au 25 octobre 1893, après trois jours d'atroce agonie. Il n'avait que cinquante-trois ans, mais c'était déjà un vieillard.

Le sixième numéro de la **Revue de Moscou** contient, entre autres articles, une excellente étude de L. Grossmann : *Balzac en Russie.* Balzac fut particulièrement goûté par la jeune littérature russe de la première moitié du siècle

dernier. Il eut une grande influence sur Dostoïevsky débutant, qui lut « tout Balzac » dès 1838 et s'inspira de lui dans ses premières œuvres, notamment dans *Crime et châtiment.* « Balzac est grand, disait Dostoïevsky. Ses caractères sont des créations de l'esprit universel. Ce n'est pas l'esprit du temps, ce sont des millénaires qui ont préparé par leurs luttes un dénouement semblable dans l'âme humaine. »

Tourguénief aimait Balzac autant que Dostoïevsky. Se trouvant, tout jeune encore, à Paris, au moment du premier succès théâtral de Balzac (*La Marâtre*), il s'inspira du thème et de la technique de ce drame pour écrire plus tard sa pièce, *Un mois à la campagne.*

Après Tourguénief, ce fut le tour de Gontcharof et de Grigorovitch de s'éprendre de Balzac. Très franchement ils disaient qu'ils le plaçaient au-dessus de tous les autres écrivains français. Léon Tolstoï ne mettait pas Balzac aussi haut; pourtant nous trouvons dans ses propos sur Balzac, à côté de critiques assez acerbes, des appréciations enthousiastes. En 1857, lors d'un séjour à Paris, il écrivit dans son journal: « J'ai lu *Honorine.* Talent prodigieux! » Et dans une lettre à sa femme, datée du 9 avril 1882, il disait : « J'ai emporté avec moi un Balzac et je le lis avec plaisir à mes instants de loisirs. »

Enfin Maxime Gorki s'exprima sur le compte de Balzac en ces termes : « J'ignore ce dont je suis personnellement redevable à Balzac, mais que son influence sur la littérature russe ait été considérable, cela est hors de doute. »

Le troisième volume du recueil intitulé : *Hommes d'Etat,* débute par un essai de M. Paul Milioukov sur l'impératrice **Catherine II.** Je n'ai pas la prétention, évidemment, de présenter à mes lecteurs M. Milioukov. Ceux qui ne l'ont pas lu ont tout au moins entendu parler des ouvrages de cet éminent historien, tels que : *Essais sur l'histoire de la civilisation russe* (Paris, 1901); *Le mouvement intellectuel russe* (Paris, 1918) et *l'Histoire de Russie,* en collaboration avec C. Seignobos et L. Eisenmann (Paris, 1933).

Les solides qualités qui illustrent ces travaux — connaissance approfondie du sujet, largeur de vues et un profond humanisme — se retrouvent en abondance dans l'essai de

M. Milioukov sur Catherine II. Et ce qu'on peut lui reprocher, à cet essai, ce n'est guère qu'une certaine sécheresse dans l'exposition et l'absence d'un plan solidement établi.

M. Milioukov a parfaitement raison de commencer son ouvrage en affirmant que les aventures amoureuses de Catherine, qui témoignaient sans doute de l'ardent tempérament de la tsarine, ne jouèrent qu'un rôle secondaire dans son œuvre gouvernementale. D'après son propre aveu, Catherine avait beaucoup de traits masculins dans son caractère. Au long des années, le masculin prenait de plus en plus le dessus sur le féminin, de sorte que le surnom de « Catherine le Grand », qui lui fut donné par certaines personnes, témoins de son œuvre gouvernementale, ne doit pas être pris pour une simple flatterie. Bien entendu, il ne faut voir en Catherine ni une « Sémiramis du Nord » comme l'appela Voltaire, ni une nouvelle Messaline, comme l'ont surnommée ses détracteurs.

Catherine était un véritable homme d'Etat. Du reste, on doit reconnaître que son action, tant législative et administrative que diplomatique, fut, sous beaucoup de rapports, la suite immédiate des mesures abordées par les règnes qui l'avaient précédée. Ainsi donc Catherine ne fut pas seulement créatrice, mais aussi la continuatrice — d'une rare intelligence et d'un grand bon sens — de l'œuvre tant de Pierre le Grand que de sa nièce Anna Ivanovna (1730-1740) et de sa fille Elisabeth Pétrovna (1741-1761).

Les *entreprises* de Catherine, écrit M. Milioukov, n'ont pas reçu l'*achèvement* qu'elle aurait pu observer de ses yeux. Mais ces commencements eurent des *suites*. Les grands traits de ses institutions se conservèrent en partie jusqu'à l'époque des « grandes réformes » de l'empereur Alexandre II. Ses conquêtes en politique extérieure se trouvèrent être plus solides même que celles de Pierre Ier : elles étaient plus organiques; elles parachevèrent l'unité géographique du territoire de la Russie et lui constituèrent, dans le Sud, des frontières naturelles. Les idées progressives qu'elle avait semées lui survécurent; pour étudier l'histoire du développement politique de la société russe, il faut remonter jusqu'à Catherine... Tel est le sens de l'œuvre de gouvernement de Catherine II. Le titre de grand homme d'Etat lui revient de plein droit.

Mémento. — **Le numéro du mois d'août 1937 du *Monde Slave* est fort intéressant. Au sommaire un article magistral de M. Koulmann sur *Le Dit de la campagne d'Igor* (1); la suite (V) de l'étude de M. Paul Milioukof sur *Pouchkine tel qu'il fut;*** enfin une chronique **du prince G. Troubetskoï : *Souvenirs diplomatiques sur* 1914** et une autre de Vostokov : ***L'histoire soviétique des peuples eurasiens.***

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Alfred Mendizabal : *Aux origines d'une tragédie;* **Desclée. — Marcel Homet :** *Méditerranée, mer impériale;* **Nouvelle Revue critique.**

M. Alfred Mendizabal, professeur de philosophie du droit à l'Université d'Oviedo et fils d'un célèbre professeur de droit de l'Université de Madrid, avait publié pendant ces dernières années dans diverses revues des articles expliquant *la politique espagnole de 1923 à 1936.* Il les a réunis en un volume intitulé **Aux origines de la tragédie,** où « il ne vise qu'à mettre en valeur les origines du conflit où s'esquissèrent les responsabilités qui s'ensuivent pour chacun ». M. Alfred Mendizabal, quoique avant tout catholique, est aussi un libéral impénitent en politique. Il cherche à dégager l'Eglise « de toute compromission », effort remarquable dans un pays qui vient de voir massacrer près de 17.000 de ses prêtres. Mais M. Mendizabal a pour point d'honneur d'être équitable avec tout le monde. Prisonnier des mineurs des Asturies en octobre 1934, il fut traité avec générosité par eux et a accordé son estime à nombre d'entre eux. Ce pourquoi il est d'une sévérité inflexible, c'est pour la dictature : en 1923, écrit-il, la monarchie cessa d'être constitutionnelle; en 1931, par voie de conséquence, elle cessa d'exister. Mais cette façon de voir n'a pas influencé d'une façon regrettable les facultés du jugement de M. Mendizabal : il raconte et analyse clairement les événements; son livre est une excellente explication de ceux qui ont précédé la révolte de Franco.

Il est précédé d'une longue préface de M. Jacques Maritain, où ce philosophe discute la question de savoir si « la guerre nationale espagnole est une guerre sainte, et la plus

(1) Dois-je rappeler ici que j'ai publié moi-même, dans le *Mercure de France*, il y a plusieurs années, une analyse de ce poème épique?

sainte que l'histoire ait connue ». Sa conclusion est que, « dans nos civilisations de type profane, la notion de guerre sainte perd toute signification; juste ou injuste, une guerre... reste... quelque chose de profane ». En particulier, conclut M. Maritain, « la guerre civile est un mauvais moyen et il faut tout faire pour l'éviter ».

Ingénieur topographe doublé d'un colon, M. Marcel Homet, quand il vit la tension anglo-italienne en 1935, résolut d'aller étudier sur place les préparatifs pour le conflit dans la **Méditerranée, mer impériale.** Voguant sur un paquebot anglais, il vit près de Messine les avions et les torpilleurs italiens l'épier. A Alexandrie, les quais étaient encombrés de canons, de munitions, de troupes. La Home-Fleet s'y trouvait déjà; elle avait abandonné Malte, trop exposée, entre la Sicile et Pantellaria, île au sud où les Italiens creusent des abris souterrains pour avions. Pantellaria surveille le passage entre Malte et la Tunisie. L'entrée de la mer Rouge est surveillée par le fort de Cheik-Saïd, ancienne possession française abandonnée par nous, occupée aujourd'hui par des artilleurs yéménites servant des canons italiens. Elle domine l'île britannique de Perim. « Du coup, Djibouti et Aden n'ont plus la moindre valeur. »

D'Alexandrie, M. Homet passa à Tanger. Il y constata les efforts de propagande des Allemands et des Italiens. Il y assista à une « expédition punitive » de marins italiens commandés par leurs sous-officiers; ce jour-là, il allèrent tout briser dans les cafés où se réunissaient les « gouvernementaux » espagnols. Cet exploit se renouvela en avril 1937. Il commente ce qui se passa récemment lors de l'assassinat d'un antifasciste à Tunis par des élèves-officiers italiens.

De Tanger, M. Homet passa au Maroc. Déguisé en pâtre, il traversa la zone espagnole et y vit recruter les Marocains français ou espagnols. La famine, qui sévissait, procurait des hommes en quantité. On disait que déjà 10.000 Marocains avaient passé le détroit, heureux de faire la guerre et enivrés par l'idée de reconquérir l'Espagne, jadis terre musulmane. Au Maroc espagnol, les populations atteintes par la famine avaient été largement soutenues par Franco, tandis que dans

le Maroc français, beaucoup plus peuplé, les secours avaient été très insuffisants. Mais ce qui alarma surtout M. Homet dans le Maroc français, ce fut l'intrusion de la politique. Les Allemands y paient des agitateurs; quand on veut les punir, les bureaux de Paris ou de Rabat les protègent. La propagande contre la France est faite en effet par des gens qui couvrent leur nationalisme d'un voile communiste. Les socialistes se préoccupent avant tout au Maroc de la propagation de leurs marottes : grèves, syndicats, vacances payées. Cela dans un pays pauvre, où l'équipement économique est défectueux et où il faut avant tout travailler pour le créer. Le principal ennemi actuel de notre domination au Maroc, c'est l'aile gauche du Front populaire.

Mais ce n'est pas le seul. Les bureaux, là comme partout, prennent des mesures néfastes. La direction des « Affaires indigènes » exige l'habitude du pays. La connaissance de sa langue en particulier. Les vieux Sahariens, dès qu'ils ont six ans d'Afrique, sont rappelés et remplacés par des « touristes ». Un colonel disait à M. Homet : « Quand dans deux ou trois ans, cette mesure aura produit tout son effet, nous risquerons la catastrophe. »

Je ne saurais trop recommander la lecture du livre de M. Homet; il est aussi intéressant qu'instructif, et, de plus, il est véritablement un acte de patriotisme.

ÉMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

De Berchtesgaden à Londres. — La visite, à titre privé, de lord Halifax, lord-président du conseil de Grande-Bretagne, au chancelier Hitler, à Berchtesgaden; le voyage à Londres, à la suite d'une invitation du gouvernement du Royaume-Uni, du président du conseil et du ministre des affaires étrangères français, pour conférer sur la situation générale avec le premier ministre et le secrétaire d'Etat pour les affaires extérieures britannique; enfin, les visites de M. Yvon Delbos à Varsovie, à Bucarest, à Belgrade et à Prague, tels sont les faits les plus marquants d'une quinzaine particulièrement importante du point de vue international. On a pu dire qu'avec la démarche de lord Halifax a com-

mencé quelque chose d'absolument nouveau; mais à l'heure où nous écrivons, il n'est pas encore possible de discerner clairement si les développements de ce quelque chose de nouveau répondront à ce qu'on se croit en droit d'en attendre. C'est que, même si l'on est d'accord sur certains principes essentiels, le problème qu'il s'agit de résoudre a des aspects très différents, voire contradictoires, suivant qu'on l'examine du point de vue anglais et français ou du point de vue allemand et italien.

De quoi s'agit-il au juste? De trouver une formule de règlement général susceptible d'assurer la coopération permanente sur le plan européen du bloc libéral et démocratique franco-britannique et du bloc autoritaire germano-italien. La solution serait relativement facile à trouver si les quatre puissances avaient une même conception de la loi internationale, laquelle devrait s'imposer avec la même force morale à toutes les consciences. Les expériences faites depuis la fin de la grande guerre nous ont appris que, malheureusement, il n'en est pas ainsi, et que les manières de penser et de sentir sont trop différentes dans les capitales des quatre principaux pays pour que l'on puisse espérer voir la politique franco-britannique et la politique italo-allemande se rejoindre spontanément dans une affirmation solennelle de la volonté réciproque de maintenir l'ordre international contre tout esprit d'aventure. Dès le jour où il a succédé à M. Stanley Baldwin comme premier ministre du Royaume-Uni, M. Neville Chamberlain a eu la préoccupation de rechercher les conditions d'un rapprochement durable avec l'Allemagne et l'Italie. L'idée qui prévaut dans beaucoup de milieux dirigeants anglais est que, si l'on n'arrive pas à trouver au cours des prochains mois une base sérieuse pour une féconde coopération politique accompagnée d'un véritable « désarmement économique », la catastrophe ne pourra plus être évitée et l'Europe sera fatalement entraînée dans une nouvelle guerre, qui marquerait, sans doute, la fin dernière de toute civilisation dite capitaliste. Cette idée est juste en soi, et c'est à sa clarté qu'il faut interpréter les initiatives prises par le gouvernement britannique en vue d'amorcer des négociations d'une part avec l'Allemagne, d'autre part avec l'Italie. On commettrait

une erreur en supposant que ces initiatives anglaises marquent l'intention bien arrêtée du gouvernement de Londres de modifier profondément les positions qu'il a prises jusqu'ici et d'abandonner l'essentiel de ses doctrines connues, sous prétexte d'adapter sa politique aux réalités du moment. La politique de l'Angleterre est toujours commandée par les intérêts permanents de l'Empire. Ce sont ceux-ci qui justifient la fidélité de la Grande-Bretagne à la Société des Nations et à la doctrine de la sécurité collective; ce sont eux également qui font de la solidarité franco-britannique une réalité durable, pour le moins aussi sûre que peut l'être l'axe Rome-Berlin.

En ce qui concerne la découverte d'une nouvelle formule de coopération internationale, il serait aussi dangereux de chercher à dissocier l'Angleterre d'avec la France que de chercher à dissocier l'Allemagne d'avec l'Italie. Si l'on pouvait commettre une telle faute d'un côté ou de l'autre, bien loin d'ouvrir la voie à une paix durable, on s'exposerait au risque de nouvelles et graves complications immédiates. Il ne s'agit pas de faire en sorte qu'un des deux blocs l'emporte sur l'autre, mais de rendre possible la cohabitation des puissances libérales et des puissances autoritaires dans le cadre d'un ordre européen solidement établi. Le gouvernement britannique a estimé que la première condition pour faire œuvre utile sur ce terrain mouvant était de s'informer très exactement des véritables dispositions de l'Allemagne, et lord Halifax s'est chargé, à titre tout à fait personnel, de procéder à cet effet aux sondages nécessaires auprès des dirigeants du Reich. Il eut un long entretien avec le chancelier Hitler à Berchtesgaden; il put conférer, d'autre part, avec le baron von Neurath, avec le général Gœring et, enfin, avec M. Gœbbels. Rentré à Londres, il fit aussitôt son rapport à M. Neville Chamberlain et à M. Anthony Eden, et, le cabinet britannique en ayant délibéré, le président du conseil et le ministre des affaires étrangères français furent invités à aller conférer avec le premier ministre et le secrétaire d'Etat pour les affaires extérieures du Royaume-Uni et à procéder avec eux à un examen approfondi des informations que lord Halifax avait pu recueillir au cours de son

séjour en Allemagne. En agissant ainsi, l'Angleterre s'est montrée associée loyale de la France, car elle a marqué par là qu'elle ne veut faire aucun pas en avant dans la voie des pourparlers avec Berlin sans s'être concertée avec Paris et avoir examiné, d'accord avec lui, quelles possibilités peuvent être retenues en faveur d'une coopération éventuelle et quelles exigences germano-italiennes doivent être écartées avant toute discussion, comme contraires au droit, à l'équité et aux intérêts les plus respectables de la communauté européenne.

M. Neville Chamberlain eut grand soin — et on ne peut que l'en louer — de ne pas porter le débat sur la place publique en fournissant prématurément des précisions sur les questions traitées au cours des entretiens Hitler-Halifax; mais on n'a pu empêcher la presse internationale de se livrer, à la faveur même de cette réserve, à des controverses passionnées sur des formules qui non seulement n'avaient pas été arrêtées, mais qui, peut-être, n'avaient même pas été suggérées. Sans doute, personne n'ignorait avant les entretiens de Berchtesgaden que l'Allemagne hitlérienne met ses revendications coloniales au premier plan de son programme extérieur, qu'elle espère obtenir des avantages financiers et économiques pour la sauver de la détresse où elle se débat, qu'elle escompte le désintéressement des puissances occidentales en Europe centrale, afin d'y avoir, suivant les circonstances, son entière liberté d'action, surtout maintenant que l'Italie lui a abandonné ses meilleures positions dans cette partie du Continent. Il était tout aussi connu que le Reich n'envisage la conclusion d'un nouveau pacte de sécurité pour l'Occident que dans la mesure où un tel accord lui assurerait les mains libres à l'Est, et que les Allemands ne songent à reprendre le chemin de Genève que lorsqu'une réforme profonde de la Société des Nations aura été réalisée. Encore faut-il savoir sous quelle forme et dans quelles conditions de telles dispositions peuvent se traduire éventuellement dans des actes et fournir ce qu'on appelle une base de discussion pour un compromis assurant à chacun la contre-partie nécessaire aux concessions qu'il peut être amené à devoir consentir.

Que tout cela soit extrêmement difficile à concilier non

seulement avec les stipulations du Pacte de la Société des Nations et les obligations qui en résultent pour toutes les puissances sociétaires, mais encore et surtout avec les accords particuliers qui lient la France à certains Etats de l'Europe centrale et orientale, on le conçoit sans peine. Il est donc très naturel que les échanges de vues qui eurent lieu les 29 et 30 novembre à Londres entre les ministres français et britanniques aient porté en ordre principal sur cet aspect des choses; car avant d'aller plus loin, il importait de savoir très exactement si, dans la réalité des choses, et l'éventualité d'un coup de force étant même exclue, les demandes du Reich, au point de départ d'une négociation, seraient compatibles avec des engagements internationaux précis que ni la France ni l'Angleterre, pour autant qu'il s'agisse des obligations générales résultant du Pacte de la Société des Nations, n'ont l'intention de renier. C'est une opinion assez répandue que l'Allemagne se montrerait beaucoup plus conciliante et plus disposée à favoriser un règlement général européen s'il était fait table rase et du pacte d'assistance mutuelle franco-russe et de l'accord analogue russo-tchécoslovaque, la préoccupation constante du gouvernement de Berlin, entièrement dominé par la mystique anti-communiste, étant d'obtenir directement ou indirectement l'exclusion de fait de la Russie soviétique de la communauté européenne. Ce n'est un mystère pour personne que certains milieux conservateurs anglais estiment que ce ne serait pas payer trop cher la paix durable sur le Continent si on devait lui sacrifier l'amitié d'une Russie communiste dont les tendances révolutionnaires sur le plan universel continuent à inquiéter beaucoup de nations, même parmi celles dont l'attachement aux idées libérales et démocratiques ne saurait être mis en doute. Encore s'agit-il de savoir si l'exclusion de l'immense peuple russe de la communauté européenne et son isolement en Extrême-Orient n'auraient pas pour effet, bien loin de consolider la paix, de précipiter la guerre aussi bien en Occident que dans l'Orient lointain.

Ce n'est que lorsque M. Yvon Delbos reviendra, dans la deuxième quinzaine de décembre, de ses visites à Varsovie, à Bucarest, à Belgrade et à Prague, après s'être informé sur

place des dispositions actuelles à s'entendre et à agir en commun des puissances amies et alliées de la France en vue de parer aux menaces pouvant exister pour chacune d'elles, qu'on pourra se faire une opinion en ce qui concerne les possibilités de l'heure présente et les développements de la situation créée par les indications recueillies par lord Halifax au cours de son séjour en Allemagne. Mais ce qu'il importe de constater dès à présent, c'est que la plus étroite solidarité franco-britannique doit demeurer à la base de toute féconde politique de paix et qu'il n'y a pas de considérations particulières qui puissent prévaloir sur la nécessité première de la coopération confiante et permanente entre Londres et Paris dans toutes les circonstances où l'ordre européen est mis en danger. Sous ce rapport du moins se dégage des entretiens de Londres des 29 et 30 novembre une impression réconfortante, car le communiqué publié à l'issue de ces entretiens a confirmé l'absolue communauté de doctrine et d'action des deux grandes puissances occidentales pour tous les problèmes qui se posent à cette heure en Europe et hors d'Europe. C'est là une position de départ solide pour une négociation d'ensemble réellement utile.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Edison Marshall : *De la Jungle au Grand Nord*, traduit de l'anglais par Louis Postif. Illust. de Guyot; Nelson. 20 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Pascal Forthuny : *Je lis dans les destinées, la clairvoyance et ses médiums;* Edit. de France. 5 »

Histoire

Roger Chauviré : *Le secret de Marie Stuart;* Colin. 30 »

Sir Galahad : *Byzance* (Empereurs et impératrices. L'Acropole du monde. La grande Babylone. Anges et eunuques. Les bleus et les verts. Les iconoclastes. Les hérésies. Grandeur et décadence). Traduction de Jacques Chiffelle-Astier; Payot. 30 »

Robert Goffin : *L'épopée des Habsbourg : Charlotte, l'impératrice fantôme;* Edit. de France. 18 »

Edouard Herriot : *Lyon n'est plus. Jacobins et Modérés;* Hachette. 20 »

Jean Jacoby : *La noblesse et les armes de Jeanne-d'Arc;* Mercure de France. 6 »

Georges Tournaire : *Galerie des Reines de France;* Baudinière. 15 »

Judaïsme

Léon Berman, Grand Rabbin : *Histoire des Juifs de France des origines à nos jours;* Lipchutz. 30 »

Linguistique

Emile Chautard : *Glossaire typographique comprenant les mots classiques, ceux du langage ouvrier consacrés par l'usage, comme les nouveaux qui le seront demain, avec les poèmes et chansons de métiers,* l'ensemble présenté par René-Louis Doyon; Denoël. » »

Littérature

E. Abry, P. Crouzet, J. Bernier et J. Léger : *Les grands écrivains de France illustrés. XIXe siècle. 1800-1850.* Avec 352 illustrations; Didier. » »

A. Augustin-Thierry : *Notre-Dame des colifichets. Pauline Bonaparte;* Albin Michel. 20 »

Eugène Beneze : *Les grands poètes hongrois du XIXe siècle,* choix de poèmes avec une introduction; Renaissance du livre. 10 »

Lieut-Col. Henry Carré : *Divertissements, sports et jeux des Rois de France.* Avec 48 reprod. d'estampes de l'époque; Nouv. Revue franç. 55 »

Anne Comnène : *Alexiade (Règne de l'empereur Alexis I Comnène 1081-1118). Tome I (Livres I-IV).* Texte établi et traduit par Bernard Leib; Belles-Lettres. 75 »

Amélie Fillon : *André Maurois romancier;* Malfère. 18 »

Etienne Huyard : *L'affaire Fouquet;* Edit. Corrêa. » »

Germaine Maillet : *Dans le jardin de mon père.* Avec des illustr.; Edit. André Brulliard, Saint-Dizier. 25 »

Edouard Perret : *La dernière favorite des rois de France : La comtesse du Cayla* d'après des documents inédits. Avec 8 illustr. h. t.; Emile Paul. 18 »

Jean Roussel : *Naissance du monde;* Echos de Syrie, Damas. » »

African Spir : *Paroles d'un sage,* choix de pensées; Alcan. 10 »

Littérature enfantine

Claude Aveline : *Baba Diene et Morceau-de-Sucre.* Avec 30 images de Jean Bruller; Nouv. Revue franç. 12,50

Lewis Carroll : *Alice au pays des merveilles,* traduction et dessins de René Bour. Préface de Pierre Mille; Desclée De Brouwer. » »

Livres d'Etrennes

Albums du Père Castor, Flammarion :

Lida : *La ferme du Père Castor.* Images d'Hélène Guertik. 12 »

L'Atelier d'Arlequin, tableaux en matériaux collés. Images de C. Bellenfant. 15 »

Andersen : *La petite Sirène.* Illust. de Bilibine. 12 »

Lida : *Scaf le phoque.* Dessins de Réjau. 8 »

Marie Colmont : *Panorama du fleuve.* Illust. d'Alexandre Exter. 16 »

Savitry Bhattacherjee : *Les graines d'or,* conte indou. Illust. de l'auteur; Flammarion. 12 »

Alphonse Daudet : *Tartarin sur les Alpes,* nouveaux exploits du héros tarasconnais, édition pour la jeunesse. Illust. de Dutriac; Flammarion. 25 »

Charles Dickens : *Le Marquis de Saint-Evremond,* traduit et adapté de l'anglais par Mme Tissier de Mallerais. Illust. de 47 photographies; Delagrave. 28 »

Victor Hugo : *Quatre-vingt-treize,* adapté pour la jeunesse par René Gallice. Illust. de Maurice Lalau; Delagrave. 35 »

Jacques Nam : *Singes,* illust. de l'auteur; Flammarion. 15 »

Samivel : *Canard ou le songe d'un jour d'hiver.* Illust. de l'auteur; Delagrave. 28 »

Johanna Spyri : *Une nouvelle patrie.* Illust. de Jodelet; Flammarion. 15 »

Mœurs

Duc de Levis-Mirepoix, Comte Félix de Vogüé : *La politesse, son rôle, ses usages;* Edit. de France. 25 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Commandant Ladoux : *Mes souvenirs (contre-espionnage)* recueillis et mis au point par Marcel Berger; Edit. de France. 16,50

Pédagogie

Pierre Uri : *La réforme de l'enseignement;* Rieder. 6 »

Philosophie

Louis Fondard : *De la forme à l'idée;* Impr. Ant Ged, Marseille. » »

Poésie

Eugène Briand : *Héraklès,* épopée; Soubiron, Alger. » »

Pierre Enim: *Elévations poétiques;* Lemerre. 20 »

Maurice Fombeure : *Bruits de la terre;* Debresse. 2 »

Robert Stéhelin : *Tentatives.* Avec un frontispice gravé à l'eau-forte par J.-G. Daragnès; Messein. » »

Politique

Joaquin Arraras: *Le général Franco,* traduit de l'espagnol par Jeanne Sabatier et Luis Blanco; Edit. de France. 18 »

Henri Lefebvre : *Le nationalisme contre les nations.* Préface de Paul Nizan; Edit. soc. internationales. » »

Benito Mussolini : *Œuvres et Discours.* Tome V : *1924 année cruciale. L'affaire Matteotti. La retraite sur l'Aventin;* Flammarion. 25 »

Mgr Paul Richaud : *Le Pape et le Communisme;* Desclée De Brouwer. » »

Questions coloniales

John Charpentier : *Dupleix et l'Empire des Indes.* Avec des illustrations; Mame. » »

Questions médicales

François Klein : *Maladies mentales. Expérimentation et traitement des maladies mentales;* Edit. médicales, 7, rue de Valois, Paris. 20 »

Questions militaires et maritimes

Henri Labouret : *Monteil, explorateur et soldat.* Préface de M. J. Brévié. Avec des cartes; Berger-Levrault. » »

Roman

Arno Alexander : *Les deux pendus,* texte français de Mme G. Gaebelé-Cekhanovski; Nouv. Revue franç. » »

Mme Athanassio-Bénisti : *Le chant désespéré;* Horizons de France. » »

Henri Bachelin : *Monsieur Ildefonse,* Mercure de France. 15 »

Jean-Marcel Bosshard : *Ces routes qui ne mènent à rien;* Emile Paul. 18 »

Léonce Bourliaguet : *La forêt sereine.* Illust. de Jacques Souriau; Nelson. 12 »

Louis Bromfield : *Le cas de Miss Annie Spragg,* traduit de l'anglais par B. Vulliemin.

John Dos Passos : *1919,* traduit de l'anglais par Maurice Rémond; Edit. soc. Internationales. 2 vol. 45 »

William Faulkner : *Sartoris,* traduit de l'anglais par R. N. Raimbault et H. Delgove; Nouv. Revue franç. 28 »

André Fraigneau : *Camp volant;* Nouv. Revue franç. 18 »

Jean Fréville : *Pain de brique;* Flammarion. 18 »

Selma Lagerlöf : *La maison de Lilliecouna,* traduit du suédois

par F. Hammar et M. Metzer; Edit. Je Sers. 15 »

Marie-Louise Pailleron : *L'affaire de West-Port;* Albin Michel. 17,50

Jules Romains : *Les hommes de bonne volonté.* XIII : *Mission à Rome.* XIV : *Le drapeau noir;* Flammarion. 2 vol. Chacun. 16,50

Eugène Soubeyre : *Aimé des Dieux;* Edit. Rupella, La Rochelle. » »

Madeleine Vivan : *Village noir;* Rieder. 16,50

Sciences

Léon Binet et Georges Weller : *Le glutathion;* Hermann. 20 »

Guido Castelnuovo : *La probabilité dans les différentes branches de la science;* Hermann. 12 »

René Collin : *L'innervation de la glande pituitaire (Anatomie et physiologie);* Hermann. 20 »

D. M. Gomez : *Les lois physiques de l'hémodynamique. (Leur détermination piézographique)* ; Hermann. 12 »

D. M. Gomez et R. Langevin : *La piézographie directe et instantanée. (Ses applications aux études d'hémodynamique. Contrôle des méthodes mécaniques;* Hermann. 10 »

Jean Mariani : *Les limites des notions d'objet et d'objectivité.* Préface de M. L. Brillouin; Hermann. 20 »

Pierre Masson : *Les glomus neuro-vasculaires;* Hermann. 20 »

P. Urbain : *Introduction à l'étude pétrographique et géochimique des roches argileuses.* I: *Méthodes chimiques.* II: *Méthodes microscopiques;* Hermann. 15 »

P. Urbain : *Introduction à l'étude pétrographique et géochimique des roches argileuses.* III: *Méthodes thermiques.* IV: *Méthodes rœntgénographiques.* VI: *Méthodes mécaniques;* Hermann. 18 »

Mlle A. Weinberg: *Méthodes d'unification des mesures en biométrie et biotypologie. Le tétronage;* Hermann. 15 »

Sociologie

Hélène Isvolsky : *Femmes soviétiques;* Desclée De Brouwer. 7 »

Urbanisme

N. Paul-Albert : *Histoire du cimetière du Père La Chaise;* Nouv. Revue franç. 21 »

Varia

Emile Leroy : *Guide pratique des Bibliothèques de Paris.* Préface de Julien Cain; Edit. des Bibliothèques nationales. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale. — Mort de René Doumic et de Raoul Ponchon. — Prix littéraires. — Le musée-bibliothèque Charles-Louis Philippe. — Un homonyme compromettant. — Le Théâtre dans le VIe arrondissement. — Les manifestations poétiques de l'Exposition. — A propos d'un livre sur l'affaire Dreyfus. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale. — Les actionnaires de la Société anonyme du Mercure de France sont convoqués en Assemblée générale ordinaire, au siège social, le lundi 20 décembre courant, à dix-sept heures et demie.

§

Mort de René Doumic et de Raoul Ponchon. — La mort continue à frapper les écrivains. Dans la quinzaine écoulée, en voici deux bien différents : René Doumic, directeur *de la Revue des Deux-Mondes* et secrétaire perpétuel de l'Académie française, c'est-à-dire, par ses fonctions, le plus officiel de nos littérateurs; Raoul Ponchon, qui, bien qu'académicien aussi (de l'autre académie, celle des Goncourt) a gardé toute sa vie le meilleur du vieil esprit bohème, — cet esprit qui, aujourd'hui, paraît d'autant plus sympathique qu'il est étranger à notre époque.

Le *Mercure* publiera dans son prochain numéro un article où seront étudiées l'œuvre et l'action de René Doumic.

Raoul Ponchon, né en 1848, allait avoir bientôt 90 ans. Il n'avait commencé que très tardivement (à partir de 1886) à se faire connaître du public. On sait avec quelle verve charmante il se fit le chantre du vin. Chose singulière : après avoir répandu dans maintes publications, notamment le *Courrier français*, un nombre énorme de vers (plus de 150.000), il a fini par en tirer un choix qui tient dans un seul volume : *La Muse au cabaret* (1920). Bel exemple à la fois de prodigalité et de discrétion ! Les chercheurs n'auraient qu'à puiser dans le tas de ce qu'il n'a pas recueilli pour y trouver la matière de plusieurs recueils admirables.

C'est le moment de rappeler que le *Mercure* a publié, dans son numéro du 1er février 1925, une étude longue et enthousiaste de M. Marcel Coulon, intitulée : *A travers Raoul Ponchon*. — L. M.

§

Prix littéraires. — Le prix Goncourt a été attribué à M. Charles Plisnier pour son livre *Faux Passeports*, par 5 voix contre 3 à M. de la Varende (*Nez de Cuir*), une à M. P.-J. Launay (*Le maître du logis*) et une à M. Pierre de Lescure (*Souviens-toi d'une auberge*) ; le prix Femina à Mme Raymonde Vincent pour son roman *Campagne;* le prix Théophraste Renaudot à M. Jean Rogissard, pour son roman *Mérévale;* le prix Interallié à M. Raymond Roussel, auteur de *la Vallée sans printemps;* le prix des Deux-Magots à M. Georges Pillement, auteur de *Plaisir d'amour;* le prix Halpérine-Kaminsky à Mme Claudine Decourcelle pour sa traduction du roman *Au Pays du matin calme*, écrit en anglais par un Coréen, Younghill Kang.

§

Le Musée-Bibliothèque Charles-Louis Philippe. — L'auteur de *la Mère et l'Enfant* aura son *Musée-Bibliothèque*. L'associa-

tion des *Amis de Charles-Louis Philippe* ne pouvait mieux servir et honorer la mémoire de l'écrivain.

C'est le 19 décembre prochain, lisons-nous dans *le Progrès de l'Allier*, à vingt-huit ans environ de la mort de Charles-Louis Philippe, qu'aura lieu, dans la maison du sabotier, rue de la Croix-Blanche, à Cérilly, en présence de M. Jean Cassou, représentant de M. Jean Zay, Ministre de l'Education Nationale, l'inauguration du *Musée-Bibliothèque Charles-Louis Philippe.*

Qui n'aimerait l'auteur de *Charles Blanchard?* Les concours n'ont pas manqué, dont certains très touchants. Le Conseil Général de l'Allier a voté, en vue du *Musée-Bibliothèque*, une première subvention de 1.000 francs; l'Association des *Anciens Elèves du Lycée Banville*, où Philippe termina ses études, commencées au lycée de Montluçon, a offert un mobilier; l'*Association des Anciens Elèves du collège et du lycée de Montluçon* assume les frais d'un moulage du buste de Philippe, œuvre de Bourdelle; la famille a consenti une notable réduction sur le prix du loyer de la maison; M. André Gide a remis à M. H. Buriot-Darsiles, secrétaire général des *Amis de Charles-Louis Philippe*, de nombreux et importants documents. — G. P.

§

Un homonyme compromettant. — Entre 1844 et 1849, Baudelaire, on le sait, changea maintes fois de noms. On a de lui, pour cette période, des ouvrages, des lettres signés *C. Baudelaire, C. B., Baudelaire-Dufays, Baudelaire Dufays, B. D., Charles Baudelaire de Fayis, Pierre de Fayis, Charles Baudelaire du Fays, Charles Defayis*... et j'en passe sans doute.

La raison?

Je crois qu'il faut la chercher moins dans les doutes qu'avait notre poète quant à l'orthographe exacte du nom de sa mère, que dans la haine qu'il avait conçue contre un certain contemporain, Alexandre Dufaï qui, on le voit, poussait l'impudence jusqu'à s'appeler presque comme lui.

— Si vous m'écriviez, écrivait-il à Jean Lemer sur la fin de l'année 1846, prenez bien garde, je vous en supplie, à l'orthographe de mon nom: *de Faÿs*, en deux mots, avec un *y* et un tréma et une *s*. Il m'est insupportable qu'on me confonde avec ce drôle qui se permet de s'appeler Dufaï, fort heureusement avec un *i* et sans *s* à la fin.

Le tort capital de ce *drôle* était d'appartenir à la bande des Augier, Ducuing, Ponroy, Latour Saint-Ybars, Jules Barbier, etc., qui avaient pris parti pour Ponsard, le néo-classicisme et l'*Ecole du Bon-Sens*, contre Hugo, Vigny et le Romantisme, devenu sous

sa plume l'*Ecole du Non-sens* (v. *Agnès de Méranie et les drames de M. Hugo*, études comparées, 1847).

On peut d'ailleurs conjecturer avec vraisemblance que Baudelaire avait dû connaître Alexandre Dufaï en 1844, quand il se proposait de collaborer au *Bulletin de l'Ami des Arts*, où son quasi-homonyme tenait la férule théâtrale, et n'avait pas eu à se louer de lui en cette occasion. Huit ans plus tard, bien qu'en revenant à son nom patronymique, il eût mis fin à toute possibilité de confusion, il ne lui gardait pas moins encore rancune : en 1852, la *Semaine théâtrale*, dont il était l'âme, annonçait comme prête et devant paraître prochainement une série d'articles sur *Les vilains littérateurs*, par Firmin Tréneuil (?), dont le premier aurait pour objet Alexandre Dufaï.

Et pourtant, s'il est exact qu'une haine commune constitue un lien puissant, Baudelaire et Dufaï avaient à tout le moins une raison de sympathiser, car ils nourrissaient la même horreur de George Sand. Je ne crois pas avoir besoin de rappeler combien d'injures sont prodiguées à l'auteur de *Lélia* dans les *Journaux intimes*. Ouvrons le grand ouvrages de Dufaï : *Lélila* ou *La femme socialiste* « poème en quatre nuits (1851), qui n'est autre chose qu'une parodie anticipée de l'*Histoire de ma vie*. Il y a là des passages vraiment bien savoureux. Par exemple sur les années d'éducation de George :

...Mon père me plaça
Pour ouvrir mon esprit et déployer mes ailes
Dans un pensionnat de jeunes demoiselles...

ou sur le premier émoi post-conjugal de la future N. D. de Nohant :

Je rougis, il pâlit, nos seins brûlants frémirent,
Et, dans un seul regard, nos âmes se comprirent.
Par mon mari bientôt, il me fut présenté
Et le reste suivit avec rapidité.

Goûtez encore cette invocation à l'Amour, à l'Amour Emancipateur, au Dieu dont les Croyants se doivent de suivre les lois sans s'embarrasser des vaines contingences sociales :

Amour, rayon d'en haut, feu purificateur,
Etoile d'or ravie à la céleste voûte,
Ta lumière nous guette et nous montre la route
Des vertus que sans toi l'homme ne connaît pas.
C'est toi qui lorsqu'Herman me plaçait dans ses bras,
M'appris que je devais, sans crainte de scandale,
Me laisser enlever au nom de la morale!

Mais *Lélila* est de 1851. Baudelaire ne pouvait donc connaître ce « poème en quatre nuits » quand, auprès de Julien Lemer, il déclinait de rien avoir de commun avec son chantre. — JACQUES CRÉPET.

§

Le théâtre dans le VIe arrondissement. — L'article que M. Truffier a publié dans le *Mercure* du 15 novembre, sous ce titre si curieux pour les amateurs de théâtres et de l'histoire du vieux Paris, pourrait être complété, simplement sous le rapport documentaire et sur quelques points de détail secondaires, et qui n'ajouteraient pas grand'chose aux souvenirs évoqués par l'éminent sociétaire honoraire de la Comédie-Française.

La *Notice préliminaire,* parue en 1905, de l'*Histoire des théâtres de Paris,* entreprise par L.-Henry Lecomte, et restée inachevée, nous en donne sommairement les éléments.

Le plus ancien théâtre que Lecomte signale, sur la rive gauche, est le *Théâtre du faubourg Saint-Germain,* dont il ne précise pas la situation. Il y eut un théâtre du même nom à la Foire Saint-Germain, en 1800, ainsi qu'un *Théâtre lyrique et dramatique du faubourg Saint-Germain,* à la même Foire, dans la salle qu'avait occupée le *Théâtre de Monsieur,* du 19 mai 1790 au 17 juillet 1791, avant d'aller rue Feydeau.

Ces théâtres de la Foire, dont l'histoire, avoue Lecomte, serait difficile, comptèrent encore parmi eux un *Théâtre de la Liberté,* en 1791; le premier *Théâtre Lazzari,* en novembre 1792, et qui se transporta immédiatement au boulevard, un *Théâtre lyrique et dramatique* en 1798, et probablement mainte autre scène plus ou moins éphémère.

En 1796, Lecomte cite un *Théâtre de la rue de Tournon,* sans adresse précise; et, en 1797-98, un second *Lycée dramatique* à la Foire, qui se confond peut-être avec le *Théâtre lyrique et dramatique* (?). A propos du Théâtre de la rue Dauphine ou de Thionville, cité p. 91 par M. Truffier, la *Notice nous rappelle encore* que ce Théâtre des *Jeunes Elèves,* qu'il date de 1799-1807, devint, de 1814 à 1816, le théâtre de M. Comte, lequel devait finir passage Choiseul et être transformé en *Bouffes-Parisiens* par Offenbach.

Il y eut encore un *Théâtre du Luxembourg,* fondé par Bobino, 39, rue Madame, en 1816, démoli vers 1880, et un *Athénée Saint-Germain,* ouvert en 1899, et qui porta, lui quatrième, le nom de *Théâtre des Arts;* situé 21, rue du Vieux-Colombier, il fut le prédécesseur, ou le voisin, du théâtre actuel, fondé par M. Jacques Copeau.

Certainement, il y eut encore d'autres scènes, — entre la Seine et l'Observatoire. — J.-G. PROD'HOMME.

§

Les manifestations poétiques de l'Exposition. — A la

suite de l'écho donné dans le *Mercure* du 15 novembre par le jeune poète V. de Berval, au sujet des samedis poétiques de la Comédie des Champs-Elysées (écho que nous avions fait suivre d'un bref commentaire pour dire que ces séances n'avaient pas été les seules), quelqu'un nous reprend, bénignement d'ailleurs, parce que nous n'avons pas rappelé, parmi les mardis littéraires de l'Exposition, « *tout particulièrement le mardi consacré (le 28 septembre) au Symbolisme et à l'Académie Mallarmé* », — séance où après une conférence de M. Edouard Dujardin, les poèmes des membres de la dite société furent lus par M. Jacques Copeau avec son talent habituel.

Bien que, dans cet écho du 15 novembre, nous n'ayons eu en vue que de signaler un fait d'ordre général, nous aurions été très heureux de nous associer publiquement à l'hommage reçu ce jour-là par des poètes dont les plus nobles sont considérés par nous comme des amis personnels; et si l'auteur de ces lignes ne l'a pas fait, c'est tout simplement parce qu'il ne fut avisé de cette séance ni avant ni après, de sorte qu'il n'en eut pas connaissance. Comme nous l'avons déjà noté le 15 novembre, l'Exposition fit éclore par gerbes les manifestations littéraires, et tous les groupes y passèrent à tour de rôle. Nous n'avons jamais été chargé de dresser l'inventaire de cet étalage charmant, mais surabondant. Certes, nous aimons à honorer le talent. Encore faut-il, si on désire notre hommage, qu'on veuille bien prendre la peine de nous informer de l'occasion, — et qu'on n'ait pas l'air surpris de notre omission après nous avoir omis. — L. M.

§

A propos d'un livre sur l'Affaire Dreyfus. — Parmi les *côtés mystérieux de l'Affaire Dreyfus*, que M. Armand Charpentier voudrait éclaircir (1), il n'y en a pas de plus « mystérieux » et de plus « à côté » que cette manie singulière qui consiste à prendre des vessies pour des lanternes et à s'imaginer qu'on dissipe des nuages quand on en a simplement amassé de nouveaux. Pour expliquer ce qui est au fond très clair et très simple, l'auteur de ce nouveau livre entasse hypothèses sur hypothèses, lesquelles ne reposent sur rien et ne résolvent rien : 1° qu'un correspondant d'Alsace, lui-même mystérieux pour n'en pas perdre l'habitude, avait signalé au colonel Sandherr, chef du bureau des Renseignements, qu'un certain Dreyfus trahissait la France; 2° que ce Dreyfus hypothétique n'avait rien de commun avec le capitaine

(1) Un volume, Rieder éditeur.

Alfred Dreyfus; 3° que, pour ne pas servir des renseignements non moins hypothétiques signalés par l'hypothétique correspondant d'Alsace, le colonel Sandherr avait fait écrire par un autre correspondant, le commandant Esterhazy, la fameuse pièce dite le bordereau, où d'ailleurs il n'était question ni de près ni de loin d'Alfred Dreyfus, et que c'est cette pièce qui, soumise au Conseil de guerre, entraîna la condamnation du capitaine. Et tout ceci n'a pas le sens commun, et l'auteur serait bien en peine d'expliquer pourquoi ce bordereau, rédigé pour perdre Dreyfus, était de l'écriture d'Esterhazy et non pas de celle de Dreyfus. Il est difficile de pousser plus loin l'aveuglement.

J'ai complètement élucidé l'Affaire Dreyfus, qui en effet est restée mystérieuse jusqu'à moi, dans mon livre *Histoire et Psychologie de l'Affaire Dreyfus* (Boivin, 1934); et je n'ai trouvé jusqu'ici personne qui ait opposé à mon explication le moindre argument sérieux. M. Armand Charpentier n'ignore pas mon livre et en donne une analyse exacte dans le sien, mais il se refuse à admettre ma thèse que je rappelle en quelques lignes : le colonel de Schwartzkoppen voulant à la fois se venger de Sandherr, qui avait obtenu son rappel à Berlin, et d'Esterhazy, qui l'avait escroqué avec de faux renseignements, et alors fabriquant une lettre de l'écriture d'Esterhazy, mais que l'on attribue par une similitude fâcheuse et trompeuse, à Dreyfus, ce qui entraîne la condamnation de celui-ci par la plus regrettable et la plus vraisemblable des erreurs judiciaires. Et pourquoi M. Armand Charpentier se refuse-t-il à admettre cette explication si claire, si simple et si juste? Parce que, affirme-t-il, elle se heurte à une série d'impossibilités, de contradictions et d'erreurs. Mais en parlant ainsi, il dépasse toutes les bornes.

D'abord il joue sur le sens du mot impossibilité qui, dans les argumentations de ce genre, doit s'appliquer à une impossibilité matérielle et non à une chose simplement surprenante. Dire qu'un attaché militaire ne peut pas faire forger par plaisanterie un peu corsée une pièce anonyme, autant dire qu'un chancelier ne peut pas déformer une pièce officielle, et alors innocenter Bismarck du chef de la dépêche d'Ems. — Ensuite, contradictions, M. Armand Charpentier n'en cite aucune, et c'est ici plus que jouer sur les mots. — Et en fait d'erreurs, il en cite une, une seule, et c'est lui qui se trompe! Il affirme que les experts n'ont pas reconnu la forgerie de l'écriture du bordereau. C'est tout à fait inexact. Cette forgerie a été flairée dès le début par deux des premiers experts, Charavay et Bertillon (lequel n'est pas Jacques Bertillon le démographe, mais Alphonse Bertillon, l'anthropomètre, autre

erreur de M. Armand Charpentier) démontrée par les trois experts officiels du procès Esterhazy (Belhomme, Varinard et Couard) et admise par les experts officieux de la brochure Bernard Lazare. Il est ainsi difficile de se tromper plus complètement que l'auteur sur ce point.

Je continue à attendre qu'une discussion un peu sérieuse de mon explication finisse par paraître. — HENRI MAZEL.

§

Le Sottisier universel.

Les deux aviateurs voleront demain matin vers 18 h. 30. — *L'Auto,* 10 octobre.

Le général Von Blomberg, Ministre de la Guerre du Reich, s'est rendu récemment aux Açores à titre privé. Visite toute naturelle dans l'état des relations de l'Allemagne avec l'Espagne nationaliste, mais on ne saurait oublier l'importance que les îles Açores présentent pour les Allemands comme base maritime et aérienne. Le général Franco a déclaré solennellement qu'aucune parcelle de territoire espagnol ne serait aliénée par lui à une puissance étrangère, mais il n'est pas interdit de penser que le général Von Blomberg a profité de son voyage d'agrément pour s'intéresser à la situation stratégique de cet archipel. — *L'Illustration,* 30 novembre.

C'est que la presse a mal interprété un article que Mme Marion Gilbert avait consacré à Mme Marienska Streintedt, Présidente de la Société des Gens de Lettres en Suède, qui, elle descend de Balzac par Mme Hanska. — *Mercure de France,* 15 mai, p. 220.

Gabriel Fauré laisse le thème de l'*Andante* que la Garde républicaine devait exécuter à la cérémonie officielle de translation des cendres de Napoléon. — *Comœdia,* « Gabriel Fauré est mort », 5 novembre 1924.

HAUTES-PYRÉNÉES. — Dans sa dernière réunion, la section de Lourdes a élu Amiel président, en remplacement de Lacour, élu au comité local, créé à la suite de la visite de Tezenas. Après avoir entendu Marquie parler des attaques dont la Rocque est l'objet, la section lui envoie une adresse dans laquelle elle l'assure de sa confiance et de son dévouement, et où elle se déclare solidaire de son honneur et des attaques dont il est l'objet. — *Le Petit Journal,* 21 novembre.

Après un tel exploit, les quatre camarades qui ont mis à mal sept de leurs adversaires n'en mènent pas large. Mais le monarque, au lieu de les gronder, les réprimande et leur donne quarante pièces d'or. — *Paris-Soir,* « Les Trois Mousquetaires », 14 novembre.

TINO ROSSI. — ...Ce furent d'abord quelques engagements dans des music-halls de Paris, puis une brillante tournée de province. Ensuite, il enregistra chez Colombia des disques qui passèrent bien vite à la postérité. — *L'Intransigeant,* 17 novembre.

LES BALÉARES ET MINORQUE. — [Légende d'une carte géographique]. — *Le Figaro,* 14 octobre.

A un contre sept, F. La Guardia sera réélu ce soir maire de New-York. — *Paris-Soir* [manchette], 3 novembre.

On avait découvert, disait-on, deux engins près du tunnel de la gare de Montjovis que des militaires étaient venus enlever. — *Le Courrier du Centre,* 10 octobre.

L'autre jour, M. Joseph Frossard, qui avait laissé sa bicyclette près de la pharmacie Delalande à 19 h. 45, ne la retrouva plus à 19 h. 30. — *Le Journal de Bayeux,* 1er octobre.

COQUILLES

Le président du Conseil a pris ensuite la parole. Dès les premiers mots, M. Léon Blum a soulevé les vives protestations, les rumeurs de l'assemblée en disant qu'on venait d'ensorceler le gouvernement sans l'avoir prévenu. — *La Liberté*, 12 juin.

La bataille fait rage dans tous les lecteurs. — *Le Courrier de Bayonne*, 7 octobre.

MASTIC

Nous apprenons les fiançailles de Mlle Bérengère de La Vergne avec le vicomte Gonzague de Ripert d'Alauzier, marié. — *L'Epoque*, 1er novembre.

Sur le front de la Chine du Sud, des hydravions japonais ont bombardé avec succès la voie ferrée de Canton à Hankhéou. 50 francs d'amende par défaut. — *Le Petit Ardennais*, 7 octobre.

§

Publications du « Mercure de France ».

MONSIEUR ILDEFONSE, roman par Henri Bachelin. Un volume in-16, double-couronne. Prix, 15 francs.

LA NOBLESSE ET LES ARMES DE JEANNE D'ARC, par Jean Jacoby. Un volume in-16, double-couronne. Prix, 6 francs.

A MARTHE VERHAEREN, *deux cent dix-neuf lettres inédites (1889-1916)*, par Emile Verhaeren, présentées par René Vandevoir. Un volume in-16 jésus. Prix, 16 francs.

CONTES D'ANDERSEN, I, traduits par P. G. La Chesnais. Première édition française donnant la totalité des textes. Un volume in-16 jésus. Prix, 16 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

1937

—

CCLXXIII N° 925. — 1er JANVIER

CCLXXIII N° 926. — 15 JANVIER

CCLXXV N° 931. — 1er AVRIL

CCLXXV N° 932. — 15 AVRIL

CCLXXVI N° 935. — 1er JUIN

CCLXXVII Nº 938. — 15 JUILLET

CCLXXVII Nº 939. — 1er AOUT

CCLXXVIII N° 940. — 15 AOUT

CCLXXVIII N° 941. — 1er SEPTEMBRE

CCLXXVIII — N° 942. — 15 SEPTEMBRE

CCLXXIX — N° 943. — 1er OCTOBRE

CCLXXIX N° 944. — 15 OCTOBRE

CCLXXIX N° 945. — 1er NOVEMBRE

CCLXXX N° 946. — 15 NOVEMBRE

CCLXXX N° 947. — 1er DÉCEMBRE

CCLXXX N° 948. — 15 DÉCEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMEROS
LES NUMEROS DE LA PAGINATION

1937

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont indiqués en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques; le numéro d'insertion des matières se trouve à la table chronologique de la *Revue de la Quinzaine*.

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	925-CCLXIII — 5-224	1er mai	933-CCLXXV — 449-672	1er sept.	941-CCLXXVIII — 225-448
15 janv.	926-CCLXIII — 225-448	15 mai	934-CCLXXVI — 5-224	15 sept.	942-CCLXXVIII — 449-672
1er févr.	927-CCLXIII — 449-672	1er juin	935-CCLXXVI — 225-448	1er oct.	943-CCLXXIX — 5-224
15 févr.	928-CCLXXIV — 5-224	15 juin	936-CCLXXVI — 449-672	15 oct.	944-CCLXXIX — 225-448
1er mars	929-CCLXXIV — 225-448	1er juill.	937-CCLXXVII — 5-224	1er nov.	945-CCLXXIX — 449-672
15 mars	930-CCLXXIV — 449-672	15 juill.	938-CCLXXVII — 225-448	15 nov.	946-CCLXXX — 5-224
1er avril	931-CCLXXV — 5-224	1er août	939-CCLXXVII — 449-672	1er déc.	947-CCLXXX — 225-448
15 avril	932-CCLXXV — 225-448	15 août	940-CCLXXVIII — 5-224	15 déc.	948-CCLXXX — 449-704

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1937

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires.

	Tomes
1er et 15 janvier, 1er février................	CCLXXIII
15 février, 1er et 15 mars..................	CCLXXIV
1er et 15 avril, 1er mai......................	CCLXXV
15 mai, 1er et 15 juin........................	CCLXXVI
1er et 15 juillet, 1er août....................	CCLXXVII
15 août, 1er et 15 septembre................	CCLXXVIII
1er et 15 octobre, 1er novembre............	CCLXXIX
15 novembre, 1er et 15 décembre...........	CCLXXX

ARCHÉOLOGIE

1er Mars : Orientalisme. — A. Weigall : *Histoire de l'Egypte ancienne*, avec une carte et 34 gravures hors texte, Payot, 1935. — W. W. Tarn : *La civilisation hellénistique*, Payot, 1936. — M. I. Rostovtzeff : *Tableaux de la vie antique*, avec 30 croquis dans le texte, Payot, 1936. — *Athâr-é-Irân*, Annales du Service archéologique de l'Irân, t. I, fascicule 1, 183 p. et 126 figures ou planches, Geuthner, 1936. — *Les fouilles de Toud, en Haute-Egypte*. — **15 Mars** : Rosa Bailly : *Au Cœur de la Pologne*. Editions des Amis de la Pologne, 16, rue Abbé-de-l'Epée, Paris. — Marguerite-Henry Rosier : *Prestiges de Rome*. Maison de la Bonne Presse. — **15 Avril** : Orientalisme. — L. Delaporte : *Les Hittites*, Renaissance du Livre, 1936. — E. Cavaignac : *Le Problème hittite*, E. Leroux, 1936. — J. Capart et G. Contenau : *Histoire de l'Orient ancien* (*Histoire racontée à tous*), Hachette, 1936. — J. D. S. Pendlebury : *Les Fouilles de Tell-el-Amarna*, Payot, 1936. — Charles F. Jean : *Le Milieu biblique avant Jésus-Christ*. III. *Les idées religieuses et morales*, P. Geuthner, 1936. — Sir Léonard Woolley : *Abraham*, Payot, 1936. — **1er Juin** : Orientalisme. — L. Hennequin : *Fouilles et Champs de fouilles en Palestine et en Phénicie*, dans : *Dictionnaire de la Bible. Supplément*, Letouzey, fasc. XIII, 1936, p. 318-523. — Ch. Vellay : *Controverse autour de Troie*, Les Belles Lettres, 1936. — A. Godard : *Les anciennes mosquées de l'Iran*. — *Historique du Masdjid-è-Djuma d'Isfahân, dans Athâr-è-Irân*, Geuthner, I, 2, 1937, p. 187-282. — **1er Juillet** : Raymond Matton : *La Pologne*, Fernand Nathan, éditeur. — M. Percheron : *Moscou*, même éditeur. — Louis Porcheron : *L'Andorre*, Editions « Quo Vadis », 107, rue de Paradis, Marseille. — **1er Octobre** : Antiquité gréco-latine. — P. de La Coste-Messelière : *Au Musée de*

Delphes, avec 20 figures et 50 planches hors texte, De Boccard, 1936. — K. Bulas : *Chronologie des stèles funéraires attiques de l'époque archaïque* (en polonais), avec 53 figures, Cracovie, 1935. — W. Hege et G. Rodenwald : *Olympie* (traduction française de F. Chapouthier), avec 34 figures dans le texte et 94 planches hors texte, Hartmann, 1936. — Nouvelles découvertes en Crète.

ART

1er Janvier : La vie ardente de Paul Gauguin. — Le groupe féminin du Petit-Palais. — André Jacquemin. — André Planson. — **15 Janvier** : Marquet. — « La Céramique contemporaine ». — « Artistes de ce temps ». — Balandé. — Maillaud. — Zina Gauthier. — Bolette Natanson. — **15 Février**: Le 21e groupe des Artistes de ce temps. — Un groupe de jeunes peintres. — Cavaillès. — Jean Milo. — Marc de Béchillon. — L'Art et la Politique. — **1er Mars** : Salon du Portrait contemporain. — Exposition d'art religieux contemporain. — Soulas. — Benn. — Zingg. — Pino della Selva. — Peintures populaires. — **15 Mars** : Le premier Salon des Jeunes Artistes. — Femmes artistes d'Europe. — Fernand Léger. — **1er Avril** : Le Salon des Artistes Indépendants. — Art et Technique de la Gravure. — Mémento. — **1er Mai** : Degas et les femmes. — Groupe indépendant de la Nationale. — Limouse. — Kleofas Bogalei. — Les statues de Paris. — **15 Mai** : Boudin. — H.-E. Cross. — Le dessin italien. — Le dessin français de David à nos jours. — Dessins contemporains. — H. Héraut. — H. d'Amfreville. — A. Jouclard. — Un groupe de jeunes peintres. — **1er Juin** : Le Salon. — Guastalla. — Charles Blanc. — L'Exposition. — **15 Juin** : Arts de la Chine ancienne. — Naissance de l'impressionnisme. — Dunoyer de Segonzac. — Frélaut. — Christian Caillard. — Cuno Amiet. — La sculpture à l'Exposition. — **15 Juillet** : Les Maîtres de l'Art Indépendant. — La Muséographie et l'exposition Van Gogh. — Le Gréco. — Andreu. Dignimont. — Les Maîtres populaires de la Réalité. — **1er Août** : L'Exposition. — **1er Septembre** : Le parc de Sceaux et le musée de l'Ile-de-France. — Controverse sur la muséographie. — **15 Septembre** : Treize cents chefs-d'œuvre de l'art français. — **15 Novembre** : L'Exposition. — IVe Salon populiste. — Peintures chinoises. — **1er Décembre** : Le Salon d'Automne. — **15 Décembre** : Grands et petits maîtres du Premier Empire. — Le prix Paul Guillaume. — La Salon du Portrait contemporain. — Tableaux en trompe-l'œil. — François Podesva. — P. Guastalla. — Marius Gantrel. — Roger Tourte.

L'ART A L'ÉTRANGER

1er Novembre : Expositions en Italie. Giotto et Tintoret.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

15 Janvier : Victor Margueritte : *Avortement de la S. D. N.;* Flammarion. — Giorgio Quartara : *L'Italie déçue;* Alcan. — Edouard Driault : *La Paix de la France;* Ficker. — André Gide : *Retour de l'U. R. S. S.;* Gallimard. — **1er Février** : J.-P. Reinach : *Le Traité de Bjoerkoë;* Alcan. — Jean Trobayré : *Ce qu'il faut connaître des Turcs et de leur histoire;* Boivin. — Wladimir d'Ormesson : *L'Europe en danger : le Communisme, c'est la guerre;* Flammarion. — Moustapha Tchokaï Ogly : *Turkestan pod vlastiou Soviétov* (Le Turkestan sous le pouvoir des Soviets). Edition Sach Turkestan, Paris, 1936. — Jacques Bardoux : *Les Soviets contre la France;* Flammarion, Paris, 1936. — Mémento. — **15 Février** : Benito Mussolini : *Œuvres et discours, édition définitive, III;* Flammarion. — Dr Karl Georg Gassert : *L'Allemagne, bête noire de l'Europe;* éditions La Bourdonnais, 60, av. de La Bourdonnais. — Ernest Renauld : *« L'Action française » contre l'Eglise catholique et contre la Monarchie;* Tolra. — A. Trofimoff : *Du Musée impérial au marché aux puces;* Les Argonautes, Paris, 1936. —

Tchernoff : *Dans le creuset des civilisations. De Nijni-Novgorod à Paris*, Rieder, 1936. — Georges Oudard : *La vie mystérieuse et tragique de la dernière Tsarine*, Les Editions de France, 1936. — **1er Mars** : *Atlas de la République tchécoslovaque*, texte rédigé par Vaclav Laska, Prague, Orbis, 1936 (44 pages de texte, 42×43 cm.; 55 cartes 43×84 cm). — **15 Mars** : Theodor Wolff : *La Guerre de Ponce Pilate;* Albin Michel. — Sir Austen Chamberlain : *Au fil des années;* Gallimard. — R. Lansing : *Mémoires de guerre;* Nouvelle Revue critique. — E.-N. Dzelepy : *La Nouvelle Triplice;* Fustier. — H. de Kérillis : *Français! Voici la guerre;* Grasset. — **1er Mai** : Jacques Bardoux : *J'accuse Moscou...;* Flammarion. — E.-N. Dzelepy : *Le Complot espagnol;* Fustier. — Karel Capek : *Entretiens avec Masaryk;* Stock. — Harold Nicholson : *Quand on faisait la paix...;* Plon. — **15 Mai** : Jacques Bardoux : *La France de demain, un plan;* Sirey. — Jacques Doriot : *La France avec nous!* Flammarion. — Oliveira Salazar : *Une Révolution dans la paix;* Flammarion. — Louis-Ferdinand Céline : *Mea Culpa;* Denoël et Steele, éditeurs, Paris, 1937. — Victor Serge : *Destin d'une Révolution. U.R.S.S. 1917-1937*. Grasset, Paris, 1937. — Du même : *De Lénine à Staline;* Editions du « Crapouillot », Paris, 1937. — **1er Juin** : Paul Delourme : *Trente-cinq années de politique religieuse ou l'Histoire de l' « Ouest-Eclair »;* Fustier, 8, rue de Choiseul. — James T. Shotwell : *Hors du gouffre;* Hachette. — Jean Escarra : *La Chine, passé et présent;* A. Colin. — Mémento. — **15 Juin** : Marie, reine de Roumanie : *Histoire de ma vie*, tome I, Plon. — Benito Mussolini : *Œuvres et discours, édition définitive*, VI; Flammarion. — Comte Sforza : *Synthèse de l'Europe;* Gallimard. — Mémento. — **15 Juillet** : V. A. Maklakof : *Vlast i obchestvennost na zakaté staroï Rossii* (le pouvoir et la société au déclin de la vieille Russie) Edition de la « Russie Illustrée », Paris, 1936. — *Paul Cambon ambassadeur de France*, Plon. — *Entretiens sur l'évolution des pays de civilisation arabe;* Hartmann. — Mémento. — **1er Août** : André et Dori Prudhommeaux : *Catalogne 1936-1937;* les Humbles, 229, rue de Tolbiac. — John Charpentier : *Le roi George VI et la princesse Elisabeth;* Plon. — Mémento. — **15 Août** : Jean Meuvret : *Le Territoire de Memel et la politique européenne;* P. Hartmann. — J. Corréard : *Votre Angoisse, II, Le massacre!* Figuière. — Karl Anton Prinz Rohan : *Schicksallstunde Europas;* Graz, Leykam-Verlag. — Pierre de Lanux : *La Neutralité américaine en 1936;* Hartmann. — Pierre Lucius : *Un Siècle et demi de révolution;* Librairie de l'Arc, 149, rue de Rennes. — **1er Septembre** : Wladimir d'Ormesson : *L'Europe en danger; le Communisme, c'est la guerre!* Flammarion. — Paul Valayer : *La guerre qui rôde;* Hachette. — Marc Vichniac : *Léon Blum;* Flammarion. — Alfred Pereire : *Vie de Pie XI;* Gallimard. — Mémento. — **15 Septembre** : Edouard Krakowski : *La Pologne contemporaine ou le Génie d'un peuple;* Mercure de France. — Clara Campoamor : *La Révolution espagnole;* Plon. — Victor Montserrat : *Le drame d'un peuple incompris, la guerre au pays basque;* H.-G. Peyre. — André Gide : *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.;* Gallimard. — **1er Octobre** : A. de Châteaubriant : *La gerbe des forces (nouvelle Allemagne);* Grasset. — G. Maroger : *La question des matières premières et les revendications coloniales;* Hartmann. — J. Doriot : *C'est Moscou qui paie;* Flammarion. — Sir Walter Citrine : *A la recherche de la vérité en Russie*, traduit de l'anglais, Ed. Pierre Tisné, 1937. — Pierre Herbart : *En U.R.S.S.* (1936), édit. de la N. R. F., 1937. — Mémento. — **15 Octobre** : *La Persécution religieuse en Espagne;* Plon. — Maurice Bompard : *Mon ambassade en Russie;* Plon. — Baron Lafaurie : *Mes Souvenirs; la vérité sur Meyerling;* les Editions de France. — **1er Novembre** : A. Sieberer : *Espagne contre Espagne;* Genève, Jeheber. — Emmanuel Berl : *Le fameux rouleau compresseur;* Gallimard. — Gaston Gaillard : *Péril jaune ou péril blanc?* Albert. — Georges Luciani (Pierre Berland) ; *Six ans à Moscou;* Librairie Picart. — Mémento. — **1er Décembre** : S. Trentin : *Dix ans de fascisme totalitaire en Italie;* Editions sociales internationales. — Joaquin Maurin : *Révolution et contre-révolution en Espagne;* Rieder. — B. Nikitine : *L'Armée rouge*. Supplément au « Bulletin » de la Société d'Etudes et d'Infor-

mations économiques, août 1937. — Mémento. — **15 Décembre** : Alfred Mendizabal : *Aux origines d'une tragédie;* Desclée. — Marcel Homet : *Méditerranée, mer impériale,* Nouvelle Revue critique.

BIBLIOTHÈQUES

15 Mars : Julien Cain : *Les Transformations de la Bibliothèque nationale et le Dépôt annexe de Versailles,* Editions des Bibl. nat., gr. in-8°. — *Rapport sur le fonctionnement des divers services de la Bibliothèque nationale pendant les années 1933 et 1934* (Extrait du *Journal officiel* du 25 oct. 1936). — E.-G. Ledos : *Histoire des catalogues des livres imprimés de la Bibliothèque nationale.* Préface de Julien Cain, Editions des Bibl. nat.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

1er Janvier : La mort de Félia Litvinne. — L'orchestre national de Belgique. — Le séjour d'Erasme à Bruxelles. — Louis Delattre : *Grains d'anis,* édit. Vaillant-Carmanne, Liége. — Maurice Maeterlinck : *Onirologie,* édit. du Parc, Anvers. — Mémento. — **1er Mars** : Une nouvelle revue : *Les Cahiers blancs* (Henriquez, Bruxelles). — Pierre Nothomb : *Délivrance du poème* (Le Journal des Poètes). — Roger Bodart : *Office des Ténèbres* (Le Journal des Poètes). — Paul Neuhuys: *La Fontaine de Jouvence* (Edit. « Ça ira », Anvers). — Roger Kervyn de Marcke Ten Driessche : *Kermesse à Sainte-Croix* (Coll. Le Rond-Point, Bruxelles). — Olivier Meurice : *Connaissance du Printemps* (Le Journal des Poètes). — Mémento. — **15 Avril** : Un peintre belge : Marie Howet. — Deux lettres inédites de Stéphane Mallarmé. — **15 Juin** : Un projet d'étatisation de la médecine. — La création d'un diplôme de médecin-spécialiste. — Docteur Pierre Depage : *La Santé publique et l'organisation médicale* (dans la revue *Homo*). — Mémento. — **1er Septembre** : Un poète inconnu : Jeanne Plateau. — Mémento. — **15 Novembre** : A propos d'un débat sur la Poésie. — Francis André : *Poèmes paysans* (Journal des Poètes). — Géo Norge : *Le Sourire d'Icare* (Ed. Ça ira). — Hubert Dubois : *La Neige et les Blés* (Journal des Poètes).

CHRONIQUE D'ÉGYPTE

15 Septembre : L'Egypte libre à l'aube d'un règne nouveau. — Le Millénaire du Caire. — Fouilles de Louksor, de Sakkarah, de Ghizeh et d'Alexandrie. — Quand cherchera-t-on la tombe d'Alexandre le Grand?

CHRONIQUE DES MŒURS

15 Juillet : Gaston Gros : *Vingt ans de corruption,* Baudinière. — Mémento. — **1er Octobre** : Jean-José Frappa : *Enquête sur la Prostitution;* Flammarion. — Mémento. — **15 Décembre** : Pierre Geyraud : *Parmi les Sectes et les Rites. Les Petites Eglises de Paris,* Editions Emile Paul.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

15 Janvier : Romans. — Henri Chenevard : *Reine Landis,* Genève, Editions Forum. — Marie-Louise Reymond : *Le Miracle,* Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — Clarisse Francillon : *Béatrice et les insectes,* Paris, Gallimard. — **1er Août** : Guy de Pourtalès : *La pêche miraculeuse,* roman; Paris, Gallimard. — **15 Décembre** : Une revue nouvelle : *Suisse romande.* — C.-F. Ramuz : *Derborence,* récit; Paris, Grasset. — Le même : *Le garçon savoyard,* roman; Paris, Grasset. — Le même : *Besoin de grandeur;* Lausanne, « Aujourd'hui ».

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

1er Janvier : Le drame espagnol. — **15 Janvier** : L'amitié franco-britannique. — **1er Février** : Le « Rooseveltisme » et la démocratie américaine. — **15 Février** : La mystique militaire au Japon. — **1er Mars** : L'Allemagne

et le problème colonial. — **15 Mars** : Les armements de l'Angleterre. — **1er Avril** : La position de l'Italie. — **15 Avril** : Du nouveau en Europe centrale. — **1er Mai** : Le Saint-Siège et le Reich allemand. — **15 Mai** : Les problèmes de l'Europe centrale. — **1er Juin** : Le statut de la Belgique. — **15 Juin** : Les étapes du conflit espagnol. — **1er Juillet** : Tour d'horizon. — **15 Juillet** : La crise du « Leipzig ». — **1er Août** : La crise de la politique de non-intervention. — **1er Septembre** : Les conversations anglo-italiennes. — **15 Septembre** : Le conflit sino-japonais. — **1er Octobre** : La sécurité dans la Méditerranée. — **15 Octobre** : La Société des Nations et la crise de la paix. — **1er Novembre** : Les difficiles étapes de la paix. — **15 Novembre** : La Belgique et la garantie allemande. — **1er Décembre** : L'Extrême-Orient et la Triplice anti-communiste. — **15 Décembre** : De Berchtesgaden à Londres.

CONTROVERSES

1er Février : Le suaire de Cadouin. — **1er Mars** : Une lettre de M. H. Pozzi. — **15 Avril** : A propos de « La découverte de la T. S. F. ».

ÉCHOS

1er Janvier : Mort d'Eugène Montfort. — Prix littéraires. — Le Salon de l'Ecole française. — Les Amis d'Ernest Raynaud. — Sur une esquisse de Napoléon Bonaparte. — Le « Cid » au Théâtre Lyrique. — Palerne et Ronsard. — La correspondance de Sainte-Beuve. — Le Sottisier universel. — **15 Janvier** : Les prix annuels de la Maison de Poésie. — Un restaurant de Baudelaire : la mère Perrin. — Un pont ignoré de Perronet? — A propos du suaire de Cadouin. — Sur l'origine du mot « orgueil ». — Au sujet d'un inédit de Moréas. — Un témoignage américain sur Ernest Raynaud. — Echos de Salzbourg. — « Ubu Roi » et la chronique parisienne. — M. de Chateaubriand l'a échappé belle. — Pour apprendre notre alphabet. — Errata. — Le Sottisier universel. — **1er Février** : Centenaires et cinquantenaires. — Le Fonds Thomas Mann. — A propos de la correspondance et des « Poisons » de Sainte-Beuve. — Guy de Maupassant vu par Richard O'Monroy. — D'Annunzio et la Joconde. — Un portrait inconnu d'Emile Zola par Charles Maurras. — Banville et la rime en « aille ». — La recherche des cœurs. Cœurs de femmes. — Le Sottisier universel. — **15 Février** : Mort de trois écrivains. — Prix littéraires. — Centenaires et cinquantenaires. — Un monument à Paul Drouot. — A propos du mot « orgueil ». — Le titre avant la lettre d' « A Rebours ». — D'Annunzio et la Joconde. — Une singulière bévue de Diderot. — Le souvenir de Remy de Gourmont. — A la Société d'histoire de la Troisième République. — Exceptionnellement un poème. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Mars** : Marguerite Audoux. Une lettre inédite. — Une lettre de Remy de Gourmont à Pierre Louys sur le style. — Robert d'Humières et le Théâtre des Arts. — L'origine languedocienne d'Ernest Raynaud. — Le prix de la Renaissance. — Le prix des « Amis de la Pologne ». — Le maquillage en public. — L'origine du stylographe. — La maladie, « œuvre du diable ». — Le grain de sable, faux héros. — Erratum. — Le Sottisier universel. — **15 Mars** : Un disparu : Marius Gerin. — Robert d'Humières et le théâtre. — Charles Guérin et Guy de Villartey. — Les manuscrits de J. Rictus et la Bibliothèque nationale. — A propos d'une bévue de Diderot. — La maladie réhabilitée? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Avril** : L'Académie Mallarmé. — Mérimée mystifié. — L' « Eldorado » de Théophile Gautier. — Un prix littéraire. — L'inspiratrice d' « Aphrodite ». — M. de Chateaubriand l'a échappé belle. — « Bévues » de grands écrivains. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Avril** : Prix littéraires. — Platon, Plutarque et Plaute à la Bibliothèque nationale. — L'édition originale de *l'Eldorado*, de Théophile Gautier. — Une femme à enterrer. — Quand Mme Guichard vendait le journal à Anatole France et à Henry Céard. — Fortune de deux vocables :

indésirable et nihiliste. — **A propos de la *Esmeralda* de Victor Hugo.** — **A propos du *Songe d'une nuit d'été.*** — **Le Sottisier universel.** — **1er Mai** : **Mort de Gaston Chérau.** — **Prix littéraire.** — **Equipement national.** — **Sur la date de naissance de Froissart.** — **Un projet d' « Ecole Nansen » en Norvège.** — **Sur la signification de l'Ordalie.** — **Mlle Valtesse de la Bigne au Musée de l'Armée.** — **Un prétendu scénario de Verlaine.** — **Louis Dumur au *Scapin.*** — **Sur les pas de P.-J. Toulet.** — **Une parodie d'Henry Becque.** — **Publications du temps passé.** — **Traduttore, traditore.** — **Errata.** — **Le Sottisier universel.** — **15 Mai** : **A la mémoire de Louis Le Cardonnel.** — **Autour d'une descendance.** — **Quelques grands désastres militaires.** — **A propos des *Petites Revues.*** — **Le 23 avril, grand anniversaire pour les Anglais.** — **Où est née la légende des lapalissades?** — **Le Sottisier universel.** — **Publications du « Mercure de France ».** — **1er Juin** : **Prix littéraires.** — **L'Académie Mallarmé.** — **Le cœur de Louis Le Cardonnel.** — **Expositions d'autrefois.** — **Un congrès littéraire à l'Exposition.** — **Baudelaire au Luxembourg.** — **Les « ancêtres » de Mme Valtesse de la Bigne.** — **Il y a Vernet et Vernay.** — **Pronostics sur la durée d'une guerre franco-allemande avant 1914.** — **Un nouveau rythme.** — **Le Sottisier universel.** — **15 Juin** : **Prix littéraires.** — **Autour du cinquantenaire de « La Terre »** : **Paul Bonnetain et Emile Zola (lettres inédites).** — **Un plagiat de Baudelaire.** — **Commémoration de Laforgue.** — **Autour d'un centenaire** : **la reine Victoria à Paris.** — **Défense aux femmes de monter en ballon.** — **Le Sottisier universel.** — **1er Juillet** : **Prix littéraires.** — **2e exposition de Poésie contemporaine.** — **Baudelaire au Luxembourg.** — **Au Ca-Ju.** — **Sur le sixième centenaire de Froissart.** — **La dernière page de Pirandello.** — **A propos des prophéties relatives à la guerre.** — **Le Sottisier universel.** — **15 Juillet** : **Le prix Moréas.** — **Prix littéraires.** — **Le centenaire de Swinburne.** — **A propos d'une exposition Verlaine-Rimbaud.** — **Sur la deuxième exposition de poésie contemporaine.** — **En marge du cinquantenaire de M. Caro.** — **Comment maintenir la magistrature de l'esprit français?** — **Erratum.** — **Le Sottisier universel.** — **Publications du « Mercure de France ».** — **1er Août** : **Prix littéraires.** — **Mort de Henry Fèvre.** — **Anatole France, Auguste Jal et le « Mannequin d'osier ».** — **Mérimée bibliophile.** — **A propos de « Mérimée bibliophile ». Une lettre de Louis Lacour.** — **Gestes symboliques.** — **Le premier Zeppelin et le premier Taube « descendus ».** — **Une lettre de Jules Romains.** — **Pronostics sur la durée d'une guerre franco-allemande avant 1914.** — **Champfleury et les Goncourt.** — **Littérature pour distribution de prix.** — **Petite rectification.** — **Erratum.** — **Le Sottisier universel.** — **Publications du « Mercure de France ».** — **15 Août** : **Le centenaire de Leopardi.** — **Le catalogue de la Bibliothèque nationale.** — **Le prix de « La Revue Argentine ».** — **La question des eaux à Paris et les Vals de Loire.** — **Autour de *La Terre.* Une chanson de Jules Jouy sur le manifeste des Cinq.** — **Les « ancêtres » de Valtesse de la Bigne.** — **Le premier Zeppelin et le premier Taube descendus.** — **Paterne Berrichon anti-propriétaire.** — **Une Bovary anglaise.** — **La Patti dans la *Veuve joyeuse.*** — **Une préface inconnue de Diderot.** — **Le Sottisier universel.** — **1er Septembre** : **A nos lecteurs.** — **Un hommage à Swinburne.** — **A la mémoire de Maurice de Guérin.** — **A propos de la défense du livre.** — **Une réponse à un article de M. Edouard Krakowski.** — **Sur une pétition de Lamartine.** — **Hugues Rebell et Villiers de l'Isle-Adam.** — **Souvenir de M. Thiers.** — **Quand M. Chevreul avait cent deux ans.** — **A propos de la « Dame aux yeux gris ».** — **Erratum.** — **Le Sottisier universel.** — **15 Septembre** : **Mort de Charles Merki.** — **Prix littéraires.** — **Le troisième centenaire de Ben Jonson.** — **Blanche d'Antigny lit Henri Martin.** — **Gérard de Nerval et Mme de Solms.** — **Le communisme des premiers chrétiens.** — **Un petit conte d'Extrême-Orient.** — **Le Sottisier universel.** — **1er Octobre** : **Mort d'Albert de Bersaucourt.** — **En l'honneur de Louis Le Cardonnel.** — **Un hommage à Lucien Rolmer.** — **Un monument à la gloire de l'infanterie.** — **Pourquoi tolère-t-on en France les courses de taureaux avec mort de l'animal?** — **Firmin Léautaud.** — **A propos d'Alphonse Legros.** — **Le Sottisier universel.** — **15 Octobre** :

« L'Approbaniste » de M. Billy. — Une source française de l' « Anneau du Nibelung », de Wagner? — Encore la « Veuve joyeuse ». — Le musée du Cayla. — A propos de Laurent-Jan. — A propos du centenaire du chemin de fer de Saint-Germain. — Un poète inconnu? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Novembre :** Francis Carco à l'Académie Goncourt. — L'Académie Mallarmé. — A la Maison de Poésie. — Prix Camoëns. — Le prix de poésie du « Goéland ». — Le souvenir de Léon Bloy. — Renseignements de police. — Importations et exportations d'imprimés d'ordre intellectuel en 1936. — Cora Pearl et le maquillage contemporain. — Blanche d'Antigny, Henri Martin et la clef de sol. — Un poète inconnu? — A propos du chemin de fer de Saint-Germain. — Le cinquantenaire de Jules Lacroix et la scène à ne pas faire. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Novembre :** Mort d'Alfred Mortier. — Robert de la Vaissière, poète en prose. — Prix littéraires. — Esope chez les Berbères. — Un oubli. — Documents baudelairiens. — La poésie contemporaine à l'Exposition internationale. — Errata. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre :** Mort de Francis Vielé-Griffin. — Mort d'Elie Faure. — Mort de Robert Chauvelot. — Maurice Parijanine. — Le prix Nobel de littérature. — Prix Moréas et prix de Grèce. — Jules Claretie et les «Frères Zemganno ». — Le mot de Waterloo. — Autres renseignements de police : les débuts du « Figaro ». — Les chansons d' « Aphrodite ». — Guy de Maupassant ou la phobie de son image. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Décembre :** Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale. — Mort de René Doumic et de Raoul Ponchon. — Prix littéraire. — Le musée-bibliothèque Charles-Louis Philippe. — Un homonyme compromettant. — Le théâtre dans le VIe arrondissement. — Les manifestations poétiques de l'Exposition. — A propos d'un livre sur l'affaire Dreyfus. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

ENSEIGNEMENT

15 Juin : Défense des Humanités. — **15 Juillet :** Le baccalauréat, fait social.

ETHNOGRAPHIE

15 Février : *L'Espèce humaine; peuples et races*, t. VII de *l'Encyclopédie française*, publiée sous la direction de Lucien Febvre, éditée par Pierre Tissier et Anatole de Monzie (et par un comité de fonctionnaires et de professeurs), Paris, 13, rue du Four; 4°, pagination renouvelée par chapitres; tables sur papier bleu paginées par lettres renouvelées; environ 110 pl.; reliure démontable. — **15 Avril :** Maurice Leenhardt : *Vocabulaire et grammaire de la langue Houaïlou*, Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie de Paris, t. X, 1935, 4°, 414 p. — Gaden : *Vie d'El Hadj Omar, quacida en poular*, *ibidem*, t. XXI, XXI, 288 p. — Jean Cuisinier : *Danses magiques de Kelantan*, *ibidem*, 1936, 206 p. — Marcel Cohen : *Traité de langue amharique, Abyssinie*, *ibidem*, t. XXIV, 1936, 444 p. et tableaux. — J. D. Unwin : *Sex and Culture*, Oxford University Press, gr. 8°, de 676 pages. — Edward Westermarck : *The Future of Marriage in Western Civilization*, Londres, Macmillan, 8°, 281 p. — Richard Thurnwald : *Economics in primitive communities*, International Institute of African Languages and Culture, 8°, 314 p. — Dr George Montandon : *L'Ethnie française*, Payot, 8°, 239 p. ill. — **15 Juin :** George Montandon : *La civilisation Aïnou et les cultures arctiques*, Paris, Payot, 8°, 272 p., 10 cartes, 112 fig., 48 pl. h. t. — Matsudaira : *Les fêtes saisonnières au Japon, province de Mikawa, étude descriptive et sociologique*, Paris, Maisonneuve, 8°, 172 p. — A. C. Haddon et Laura E. Start : *Iban or Sea-Dayak fabrics and their patterns*, Cambridge University Press, pet. 4°, XV-157 p. XXXIV pl. — A. S. Wadia : *The Belle of Bali, being impressions of a*

cruise to Dutch West Indies, London, Dent and Sons, 4°, 112 p., 20 pl. — P. Verrier Elwin : *Phulmat of the Hills, a tale of the Gonds,* London, Murray, in-18, 300 p. — **1er Août** : Marquis de Wavrin : *Mœurs et coutumes des Indiens sauvages de l'Amérique du Sud,* Payot, 8°, 656 p., 19 photos, 2 cartes. — Théodore Delachaux : *Ethnographie de la région du Cunène, Angola,* Neuchâtel, Société de Géographie, 8°, 108 p., 88 pl. — Rév. P. C. Estermann : *Les forgerons Kwanyama, Angola; ibidem,* 8°, 8 p. ill. — A. Moeller : *Les grandes lignes des migrations des Bantous de la province orientale du Congo Belge,* Bruxelles, Institut royal colonial belge, libr. Falk, gr. 8°, 578 p., 6 pl. — **1er Septembre** : Felipe Guaman Poma de Ayala : *Nueva Cronica y buen Gobierno; Codex péruvien illustré;* Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie, t. XXIII, 4°, xxviii et environ 1200 p. — Paul Hazoumé : *Le pacte de sang au Dahomey; ibidem,* t. XXV, 4°, viii et 170 p., vii pl. — Alice Getty : *Ganesa, a monograph on the Elephant-faced God, with an introduction by Alfred Foucher,* Oxford, Clarendon Press, 4°, xxiii-103 p., 40 pl. — **15 Décembre** : G.-L. Duprat : *Esquisse d'un traité de sociologie,* Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, rue Soufflot, 8°, 200 p. — François Duhourcau : *Les Trois B;* préface de Francis Jammes, Paris, H.-G. Peyre, in-16, 243 p. 16 dessins de Biais. — Bernard Marque : *Recherches sur nos Origines,* Paris, Société régionale d'imprimerie et de Publicité, 3 vol., 8°, de 138, 206 et 172 p.

FOLKLORE

1er Janvier : Geneviève Dévignes : *Douze chansons champenoises,* Paris, Bourrelier, pet. 4°, 34 p., mus. — Gauthier-Lurty et Vincent : *Trente-et-une chansons populaires dauphinoises,* Grenoble, Didier-Richard, pet. 4°, 66 p. mus. — Delarue : *Recueil de chants populaires du Nivernais,* 3e série, Nevers-Paris, Impr.-papet. Fortin, 8°, 63 p., mus. — *Bulletin de la Fédération des œuvres laïques scolaires, etc., de la Nièvre, ibidem.* — *Journal of the English Folk-Dance and Song Society,* vol. II, *International festival number,* London, Cecil Sharp House, 8° carré, 162 p., ill., mus. — E. Violet : *Les patois mâconnais... avec recueil de textes,* Mâcon, Protat, 8°, 198 p. — *Guide des Fêtes populaires de la Bourgogne,* Mâcon, Combier, pet. 8° ill. — Jean Seguin : *Corpus des inscriptions tumulaires du Mortainais et campanaires de l'Avranchin et du Mortainais;* chez l'auteur, Avranches; et Paris, Margraff, 8°, 95 p., ill. — René Hélot : *Canards et canardiers en France et principalement en Normandie;* avec 15 réimpressions de bois originaux; *ibidem,* 4°, 37 p., xiv pl. — **1er Mars** : François-Paul Raynal : *Sagesse auvergnate, recueil de proverbes;* Rodez, Carrère, in-18, 103 p. — Jean de Witt : *En chassant des Landes aux Pyrénées;* préface de Marcel Prévost; ill. de J. Oberthür; suivi de deux *Etudes de chasses locales,* par H. Botet de Lacaze et H. de Saint-Blanquat, 4°, 257 p., Paris, éd. de la Bonne Idée, 152, rue de Vaugirard. — Fritz Krüger : *Die Hochpyrenäen; D. Hausindustrie, Tracht, Gewerbe;* Hambourg, Séminaire des Langues et Civilisations romanes, 8°, 225 p. et xiv pl. — Mathieu Ambrosi : *Le Chant corse; origine; évolution, apogée;* airs rec. et harm. par Raoul Laurenti; Nice, chez l'auteur, 166, av. St-Lambert, 8°, 137 p. — Tomasi : *Les chansons de Cyrnos,* préf. de Paul Arrighi; dessins de Marcel Poggioli, Marseille, Detaille, 4°, 171 p., mus. notée. — Marcel Provence : *Noël au pays de Provence,* Aix, éd. du Bastidon Antonelle, 8°, 87 p., ill. — Charles Forot : *Almanach de Provence et Comté de Nice,* 1937, éd. du Pigeonnier, St-Félicien (Ardèche), pet. 8°, 159 p., ill. — Du même : *Almanach lyonnais,* 1937, *ibidem* 157 p., ill. — Du même : *Almanach Vivarois, sous le signe de Novembre, ibidem,* 161 p., ill. — **1er Avril** : P. Saintyves : *Manuel de folklore,* avec une lettre-préface de S. Charléty, Paris, Editions Emile Nourry (Thiébaud), 8°, 218 p. — **1er Mai** : Enid Welsford : *The fool; his social and literary history,* London, Faber and Faber, 8°, 374 p. ill. — P. Saintyves : *Saint Christophe successeur d'Anubis, d'Hermès et d'Héraclès,* Paris, éd. Emile Nourry (Thiébaud), 8°, 55 p. — Jean Gessler : *La légende de sainte Wilgeforte ou*

Ontcommer; notes bibliographiques et iconographiques, Folklore brabançon, t. XV, pp. 307-401, ill. — Du même : *Nederlandsche en andere versies van den Christusbrief*, Louvain, Impr. Saint-Alphonse, 8°, 27 p. — Marcel Reinhard : *La légende de Henri IV*, Hachette, 8°, 173 p. — **1er Juin** : *Musique et chansons populaires*. Dossiers de la Coopération intellectuelle; Paris, Société des Nations, Institut international de Coopération intellectuelle, pet. 4°, 256 p. — Béla Bartok : *La musique populaire des Hongrois et des peuples voisins; avec 127 mélodies pour la plupart inédites;* extr. de l'*Archivum Europae centro-orientalis*, Budapest, t. II, fasc. 3-4, p. 197-244, 8°. — André Mazon : *Documents, contes et chansons slaves de l'Albanie du Sud*, Bibliothèque d'Etudes balkaniques, t. V, Paris, Droz, 8°, VII-462 p. — P. Delarue : *Recueil de chants populaires du Nivernais*, 4e série, Paris et Nevers, Fortin, pet. 8°, 67 p., ill. — Id. *La « Promesse » du Jean-Pierre et de la Yégette, ibidem*, 8°, 46 p., ill. — Marguerite Gauthier-Villars : *Petit chansonnier du Bourbonnais;* Paris, Durand, 4°, 86 p. — Idem : *Recueil de chansons recueillies et harmonisées;* en feuilles; chez l'auteur, Châtillon-sous-Bagneux, Seine. — **1er Juillet**: Mort d'Edouard Hoffmann-Krayer. — Violet Alford et Rodney Gallop : *The traditional dance;* Londres, Methuen, in-18, XV-185 p., photos. — Joseph Needham : *The geographical distribution of english ceremonial dance traditions;* Journal of the English Folk-Dance and Song Society, t. III, fasc. 1, London, Cecil Sharp House. — Pierre Conté : *Arts et mouvement; le guide chorégraphique;* rev. trim.; in-8°, fondée en 1933, 16 nos parus, Niort. — Joseph Maublanc : *Danses, chansons et poésies bressanes; textes et reconstitutions;* Louhans, Groupe régionaliste bressan; 8°, 140 p., photos. — **15 Août** : *Art populaire et loisirs ouvriers*. Dossiers de la Coopération intellectuelle; Société des Nations; Institut international de Coopération intellectuelle, Paris, Palais-Royal, 2, rue de Montpensier, pet. in-4°, 326 p. — **15 Septembre** : Georges T. Nicolesco-Varone : *Le folklore roumain versifié*, Bucarest, Impr. du Séminaire, 8°, 32 p. — Constantin Muresanu : *Pédagogie pittoresque; scènes de folklore roumain*, Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, in-16, 109 p. — Artur Gorovei : *Notiuni de Folklor;* Bucarest, Ed. Cartea romanesca, in-16, 74 p. — Al. Tzigara-Samurcas : *Muzeografie romanesca*, Bucarest, Au Musée national, gr. in-8°, 383 p., 30 pl. — **1er Novembre** : Rodney Gallop : *Portugal, a book of folk-ways*, Cambridge, University Press, in-8°, XV, 291 p., ill. de nombr. photos de l'auteur et de dessins de Marjorie Gallop. — Francisco de Casanovas : *Le peuple portugais et ses caractéristiques sociales;* ill. de Stuart Carvalhais; éd. par le Gouvernement portugais pour l'Exposition des Arts et Techniques 1937. — Andrée Ficq : *La maison portugaise; l'évolution de son style à travers les âges;* ill. de Jorge Barradas; *id.*, Secrétariat de la propagande nationale. — **1er Décembre** : Erwanez Galbrun : *La danse bretonne*, Carhaix, Editions Armorica, et Rennes, 8° 114 p., ill. — Gabriel Jeanton : *Costumes bressans et mâconnais*, Tournus, Amis des Arts et des Sciences, et Mâcon, Renaudier, in-8°, 116 p., ill. — C. Brun : *Les prétendus Sarrazins d'Uchizy et de la Bresse*, Mâcon, Renaudier, 8°, 29 p. — *Zeitschrift für lothringische Volkskunde;* Organe du Folklore lorrain, Section de la Société du Folklore français, 8°, fasc. I, 64 p. — Jean Variot : *Contes populaires et traditions orales de l'Alsace*, Firmin-Didot, 8°, X-310 p.

GÉOGRAPHIE

1er Mars : Parain (Ch.) : *La Méditerranée, les hommes et leurs travaux*, 1 vol. in-8° de la collection *Géographie humaine*, Paris, Gallimard, 1936. — Leroi-Gourhan (A.) : *La civilisation du renne*, 1 vol. in-8° de la collection *Géographie humaine*, Paris, Gallimard, 1936. — Mémento. — **1er Juin**: H. Baulig : *Les Etats-Unis* (2e partie du tome XIII de la *Géographie universelle, Amérique septentrionale*), 1 vol. in-8°, 65 fig. en texte, 55 pl. phot. hors texte, Paris, A. Colin, 1936. — Jean Lozach : *Le Delta du Nil, étude de géographie humaine*, 24 fig. en texte, 13 pl. phot. et 5 cartes hors texte,

E. et R. Schindler, Le Caire, 1935. — **15 Août** : R. Blanchard : *Géographie de l'Europe*, 1 vol. in-8°, 17 pl. hors texte, 36 fig. Paris, Alcan, 1936. — J. Canu : *La Basse Normandie* (Collection *Gens et Pays de chez nous*), 1 vol. in-8°, nombr. phot. Paris, J. de Gigord, s.d. [1936]. — **1er Octobre** : K. Haushofer : *Le Japon et les Japonais*, traduction et préface de G. *Montandon*, 1 vol. in-8°, 28 cartes, 32 gravures, Paris, Payot, 1937. — M. Hérubel : *L'homme et la côte, étude d'économie maritime*, 1 vol. in-8° 42 fig., 16 pl. phot. Paris, Gallimard, s.d. [1937]. — **15 Novembre** : Divers : *Les ressources minérales de la France d'outremer, V, le pétrole* (Publ. du Bureau d'études géologiques et minières coloniales) 1 vol. in-8°. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1937. — Divers : *Contribution à l'étude des réserves naturelles et des parcs nationaux* (Publ. de la Société de Biogéographie), 1 vol. in-8°. Paris, Paul Lechevalier, 1937. — Mémento.

HISTOIRE

1er Janvier : *Histoire générale* publiée sous la direction de G. Glotz. *Histoire romaine*, par G. Bloch et J. Carcopino, tome II; *Histoire du moyen-âge*, tome III, par C. Diehl et G. Marçais; les Presses universitaires. — *Clio*, introduction aux études historiques, 8, L. Villat : *La Révolution et l'Empire*, I; les Presses universitaires. — *Peuples et civilisations*, 14. G. Lefebvre : *Napoléon;* Alcan. — *Archivum Europae centro-orientalis*, I-II; Budapest, Muzeumkorut. — Barbegelata : *Histoire de l'Amérique espagnole;* Colin. — *Neue österreichische Biographie*, I, 8; Wien, Amalthea-Verlag. — A. Tibal : *L'Autrichien;* Berger-Levrault. — Durtelle de Saint-Sauveur : *Histoire de Bretagne*, I-II; Rennes, Plihon. — Crozet : *Histoire de l'Orléanais;* Boivin. — E. Pépin : *Histoire de Touraine;* Boivin. — H. Gerlinger : *Molsheim; Strasbourg*, libr. de la Mésange. — R. Cohen : *Nouvelle Histoire grecque;* Hachette. — R. Forrer : *L'Alsace romaine;* Leroux. — A. Heschel : *Maimonide;* Payot. — G. de Lagarde : *La naissance de l'esprit laïque au déclin du moyen âge*, I-II; Saint-Paul-Trois-Châteaux, éditions Béatrice. — Duc de Lévis-Mirepoix : *Philippe le Bel,;* les Editions de France. — H. Vielstedt : *Cola di Rienzo;* Berlin, S. Fischer. — P. Ballaguy : *Bayard;* Payot. — F. Ambrière : *Le Favori de François Ier, Gouffier de Bonnivet;* Hachette. — Stickelberger : *Calvin;* Berger-Levrault. — L. de Gérin-Ricard : *Henri III le Méconnu;* les Presses de France. — P. Erlanger : *Henri III;* Gallimard. — A. Martin et G. Walter : *Catalogue de l'histoire de la Révolution française*, tome I, Abassal-Debry; Bibliothèques nationales. — Albert-Clément : *La vraie figure de Charlotte Corday;* Emile-Paul. — C. Desmoulins : *Le Vieux Cordelier*, édition Mathiez et Calvet; Colin. — J. Hanoteau : *Les Beauharnais et l'Empereur;* Plon. — L. Garros : *Le général Malet conspirateur;* Plon. — C.-H. Pouthas : *La Jeunesse de Guizot;* Alcan. — De Saint-Aulaire : *Talleyrand;* Dunod. — J. Garsou : *Le général Belliard;* Centre d'éditions, 1, rue Basse-des-Carmes. — P. Ordioni : *Pozzo di Borgo;* Plon. — E. Krakowski : *Adam Mickiewicz, philosophe mystique;* Mercure de France. — J. Maurain : *Baroche;* Alcan. — Galtier-Boissière : *Histoire de la IIIe République;* le Crapouillot. — R. Recouly : *François-Joseph;* les Editions de France. — Mémento. — **1er Mars** : H. G. Wells : *Abrégé de l'histoire du Monde*, Genève, Jeheber. — G. Ferrero : *Nouvelle Histoire romaine*, Hachette. — H. Pirenne : *Histoire de l'Europe, des invasions au XVIe siècle;* Alcan. — Jean Bruchesi : *Histoire du Canada pour tous;* Montréal, A. Lévesque. — P. Champion : *Le roi Louis XI;* Flammarion. — R. Roeder : *Savonarola;* Wien, H. Fischer. — S. Zweig : *Castellio gegen Calvin;* Wien, H. Reichner. — E. de Vernisy : *L'invasion de Gallas;* Desclée De Brouwer. — K. Tschuppik : *Marie-Thérèse;* Grasset. — Alfred Chabaud : *Mémoires de Barbaroux;* Colin. — H. d'Alméras : *L'Amour sous les verrous;* A. Michel. — G. Lenôtre : *Sous le bonnet rouge;* Grasset. — Villat : *La Révolution et l'Empire*. II. *Napoléon;* Presses universitaires. — P. de Lacretelle : *Secrets et malheurs de la reine Hortense;* Hachette. — J. Bertaut : *Le Roi bour-*

geois; Grasset. — Max Petit : *La Troisième République;* Larousse. — Mémento. — **15 Avril** : *Atlas historique. II. Le moyen âge,* par J. Calmette; les Presses universitaires. — E. Préclin : *Histoire des Etats-Unis;* Colin. — Seton-Watson : *Histoire des Roumains;* les Presses universitaires. — F. Ponteil : *Essai sur l'histoire de l'Alsace;* Strasbourg, les Dernières Nouvelles. — F. Mainzer : *L'Héritage de César;* Colin. — Chartrou-Charbonnel : *La Réforme et les guerres de religion;* Colin. — P. Champion : *Catherine de Médicis présente à Charles IX son royaume;* Grasset. — De Maricourt et de Bertrandfosse : *Les Bourbons;* Emile-Paul. — Wertheimer : *Christine de Suède;* Grasset. — J. Castelnau : *Le Maréchal de Saxe;* Hachette. — N. Ahnlund : *Gustave-Adolphe;* Stock. — P. Trahard : *La Sensibilité révolutionnaire;* Boivin. — G. Lefebvre : *Les Thermidoriens;* Colin. — L. Madelin : *La Jeunesse de Bonaparte;* Hachette. — M.-A. Fabre : *Les Drames de la Commune;* Hachette. — P. Dominique : *La Commune;* Flammarion. — D. Halévy : *La République des ducs;* Grasset. — **15 Novembre** : L. Dumont-Wilden : *L'Evolution de l'esprit européen;* Flammarion. — Henri Malo : *Le Grand Condé;* A. Michel. — H. Carré : *La Marquise de Pompadour;* Hachette. — A. Lebey : *La Fayette,* 2 vol.; Mercure, 69, boul. Saint-Germain. — Lizeraud : *Robespierre;* Fustier. — Korngold : *Saint-Just;* Grasset. — J. Kühn : *Pauline Bonaparte;* Plon. — M. Dupont : *Caroline Bonaparte;* Hachette. — P. Delesalle : *Paris sous la Commune;* Bureau d'éditions. — Mémento.

HISTOIRE DE L'ART

1er Février : La sculpture grecque. — Le retable de Cracovie. — Sculpture et peinture anglaises. — La sculpture italienne. *L'Italia artistica.* La cathédrale de Parme. — Raphaël et Corrège. — Le paysage italien. — L'art espagnol. — Les nouvelles publications de Karl Wolf. — Vienne éternelle. — Mémento. — **1er Septembre** : La crise du livre d'art. — Rembrandt. — Claudel et la peinture hollandaise. — Masaccio. — Uccello, Castagno et Veneziano. — Gaddi. — L'Art à Urbino. — Juste de Gand. — Les éditions d'art et d'histoire. — Andreescu. — Mémento.

HISTOIRE DES RELIGIONS

15 Janvier : Hippolyte Delehaye : *Les Légendes hagiographiques,* 3e éd. revue, Bruxelles, Société des Bollandistes, et Paris, A. Picard, 8°, 226 p. — Du même : *Cinq leçons sur la méthode hagiographique; ibidem,* 8°, 146 p. — Du même : *Loca sanctorum; ibidem,* 8°, 64 p. — Beda Kleinschmidt : *Die heilige Anna; ihre Verehrung in Geschichte, Kunst und Volkstum;* Dusseldorf, L. Schwann, 4°, 449 p., 20 pl., 339 fig. — **1er Avril** : Paul Vuilliaud : *La clé traditionnelle des Evangiles,* Emile Nourry, Paris, 1936. — **1er Septembre** : Mgr A. Bros : *Ethnologie religieuse. Introduction à l'étude comparée des religions primitives.* Paris, Bloud et Gay, 1936, 312 p. in-16. — A.-M. Jacquin, des Frères Prêcheurs, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse) : *Histoire de l'Eglise.* Tome I, *L'Antiquité chrétienne,* 1 vol. grand in-8°, de 700 p. Tome II, *Le haut Moyen Age,* 1 vol. gr. in-8° de 683 p., Paris, Desclée de Brouwer. — Mémento.

HUMANISME

15 Décembre : Humanisme et naturisme, ou naturalisme.

LES JOURNAUX

1er Janvier : Chacun sa vérité (*le Figaro,* 10 décembre). — Voici l'amour (*Paris-Soir,* 7 décembre, *le Journal,* 7 décembre). — L'homme qui louait des places pour le ciel (*le Journal des Débats,* 28 novembre). — Nos paysans lisent-ils et que lisent-ils? (*le Coupe-Papier,* décembre 1936, *l'Humanité,* 10 décembre). — **15 Janvier** : Vers l'avenir... (*le Journal des Débats,* 13 décembre). — Ce que les yeux de Mme Frinzine ont vu (*Marseille-*

Matin, 20 décembre). — Eugène Montfort, Marseillais (*le Figaro*, 19 décembre; *les Nouvelles Littéraires*, 19 décembre). — L'âge des caves; la question du vers libre (*Journal des Débats*, 18 décembre). — **1er Février** : Honoré de Balzac, père des bateaux-mouches (*l'Ordre*, 7 janvier). — Où ériger le *Balzac* de Rodin? (*le Journal*, 30 décembre). — Le Naturisme a quarante ans (*le Figaro*, 2 janvier). — La grande pitié des « petites revues » régionales (*la Dépêche du Berry*, 28 décembre). — **15 Février** : Autour du *Grand Meaulnes* (*le Figaro*, 16 janvier). — Les Classiques en tenue de ville (*le Temps*, 17 janvier). — Charles-Joseph Panckoucke et le *Mercure de France* (*Journal des Débats*, 13 janvier). — Les Cambodgiens et la lecture (*idem*, 21 janvier). — Un voleur bien sympathique (*le Journal*, 24 janvier). — **1er Mars** : Du fond des ténèbres (*le Figaro*, 27 janvier). — Remy de Gourmont célébré à Caen (*Toute l'Edition*, 6 février). — *Chéri* sur plan (*l'Assaut*, 2 février). — Octave Mirbeau devant *Marie-Claire* (*le Journal*, 2 février). — Henri Duvernois et ses personnages (*les Nouvelles Littéraires*, 6 février). — Quand le tailleur de pierres déclamait du Laforgue (*idem*, 30 janvier). — **15 Mars** : Bulletin de naissance de l'Académie Mallarmé (*Paris-Soir*, 15 février). — De la rue des Saints-Pères (*le Progrès de l'Allier*, 11 février) à Neuilly (*Sillage*, 15 février). — Les débuts de Barrès (*le Temps*, 10 février). — Pour la publication des lettres de Bourget (*Demain*, 21 février). — Quand Soliman Pacha et le Père Enfantin buvaient à l'Empereur (*Marianne*, 17 février). — Le vin et la littérature (*le Vigneron du Midi*, 15 février). — Une thèse sur le « Chat Noir » (*la Patrie*, 7 février). — **1er Avril** : Une histoire de fous, s. v. p. (*le Figaro*, 6 mars). — Bonnot pas mort... — Pour une mystique du Livre (*les Nouvelles Littéraires*, 6 mars). — Retour au « Grenier » (*le Journal de la Femme*, 27 février). — **15 Avril** : Retour à *la Terre* (*le Temps*, 12 mars; *l'Action française*, 14 mars). — Notre Jules Laforgue (*le Temps*, 9 mars). D. H. Lawrence devant le poulpe (*Vendredi*, 12 mars). — Si Jésus était né en France... (*la Force*, février). — Plus fort que les « Burlesques » (*le Journal*, 20 mars). — Autour d'un grand soir... (*l'Assaut*, 23 mars). — Selon le vœu de Balzac (*le Journal*, 23 mars). — **1er Mai** : La langue française en recul (*Journal des Débats*, 2 avril). — En marge de l'hommage à Cavelier de la Salle (*le Journal*, 5 avril). — Le salut de Maeterlinck à Verhaeren (*Toute l'Edition*, 3 avril). — Quand la ouate étouffait l'œuvre de Claudel (*idem*). — Les débuts de M. Louis Bertrand et comment il ne s'entendit point avec Pierre Louys (*Candide*, 8 avril). — Saint-Loup-du-Naud, village proustien, est menacé (*le Temps*, 8 avril). — La belle histoire du phoque délivré (*le Journal*, 3 avril). — **15 Mai** : Fix Masseau, Gaston Chérau et les tourteaux fromagés de Bélâbre (*l'Action française*, 22 avril). — Une heure avec André Theurier; quand les chats s'en mêlent...; l'actualité aux ordres de la presse (divers, avril). — Les paroles historiques de la princesse Elisabeth (*le Figaro*, 21 avril). — L'intelligence, la culture et les femmes (*la Dépêche de Toulouse*, 21 avril). — Bagnes d'enfants (*le Journal*, 21 avril; *l'Ordre*, 21 avril). — **1er Juin** : On expose (*Vendredi*, 30 avril). — Filmer un poème? (*Ciné France*, 30 avril). — Quand intervient la brigade des acclamations (*le Journal*, 30 avril). — L'école du sauternes ou le démon du bien (*Candide*, 29 avril). — **15 Juin** : Défense de l'Occident (*le Journal*, 23 mai). — Les « premières » de *Lohengrin* (*La Tribune des Nations*, 20 mai). — Quatuor dans le monde des chats (*Paris-Centre*, 18 mai). — Gustave Flaubert à l'Exposition (*Micromégas*, 10 mai). — **1er Juillet** : Histoires de revenants et « beaux » crimes d'abord. — Le Souvenir de Jules Laforgue (*le Jour*, 7 juin), Villiers de l'Isle-Adam (*le Goéland*, 1er juin), Léon Bloy (*le Journal*, 30 mai), Villemessant (*Candide*, 27 mai), Adam Billaut (*l'Echo de la Nièvre*, 5 juin). — Qui a bu... tuera (*Sillage*, 1er juin). — **15 Juillet** : Le dogon tel qu'on le parle (*le Jour*, 19 juin). — Chez les petits grands hommes (*le Journal de la Femme*, 18 juin). — Le président est mort... (*le Journal*, 19 juin). — Quand Paul Fort parle en vers... (*le Figaro*, 19 juin). — A propos d'une correspondance entre Pierre Louys et Paul Valéry (*le Temps*, 15 et 18 juin). — **1er Août** : Voilà le courrier (*Journal des Débats*,

4 juillet). — Au secours du loisir intérieur (*la Liberté*, 30 juin). — Bibliothèques-refuges et lieux de science (*les Nouvelles Littéraires*, 3 juillet). — Donnez les livres des Loisirs (*idem*, 26 juin). — Les amnésiques sont-ils heureux? (*l'Œuvre*, 5 juillet). — Pour une société protectrice de l'amour (*le Figaro*, 5 juillet). — L'eau qui se souvient... (*l'Epoque*, 5 juillet). — **15 Août** : De Jules Laforgue à Jules Lafforgue, en passant par *la Chanson de Roland* (*le Courrier du Centre*, 28 juin). — Rue Poubelle (*l'Echo de Paris*, 22 juillet). — Le Congrès de la langue française, au Canada : un « slogan » malheureux (*l'Action Catholique*, 1er juillet), un maître discours (*l'Evénement*, 30 juin). — Les surprises de la T. S. F. ou la « guerre de propagande » (*le Journal*, 15 juillet). — **1er Septembre** : Informations? Non, mais polémique (*Paris-Centre*, 3 août). — Les deux « gosses » (*la Liberté*, 4 août). — Hommage à Proudhon (*idem*). — Rêves populistes et sculpture (*Jean-Jacques*, juin). — Pour la création de bibliothèques communales rurales (*idem*). — Pour la radio aux champs (*l'Emancipation paysanne*, 5 juillet). — Ce que le Livre doit à l'Alsace (*Journal des Débats*, 21 juillet; *Toute l'Edition*, 1er août). — **15 Septembre** : Sarah Bernhardt, marraine d'*Aphrodite* (*Micromégas*, 10 août). — Jammes vu par Carco (*Marianne*, 11 août). — La chanson des rues de Paris : de Modigliani à Gorvel (*Paris-Soir*, 10 août). — Le château de J.-K. Huysmans (*le Goéland*, 15 août). — Un bar à Meyssa? (*la Croix de la Corrèze*, 15 août). — L'affaire Baudelaire (*la Dépêche de Toulouse*, 14 août). — **1er Octobre** : L'Exposition vue par Wells (*les Nouvelles Littéraires*, 28 août). — La « vérité » sur les origines de la guerre sino-japonaise (*le Matin*, 30 août; *le Journal*, 30 août). — Eloge du village roumain (*le Temps*, 22 août). — Un de Manosque contre Paris (*Toute l'Edition*, 4 septembre). — Deux sages : un de Paris (*les Nouvelles Littéraires*, 28 août); un de la province (*la France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 7 septembre). — **15 Octobre** : A qui les prix littéraires de fin d'année? (*Toute l'Edition*, 18 septembre). — Gaston Chérau vu par Rosny aîné (*la Dépêche de Toulouse*, 14 septembre). — Jean Pellerin et Jean-Marc Bernard vus par Carco (*Marianne*, 8 et 15 septembre). — Le cent-septième anniversaire de Mistral (*l'Action française*, 8 septembre). — Papier Japon (*le Temps*, 14 septembre). — **1er Novembre** : En marge d'une enquête (*l'Epoque*, 9 octobre). — La grande pitié des écrivains 37 (*les Nouvelles Littéraires*, 2 octobre). — L'Europe toujours en armes (*le Petit Démocrate*, 10 octobre). — Les sages paroles du président Roosevelt (divers). — Un reportage qui ne parut jamais (*le Petit Démocrate*, 10 octobre). — La morale de Li (*la Dépêche de Toulouse*, 7 octobre). — La vie historique et sa durée (*le Bourguignon*, 21 septembre). — **15 Novembre** : Adieu Foyot (*le Journal*, 23 octobre). — « Bonjour Jammes ». Signé : Claudel (*le Figaro*, 23 octobre). — Sur une phrase de Balzac (*l'Eclaireur de Nice et du Sud-Est*, 15 octobre). — Imagerie de Pasajes : la maison de Victor Hugo (*Je Suis Partout* ,1er octobre). — Au pays du Grand Mufti : « manger de la terre, plutôt que de la vendre » (*le Journal*, 22 octobre). — Français de l'étranger (*le Figaro*, 16 octobre). — **1er Décembre** : Stations de métro pour hommes célèbres (*le Journal*, 3 novembre). — J.-B. Poquelin, dit Molière, ou l'histoire supposée d'un pseudonyme (*Journal des Débats*, 26 octobre). — Le carnet d'adresses d'Alfred Vallette (*l'Ere nouvelle*, 28 octobre). — Remy de Gourmont, citoyen du VIe (*Journal du VIe*, 15 septembre-15 octobre). — Une lettre d'Ad. Laforgue (*les Nouvelles littéraires*, 30 octobre). — Hommage à Léon Bloy (*idem*,, 6 novembre). — Nietzsche, « l'homme préhitlérien »? (*Science*, octobre). — Flaubert, peintre de la sottise (*le Courrier du Centre*, 19 octobre). — Une réflexion de Jehan-Rictus (*le Goéland*, 1er novembre). — Adieu à Francis Vielé-Griffin. — **15 Décembre** : La poétesse assassinée (*le Journal*, 15 novembre). — Un monument au Poète inconnu (*le Journal*, 12 novembre). — Hommage à Francis Vielé-Griffin (*Temps Présent*, 19 novembre; *Toute l'Edition*, 20 novembre). — Le jubilé de Raymond de La Tailhède (*le Temps*, 9 novembre). — Une enquête sur les Orientations de la Poésie (*Jean-Jacques*, octobre). — La croix sur le hêtre (*l'Intransigeant*, 19 novembre). — La baigneuse en proie à la pieuvre (*le*

Matin, 19 novembre). — Méditations d'avant l'aube (*la Petite Gironde*, 18 novembre). — Ainsi parlait Anatole France (*le Temps*, 13 novembre).

LETTRES ALLEMANDES

1er Février : J.-F. Angelloz : *Maria Rainer Rilke. L'évolution spirituelle du poète*, Paris, Paul Hartmann, éditeur, et *Les Elégies de Duino, traduites et commentées*, Paris, Paul Hartmann, éditeur. — Robert Minder : *Un poète romantique : Ludwig Tieck* (1773-1853). Paris, Société d'édition « les Belles Lettres ». — René Guignard : *Achim von Arnim* (1781-1831). Paris, Société d'édition « les Belles Lettres ». — **1er Août** : Albert Béguin: *L'Ame romantique et le Rêve. Essai sur le romantisme allemand et la poésie française*. Marseille, Editions des Cahiers du Sud. — Pierre Bertaux : *Hölderlin. Essai de biographie intérieure*. Paris, Hachette. — M.-P. Nicolas : *De Nietzsche à Hitler*. Paris, Bibliothèque Charpentier. — **1er Décembre** : Revues allemandes : La France vue d'Allemagne. — *Geist der Zeit. Organ des deutschen akademischen Austauschdienstes* (L'Esprit des Temps nouveaux. Revue publiée par l'Office allemand des échanges universitaires). Herbert Stubenrauch Verlagsbuchhandlung, Berlin). — *Das Innere Reich* (Le Reich intime). Revue de la vie littéraire et artistique allemande. Verlag Albert Langen u. Georg Müller, München.

LETTRES ANGLAISES

1er Juin : D. C. Somervell : *The Reign of King George V*, Faber. — Nora E. Hudson : *Ultra-Royalism and the French Restoration*, Cambridge University Press. — F. L. Lucas : *The Decline and Fall of the Romantic Ideal*, Cambridge University Press. — Arthur Tilley : *Madame de Sévigné*, Cambridge University Press. — Mrs J. L. Garvin : *Child of Light*, Cape. — Cloudesley Brereton : *France*, Heffer. — R. L. Graeme Ritchie : *France: A Companion to French Studies*, Methuen. — Mémento. — **15 Juillet** : H. W. Garrod : *The Study of Poetry*, Cambridge University Press. — Prix de poésie. — La « Poetry Society ». — *The Poetry Review*. — Le « Poet's Club ». — Les Anthologies. — Michael Roberts : *The Faber Book of Modern Verse*, Faber. — W. B. Yeats : *The Oxford Book of Modern Verse*, Oxford University Press. — Miss A. E. Mackay : *The Garden of the Gods*, Grant Richards. — Virginia Woolf : *The Years*, Hogarth Press. — Robert Frost : *Selected Poems*, Cape. — Edith Sitwell : *Selected Poems*, Duckworth. — Sacheverell Sitwell : *Collected Poems*, Duckworth. — Dylan Thomas : *Twenty-Five Poems*, Dent. — Ruth Pitter : *A Trophy to Arms*, Cresset Press. — Humbert Wolfe : *Don J. Ewan*, Barker. — D. G. James : *Scepticism and Poetry, an Essay on the Poetic Imagination*, Allen and Unwin. — Walter De La Mare : *Poetry in Prose*, Milford. — Sir Herbert J. C. Grierson : *Milton and Wordsworth, Poets and Prophets*, Cambridge University Press. — J. Warren Beach : *The Concept of Nature in Nineteenth-Century English Poetry*, Macmillan. — Paul de Reul : Traduction de *Sordello*, par Robert Browning, Editions de l'Université de Bruxelles. — Mémento. — **1er Octobre** : E. J. Phelan : *Yes and Albert Thomas*, The Cresset Press. — Paul de Reul : *L'Œuvre de D. H. Lawrence*, Vrin. — S. F. A. Coles : *With Odysseus*, Lovat Dickson. — Eleanor Farjeon : *Humming Bird*, M. Joseph. — Alfred Douglas : *Poèmes*, traduits par Francis d'Avilla, Messein. — Vivian Phelips : *Concerning Progressive Revelation*, Watts. — Eric Gill : *Trousers and the most precious Ornament*, Faber. — Mémento. — **1er Novembre** : George Coffin Taylor : *Milton's Use of Du Bartas*, Milford. — Bertram Barnes : *Goethe's Knowledge of French Literature*, Clarendon Press. — Hester Hastings : *Man and Beast in French Thought in the Eighteenth Century*, Milford. — L. Birkett Marshall : *Rare Poems of the Seventeenth Century*, Cambridge University Press. — C. Bradbrook : *The School of Night, A Study of the Literary Relationships of Sir Walter Ralegh*, Cambridge University Press. — Liddell Hart : *The War in Outline*, Faber. — Gabriel Wells : *What is Truth?*, Heinemann. — Louis Chaigne : *Maurice Baring*, de Gigord.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

1er Février : David H. Keller : *La Guerre du lierre* (trad. Régis Messac), Collection Hypermondes. — Frank Marshall Davis : *Black Man's Verse*, Chicago. — Edgar Lee Masters : *Invisible Landscape*, Macmillan. — Archibald Mac Leish : *Poems*, Borisvood, London. — Mémento. — **1er Mars** : Eugène O'Neill, prix Nobel de littérature 1936. — **15 Novembre** : Pierre Brodin : *Le roman régionaliste américain*, Librairie G.-P. Maisonneuve, Paris. — John Steinbeck : *Of mice and men*, Covici Friede. — Edgar Lee Masters : *Walt Whitman*, Scribner. — Gay W. Alben, *Walt Whitman and Jules Michelet*, Etudes anglaises, mai 1937. — *The Idyll of Brook Farm*, Office of Director of Boston Public Library, Boston Mass. — *Irving Babitt : As I knew him*, G. R. Elliott, « The American Review », november 1936. — Wallace Stevens : *Ideas of order*, Knopf. — Mémento.

LETTRES ANTIQUES

1er Septembre : Homère : *Hymnes*, texte établi et traduit par Jean Humbert, Paris, Les Belles-Lettres. — Plutarque : *Sur les oracles de la Pythie*, texte et traduction, avec une introduction et des notes, par Robert Flacellière, Paris, Les Belles-Lettres. — Boèce : *La consolation de la philosophie*, traduction nouvelle avec une introduction et des notes, par Aristide Bocognano, Paris, Garnier.

LETTRES BRÉSILIENNES

1er Janvier : Machado de Assis : *Dom Casmurro*, traduit par Francis de Miomandre, préface de Afranio Peixoto (Institut International de Coopération Intellectuelle, Paris). — Mémento. — **1er Septembre** : Carlos Magalhaes de Azeredo : *O Eterno e o Efemero*, Livraria do Globo à Porto Alegre, et divers autres ouvrages. — José Lins do Rego : *Bangué*, Livraria J. Olympio, à Rio. — Peregrino Junior : *Historias do Amazonia*, Livraria J. Olympio, Rio. — Albertos Ramos : *Prosas de Ariel*, éditions Ariel, Rio. — Mémento.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Janvier : Rafael Olivares Figueroa : *Panorama de la Literatura Infantile; Los Pastores de Belen;* refundicion de Lope de Vega (Ed. Juventud). — *Revista de Occidente*. — D. Manuel Siurot et Philine Burnet : *Au Cœur de l'Espagne*, T. I. (B. Arthaud). — Camille Pitollet : *Sur la mort de Garcilaso* (Bulletin Hispanique). — Noreste. — *Les Langues Méridionales*. — Mémento.

LETTRES FINLANDAISES

15 Octobre : Hans Ruin.

LETTRES HINDOUES

15 Août : *Contemporary Indian Philosophy* (Library of Philosophy, Allen und Unwin, Londres). — *A history of Indian Philosophy*, by Professeur S. Das Gupta (Cambridge University Press, 2 vol.). — *The world's unborn soul*, by S. Radhakrishnan (Oxford University Press). — *Dharmasambhava*, par Pandit Taranath (Darwar, en langue canaraise) — *A la poursuite de la sagesse*, par Maurice Magre (Fasquelle, Paris).

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Aldobrandino Malvezzi : *Cristina di Belgiojoso*, vol. I et II, Treves, Milan. — Maria Albini : *Ragazze inquiete*, Corticelli, Milan. —

Daisy di Carpenetto : *Il Figlio della Città*, Mondadori, Milan. — Manlio Dazzi : *Città*, Mondadori, Milan. — Sem Benelli : *Io in Africa*, Mondadori, Milan. — Guido Manacorda : *La Selva el Tempo*, Bemporad, Florence. — Francesco Casnati : *Baudelaire*, Morcelliana, Brescia. — Piero Bargellini : *David*, Morcelliana, Brescia. — Carlo Pelosi : *A Te, Alpe*, Il pensiero, Bergame. — Un Italiano (Carlo Pelosi) : *Terra Littoria*, Montes, Turin. — **15 Mars** : Massimo Lelj : *La Santa Fede. La Spedizione del Cardinale Ruffo* (1799). *Il Garibaldi borbonico*, Mondadori, Milan. — Umberto Cosmo : *L'Ultima Ascesa. Introduzione alla lettura del Paradiso*, Bari, Laterza. — Cipriano Giachetti : *Bianca Cappello. La Leggenda e la Storia*, Bemporad, Florence. — Giuseppe Donnini : *Dostojevskij vivente*, Vallecchi, Florence. — Giuseppe Zoppi : *Azzurro sui Monti. Poesie*. Istituto Editoriale Ticinese, Lugano-Bellinzona. — Mémento. — **15 Mai** : Massimo Bontempelli : *Gente nel Tempo*, Barlon, Sesto San Giovanni. — Aldo Palazzeschi : *Il Palio dei Buffi*, Vallecchi, Florence. — Emilio Cecchi : *Corse al Trotto*, Bemporad, Florence. — Ugo Ojetti : *Sessanta*, Mondadori, Milan. — Ardengo Soffici : *Apollinaire*, Milan, 1937, hors commerce. — *Scrittori della Svizzera Italiana*, Istituto editoriale ticinese, Bellinzona. — F. T. Marinetti : *Il Poema Africano della divisione « 28 Ottobre »*, Mondadori, Milan. — Mémento. — **1er Août** : Giovanni Papini : *Storia della Letteratura italiana*, vol. I, Vallecchi, Florence. — Alberto Viviani : *Papini Aneddotico*, A. F. Formiggini, Rome. — Francesco Cazzamini Mussi : *Meneghino ride (ma non sempre)*, A. F. Formiggini, Rome. — Domenico Giuliotti : *Pensieri di un malpensante*, Vallecchi, Florence. — Pietro Mignosi : *Poveri Diavoli*, La Tradizione, Palerme. — Pietro Mignosi : *Il Segreto di Pirandello*, Tradizione editrice, Milan. — Paola Drigo : *Maria Zef*, Treves, Milan. — Marino Moretti : *Anna degli Elefanti*, Mondadori, Milan. — Alfredo Panzini : *Il Bacio di Lesbia*, Mondadori, Milan. — Lionello Fiumi : *Immagini delle Antille*, Augustea, Rome. — Mémento. — **15 Septembre** : Giuseppe Rensi : *Paradossi d'Estetica e Dialoghi dei Morti*, Corbaccio, Milan. — Aldo Capasso : *Due Saggi su Giovanni Pascoli*, Augustea, Rome. — Nino Salvaneschi : *Contemplazioni del Mattino e della Sera*, Corbaccio. Milan. — Nino Salvaneschi : *Il Sole nell'Anima*, Corbaccio, Milan. — Alberto Moravia : *L'Imbroglio*, Bompiani, Milan. — Michele Saponaro : *Bionda Maria*, Mondadori, Milan. — Ugo Betti : *Uomo e Donna*, Mondadori, Milan. — Diego Valeri : *Scherzo e Finale*, Mondadori, Milan. — Gemma Biroli : *La Nuova Fronda*, Mondadori, Milan. — Alberto Viviani : *Giacomo Leopardi*, Formiggini, Rome. — **1er Novembre** : Luigi Tonelli : Leopardi, Corbaccio, Milan. — Luigi Pirandello : *Una Giornata*, Mondadori, Milan. — Riccardo Bacchelli : *Iride*, Treves, Milan. — Guelfo Civinini : *Trattoria di Paese*, Mondadori, Milan. — Bino Sanminiatelli : *Notte di Baldoria*, Vallecchi, Florence. — Taulero Zulberti : *Esasperazione*, Barulli, Osimo. — Mémento.

LETTRES NÉERLANDAISES

1er Mars : Edward Douwes Dekker, dit Multatuli. — **1er Avril** : Edgar du Perron : *Het Land van Herkomst* (Querido, Amsterdam). — H. Marsman : *De Dood van Angèle Degroux* (Querido, Amsterdam). — H. Marsman : *Porta Nigra* (De Gemeenschap, Bilthoven). — Marcel Matthijs : *Doppen* (Nijgh & van Ditmar, Rotterdam). — Marcel Matthijs : *De Ruitentikker* (De Vrije Bladen, Amsterdam). — **15 Juin** : Jan Slauerhoff : *Een eerlijk Zeemansgraf* (Nijgh en van Ditmar, Rotterdam). — Johannes Tielrooy : *Een groot Romanticus : Chateaubriand, zijn Leven en zijn Werken* (Tjeenk Willink en Zoon, Haarlem). — Jan Greshoff : *Rebuten* (Folemprise, La Haye). — Johan de Molenaar : *Uit de Wereldpoëzie* (« Elsevier », Amsterdam). — Henriëtte van Eyk : *Intieme Revue* (Em. Querido Uitg. Mij, Amsterdam). — In Memoriam Albert Verwey.

LETTRES NÉO-GRECQUES

1er Février : *La littérature néo-grecque depuis* 1453, Grand Mémento en-

cyclopédique Larousse, Paris. — Dr Liberato : *Le Poète Solomos était-il sain d'esprit?*, Athènes. — Olmos Peranthis : *Kostas Krystallis; Ekdosi Ipirotikou mellontos*, Athènes. — Glafkos Alithersis : *D. Th. Lipertis*, Kassimatis, Alexandrie. — Chr. Galatopoulos : *Ta Tragoudia tis Phylakis*, Paphos. — J. Skaribas : *Oulaloum*, Gr. Pnevmatikôn Ypiressiôn, Athènes. — K. Emmanouil : *Herodias*, Kyklos; Athènes. — N. Frangos : *I Dodékanisioi Logioi sti Néohelliniki Logotechnica;* Kastrounis, Alexandrie. — Mémento. — **15 Avril** : L'Idée delphique. — K. Tsatsos : *Palamas;* Papadoyannis, Athènes. — Kl. Mimikos : *Lambros Porphyras;* Erevna, Aigion. — M. Valsa : *La date du Sacrifice d'Abraham*, Monaco. — G. Ritsos : *Epitaphios;* Rizospasti, Athènes. — Melissanthi : *O Gyrismos tou Asotou;* Antonopoulos, Athènes. — P. Brissimitzakis : *Epiphainomena;* Alexandrie. — G. Spiridakis : *Avgi, Kastalia*, Athènes. — G. Vouyouklakis : *O Xenos;* Gavalas, Athènes. — G. Sphakianakis : *Nykhtes khôris Dimiourgia;* Govostis, Athènes. — Mémento. — **15 Août** : Ch. Xanthopoulo-Palamas : *L'idée de Paix dans l'œuvre de Costis Palamas*, Athènes. — K. N. Constantinidis : *Athana Lindia*, Alexandrie. — Petros Vlastos : *Paravlastara;* Hestia, Athènes. — Psicharis : *Megali Rômaiïki Epistimoniki Grammatiki;* tome III; Kollaros, Athènes, et Le Soudier, Paris. — D. K. Nicolopoulos : *O Thanassakis;* Pyrgos, Athènes. — D. Nicolopoulos : *Ta Synora tis Thalassas;* Kollaros, Athènes. — Mémento. — **15 Décembre** : Importance du folk-lore. — Melpô Merlier : *Essai d'un tableau du folk-lore musical grec;* Sidéris, Athènes. — Melpô Merlier : *Etudes de musique byzantine : Le premier mode et son plagal;* P. Geuthner, Paris. — S. Baud-Bovy : *Chansons du Dodécanèse;* Sidéris, Athènes. — S. Baud-Bovy : *La Chanson populaire grecque du Dodécanèse. Les Textes;* Ed. Belles-Lettres, Paris. — Ep. Chrysanthopoulos : *Neoellinika Anthologia;* Chrysanthopoulos, Athènes. — Phoibos Delphis : *Idyllia*, Athènes. — Koulis Alepis : *De Profundis*, Athènes. — Argis Korakas : *Aples Psykhes*, Athènes. — Glafkos Alithersis : *Sti Khora tou Neilou;* Daphotis frères, Alexandrie. — Mémento.

LETTRES PORTUGAISES

15 Février : La Poésie portugaise. — Panorama littéraire du Portugal d'aujourd'hui. — Joaquim Paço d'Arcos : *Diario dum Emigrante*, Lisbonne. — M. Teixeira Gomes : *Regresses;* Seara Nova, Lisbonne. — M. Teixeira Gomes : *Novelas eroticas;* Seara Nova, Lisbonne. — Antonio Botto : *Dar de beber a quem tem sede;* Atlantida, Coimbre. — Carlos de Passos : *D. Pedro IV e D. Miguel I;* Simões Lopes, Porto. — Mémento. — **1er Juillet** : Le quatrième centenaire de Gil Vicente. — Hernani Cidade : *Bocage*, Lello et Irmão, Porto. — Luiz Motta : *O Fado, canção de vencidos*, Anuario comercial, Lisbonne. — Adolfo Faria de Castro : *Maria Peregrina* (1809-1886), Portucale, Porto. — Mémento. — **15 Octobre** : Oliveira Salazar : *Une révolution dans la Paix;* Flammarion, Paris. — Teixeira de Pascoaes : *O Homen universal;* Ed. Europe, Lisbonne. — M. Teixeira Gomes : *Miscellanea*, vol. I; Seara Nova, Lisbonne. — Augusto de Castro : *Imagens da Europa vistas da minha janeia;* Emprêsa nacional de publicidade, Lisbonne. — Mémento.

LETTRES ROMANES

15 Février : Les origines vellaves du *Curé de Cucugnan*. — Frédéric Mistral (neveu) : *Les Contes du Mas*, Ed. du « Feu », Aix-en-Provence. — Joseph Salvat : *Discours sur l'amiral de Rochegude*, Douladoure, Toulouse. — Joseph Salvat : *Lo razim e la dolor*. — Joseph Salvat : *Joan XXII, papa occitan*, Servieu-Houlès, Castelnaudary. — Joseph Salvat : *La Pats*, Impr. d'Editions occitanes, Castelnaudary. — André Lamorte : *Le Christianisme de Mistral*, Impr. Coopérative, Montauban. — Jules Palmade : *Ores dal Cor*, Impr. J. Fra, Foix. — *Flours d'Arièjo*, Impr. Fra, Foix. — André-J. Boussac : *Eugénia de Guérin e la lenga d'oc*, Bibliophile Langue-

docien, Toulouse. — **Mme Taladoire** : *Valéri Bernard*, Ed. dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — **René Jouveau** : *Charloun Rieu*, Ed. dou Porto-Aigo. — Revues : *Calendau, Lo Cobreto, Lo Gai Saber, Revue de la Haute-Auvergne.* — Le Dr Vabre, le Dr Vinas. — Mémento. — **15 Mai** : L. Denis-Valvérane : *Lou Maianen*, H.-G. Peyre, Paris. — Baptiste Bonnet : *Lou Saquet dóu Gnarro*, Ed. dóu Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Jean Bessat : *L'enfant*, Impr. F. Berthier, Arles. — Laforêt : *Proun que tèngon!*, Ed. de la Cigale, Uzès. — *Arièjo o moun païs*, Impr. J. Fra, Foix. — *Recueil de l'Académie des jeux floraux* 1936, Impr. Douladoure, Toulouse. — **Edmée Clément** : *Cansoun e meloudio*, Chez l'auteur, La Girano, Ollioules (Var). — Antonin Perbosc : *Fablèls* et *Fablèls calhòls*, Ed. Occitania, Paris. — Clardeluno : *La nèit d'estiu*, Ed. Clardeluno, Cazedarnes (Hérault). — Quelques dictionnaires. — Karl Voretzsch : *Lyrische Auswahl aus der Felibredichtung, II.* — *Wörterbuch*, Max Niemeyer, Halle (Saale) (Allemagne). — Revues : *Calendau, Era Bouts dera Mountanho.* — **1er Novembre** : Frédéric Mistral neveu : *Autour de la renaissance provençale.* — *Jean Brunet*, Ed. du Feu, Aix-en-Provence. — Léon Teissier : *Vialas.* — *Li perfum di Ceveno*, Ed. dóu Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Carles Camproux : *Per lo camp occitan*, J. Lombard, Narbonne. — Laforêt : *Pourvu qu'Elles tiennent!* (*Proun que tengón!* — II), Ed. de la Cigale, Uzès. — Revues : *La Campano, L'Effort, Calendau, Era Bouts dera Mountanho, Lo Cobreto, Lo Gai Saber.* — Manifestations. — Léon Julia, Dr Marignan, Mgr Gieure.

LETTRES RUSSES

1er Janvier : M. L. Hofman et Serge Lifar : *Pisma Pouchkina k N. N. Gontcharovoï* (Lettres de Pouchkine à N. N. Gontcharof), Paris, 1936. — Mémento. — **15 Mars** : « Revue de Littérature comparée », numéro spécial consacré à *Pouchkine* (1799-1837), Boivin et Cie, Paris, 1937. — A. Pouchkine : *Evguény Onéguine*, nouvelle édition commentée, annotée et munie de gloses par MM. Hofmann, Serge Lifar et Lozinski, Edition S. Lifar, Paris, 1937. — **1er Mai** : K. Motchoulsky : *Vladimir Soloviev, jizn i outchénié* (vie et enseignement). YMCA Press, Paris, 1936. — Mémento. — **1er Juin** : Alexis Tolstoï et l'état présent de la littérature soviétique. — **1er Septembre** : Nicolas Leskov : *Gens d'Eglise* (*Soborianė*). Trad. d'Henri Mongault, N. R. F., 1937. — N. Ostrovsky : *Et l'acier fut trempé.* Trad. V. Feldman, Edit. Sociales Internationales, 1937. — Prof. Etienne de Greeff : *Le drame humain et les « mystiques » humaines*, « Etudes carmélitaines », avril 1937. — **15 Décembre** : N. Berbérova : *Tchaïkovsky. Istoria odnoï gizni* (Histoire d'une vie). Edit. Pétropolis, Berlin, 1936. — *Revue de Moscou*, août 1937. — Paul Milioukov : *Catherine II*, troisième volume de la collection « Hommes d'Etat ». Edit. Desclée De Brouwer, 1937. — Mémento.

LETTRES YOUGOSLAVES

1er Avril : Les origines du Romantisme et les Chants populaires illyriens. — Pouchkine et les Slaves du Sud. — Le lyrisme de Presern. — Le Romantisme serbe. — Miodrag Ibrovac : *Anthologie de la Poésie yougoslave;* Delagrave, éd. Paris. — Milan Vukasovic : *Pripovetke i Basne;* Belgrade. — Sibe Milicic : *Moje Selo brasje;* Belgrade. — Luka Kramolc : *Domovini;* Kleinmayr & Bamberg, Ljubljana. — I. Sajkovic : *Poltava;* Litera, Helsingfors. — Ivan Sajkovic : *Iz Puskinove lirike;* Helsinki. — I. Sajkovic : *U Samovanju;* Litera, Helsinki. — Mémento.

LITTÉRATURE

1er Janvier : Edouard Dujardin : *Trois poèmes en prose mêlés de vers*, Librairie Messein. — Edouard Dujardin : *Mallarmé par un des siens*,

Messein. — Gustave Kahn : *Les Origines du Symbolisme*, Messein. — **Aristide Marie** : *La Forêt Symboliste, Esprits et Visages*, Firmin-Didot. — **Eugène Montfort** : *La véritable histoire de Louise Lalanne ou le poète d' « Alcools » travesti en femme*, Les Marges. — **15 Janvier** : Jean Lemoine : *La première du Cid. Le Théâtre. Les Interprètes d'après des documents inédits*, Hachette. — *Le Cabinet secret du Parnasse. Recueil de poésies libres, rares ou peu connues pour servir de supplément aux Œuvres dites complètes des poètes français. Théophile de Viau et les libertins.* Textes revus sur les éditions anciennes et les manuscrits et publiés avec notes, variantes, bibliographie et glossaire par Louis Perceau, Au Cabinet du Livre. — *Journal d'amour d'une jeune Allemande, Louise de Hompesch*, 1797-1798. Introduction et notes de Jacques de Lacretelle. Avec quatre héliogravures hors-texte et une carte, Calmann-Lévy. — *La Confession publique du brocanteur. Aventure extraordinaire, arrivée au mois de novembre 1769, sur un vaisseau parti de l'Amérique pour Saint-Malo* (Publiée par M. Georges Andrieux). — **1er Février** : Léon Guichard : *L'Œuvre et l'Ame de Jules Renard*, Niset et Bastard, Paris. — R. Nicklaus : *Jean Moréas poète lyrique*, Presses Universitaires de France. — Charles Berlet : *Un Ami de Barrès : Stanislas de Guaita*, Grasset. — Marcel Proust : *Lettres à Mme et à M. Emile Strauss*, La Palatine à la librairie Plon. — Alain Fournier : *Lettres au Petit B.*, préface de Claude Aveline, Emile-Paul. — Princesse de la Tour et Taxis : *Souvenirs sur Rainer Maria Rilke publiés par Maurice Betz*, Emile-Paul. — *Lyonel Deneux mort au champ d'honneur du Journalisme*, préface de Gaston Picard, Imprimerie de la Nièvre, Nevers. — **15 Février** : Maurice Levaillant : *Chateaubriand, Madame Récamier et les Mémoires d'outre-tombe*, d'après des documents inédits, Libr. Delagrave. — Maurice Levaillant : *Deux livres des Mémoires d'outre-tombe.* Edition critique d'après des documents inédits, tome I, *Séjour à Venise*, avec une étude sur la genèse et les manuscrits des *Mémoires d'outre-tombe;* tome II, *Madame Récamier*, Libr. Delagrave. — Revues. — **1er Avril** : Georges Duhamel : *Deux Patrons suivi de Vie et Mort d'un Héros de Roman*, Hartmann. — Henri Massis : *Notre ami Psichari*, Flammarion. — Robert Brasillach : *Animateurs de théâtre*, Corrêa. — Docteur Charles Fiessinger : *Petites notes sur l'instinct de conservation*, H.-G. Peyre. — Ch. Fiessinger : *Le Déséquilibre contemporain*, A l'Etoile. — Maurice Vlaminck : *Désobéir*, Corrêa. — Michel Balfort : *Mouvements*, Au Sans Pareil. — **15 Avril** : Fr. Funck-Brentano *Liselotte, duchesse d'Orléans, mère du Régent*, Editions de la Nouvelle Revue critique. — Revues. — **1er Mai** : John Charpentier : *Baudelaire*, Tallandier. — René Dumesnil : *Le Réalisme*, J. de Gigord. — Charles Maurras : *La Dentelle du Rempart*, préface de Bernard Grasset, Grasset. — Simon Arbellot : *Maurras, homme d'action*, Denoël et Steele. — Charles Régismanset : *Contradictions : Maximes et anecdotes*, G. Doin. — Aurel : *La Flamme aux yeux*, d'Artrey. — **15 Mai** : Gabriel Brunet : *Ombres vivantes (Machiavel, La Fontaine, Bernardin de Saint-Pierre, Napoléon, Taine, Samain, Verhaeren, Remy de Gourmont)*, Editions « A l'Etoile ». — Louis-Alexandre Bergougnioux : *L'Esprit de polémique et les querelles savantes vers le milieu du XVIIe siècle, Marc-Antoine Dominici* (1605-1650). *Un controversiste quercynois ami de Pascal*, Boivin et Cie. — Adrien Huguet : *Le poète Vincent Voiture et l'héritage maternel*, Amiens, Impr. Yvert. — Eugénie Droz : *Le Manuscrit des Plaintes d'Acante de Tristan Lhermitte*, Chez l'auteur, 25, rue de Tournon, Paris. — **1er Juin** : Hubert Fabureau : *Paul Valéry*, Nouvelle Revue critique. — Francis Ambrière : *Gustave Flaubert* (Collection des plus belles pages), Mercure de France; *Les plus belles pages de Rosny aîné*, Flammarion. — **15 Juin** : Paul Chaponnière : *Voltaire chez les calvinistes*, Libr. académique Perrin. — William Richmond Jones : *L'Ingénu de Voltaire*, Edition critique avec des commentaires, Libr. E. Droz. — G. Saintville : *La confidente de Mme de Pompadour. Madame du Haussay des Demaines*, d'après des documents authentiques, Boivin. — Paul Dimoff : *La Vie et l'Œuvre d'André Chénier jusqu'à la Révolution française*, 1762-1790, 2 vol., Libr. E. Droz. — Revues. — **1er Juillet** : Georges Du-

hamel : *Défense des Lettres*, Mercure de France. — André Fontaine : *Verlaine homme de lettres*, Delagrave. — Emmanuel Aegerter : *Guillaume Apollinaire et les destins de la poésie*, Editions Haloua. — Henri Barbusse : *Lettres à sa femme*, 1914-1917, Flammarion. — Eugène Marsan : *Pâques 1934* (*La réalité de Dieu*), Le Divan. — **15 Juillet** : Lamartine : *Les Visions*. Edition critique avec une introduction et des notices par Henri Guillemin, Sté d'Edition Les Belles Lettres. — Cargill Sprietsma : *Etudes Bourguignonnes. Lamartine et Théophile Foisset*, Boivin. — Gustave Charlier : *Aspects de Lamartine* (*Lettres inédites*), Editions Albert. — Robert Mattlé : *Lamartine voyageur*. Préface de Maurice Levaillant, E. de Boccard. — Revues. — **1er Septembre** : André Breton : *L'Amour Fou*, Collection « Métamorphoses », Gallimard. — Abel Bonnard : *Savoir Aimer*, Albin Michel. — Jacques Chardonne : *L'Amour c'est beaucoup plus que l'amour, pensées d'un romancier*, Stock. — Bernard Esdras-Gosse, Julien Guillemard, Raoul Gain : *Anthologie des Ecrivains havrais*, Marcel Etaix, Le Havre. — **15 Septembre** : Michèle Beaulieu : *Contribution à l'étude de la Mode à Paris. Les transformations du costume élégant sous le règne de Louis XIII* (1610-1643), Libr. R. Munier. — Jean de Celles : *Malherbe. Sa vie. Son caractère. Sa doctrine*. Préface de Raoul Busquet, Libr. académique Perrin. — Gustave Michaud : *La Bruyère*, Boivin. — P. J. W. van Malssen : *Louis XIV d'après les pamphlets répandus en Hollande*, Amsterdam, H. J. Paris; Paris, Nizet et Bastard. — Revues. — **1er Octobre** : Pierre Mac-Orlan : *Masques sur Mesure*, Gallimard. — Roger Secrétain : *Destins du Poète*, Rieder. — Clovis Piérard : *Le Musicisme de Jean Royère*, Auguste Blaizot. — Emile Ripert : *Louis Le Cardonnel, ses derniers moments, ses obsèques*, Maison Aubanel père, Avignon. — Antoine Orliac : *Préface à la Conquête du Silence*, Mercure de France. — **15 Octobre** : Pierre Mélèse : *Un homme de lettres au temps du grand Roi, Donneau de Visé*, E. Droz. — Revues. — **1er Novembre** : Paul Morand : *Réveille-Matin*, Grasset. — Denis de Rougemont : *Journal d'un Intellectuel en chômage*, Albin Michel. — Henriette Psichari : *Renan d'après lui-même*, Plon. — Joseph Bollery : *Le Désespéré de Léon Bloy*, Malfère. — **1er Décembre** : Ambroise Vollard : *Souvenirs d'un marchand de tableaux*, Editions Albin Michel. — Nicolaï Dontchev : *Influences étrangères dans la littérature bulgare*, préface de Marcel Brion, « La Bulgarie », Sofia. — Bloch et Georgin : *Grammaire française*, Hachette. — **15 Décembre** : Roger Tisserand : *Au Temps de l'Encyclopédie. L'Académie de Dijon de 1740 à 1793*, Boivin. — Roger Tisserand : *Les concurrents de J.-J. Rousseau à l'Académie de Dijon pour le prix de 1754*, Boivin. — Revues.

LITTÉRATURE EXOTIQUE ET QUESTIONS COLONIALES

15 Janvier : Jules Borély : *Ahmed et Zohra*, Fernand Sorlot, éditeur. — Camille Marbo: *Flammes Juives, Ruth et Rachel*, Albin Michel. — Edouard Corbière : *Le Négrier*, Editions Jean Crès. — Odette du Puigaudeau : *Pieds nus à travers la Mauritanie*, Plon. — Odette Arnaud : *Pêcheurs de rêves*, édit. de la N. R. C. — André Thomarel : *Regrets et Tendresses*. — Harlette Fernand-Gregh : *Vertige de New-York*, Sté Française d'Edit. Litt. et Techniques, Malfère. — Francis de Croisset : *Le Dragon blessé*, Bernard Grasset. — **15 Avril** : Christian de Caters : *Visages du Japon*, Calmann-Lévy, édit. — Puisné-Landais : *La Grande Peur de Kong Siun Fat*, Grasset. — Maurice Dekobra : *Le Fou de Bassan*, Baudinière, édit. — Léo Frobenius : *Histoire de la Civilisation Africaine*, traduit par Dr H. Back et D. Ermont, Gallimard. — Dr Stéphen-Chauvet : *La Médecine chez les peuples primitifs*, Librairie Maloine. — Charles de La Roncière : *Le père de la Louisiane, Cavelier de La Salle*, Mame. — H. Adolphe Lara : *Contribution de la Guadeloupe à la Pensée Française*, Editions Jean Crès. — Paul Morand : *Les Extravagants*, Gallimard. — Pierre Lagarde : *Poison*, La Technique du Livre. — Odette du Puigaudeau : *La grande foire des dattes*, Plon. — Daniel Marquis-Sébie : *Cieux africains*, Plaza (Oran). — Marius-Ary Leblond : *Antilles*, Jean Crès. — **15 Août** : Louis de Pace : *La*

France d'Outre-Mer, La Technique du Livre. — François Piétri : *Veillons au Salut de l'Empire,* Les Editions de France. — Jean Marsillat : *L'Abbé Lambert et les Oranais,* Editions africaines. — Jean Joubert des Ouches : *L'Adieu au Bled;* Théodore Monod : *Méharées,* Editions « Je sers ». — Lyautey : *Vers le Maroc* (Lettres du Sud-Oranais), Librairie Armand Colin. — Georges Hardy : *L'Afrique Occidentale Française,* H. Laurens, éditeur. — Marc Le Guillerme : *Bagarres en Palestine,* Editions Baudinière. — Henriette Célarié : *Promenades en Indochine,* Editions Baudinière. — Yvonne et Lucien Vincy : *Sous le Ciel tahitien,* Nouvelles Editions de Paris. — Pierres Flottes : *Le Drame intérieur de Pierre Loti,* Le Courrier Littéraire. — Lionello Fiumi : *Images des Antilles,* Editions des Presses modernes. — **1er Décembre :** Georges Hardy : *La Politique coloniale et le Partage de la Terre aux XIXe et XXe siècles;* Albin Michel. — J. Bruno Ruby : *Dix sur la Route,* Fasquelle. — Marie Bugeja : *Le Feu du Maroc,* Editions Internationales, Tanger et Fez. — Paul Guillemet : *Sur la route de Ti N'Mel,* Les Editions du Moghreb. — Henrianne Romatier : *La Hantise du Maroc,* Revue Moderne des Arts et de la Vie. — Henry de Monfreid : *Le Roi des Abeilles,* Gallimard. — D. Westermann : *Noirs et Blancs en Afrique,* Payot. — Ernest Hemingway : *Les Vertes Collines d'Afrique,* Gallimard. — Paul Brunton : *L'Inde Secrète,* Payot. — Ferdinand Goetel : *Voyage aux Indes,* Gallimard. — Maurice Magre : *Inde, Magie, Tigres, Forêts vierges...,* Gallimard. — Dr. J.-J. Matignon : *La Chine Hermétique. Superstitions, Crime et Misère,* Librairie Orientaliste Paul Geuthner. — Jacques Deval : *Rives Pacifiques,* Gallimard. — Joseph Conrad : *Un paria des Iles,* Gallimard.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : Rémy Perrier : *La Faune de France illustrée* (Coelentérés, Spongiaires, Echinodermes, Protozoaires), Delagrave. — J.-H. Fabre : *La Vie des Guêpes,* 8 planches en couleurs, Delagrave. — Maurice Thomas : *La Notion de l'Instinct et ses bases scientifiques,* Vrin. — Dr H. Glaser : *Le Mystère de la Vie,* le Roman de la Science, Hachette. — **15 Janvier :** Philipp Frank : *La fin de la physique mécaniste,* traduction de Jean Liénard, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Henry Le Chatelier, *De la méthode dans les sciences expérimentales,* Dunod. — **1er Février :** L. Babonneix : *Les Régimes chez l'Enfant,* Masson. — Emile F. Terroine : *Le Métabolisme de l'azote;* Physiologie des substances protéiques (aliments, digestion, absorption, enzymes digestifs); les Problèmes biologiques, Presses Universitaires de France. — Edouard de Pomiane : *Radio-Cuisine,* 2e série, Albin Michel. — **15 Février :** A. Balloul : *Cours de chimie (chimie générale et métalloïdes),* Eyrolles. — Albert Bouzat : *Chimie générale,* Armand Colin. — **15 Mars :** Georges-Albert Boutry : *Les phénomènes photoélectriques et leurs applications;* Hermann. — Marc Landau : *Actinochimie,* Hermann. — Mémento. — **1er Avril :** Th. Morgan : *Embryologie et Génétique,* traduit par Jean Rostand; l'Avenir de la Science, Gallimard. — Maurice Caullery, Emile Guyénot : Réponses aux *Commentaires sur l'Hérédité* de M. Etienne Rabaud; Bulletin Biologique de la France et de la Belgique, 1937. — A. Vandel : *La Cytogénétique et la Structure de la matière vivante;* Revue générale des Sciences, 1936. — A. H. Sturtevant : *Problèmes génétiques,* et Th. Dobzhansky : *L'Effet de position et la Théorie de l'Hérédité; Exposés de Génétique,* Hermann. — **15 Avril :** René Arditti, Georges Allard et Guy Emschwiller : *Applications à la chimie des théories modernes sur la structure des molécules,* trois fascicules de la Collection des *Actualités scientifiques et industrielles,* Hermann. — *Congrès international de physique,* trois fascicules de la Collection des *Actualités scientifiques et industrielles,* Hermann. — **1er Mai :** Otto Rahn : *Invisible radiations of organisms;* Protoplasma Monographien; Borntraeger. — A. Dognon, E. et H. Biancani : *Ultrasons et Biologie;* Collection des Actualités radiobiologiques, Gauthier-Villars. — **15 Mai :** Théodore Leconte et Robert Deltheil : *Préparation à l'étude des probabilités,* Vulbert. — René

De Possel : *Sur la théorie mathématique des jeux de hasard et de réflexion*, n° 436 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — André Sainte-Laguë : *Avec des nombres et des lignes* (*Récréations mathématiques*), Vuibert. — **1er Juin** : Camille Vallaux : *Océanographie*, Annales de l'Institut Océanographique, 1936-37. — Paul Couderc : *L'Age de l'Univers*, les Cahiers rationalistes, mars 1936. — J. Coulomb : *Les Tremblements de terre*, Les Cahiers rationalistes, février 1937. — **15 Juin** : Paul Couderc : *Univers 1937* (*Quelques aspects de l'astronomie contemporaine*), Editions rationalistes, 54, rue de Seine. — **1er Juillet** : Etienne Rabaud : *Phénomène social et Sociétés animales*, Alcan. — Paul Marchal : *Les Trichogrammes*. Recherches sur la biologie et le développement des Hyménoptères parasites, Annales des Epiphyties. — **15 Juillet** : Louis de Broglie : *La physique nouvelle et les quanta*, Flammarion. — Louis de Broglie : *Matière et lumière*, Collection « Sciences d'aujourd'hui », Albin Michel. — **1er Août** : Jean Strohl : *Oken und Büchner;* Zürich. — Gustave Mercier : *Le Transformisme et les Lois de la Biologie;* F. Alcan. — Docteur Louis Perrier : *Finalité et Biologie;* Toulouse. — **15 Août** : Mathématiques, métrologie et astronomie à l'Exposition internationale des Arts et des Techniques. — **1er Septembre** : Léon Binet : *Physiologie, Médecine et Chirurgie;* Masson. — Henri Vignes : *Réflexions sur l'Endocrinologie et l'opothérapie*, Annales médico-chirurgicales, février 1937. — L. Hallion, René Gayet : *Sur les Hormones hypophysaires*, Revue de Biologie appliquée, 1936-37. — G. Schaeffer et Eliane Le Breton : *L'Alcool et le travail musculaire*, Biologie médicale, 1937. — **15 Septembre** : Les sciences physiques à l'Exposition internationale des Arts et des Techniques. — **1er Octobre** : Etienne Rabaud : *La Matière vivante et l'Hérédité*, Bibliothèque rationaliste. — Jean Rostand : *La Nouvelle Biologie*, Fasquelle. — Pierre Jean : *La Psychologie organique*, édition Corrêa. — **15 Octobre** : Philipp Frank : *Le principe de causalité et ses limites*, traduction J. du Plessis de Grenédan, Flammarion. — **1er Novembre** : Réunion internationale de Physique-Chimie-Biologie au Congrès du Palais de la Découverte. — **15 Novembre** : Jean Thibaud : *Vie et transmutations des atomes*, Collection « Sciences d'aujourd'hui », Albin Michel. — Guido Castelnuovo : *La probabilité dans les différentes branches de la science*, n° 463 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Mémento. — **1er Décembre** : E. Bourdelle et P. Rhode : *Mammalia*, Morphologie, Biologie, Systématique des Mammifères; Muséum d'Histoire naturelle. — Marcel Roland : *La Féerie du Microscope;* « les Bois, les Champs et les Jardins », Mercure de France. — **15 Décembre** : Georges Simon et André Dognon : *Précis de Physique*, Masson. — Pierre Humbert : *De Mercure à Pluton*, Albin Michel.

MUSIQUE

1er Janvier : Centenaire de la mort d'Antonin Reicha. — Première audition du *Christophe Colomb* de M. Darius Milhaud. — **15 Janvier** : Opéra : *Promenades dans Rome*, ballet en quatre tableaux de M. Jean-Louis Vaudoyer, musique de M. Marcel-Samuel Rousseau. — Concerts Pasdeloup et Colonne (M. Serge Prokofieff. — Mme Germaine Leroux). — Société d'Etudes Mozartiennes. — **1er Février** : Théâtre du Châtelet : *Yana*, opérette en deux actes et vingt-quatre tableaux de MM. Albert Wilmetz, A. Monézy-Eon, H. Wernert, musique de MM. Tiarko Richepin et Christiné. — Comédie des Champs-Elysées, musique de scène de M. Henri Barraud pour *L'Ane et le Ruisseau* et *On ne badine pas avec l'Amour*, d'Alfred de Musset. — Un complément inédit au récit du Gral de *Lohengrin*. — **15 Février** : Opéra : *Fidélio*, opéra de Beethoven. — Premières auditions : ouvrages de MM. Claude Delvincourt, Serge Prokofieff, Mijakowski et Chostakowiscz. — **1er Mars** : La Musique française à la Philharmonique de Berlin. — Opéra : Reprise de *Monna Vanna*, de Maurice Maeterlinck et Henry Février. — Première représentation de *L'Amour trahi*, ballet de Louis Laloy, musique d'Albeniz, orchestrée par

Hommages à Gabriel Pierné et Albert Roussel. — **La musique suisse :** **Concerts de l'Orchestre Romand et de la Société de Chant sacré.** — **Orchestre National de Belgique et Chorale Coecilia.** — **L'orchestre Polskie Radio.** — *Le Poème de la Maison* et *Introduction et Danses,* de M. G.-M. Witkowski. — 1er **Décembre :** Comédie des Champs-Elysées : Première représentation de *Philippine,* opérette en deux actes et sept tableaux, livret de Jean Limozin, musique de Marcel Delannoy; reprise de *La S.A.D.M.P.,* opéra-bouffe en un acte de Sacha-Guitry, musique de Louis Beydts. — Gaîté-Lyrique, première représentation de *Le Roi du Cirque,* opérette d'André Mauprey, musique de Max Alexis. — Concerts Colonne : *Mélodies* de M. Louis Clergue. — **15 Décembre :** *L'Oiseau bleu,* musique d'Albert Wolff. — *La Forêt bleue,* musique de Louis Aubert. — Le centenaire de Le Sueur.

NOTES DE BIBLIOPHILIE ET D'ART

1er **Octobre** : Edouard Salin : *Une Maison française. Montaigu en Lorraine,* Massin, édit.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

1er **Janvier** : Pour l'édition des « Pensées » de Pascal. — 1er **Février** : Kipling et le folklore : « L'Ankus du Roi ». — **15 Février** : Le Cinquantenaire du « Désespéré » de Léon Bloy. — 1er **Mars** : Un projet de roman de J.-K. Huysmans : « La Faim ». — Villiers de l'Isle-Adam candidat aux élections municipales. — **15 Mars** : Quelques documents inédits sur Baudelaire. — 1er **Avril** : L'activité intellectuelle de l'Angleterre d'après l'ancien « Mercure de France » (1672-1778). — **15 Avril** : Un poème inédit d'Henry Becque. — 1er **Mai** : Une page retrouvée de Baudelaire? — **15 Mai** : Huit lettres inédites de Jean Lorrain (1885). — **15 Juin** : Guillaume Apollinaire et la revue « L'Elan ». — 1er **Juillet** : Notes inédites de Baudelaire : Lettres d'un atrabilaire. — Une collaboration d'Anatole France et de Nina de Villard. — 1er **Août** : Un hommage de Latouche à Marceline. — **15 Août** : Poésies, réflexions et pensées prêtées au général Boulanger. — 1er **Septembre** : Quelques lettres de Barbey d'Aurevilly. — 1er **Novembre** : Xavier de Montépin romancier réaliste, moraliste et poète baudelairien. — **15 Novembre** : Le «service» rouennais de « Madame Bovary ». — 1er **Décembre** : De Louise Ackermann aux révolutionnaires contemporaines.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

1er **Juin** : Le théâtre d'Edmond Rostand et la musique.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

1er **Février** : Le droit des gens existe-t-il désormais? — **15 Février** : Sur le rapprochement international. — 1er **Mai** : La politique du bon voisin. — 1er **Juin** : L'effort communiste et l'Armée. — **15 Juin** : Les traités et le « Gentleman's agreement ». — 1er **Juillet** : A propos des « Modérés ». — 1er **Septembre** : Une nouvelle Convention de Genève. — **15 Octobre** : Un apôtre de la paix: Giuseppe Motta. — 1er **Décembre** : Le problème des colonies allemandes. Une opinion anglaise. — **15 Décembre** : Le projet de Monaco.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

1er **Février** : La découverte de la T. S. F.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

15 Février : Général Tournès : *Histoire de la guerre mondiale.* T. IV. *Foch et la victoire des alliés,* Payot. — Général J.-B. Seely : *Souvenirs de guerre et d'avant-guerre* (1908-1920), Berger-Levrault. — Benoist-Mé-

chin : *Histoire de l'armée allemande depuis l'armistice*, T. I. Albin Michel. — **15 Août** : Amiral Sir Roger Keyes : *Des Bancs de Flandre aux Dardanelles*, Edit. de la Nouvelle Revue Critique. — Commandant Rondeleux : *Sur les routes du large*, Edit. de France. — Général Daille : *Histoire de la guerre mondiale*, Tome II, Payot. — Général Hellot : *id.* Tome III. — Général J. Rouquerol : *Le Kemmel 1918*, Payot. — Lieutenant G. Bastin : *Mes dix évasions*, Payot.

PÉDAGOGIE

15 Août : Général Weygand, de l'Académie française : *Comment élever nos fils?* Paris, Flammarion, in-16. — René Soudée, professeur honoraire au lycée Louis-le-Grand : *L'Ecole multiple, étude sur le passé et l'avenir de notre enseignement secondaire*. Paris, Figuière, in-16. — Jules Payot, recteur honoraire de l'Université d'Aix-Marseille : *La Faillite de l'Enseignement*, Paris, Alcan, in-16. — Mémento.

PHILOSOPHIE

15 Mars : G. Kœckert : *Les idées de mon oncle Robert sur la morale et la religion*, Paris, Presses universitaires, 1934. — Dr Maurice Fourrier : *Une expérience religieuse*, Alcan, 1931. — May Lorenzini : *Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que l'être?* Ibid., s.d. — Jacques Maritain : *Science et sagesse*, Paris, Labergerie, 1935; *La philosophie de la nature. Essai critique sur ses frontières et son objet*. Paris, Téqui, 1935. — Etienne Gilson : *Le réalisme méthodique*. Ibid., 1936. — Régis Jolivet : *Le Thomisme et la critique de la connaissance*. Paris, Desclée De Brouwer, 1933. — L. de Païni : *Le mysticisme intégral*. Paris, Les Argonautes, 1934. — **1er Août** : Commémoration de Descartes. 1937 : tricentenaire du « Discours de la Méthode ». — **15 Octobre** : Léon Robin : *Platon*, Alcan, 1935. — Pierre Guérin : *L'idée de justice dans la conception de l'univers chez les premiers philosophes grecs. De Thalès à Héraclite*. Ibid., 1934. — Marcel de Corte : *Aristote et Plotin*, Desclée De Brouwer, 1935. — Dr René Allendy : *Paracelse, Le médecin maudit*, N. R. F., Gallimard. — P. Mandonnet, O. P., *Dante, Le théologien*, Desclée De Brouwer, 1935.

LES POÈMES

1er Janvier : Jean Lebrau : *D'une Amère Flore*, libr. Peyre, libr. du Phare. — Armand Bernier : *Le Sorcier Triste*, Corrêa. — Mélot du Dy : *Signes de Vie*, Denoël et Steele. — Gabriel Georges Gaulier : *Les Plénitudes*, « La Caravelle ». — Note pour quelques-uns. — **15 Janvier** : Francis Jammes : *Sources*, le Divan. — Francis Jammes : *Le Pèlerin de Lourdes*, Gallimard. — Francis Eon : *Sompt 1936*, s. n. d'éditeur. — Edouard Aslain : *Les Poisons*, Le Trident. — Roy Campbell : *Adamastor*, préface et traduction d'Armand Guibert, « Les Mirages », Tunis. — Ulric-L. Gingras : *Du Soleil sur l'Etang Noir*, « La Jeune Académie ». — **1er Février** : Fernand Mazade : *Intermède Fantasque*, « Cahiers de la Quinzaine ». — René Fauchois : *Délices des Mourants*, Montjoie, Tourville-la-Rivière. — A. Got : *L'Arc-en-Fleur*, 3e et dernière partie, Bourrelier et Cie. — **15 Février** : Henri Ghéon : *Chants de la Vie et de la Foi*, Flammarion. — Amédée Béjot : *Sonnets à Eros*, Alph. Lemerre. — Antoine Orliac : *Conquête du Silence*, Mercure de France. — Guy Chastel : *Pommes d'Or*, Editions Corymbe. — **1er Mars** : Marie-Louise Boudat : *Cybèle*, « Le Divan ». — Marthe Boissier : *Le Chant du Pèlerin*, « La Revue des Poètes ». — Cécile Didier : *La Gerbe dénouée*, R. Debresse. — Danielle Hemmert : *Toutes mes heures*, « La Revue des Poètes ». — Jeanne Sandelion : *L'année sentimentale*, Editions Corymbe. — Marie de Sormiou : *Fils du Désir*, « Editions du Feu », Aix-en-Provence. — **15 Mars** : Louis de Chauvigny : *Les Dernières Feuilles*, F. Roth et Cie. — Xavier de Magallon : *Odes et Poèmes*, « Les Editions Nationales ». — Alfred Droin : *Les Flambeaux*

sur l'Autel, Firmin-Didot et Cie. — **1er Avril** : André Bellivier : *Poèmes*, Collection des Deux Amis, Sant'Andrea. — Maurice Fombeure : *Les Moulins de la Parole*, « Editions de la Hune ». — Henry Dérieux : *Heureux qui comme Ulysse...*, Mercure de France. — Maurice Debled : *Le Passereau solitaire*, R. Debresse. — Ali-Bert : *Anthologie des Poètes néo-classiques*, tome troisième, A. Messein. — **15 Avril** : Philippe Chabaneix : *D'un Cœur sombre et secret*, « Au Pigeonnier ». — Pierre Camo : *Livret de Poésie*, Albert Messein. — Maurice Carême : *Petite Flore*, « Chez l'Auteur ». — Jean Cayrol : *Le Hollandais Volant*. « Les Cahiers du Sud ». — Albert Champdor : *La Possession du Beau*, Victor Attinger. — **1er Mai** : Tristan L'Amoureux : *La Course vers l'Eté*, « Le Divan ». — André Piot : *Heroica*, « Editions de Cluny ». — André Blanchard : *Elle et le Jour*, « La Caravelle ». — Colonel Godchot : *Traduction en vers français des Bucoliques de Virgile*, « Chez l'Auteur ». — Virgile : *Les Bucoliques*, traduction de Pierre Halary, Lemerre. — **15 Mai** : Henri-Philippe Livet : *Deucalion*, « La Comédie Humaine ». — Gilbert Trolliet : *Unisson*, « Editions de Mirages ». — Salvador Novo : *Nouvel Amour*, « Editions de Mirages ». — Laurent Rope : *Poètes Maltais*, « Editions de Mirages ». — Jorge Carrera Andrade : *Le Temps manuel*, R. Debresse. — **1er Juin** : Paul Fort : *Joies Désolées et Tristesses Consolées*, E. Flammarion. — André Chardine : *Le Cœur Voilé*, « Editions Corymbe ». — Arturo Marpicati : *Poèmes de Guerre*, « Les Editions des Presses modernes ». — Yvonne Ferrand-Weyher : *Cantate*, Le Divan. — Henri Tilleul : *Du Printemps à l'Automne*, « Editions de l'Ouest ». — Pierre Louis-Picard : *Au travers d'une Eau glauque*, « Editions De Poetica ». — K. Sayabalian : *Le Marchand de Cendres*, « Terres Latines ». — P. Lefèvre-Tantet : *Variations sur quelques Thèmes*, Le Divan. — **15 Juin** : Marcel Ormoy : *La Terrasse sur la Mer*, Garnier. — **1er Juillet**: Jules Romains: *L'Homme Blanc*, Flammarion. — **15 Juillet** : Jean Le Louët : *Fronde Blessée*, José Corti. — Jean Le Louët : *Un Regard Monte*, Debresse. — Jean Jacquot : *Les Rivages du sommeil*, « Le Rouge et le Noir ». — Henri de Lescoët : *Profondeurs*, « Editions des Iles de Lérins ». — Jean-Joseph Rabearivelo :*Chants pour Abéonie*, H. Vidalie, Tananarive. — Jean-Joseph Rabearivelo : *Imaitsoanala Fille d'Oiseau*, Tananarive, Imprimerie officielle. — Armand Godoy : *Rome*, Grasset. — A. Godoy : *Le Brasier mystique*, Grasset. — **1er Août** : O. V. de L. Milosz : *Dix-sept Poèmes*, « Editions de Mirages », Tunis. — Pierre-Jean Jouve : *Matière Céleste*, Gallimard. — Julien Vocance : *Le livre des Haï-Kaï*, Edgar Malfère. — **15 Août** : Jean-Marie Guislain : *Michel-Ange*, « La Comédie Humaine ». — Jules Perrin : *Le Reposoir*, Fasquelle. — Fouad Abi Zayd : *Poèmes de l'Eté*, « Editions du Liban », Beyrouh. — Arsène Yergath : *Sonate à Haïgouche*, « Editions Sagesse ». — Raoul Auclair : *Pavillons du matin*, « Editions Sagesse ». — Mémento. — **1er Septembre** : André Dumas : *Poètes Nouveaux*, Delagrave. — Luce Laurand : *Suite en Mineur*, « Editions Corymbe ». — Emmanuel Aegerter : *Disques pour le Crépuscule*, Haloua. — Jean Bucheli : *Au Parc du Passé Proche*, « La Caravelle ». — Léon Laleau (et douze autres poètes) : *Orchestre* « Le Divan ». — **15 Septembre** : André Salmon : *Saint André*, Gallimard. — François-Paul Alibert : *Nouvelles Epigrammes*, Corrêa. — Bernard Gaulène : *Jeux pour divertir une Ombre*, « Aux Jardins de Taléfra », Chamonix. — Jean Mardigny : *L'Appel du Large*, Editions Corymbe. — **1er Octobre** : Jean Pourtal de Ladevèze : *D'un Mirage Secret*, Le Divan. — Robert Vivier : *Au Bord du Temps*, « Les Cahiers du Sud ». — Phelps Morane : *Poèmes imparfaits*, « Collection des Deux Amis ». — Jean Gilbert : *Le Pavillon de Porcelaine*, s. n. d'éditeur. — Eugène Pottier : *Chants Révolutionnaires*, Editions Sociales Internationales. — **15 Octobre**: Jean Follain : *Chants Terrestres*, Denoël. — Benjamin Fondane : *Titanic*, « Les Cahiers du Journal des Poètes ». — Michel Seuphor : *L'Ardente Paix*, « Les Cahiers du Journal des Poètes ». — Jean Amrouche : *Etoile Secrète*, « Editions de Mirages », Tunis. — **1er Novembre** : Lionello Fiumi : *Images des Antilles*, « Editions des Presses modernes ». —

Louis Arnould-Grémilly : *Le Soleil dans les yeux,* « Méditerranéennes ». — Pierre Créange : *Appels dans la nuit,* Messein. — Joseph Milbauer : *Poètes Yiddisch d'aujourd'hui,* « Journal des Poètes ». — J.-L. Samson : *Délire pour Délire,* « Les Humbles ». — Géo Charles : *Le Veilleur de nuages,* « Les Editions Montparnasse ». — Géo Libbrecht : *Passages à Gué,* « L'Avant-Poste ». — Jacques Clémenceau de la Loquerie : *Amertumes,* s. n. d'éd. — **15 Novembre** : Georges Ville : *L'Oiseleur de Chimères,* librairie Véga. — Charles Massonne : *Vers et Versets,* « éditions du Cuvier ». — Georges Bonnamour : *Au Fil du Temps,* « éditions du Parthénon ». — André Caselli : *Les fleurs de la Solitude,* Denoël. — Jean Chassagne : *Exorde Poétique,* « les Editions La Bourdonnais ». — Robert Delahaye : *La Terre est Immobile dans ma Main,* Messein. — Charles Grimaldi : *Houles,* « éditions Corymbe ». — Jacques Lepage : *Mosaïque,* « éditions Corymbe ». — Marcel Raval : *le Jour la Nuit,* « au Sans-Pareil ». — Raoul Toscan : *Les Pierres Chaudes,* « éditions de la Revue du Centre ». — jean touraine : *vive la guerre,* chez l'Auteur. — **1er Décembre** : Maurice Rey : *Musiques dans la Nuit,* Garnier. — Yvonne Ferrand-Weyher : *Petite Cantate marine,* « éditions du Trident ». — Yanette Delétang-Tardif : *Morte en Songe,* « éditions Sagesse ». — Jeanne Broussan-Gaubert : *Au Jardin de Parsifal,* Grasset. — Madeleine Tinayre-Broders : *Les Miroirs Ternis,* Corrêa. — Antoinette d'Harcourt : *Neiges,* Stock. — Pascale Olivier : *Le Chant perdu dans le Silence,* « les Presses françaises ». — Yvonne Chéyennes : *Le Sentier Sauvage,* Lemerre. — Madeleine Molinier : *Scènes Bibliques,* « éditions Corymbe ». — **15 Décembre** : Abel Bonnard : *Les Bêtes, nos Amies...,* Flammarion. — Romain Coolus : *Exodes et Ballades,* libr. des Champs-Elysées. — Roger Dévigne : *Maisons sur la Mer,* à l'Encrier. — Claude Fabry : *L'Ame du Lambi,* Port-au-Prince (Haïti). — Robert Maurice : *Sur les Terrasses du Temps,* Messein. — Maurice Fombeure : *Bruits de la Terre,* R. Debresse. — Robert Edward Hart : *Poèmes Solaires,* « The Standard Printing Establishment », Port-Louis (Ile Maurice).

POÉTIQUE

15 Juillet : Quelques rappels de la poétique symboliste. — Henri de Régnier : *Tel Fabrice...* (*Le Figaro,* 30 mai 1936). — Gustave Kahn : *Les Origines du Symbolisme* (Messein, 1936). — A.-Ferdinand Herold : *Gustave Kahn* (*Mercure,* 1er déc. 1936). — Edouard Dujardin : *Mallarmé par un des siens* (Messein, 1936).

PRÉHISTOIRE

15 Mars : Gérard de Lacaze-Duthiers : *Mauer, film; les Origines,* II, 3 vol., pet. 8°, Paris, Bibliothèque de l'Artistocratie. — P. Saintyves : *Corpus de Folklore préhistorique;* t. III, *Normandie, Somme, Nord, Wallonie, Bretagne;* Paris, Ed. Emile Nourry (Thiébaud), gr. 8°, 611 p. — **15 Juillet** : L. S. B. Leakey : *Stone Age Africa; an outline of prehistory of Africa;* Oxford University Press, London, Humphrey Milford, pet. 8°, 218 p., dessins, pl., cartes. — A. A. Mendès Corrêa : *Prehistoria de Moçambique; un plano de estudos;* éd. Faculté des Sciences de Porto, in-8°, 32 p. — Maurice Reygasse : *La préhistoire du Sahara central,* Extr. Congrès préhist. France, XIe Session, in-8°, 15 p. — Du même : *Découverte d'une technique campignienne dans le Paléolithique inférieur du Sud constantinois;* ibidem, 6 p. et pl. — Du même : *Gravures et peintures rupestres du Tassili des Ajjers, Extr. de l'Anthropologie,* in-8°, photos. — Dr Roffo : *Un atelier de technique levalloisienne à Berrouaghia, dép. d'Alger;* extr. Bull. Soc. préhist. de France, in-8°. — **1er Octobre** : Charles Carénou : *La religion dolménique, suivie du déchiffrement de la pierre du dolmen ruiné de Parc Guren;* Geuthner, 8°, 92 p. — Du même : *L'art dolménique, architecture, sculpture, déchiffrement de la stèle néolitique de Mané er H'roek;* Geuthner, 8°, 42 p. — Oc-

tobon : *Les premières populations de l'Ariège;* Foix, Gadrat, 8°, 28 p. — Henry Guenser : *Sur les populations primitives de l'Ariège,* Pamiers, Demaye, in-18 carré, 40 p. — Octobon : *Les industries à microlithes de la côte de l'Océan atlantique,* extr. Revue anthropologique, 8°, 14 p. — Du même : *Le micro-burin est-il Sébilien?* extr. Bull. Soc. Préh. France, 6 p. — Pérol : *De l'industrie microlithique de Lacam,* Brive, Lacaise, 8°, 16 p. — Octobon : *Navettes ou grattoirs à encoches symétriques du pays toulousain;* extr. Congrès préh. France, Xe session. — **15 Octobre** : Henri Breuil : *Œuvres d'art magdaléniennes de Laugerie-Basse, Dordogne;* Actualités scientifiques et industrielles N° 382; Hermann, 8°, 30 p., ill. — Cdt E. Octobon : *Classifications néolithiques avec exemple de continuité dans la morphologie des pièces;* ibidem, N° 383, 41 p., ill. — G. Baldwin Brown : *The arts in early England,* vol. VI, part II, *Anglo-saxon sculpture;* éd. par E. H. L. Sexton; London, Murray, 8°, XVI et pp. 93-318. — **15 Novembre** : Alexandre Moret : *Histoire de l'Orient, t. I, Préhistoire, IVe et IIIe millénaires; Egypte-Elam-Sumer et Akkad-Babylone,* 8°, XXII-479-VIII p. — Mlle Madeleine Colani, *Mégalithes du Haut-Laos (Hua Pan; Tran Ninh);* Publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Paris, Editions d'Art et d'Histoire, 2 vol. gr. 8° de 271 et 358 p., CII pl. et 2 pl. aquarelle.

PSYCHOLOGIE

15 Octobre : P. Janet : *L'intelligence avant le Langage,* Flammarion. — G. Dumas : *Nouveau Traité de Psychologie,* T. V, fascicules 2, 3 et 4, Alcan. — P. Guillaume : *La Formation des Habitudes,* Alcan. — G. Dwelshauvers : *L'Exercice de la Volonté,* Payot. — J. Piaget : *La Naissance de l'Intelligence chez l'Enfant,* Delachaux et Wiested. — P. Querey : *Les Hallucinations,* Alcan.

PUBLICATIONS D'ART

1er Avril : René X. Prinet : *Initiation à la peinture,* R. Ducher. — Jean Charbonneaux : *Les terres cuites grecques,* Louis Reynaud. — André Vigneau : *Encyclopédie photographique de l'art,* Editions « Tel ». — Marcel Natkin : *L'art de voir en photographie,* Ed. Tiranty. — Jean Roubier : *Images de Bruges,* Encyclopédie Alpina. — Luc Dietrich : *Terre,* Denoël et Steele. — Gisèle Freund : *La Photographie en France au dix-neuvième siècle,* La Maison des Amis du Livre. — Agnès Humbert : *Louis David, peintre et conventionnel,* Editions sociales internationales. — Emile Baumann : *La Vie terrible d'Henry de Groux,* Grasset. — Raymond Cogniat : *La vie ardente de Paul Gauguin,* Gazette des Beaux-Arts. — Mémento.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Janvier : Alfred Dreyfus et Jean Calas. — **15 Août** : Le Moratoire de 1936 et ses diverses prorogations. — Dettes des acquéreurs de fonds de commerce ou d'artisanat. — Dettes résultant d'engagements locatifs. — Emprunts contractés pour l'acquittement de ces dettes. — Le *Journal officiel* et la langue française. — Mémento. — **15 Novembre** : Les lettres-missives et la Correspondance Valéry-Louys : propriété mobilière; propriété spirituelle; contenant et contenu; limite des droits du vendeur; abus du droit; vente; donation; prêt à usage; possession de bonne foi; détenteur précaire. — Le côté mystérieux de l'Affaire Dreyfus. — Mémento.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

15 Mai : Général Debeney : *La Guerre et les Hommes, réflexions d'après-guerre,* Plon. — Rougeron : *L'Aviation de bombardement,* 2 vol., Berger-Levrault. — Louis Delaprée : *Mort en Espagne,* Edit. Tisné. — Général P.

Azan : *L'Armée d'Afrique de 1830 à 1852* (Collect. du Centenaire de l'Algérie), in-4° ill., Plon. — **M. Garçot** ; *Kléber*, Berger-Levrault. — Mémento.

QUESTIONS RELIGIEUSES

15 Janvier : Omer Englebert : *Vie et conversion d'Eve Lavallière;* Plon. — **1er Mai** : Madeleine Chasles : *Une catholique devant la Bible*, Plon. — **1er Août** : Eugène Marsan : *Pâques 1934 (la Réalité de Dieu)*, Edit. du Divan. — Mémento. — **15 Octobre** : Le R. P. Bessières : *La Bienheureuse Anna-Maria Taïgi, mère de famille*, Desclée. — André David : *La Retraite aux Hommes chez les Dominicains*, Gallimard.

LES REVUES

1er Janvier : *Yggdrasill :* Elémir Bourges, M. Paul Claudel et la jeunesse littéraire de 1901. — Valère Bernard salué par Eugène Montfort. — *Revue des Deux-Mondes* et *Revue de Paris :* l'Empire à sa fin vu par des jeunes d'alors; Sainte-Beuve jugé par Albert Sorel. — Mémento. — Une lettre de M. de Fels. — **15 Janvier** : *Les Amis de Charles-Louis Philippe :* lettres inédites de l'écrivain à une inconnue. — *La Nouvelle Revue Française :* la poésie et l'homme présent, à propos de l'inspiration claudélienne; textes de MM. C. F. Ramuz et Jean Schlumberger. — *Combat :* ce temps et la poésie. — *Europe :* la force et le droit des multitudes créatrices. — Mémento. — **1er Février** : *La Phalange:* politique et poésie; vers de M. Jean Royère; une poésie de M. Alexandre Toursky; une déclaration de la revue. — *La Grande Revue :* les professeurs et la poésie. — *La Revue hebdomadaire :* M. Francis Jammes parle de ses débuts et dresse un tableau de la littérature entre 1888 et 1932. — Mémento. — **15 Février** : *Le Courrier d'Epidaure :* souvenirs de M. Gabriel de Lautrec sur Verlaine; Verlaine et le chef de gare; Verlaine et Leconte de Lisle au bureau de tabac. — *Revue de Littérature comparée :* centenaire de la mort de Pouchkine; l'œuvre du poète et le gouvernement de l' U. R. S. S. — *Esprit :* réflexions d'un prêtre catholique sur la guerre civile d'Espagne. — *Le Correspondant :* Victor Hugo, des normaliens de 1876 et un marchand des quatre-saisons. — Mémento. — **1er Mars** : *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux :* don Galaor, romance. — *L'Effort :* le souvenir de l'école de Toulouse environ 1892; un poème de M. Laporte. — *Yggdrasill :* vers de René Bichet, condisciple d'Alain Fournier et « le petit B... » de sa correspondance. — *La Revue universelle :* un poème de William Blake. — Mémento. —**15 Mars** : *Revue de Paris :* petite justification du conte; Henri Duvernois vu et dessiné par Albert Flament. — *La Revue Universelle :* feu Charles Martine, collectionneur, un Watteau et la police. — *Commune :* un épisode de la guerre d'Espagne. — *Le Correspondant :* en 1884, le comte de Paris défend qu'on le dise « prétendant ». — *La France active :* Hugues Rebell, au siècle dernier, prévoit l'éloquence impudente de M. Adolf Hitler. — Mémento. — **1er Avril** : *Revue des Deux Mondes :* Stéphane Mallarmé à Tournon, d'après ses lettres à Jean Lahor; appel à la « Société Mallarmé ». — *Les Amis de 1914 :* Remy de Gourmont traducteur; une page du carnet de M. Pierre Champion, telle qu'il l'écrivit à moins de vingt ans. — *La Revue hebdomadaire :* l'Allemagne de 1937 vue par un Allemand. — Mémento. — **15 Avril** : *Le Front latin :* dernière lettre, derniers poèmes de Pierre de Nolhac. — *L'Ordre réel :* l'appauvrissement du sol est aux Etats-Unis une menace pour l'avenir de la race blanche. — *Cahiers du Sud :* poésie impressionniste de M. Malte-Stéphane Lothar. — *Esprit :* poème de M. Derrœder, vendeur. — *La Bouteille à la mer :* la critique et ses découvertes; un poème de M. Hugues Fouras. — Mémento. — **1er Mai** : *Les Humbles :* une réplique 1937 à « la Maternelle » de M. Léon Frapié, publiée il y a 33 ans; nul allégement aux misères de l'enfance. — *Revue des cours et conférences :* abrégé humoristique de la vie de Schopenhauer et réfutation d'un commentaire d'Edouard Rod. — *Le Feu :* Raynouard et Stendhal. — *Le Correspondant :* Emmanuel Signoret au « Bock Idéal ». —

P. S. — Mémento. — 15 Mai : *L'Alsace française* **: visite à une morte de 5.000 ans et son influence; une femme misogyne; Philippe d'Orléans compromis par les royalistes. —** *La Revue hebdomadaire :* **Les maladies du livre; les responsables; immortalité de la littérature. —** *Arts et idées. La Chronique filmée du mois :* **M. Paul Léautaud conseille ses cadets et fait de lui-même un assez bon portrait. — Mémento. — 1er Juin :** *La Revue Universelle :* **Mme Diderot virago et bonne bourgeoise; Diderot écrivant; fuite et repentir de sa fille ou un Greuze vécu. —** *Revue des Deux Mondes :* **histoire de deux livres rares de la bibliothèque de M. Gabriel Hanotaux. —** *Yggdrasill :* **poésie de M. Jean Souffron. —** *Méditerranéa :* **un juste hommage de M. Pierre Massé à l'œuvre admirable de J.-H. Rosny aîné. — Mémento. — 15 Juin :** *La Nouvelle Revue Française :* **R.-M. Rilke enseigne le culte de la fécondité « une », qu'elle soit de la chair ou de l'esprit. —** *Esprit :* **l'écrivain et la seconde profession; réponse à des sophismes. —** *L'Homme Réel :* **deux causes de la crise du roman. —** *La Revue des Ambassadeurs :* **Ney, fusillé le 7 décembre 1815, serait-il mort 31 ans plus tard en Amérique? — Mémento. — 1er Juillet :** *Revue des Temps nouveaux :* **singulier appui publicitaire aux écornifleurs de la crédulité publique; hommage de M. Antoine à Henry Becque; portrait de l'auteur dramatique par lui-même. —** *Les Nouvelles Lettres françaises :* **du singulier à la simplicité. —** *Le Bulletin des Lettres :* **lettre inédite de Gérard de Nerval à Frantz Liszt. —** *Æsculape :* **souvenirs sur Mounet-Sully; l'alimentation de l'acteur dramatique; le grand tragédien mangeait de 10 à 15 melons après avoir joué le rôle d'Œdipe qui le déshydratait. — 15 Juillet :** *La France active :* **retour à la poésie. —** *Le Jardin de France :* **deux poèmes de M. Pascal Forthuny. —** *Le Lunain :* **un poème et des remarques sur la poésie, par M. Louis de Gonzague Frick. —** *Regains :* **deux poèmes de M. René Lacote et « Notre Travail » où M. Roger Praudel définit l'influence du maître sur les élèves des classes enfantines. — Mémento. — 1er Août :** *Le Courrier d'Epidaure :* **La grammaire et M. Gabriel de Lautrec; souvenirs de celui-ci sur le** *Mercure.* **—** *Eurydice :* **une critique tendancieuse sur Henri de Régnier. —** *Nouveaux cahiers :* **la vie ouvrière au Japon. —** *Hippocrate :* **les maladies du goût en littérature au xxe siècle. — Mémento. — 15 Août :** *Les Marges :* **n° sur Eugène Montfort; son dernier voyage et le retour à Port-Vendres, racontés par son compagnon de route, M. Georges Pillement. —** *La Nouvelle Revue française :* **deux notes de M. Francis Jammes : le champignon; les abeilles. —** *Les Amis de Léon Deubel :* **un sonnet inédit du poète; appel à la discrétion sur sa fin tragique. —** *La Grande Revue :* **consultation de ses lecteurs; leur tiédeur à l'endroit de la littérature. —** *Commune :* **un « forgeur » décrit le travail aux forges. — Mémento. — 1er Septembre :** *Le Bulletin des Lettres :* **les ennemis du livre. —** *La Revue hebdomadaire :* **Jugements de M. Thiers sur Victor Hugo, les grands Allemands et Byron. —** *Revue de Paris :* **définition de Jules Laforgue par M. F. de Miomandre. — Naissance:** *Les Cahiers de la jeunesse :* **manifeste; adresse de M. Romain Rolland; les poètes de l'Espagne républicaine. — Mémento. — 15 Septembre :** *Europe :* **M. Jean-Richard Bloch définit la situation de l'écrivain dans les convulsions sociales du temps actuel. —** *La Revue hebdomadaire :* **une lettre d'Eugène Marsan à propos de Jean-Marc Bernard. —** *Cahiers Léon Bloy :* **opinion de celui-ci sur Laurent Tailhade et qui fait coter cher en vente publique un exemplaire d'***Au pays du mufle.* **—** *Méditerranée :* **un conte berbère. — Naissances :** *La Vie réelle; La Sarisse.* **— Mémento. — 1er Octobre :** *Revue des Deux Mondes :* **déclaration de Stuart Mill à la veille de son mariage. —** *La Grande Revue :* **deux poèmes signés d'un nom nouveau : J.-S. Caillot. —** *La Revue universelle :* **témoignage de M. Emile Baumann contre les mauvais guides du public en littérature.. —** *Le Goëland :* **Barbey d'Aurevilly : opinions sur Poulet-Malassis et sur l'assassinat de Mgr Sibour. —** *La N. R. F. :* **Anna de Noailles vue par M. Julien Benda. — Mémento. — 15 Octobre :** *Esprit :* **fragments d'élégies de Charles Desse, poète. —** *Cahiers du Sud :* **« le Bourreau », drame moderne, image de l'Allemagne telle que l'a faite le régime actuel. —** *Europe :*

le souvenir de Georges-Chennevière; une strophe et un poème de lui. — Mémento. — **1er Novembre :** *Les Lettres de la Roulotte :* un emprunt international garanti par la Fédération des Etats européens, moyen d' « éloigner » la « calamité » de la guerre. — *Revue de Paris :* d'une enquête sur la jeunesse; opinions d'un ouvrier et d'un ingénieur. — *La Nouvelle Revue française :* Charles-Louis Philippe novateur, par M. Jean Giraudoux. — *Revue bleue :* Philippe Berthelot. — Mémento. — **15 Novembre :** *Revue du Tarn :* Symbolisme et école romane; le poète Raymond de la Tailhède; fragment d'un poème. — *La Nouvelle Revue Critique :* poésie posthume de Guy de Villartey; un ouvrage allemand sur Stéphane Mallarmé. — *Yggdrasill :* adieu au poète Maurice Rey. — *Le lys rouge :* une lettre d'Anatole France, de 1917. — *Le Mois :* la lèpre dans l'univers et à Paris; elle est transmissible en France. — Mémento. — **1er Décembre :** *Le Goëland :* un troisième « Cahier Rictus »; mon souvenir de Gabriel Randon; deux lettres du poète; ancienneté du mot *Poilu* pris dans un sens héroïque; prière à l'Administration de permettre la connaissance des papiers du poète et l'ouverture de son testament. — *Revue des Deux Mondes :* M. Louis Bertrand : le roman et le vrai; le second métier et l'écrivain. — M. Abel Bonnard : un portrait de Jules Cambon; anecdotes. — Le *Mercure de France* il y a 40 ans publiait, avec une Enquête sur l'Alsace-Lorraine, un poème de M. Francis Jammes et une traduction de Mme Marguerite Moréno. — Mémento. — **15 Décembre :** *Commune :* Paris aux obsèques de Paul Vaillant-Couturier; un poème de sa jeunesse; un poème inédit du défunt, daté de 1915. — *Europe :* Elie Faure, sur l'émotion chez le chirurgien et sur la grandeur méconnue de Lamarck. — *La nouvelle revue :* mort et survie de Georges Cochery. — Naissance : *Echanges et Recherches.* — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier : Monique Saint-Hélier : *Le cavalier de paille,* Grasset. — Antonine Coullet-Tessier : *Défense de vivre,* Editions Montaigne. — André Gide : *Geneviève,* Gallimard. — Jacques Decrest : *L'oiseau poignard,* Gallimard. — Raymond Escholier : *Au pays de Cantegril,* Férenczi. — Nicolas Ségur : *La fleur du mal,* Tallandier. — Alex Alexis : *Amours à Montparnasse,* Férenczi. — Magali : *Pour devenir lady,* Tallandier. — **15 Janvier :** Roger Martin du Gard : « Les Thibault »; *L'été 1914* (3 vol.), Gallimard. — Louise Hervieu : *Sangs,* Denoël et Steele. — Binet-Valmer : *Le fumier,* Flammarion. — Gabriel de La Rochefoucauld : *La paysanne amoureuse,* Les Editions de France. — Bertrand Defos : *Aimer n'est pas si simple,* Les Editions de France. — Louis Guilloux : *Histoires de brigands,* Editions sociales internationales. — Jacques Spitz : *Les évadés de l'an 4000,* Gallimard. — Pierre Chanlaine : *On apprend à aimer,* Emile Paul. — **1er Février :** Edmond Jaloux : *Les routes du bel Univers,* Plon. — Aragon : *Les beaux Quartiers,* Denoël et Steele. — Les « Prix Renaudot » : *Neuf et une,* Gallimard. — Georges Reyer : *Le magasin de travestis,* Gallimard. — René Laporte : *Les chasses de novembre,* Denoël et Steele. — Christiane Aimery : *Samson aveugle,* Editions de la Nouvelle Revue critique. — **15 Février :** J.-H. Rosny aîné : *Dans le calme et dans la tempête,* Flammarion. — André Corthis : *Le cœur forcé,* Gallimard. — Dominique Aujard : *Jacqueline Gauthier,* Plon. — Claude Silve : *Le Palertin,* Grasset. — Claire Sainte-Soline : *Antigone,* Rieder. — Marguerite Yourcenar : *Feux,* Grasset. — Helen Mackay : *Il était trois petits enfants,* Plon. — Marie Colmont : *Claque-Patins,* Editions Bourrelier et Cie. — **1er Mars :** René Béhaine : « *Histoire d'une Société* ». — *O peuple infortuné,* Grasset. — Jean Variot : *Le prince de Hombourg,* Gallimard. — Maurice Constantin-Weyer : *La demoiselle de la mort,* Librairie des Champs-Elysées. — Joseph de Pesquidoux : *La harde,* Librairie Plon. — Andrée Sikorska : *Judle,* Ferenczi. — Henri d'Hennezel : *Tourmente,* Librairie Plon. — Sirieyx de Villers : *Les Templiers de Penmarc'h,* Editions de France. — **15 Mars :** Georges Duhamel : « Chronique des Pasquier », *Le désert de*

Bièvres, Mercure de France. — Jacques Chardonne : *Romanesques*, Librairie Stock. — Marcel Berger : *L'empereur de soi-même*, Flammarion. — Mathilde Alanic : *Féli*, Flammarion. — Hélène Revault : *Madame*, Tallandier. — Madeleine Vivan : *Une maison*, Rieder. — **1er Avril** : Jeanne Nabert : *Les Termagies*, Plon. — Maurice Genevoix : *Le Jardin dans l'île*, Flammarion. — Charles Foley : *Roi sans reine*, Flammarion. — Guy Mazeline : *Bélafeu*, Gallimard. — George Day : *La Colombe noire*, Denoël et Steele. — Paul Max : *Fleur de Grenade*, Fasquelle. — Marcel Barbotte : *Les Montagnes bleues*, Fasquelle. — Jacques Christophe : *Jours de joie*, Plon. — Jean Vollier : *Beauté, raison majeure*, Emile-Paul. — Marie-Louise Pailleron : *A la brebis sans tache*, Gallimard. — **15 Avril** : Marcel Prévost : *La mort des ormeaux*, Editions de France. — Francis de Miomandre : *Direction Etoile*, Plon. — René Jouglet : *Nouvelles de l'Estaminet*, Gallimard. — Pierre Lagarde : *Poison*, La Technique du Livre. — Lucie Delarue-Mardrus : *L'Amour attend*, Ferenczi. — Thyde Monnier : *La rue courte*, Grasset. — Louise Weiss : *Délivrance*, Albin Michel. — Claude Fayet : *Une jeune fille sur un bateau*, Tallandier. — **1er Mai** : Rachilde : *L'autre crime*, Mercure de France. — Léon Daudet : *Phryné, ou désir et remords*, Flammarion. — Jean Cossart : *Les hallucinations du lieutenant Darnoux*, Berger-Levrault. — Jacqueline du Pasquier : *Tu m'appartiens*, Flammarion. — Jeanne Ancelet-Hustache : *Le chemin sans retour*, Bloud et Gay. — Colette Yver : *Le sacre*, Calmann-Lévy. — Edith Thomas : *Sept-sorts*, Gallimard. — Renaud de Jouvenel : *Village X...*, Flammarion. — **15 Mai** : Alexandre Arnoux : *Le rossignol napolitain*, Grasset. — Simenon : *Le Testament Donadieu*, Gallimard. — Abel Hermant : *La Reposée*, Flammarion. — Marc Bernard : *Rencontres*, Gallimard. — Jean-Alexis Néret : *Adrien Lanquais*, Ferenczi. — Carlo Cito : *Czardas sanglantes*, Editions de France. — Paul Viatar : *J'avais un camarade*, Emile-Paul frère. — **1er Juin** : Drieu La Rochelle : *Rêveuse bourgeoisie*, Gallimard. — Henri Deberly : *La comtesse de Farbus*, Gallimard. — Ernest Perrochon : *Milon*, Librairie Plon. — Edouard Peisson : *Le Pilote*, Grasset. — Pierre Richard : *Petits drames du bahut*, Fernand Nathan. — Hélène de Montagnac : *Pieds nus*, Gallimard. — Germaine Rames : *Volupté, enfer des vivants*, Editions Montaigne. — Hélène Eliat : *Le Scarabée à traine*, Albin Michel. — **15 Juin** : Lucien Maulvault : *El Requete*, A. Fayard. — Jean Martet : *Le Palais de Timour*, Albin Michel. — A. t'Serstevens : *Ceux de la mer*, Grasset. — Jean Guirec : *La maison au bord du monde*, Albin Michel. — Vassily Photiadès : *Marylène ou à qui le dire*, Grasset. — Mémento. — **1er Juillet** : André Fraigneau : *Camp volant*, Gallimard. — André Corthis : *La chouette écartelée*, A. Fayard et Cie. — Henry Champly : *La Bolchaïa* (La grande), Tallandier. — Frédéric Urmatt : *La damnation de Georges Bruckner*, Grasset. — Paul de Courlande :*Le nid de vautours*, Denoël et Steele. — George André-Cuel : *L'amant passager*, Editions de Fransce. — Luce Laurand : *Ma sœur Isabelle*, Editions Jean Crès. — Mémento. — **15 Juillet** : Georges Bernanos : *Nouvelle histoire de Mouchette*, Plon. — Christian Mégret : *Les Anthropophages*, A. Fayard et Cie. — Pierre Mille : *Les Aventuriers*, Calmann-Lévy. — Robert Bourget-Pailleron : *La route de Berlin*, Gallimard. — Pierre Nord : *Terre d'angoisse*, Librairie des Champs-Elysées. — Maurice des Ombiaux : *Une tanière de féodaux*, Société française d'Editions littéraires et techniques. — **1er Août** : Marcel Arland : *Les plus beaux de nos jours*, Gallimard. — Roger Vercel : *Sous le pied de l'archange*, Albin Michel. — Jacques Boulenger : *Crime à Charonne*, Gallimard. — Claude Morgan : *Liberté*, Flammarion. — Jean Fontenoy : *Cloud, le communiste à la page*, Grasset. — **15 Août** : Henry de Montheriant : *Le démon du bien*, Grasset. — Doussia Ergaz : *Marie-Laure*, Albin Michel. — Henry Bordeaux : *Le parrain*, Plon. — Henri Troyat : *La clef de voûte*, Plon. — Robert Randau et Henri Kleiss : *Sur le pavé d'Alger*, Fontana, Alger. — Simone Berson : *Qui veut faire l'ange...*, Flammarion. — **1er Septembre** : André Billy :*L'Approbaniste*, Flammarion. — André Thérive : *Cœurs d'occasion*, Gallimard. — Guy de Pourtalès : *La pêche miraculeuse*, Gal-

limard. — André Paysan : *La veuve Lehidel*, Editions Denoël. — Jean Damase : *Mentir à don Juan*, Fasquelle. — D. R. (Dorian Raitzyn) : *Mentir*, Editions « Trèfle ». — Achille Emilios : *Chrysilla*, Librairie du Phare, Paris. — **15 Septembre** : Abel Hermant : *La dernière incarnation de Monsieur de Courpière*, Flammarion. — Henry Poulaille : *Pain de soldat*, Grasset. — Joseph Voisin : *Jean Veyre et son ménage*, Albin Michel. — Ludovic Massé : *La flamme sauvage*, Grasset. — Joseph Sarda : *Vendanges dorées*, G. Peyre. — Alfred Mortier : *Les enquêtes de l'inspecteur Mic*, Exclusivité Hachette. — Paul Reboux : *Attention aux enfants*, Flammarion. — Alexis Dunan : *Maternité*, Albin Michel. — Edith Wharton. — **1er Octobre** : Albéric Cahuet : *Pontcarral*, Fasquelle. — Charles Plisnier : *Faux-Passeports*, Corrêa. — Luc Durtain : *La femme en sandales*, Flammarion. — Marcelle Savoy : *La hantise*, Fasquelle. — Isabelle Sandy : *Quand les loups ont faim*, Tallandier. — E. Fernand Xau : *La marche à l'étoile*, Fasquelle. — Constant Burniaux : *Rose et Monsieur Sec*, Rieder. — Marcelle Pic : *Pélagie* : Denoël et Steele. — Elian J. Finbert : *Le destin difficile*, Albin Michel. — **15 Octobre** : Gaston Chérau : *Séverin Dunastier*, Albin Michel. — Henri Duvernois : *La féerie de la rue*, Bernard Grasset. — Lucie Delarue-Mardrus : *Roberte N° 10.530*, Férenczi. — Pierre Mac Orlan : *Le camp Domineau*, Gallimard. — Maxence van der Meersch : *L'élu*, Albin Michel. — Paule Régnier : *Cherchez la joie*, Plon. — Mémento. — **1er Novembre** : Pierre Hamp : *Notre pain quotidien*, Gallimard. — Jean Feuga : *Le Matelot Moravine*, Fayard. — Simone Téry : *Le cœur volé*, Denoël. — Maurice Larrouy : *La grande fraude. Arches de concorde*, Fayard. — Françoise Roland : *De la Sorbonne au Calvaire*, Tallandier. — André Philippe : *L'acier*, Editions sociales internationales. — Pierre Hamy : *Le Blizzard*, Denoël. — **15 Novembre** : Jean Giono : *Batailles dans la montagne*, Gallimard. — Pierre de Lescure : *Souviens-toi d'une auberge*, Gallimard. — Clarisse Francillon : *Coquillage*, Gallimard. — Noële Edmond-About : *Frère jaune*, Tallandier. — Georges Pillement : *Plaisirs d'amour*, Editions Tisné. — Jean Desbordes : *Les forcenés*, Gallimard. — **1er Décembre** : Pierre-Jean Launay : *Le maître du logis*, Denoël. — Robert Francis : *Un an de vacances*, Gallimard. — Adeline : *Isolés*, Fasquelle. — Franz Hellens : *Le magasin aux poudres*, Gallimard. — Marie-Anne Comnène : *Arabelle femme*, *L'homme aux yeux gris*; Gallimard. — Paul Argilthéa : *La proie des idoles*, Plon. — Luc Valti : *Au pays des vivants*, Baudinière. — Mémento. — **15 Décembre** : Georges Duhamel : « Chronique des Pasquier » : *Les maîtres*, Mercure de France. — *Les Libertés françaises*. — André Rouveyre : *Silence*, Mercure de France. — Yves Florenne : *Les Bâtisseurs*, Mercure de France. — Hélène Fortoul : *Maison rose*, Tisné.

SCIENCE FINANCIÈRE

15 Avril : Gaëtan Pirou : *La Monnaie française depuis la guerre*; Librairie du Recueil Sirey. — L. Trotabas : *Les Finances publiques et les impôts de la France*, Armand Colin. — **15 Novembre** : Joseph Chappey : *La Crise du Capital. La Formation du système monétaire moderne*, Librairie du Recueil Sirey.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : Lionel Robbins : *La Grande Dépression 1929-1934*. Préface de Jacques Rueff. — **15 Février** : J. Caillaux et autres : *La Réforme de l'Etat*, conférences, Alcan. — Mémento. — **15 Mars** : Dr Charles Fiessinger : *La Reconstruction dans l'équilibre. I. Le déséquilibre contemporain*. A l'Etoile, 31 *bis*, rue de Villejust. — Jacques Fourcade : *La République de la province. Origine des partis. Fresques et silhouettes*, Grasset. — Mort de Georges Deherme. — Mémento. — **15 Avril** : Albert Lantoine : *Lettre au Souverain Pontife*, préface d'Oswald Wirth, Editions du Symbolisme. — Jean Marquès-Rivière et William Henry : *Les grands secrets de la Franc-

Maçonnerie, Baudinière. — Francisque Gay : *Dans les flammes et dans le sang; les crimes contre les églises et les prêtres en Espagne*, Bloud et Gay. — Mémento. — **15 Mai** : Louis R. Franck : *L'Expérience Roosevelt et le milieu social américain*, Alcan. — André Siegfried : *Le Canada, puissance internationale*, Colin. — Mémento. — **15 Juin** : A. Cuvillier : *Introduction à la Sociologie*, A. Colin. — Gaston Georgel : *Les Rythmes dans l'Histoire*, chez l'auteur, rue Jean-Jacques Rousseau, Belfort. — Mémento. — **1er Août** : *** *Résurrection française : Erreurs politiques et vérités humaines*, Fasquelle. — Jean Rivain : *Refaire l'unité française*, Sorlot. — Mémento. — **15 Août** : *** *L'Expérience Blum : Un an de Front populaire*, Editions du Sagittaire, 56, rue Rodier. — René Dargile : *Ce que la France doit au Front populaire*, Editions de l'Espoir français, 38, rue de Liége. — Mémento. — **15 Septembre** : Paul Chanson : *Communisme ou Corporatisme?* Editions du Cerf, 29, boulevard Latour-Maubourg. — Mémento. — **15 Octobre** : Emmanuel Mounier : *Manifeste au service du Personnalisme*, Editions Montaigne. — Georges Servoingt : *Le Bluff de l'U. R. S. S. à l'Expo*, L'Espoir français. — Mémento. — **15 Novembre** : Gilles Normand : *Histoires des maisons à succursales en France*, 3 vol., Editions de l'Union des Entreprises modernes, 6, quai de Gesvres, Paris. — Raymond Isay : *Panorama des Expositions universelles*, Gallimard. — Mémento.

SCIENCES MÉDICALES

15 Février : Docteur Georges Laffitte : *Le médecin, sa formation, son rôle dans la société moderne*, un fort volume in-8° raisin, de 902 pages. Bordeaux, Editions Delmas, 1936, 90 francs. Préface du docteur Charles Fiessinger. — Docteur Stéphen-Chauvet : *La médecine chez les peuples primitifs* (préhistoriques et contemporains). Librairie Maloine, Paris, 40 fr. — Docteur Henri Bon : *Précis de médecine catholique*, Librairie Félix Alcan. — Docteur Robert Lapierre : *Les sources guérisseuses en Bourgogne* (Côte-d'Or et Saône-et-Loire), Bosc et Riou, éd., 42, quai Gailleton, Lyon. — **1er Août** : A. Thooris : *La médecine morphologique*, G. Doin et Cie, éditeurs, Paris. — **15 Octobre** : *Histoire générale de la Médecine, de la Pharmacie, de l'Art dentaire et de l'Art vétérinaire*, publiée sous la direction du professeur Laignel-Lavastine; M. Bertrand Guégan, secrétaire général. Tome I, Albin Michel, éditeur.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

15 Mai : *Swedenborg*, par M. Martin Lamm, préface de Paul Valéry (librairie Stock). — *Apollonius de Tyane*, par M. Mario Meunier (Grasset). — *Les prophéties de Nostradamus* dévoilées par le docteur de Fontbrune (éditions Adyar). — **1er Octobre** : Dom Néroman : *Les présages à la lumière de l'évolution* (Editions de Sous le ciel). — *Vie de Jésus* (Editions Adyar). — Georges Barbarin : *Le livre de la mort douce* (Editions Adyar).

THÉATRE

1er Janvier : *Les Juives*, tragédie en cinq actes de Robert Garnier, au Théâtre de l'Odéon. — *Christian*, comédie en trois actes de M. Yvan Noé, au Théâtre des Variétés. — **15 Janvier** : *Le Chandelier*, trois actes de Musset, à la Comédie-Française. — **1er Mars** : *Le Voyage*, trois actes de M. Bernstein, au Théâtre du Gymnase. — *Le Château de Cartes*, trois actes de M. Stève Passeur, au Théâtre de l'Athénée. — **15 Mars** : *Jules César*, de Shakespeare, au Théâtre de l'Atelier. — **1er Avril** : *L'appartement de Zoïka*, trois actes de Michel Boulgakov, au Théâtre du Vieux-Colombier. — *L'Illusion*, de Pierre Corneille, à la Comédie-Française. — **15 Avril** : *L'Illusion*, cinq actes de Corneille, à la Comédie-Française. — **1er Mai** : *Les Fausses Confidences*, trois actes de Marivaux, au Théâtre du Vieux-Colombier. — **15 Juin** : *La Vérité dans le Vin*, un acte de Collé, à la Comédie-Française.

— **1er Juillet** : *Electre*, deux actes de J. Giraudoux, au Théâtre de l'Athénée. — A propos des *Fausses Confidences*. — *Faust*, tableaux et un prologue de M. Ed. Fleg, d'après Gœthe, au Théâtre Montparnasse. — **15 Juillet** : *La Dame aux Camélias*, cinq actes d'Alexandre Dumas fils, au Théâtre de l'Odéon. — *Bajazet*, cinq actes de Racine, à la Comédie-Française. — **1er Août** : *Candida*, trois actes de Bernard Shaw, au Théâtre des Champs-Elysées. — **1er Septembre** : *La Servante d'Evolène*, cinq actes de René Morax, au Théâtre des Champs-Elysées. — **15 Septembre** : *Ça, c'est parisien!* deux actes et trente tableaux, au Théâtre Mogador. — **1er Octobre** : *Le Vieil Homme*, quatre actes de Porto-Riche, à la Comédie-Française. — **15 Octobre** : *Volpone*, cinq actes de Stefan Zweig et Jules Romains, d'après Ben Jonson, au Théâtre de l'Atelier. — **1er Novembre** : *Le Mariage de Figaro*, cinq actes de Beaumarchais, au Théâtre du Vieux-Colombier. — **15 Novembre** : *George Dandin*, trois actes de Molière, à la Comédie-Française. — **1er Décembre** : *L'Arlésienne*, cinq actes d'Alphonse Daudet, au Théâtre de l'Odéon. — **15 Décembre** : *L'Echange*, trois actes de Paul Claudel, au Théâtre des Mathurins. — *Asmodée*, cinq actes de François Mauriac, à la Comédie-Française.

VARIÉTÉS

15 Janvier : L'obéissance selon saint Ignace de Loyola. — **1er Février** : La nationalisation des fleuves allemands et les intérêts tchécoslovaques. — **15 Février** : Le cinquantenaire du fusil Lebel. — **15 Mars** : La signification primitive de l'Ordalie. — **1er Mai** : L'imagination de Louis Le Cardonnel. — **15 Mai** : La viabilité en Russie occidentale. — **15 Juin** : Mon village à l'Exposition. — **15 Août** : Une forme inédite de culture philosophique et scientifique : la Société des Amis de l'Histoire des Sciences. — **1er Octobre** : Le monocle de Leconte de Lisle.

VOYAGES

1er Mars : Raymond Savignac : *Dans le sillage des Caravelles*, Editions des Annales Coloniales, Paris. — Claude Maurice Robert : *Dans le Silence et la Lumière*, P. et G. Soubiron, Alger. — **1er Avril** : Jules Romains : *Visite aux Américains*, Flammarion. — **15 Juin** : René Jouglet : *Dans le sillage des Jonques*, Grasset. — Jean-Marie Carré : *Promenades dans Trois Continents*, Editions du Courrier Politique, Littéraire et Social, 28, rue du Four, Paris. — **1er Juillet** : Claude Farrère, de l'Académie française : *Forces spirituelles de l'Orient*, Flammarion. — Paul Distelbarth : *France vivante*, Editions Alsatia. — Mémento. — **15 Août** : Charles Maurras : *Les vergers sur la mer*, Flammarion. — J.-L. Perret : *Portrait de la Finlande*, Plon. — Jacques Deval : *Rives pacifiques*, Gallimard. — Louise Hervieu : *Montsouris*, Emile-Paul. — Florian Le Roy : *Pays de Bretagne*, Alpina. — Mémento. — **1er Novembre** : Jacques de Lauwe : *L'Amérique ibérique*, Gallimard. — Maria Jalek : *En campant sur l'Alpe*, Stock. — Edmond Spalikowski : *Au pays des trois abbayes*, Maugard, Rouen. — Léandre Vaillat : *Bouquet de France*, Flammarion. — Mémento.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.

ALBERT MESSEIN, Libraire-Éditeur, 19, quai St-Michel, PARIS (Ve)

Dernières réimpressions :

PAUL VERLAINE

ŒUVRES COMPLÈTES

volumes in-16, 450 pages sur vergé
le volume .... 27 fr.

ŒUVRES POSTHUMES

volumes in-16, 450 pages sur vergé
le volume .... 27 fr.

PAUL VERLAINE

LES PLUS BELLES PAGES

— VERS —

volume in-12 de 450 pages ..... 15 fr.
tirage à 500 exemplaires numérotés
sur vergé d'Arches .... 40 fr.

GUSTAVE KAHN

LES ORIGINES DU SYMBOLISME

volume in-12 .... 4 50

Nouveautés :

ÉMILE MOUSSAT

ÊTRE CHIC !!!

De la morale du sport à une morale sportive
volume in-12 .... 10 fr.

Numéro spécial " LES MARGES "

EUGÈNE MONFORT

" 1877-1936 "

volume in-16 .... 15 fr.

MARC SÉGUIN

POÈMES

volume in-16 jésus .... 12 fr.

FRANCIS D'AVILLA

SOUS LES ÉTOILES

— POÉSIES —

volume in-16 jésus .... 9 fr.

TRISTAN CORBIÈRES

LES AMOURS JAUNES

Préface de Charles Le Goffic
de l'Académie Française.

Nlle édition avec portrait, autographe inédit. 1 volume sur vélin teinté. Broché .... 18 fr.
tirage à 500 ex. num. sur Arches. 40 fr.

EDOUARD DUJARDIN

MALLARMÉ

PAR UN DES SIENS

1 volume in-12 avec portrait...... 12 fr.

ERNEST DELAHAYE

VERLAINE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

1 volume in-12 de 500 pages...... 18 fr.

PIERRE CRÉANGE

ÉPITRES AUX JUIFS

1 volume in-12 .... 12 fr.

FRANÇOIS DRUJON

TROIS NOCTURNES DE L'HOMME NOUVEAU

Gravures originales de LUCY HUMBERT
1 volume in-16, numéroté .... 10 fr.

ROBERT STÉHELIN

TENTATIVES

Édition originale de cette œuvre du jeune poète *alsacien*. Charmant vol. in-12, orné d'une eau-forte de J.-G. DARAGNÈS, tiré à 278 ex. sur vergé teinté de Rives. 18 fr.

CLAUDE ARMINE

LA GRANDE FOIRE

— POÉSIES —

1 vol. in-16 jésus, couv. illustrée. 12 fr.

TROIS BEAUX LIVRES D'HISTOIRE

Une biographie :

A. AUGUSTIN-THIERRY

NOTRE-DAME DES COLIFICHETS

PAULINE BONAPARTE

Un vol. in-16 illustré
20 fr.

« La plus belle femme de son temps », disait **NAPOLÉON**, de sa sœur préférée. La plus dérai-sonnable aussi ! Une charmante biographie.

Une hypothèse historique :

ROBERT ARON

VICTOIRE A WATERLOO

Un vol. in-16, couv. illustrée
17 fr. 50

Quelles eussent été, en ce cas, l'attitude de **NAPOLÉON**, la suite des événements? Une curieus réponse à cette question si souvent posée!

Un récit

MARIE-LOUISE PAILLERON

L'AFFAIRE DE WEST-PORT

Un vol. in-16, couv. illustrée
17 fr. 50

En Écosse romantique, au temps des **RÉSURREC-TIONISTES**, détrousseurs de cadavres. Un véritab roman « noir » ou « terrifiant ».

---

chez ALBIN MICHEL, éditeur.

MARCEL COULON

LOUIS LE CARDONNEL

POÈTE ET PRÊTRE

Le Cardonnel est le seul prêtre de notre poésie lyrique et il constitue l'un des plus pittoresques personnages qu'aient connus les Muses. L'auteur, tout en ne cessant d'établir la sincérité, l'ardeur et le rayonnement évangélique de la foi de ce grand poète, dit franchement la vérité sur l'homme et le prêtre. De nombreuses citations font de cette substantielle et divertissante analyse, riche de faits sûrs, souvent inédits, et de documents nouveaux, une anthologie du plus beau choix.

Un volume in-8° composé à la main; avec un cuivre de MAURICE ROBERT : portrait du poète.

TIRAGE ENTIÈREMENT NUMÉROTÉ LIMITÉ A :

10 exemplaires sur Auvergne à la main contenant chacun un autographe du poète.......... 100 fr.
60 exemplaires sur Auvergne à la main.......... 70 fr.
100 exemplaires sur pur fil Lafuma.......... 35 fr.
575 exemplaires sur pur fil Lafuma (sans le cuivre).......... 22 fr.

DU MÊME AUTEUR

UN BEAU LIVRE D'ÉTRENNES

AUCASSIN ET NICOLETTE

Traduit littéralement du roman d'oïl avec une préface explicative, des notes où se trouve élucidé le mystère de la paternité du chef-d'œuvre, un texte de MISTRAL, des textes inédits de MORÉAS et de REMY DE GOURMONT.

Un volume in-8° composé à la main; frontispice, bandeau, fleuron gravés sur bois par VALENTIN LE CAMPION.

TIRAGE ENTIÈREMENT NUMÉROTÉ LIMITÉ A :

15 exemplaires sur Japon des Manufactures Impériales.......... 90 fr.
40 exemplaires sur Auvergne à la main.......... 70 fr.
15 exemplaires sur Madagascar.......... 50 fr.
15 exemplaires sur Hollande van Gelder.......... 40 fr.
650 exemplaires sur pur fil Lafuma.......... 25 fr.


naja
TABAC D'ORIENT
RÉGIE FRANÇAISE

BILLETS DE WEEK-END P.-O.-MIDI

40 % de réduction

Au départ de PARIS
(Austerlitz, Pont-Saint-Michel, Quai d'Orsay)
pour les gares de sections de lignes de :

Orléans à Tours
Châteaudun à Vendôme
Orléans à Bourges *via* Vierzon
Orléans à Argent

Pithiviers aux Bordes
Blois à Romorantin
Salbris à Valençay
Vierzon à Gièvres

■

LA CHASSE EN SOLOGNE

Les billets A. R. de fin de semaine (40 % de réduction) délivrés au départ de Paris pour toutes les gares comprises entre Saint-Cyr-en-Val et Vierzon et pour les gares de Beaugency, Mer et Meung-sur-Loire *seront désormais valables*, pendant la durée de la chasse, *du vendredi à midi au dimanche à 24 heures.* Rappelons que ces billets sont également valables du dimanche au lundi à 24 heures.

Billets de chiens : Prix unique **20 francs** A. R.

Renseignements et billets aux gares et agences du P.-O.-Midi.

■

PLAISIRS DE NEIGE EN AUVERGNE

LE MONT-DORE-SANCY

(1300-1800 mètres)

Téléférique — École du Ski-Club de Paris
Relations de jour et de nuit — Lits-Toilettes
Couchettes (toutes classes) — Hamacs
Billets de Week-end — Billets de séjour (40 jours)

Renseignements aux gares et agences du P.-O.-Midi